

The University of Chicago
Libraries





SAINT AMAND

APOTRE DE LA BELGIQUE
ET DU NORD DE LA FRANCE

PAR

EDOUARD DE MOREAU, S. J.

Docteur en Philosophie et Lettres

Professeur d'histoire de l'Eglise au Collège théologique et philosophique de Louvain

EDITIONS DU MUSEUM LESSIANUM

(ASSOCIATION SANS BUT LUCRATIF)

II, RUE DES RECOLLETS, LOUVAIN

— 1927 —

SAINT AMAND

MUSEUM LESSIANUM

ÉDITIONS ET PUBLICATIONS

DIRIGÉES PAR

des Pères de la Compagnie de Jésus

LOUVAIN

SECTION ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE

SECTION THÉOLOGIQUE

SECTION PHILOSOPHIQUE

SECTION MISSIOLOGIQUE

Direction : MUSEUM LESSIANUM, 11, rue des Récollets, Louvain.

Dépositaire : É. Desbarax, Libraire, 24, rue de Namur, Louvain.

SAINT AMAND

APOTRE DE LA BELGIQUE
ET DU NORD DE LA FRANCE

PAR

ÉDOUARD DE MOREAU, S. J.

Docteur en Philosophie et Lettres

Professeur d'histoire de l'Église au Collège théologique et philosophique de Louvain

ÉDITIONS DU MUSEUM LESSIANUM

(ASSOCIATION SANS BUT LUCRATIF)

II, RUE DES RÉCOLLETS, LOUVAIN

— 1927 —

BX4700
.A43M8

De licentia Superiorum Ordinis.

IMPRIMATUR :
Mechliniae, 19 Ianuarii 1927.
F. TESSENS, Vic. gen.

Rich

AVANT-PROPOS

Un lettré de l'époque carolingienne, à la fois poète et hagiographe, Hucbald de Saint-Amand, énumère quelque part les « très zélés travailleurs », qui, durant le VII^e siècle, cultivèrent dans le nord de la Gaule « la vigne du Seigneur ». Sans aucune hésitation, il assigne la toute première place à saint Amand. Mais la comparaison choisie d'abord lui paraît bientôt ne pas caractériser assez l'apostolat de ce missionnaire. Il nous le représente alors comme un de ces nuages que pousse le vent, qui parcourt des régions nombreuses et verse sur chacune la pluie bienfaisante.

Amand fut, en effet, un très grand voyageur. Par lui, la parole divine tomba jusque chez les Vascons des Pyrénées et chez les Slovéniens des Balkans. Mais, pour les régions qu'il évangélisa pendant près de cinquante années, la Belgique actuelle et le nord de la France, il rappelle bien plus le travailleur qui creuse la terre et qui la retourne, que la nuée qui passe, rapide.

Préparant une histoire de l'Église en Belgique, nous avons, comme Hucbald, rencontré partout, au VII^e et au VIII^e siècle, le nom de saint Amand. Supprimez-le. Alors reste inexplicable cette efflorescence magnifique de vie religieuse et de vie monastique, telle qu'elle se manifeste, à partir de 650 environ, dans ces contrées du Nord, où, cependant, des statues de Diane et de Vénus se cachent encore dans les forêts et sur les collines, où des arbres sacrés résistent encore aux cognées des néophytes.

Mais cette nuée fugitive du VII^e siècle, pouvons-nous, au XX^e, suivre ses courses? Mais ce travailleur, qui, aux temps mérovingiens, ouvre le sol de notre pays, y jette la semence

évangélique, avons-nous quelque chance, aujourd'hui, de le surprendre à l'œuvre?

Les voix qui nous disent ses conquêtes éclatent parfois, avouons-le, en chants épiques. Et la plupart des biographes modernes de saint Amand les ont répétés, d'une manière plus ou moins harmonieuse.

Il y aura donc à séparer ici, pour autant que cela peut se faire, la légende, de l'histoire, les enjolivements populaires, des données, trop souvent sèches et abstraites, des sources dignes de foi. Mais la vigne-vierge qui couvre un édifice, n'efface pas les lignes saillantes de ses murailles. Débarassée des retouches légendaires, la figure de cet apôtre ne perd rien de sa grandeur. Il reste le missionnaire ardent, le missionnaire infatigable. Replacé dans son siècle parmi les Saints qui évangélisèrent comme lui, il nous semble répéter les paroles de saint Paul : « *Abundantius his omnibus laboravi* ». Mais il se rapproche de nous par ce qu'il a d'humaines faiblesses et nous éprouvons presque un réconfort à voir tomber parfois de lassitude ses mains bénissantes.

Que le lecteur veuille, cependant, ne pas aborder ce volume avec des exigences immodérées.

L'ivraie naît et croît, dans nos champs, parmi le bon grain. Mais, quand le moissonneur a fauché, elle garde toute la place. Ainsi, la légende n'attend pas toujours, pour se mettre à l'œuvre, qu'un événement soit passé ou qu'un personnage soit mort; mais la fiction triomphe, quand la réalité n'est plus. En présence de récits fixés par l'écriture cinquante ans après les événements, la critique reste impuissante à démêler le vrai du faux, sauf lorsque quelque source plus ancienne et plus sûre vient à sa rescousse et lui fournit le moyen de contrôle dont elle a besoin. Sinon,

elle devra se borner à faire valoir que leur nature où leur rôle exposent certains faits ou certains hommes, plus que d'autres, à la déformation populaire. Nous en serons donc réduit parfois à traduire, presque sans commentaire, dans notre exposé, les anciens textes. Il sort encore de ces lignes, comme de vieux meubles, un peu de parfum discret : l'odeur des vertus du Saint. Car elles nous viennent des contrées qu'il a parcourues et qu'il a chéries, des temps qui lui adressèrent leurs premières vénérationes et qui lui élevèrent leurs premiers autels. Mais le lecteur averti ne cherchera, pas plus que nous-même, dans ces récits naïfs l'expression de l'intégrale vérité.

Il ne s'attendra pas non plus à rencontrer dans la biographie d'un Saint antique ce qui fait le charme des Vies de Saints modernes.

Pour faire revivre aujourd'hui un héros des premiers siècles du Christianisme, quel n'est pas l'embarras de l'écrivain ! La plupart des personnages de ces temps lointains, remarquables par leur vertu, ne trouvèrent de biographe qu'un siècle, ou deux, ou trois après leur mort. Le souci d'être vrai se subordonne, chez ces panégyristes, au souci d'édifier, et le souci d'être complet paraît absent de leur œuvre. Ces morceaux sont composés presque sans documents. Leurs auteurs empruntent aux Vies qu'ils ont sous la main des énumérations de vertus et parfois des faits précis, mais, de préférence, des faits prodigieux. Que tirer de si misérables compilations ? Quelques Saints, il est vrai, tentèrent la plume d'un contemporain. Mais, sauf de rares exceptions, celle-ci trahit alors une pitoyable gaucherie. Elle ne nous donne qu'une prose essoufflée qui se traîne en banalités. Même les traits vécus sont jetés, comme par hasard, dans l'exposé. Ils peuvent bien nous enchanter, un instant. Mais nous quittons ces œuvres, d'ordinaire courtes, avec un sentiment de tristesse profonde : tant

d'héroïsme, tant de fatigues, tant de souffrances, prodigués pour notre race humaine, par nos ancêtres spirituels, ne sont-ils donc connus que de Dieu? Et en sommes-nous réduits à adresser notre reconnaissance et notre vénération à des personnages anonymes, dont on n'a pu vêtir les statues que par des ornements d'emprunt?

Pour les sources d'autre nature, elles manquent presque complètement. C'est donc en vain, d'ordinaire, qu'on cherche à suppléer au silence des biographies par des données recueillies ailleurs. Nous ne possédons, sur la période intermédiaire entre Clovis et Pépin le Bref, que quelques diplômes de souverains, quelques actes privés, et deux ou trois chroniques, dont celle de Grégoire de Tours, pour le VI^e siècle, l'emporte de loin sur les autres.

Du point de vue des renseignements qui nous restent sur lui, Amand ne prend place ni parmi les Saints les plus privilégiés ni parmi les plus dépourvus de la période mérovingienne. Cinquante ans environ après sa mort, un clerc qui ne l'avait sans doute pas connu, composa sa biographie. Au moins voulut-il retracer toute la carrière de son héros. Il ne recourut, pour ce faire, à aucune source écrite; mais, habitant d'un diocèse, Noyon, réuni à celui de Tournai, dans lequel Amand avait le plus travaillé, il pouvait puiser à la source de la tradition orale, encore assez abondante, assez fraîche et relativement pure. Deux ou trois mentions de Vies d'autres saints, une charte impersonnelle par laquelle Amand remet des propriétés à un nouveau monastère, un testament d'une trentaine de lignes où il n'est question que de sa sépulture, enfin une lettre assez longue que le pape saint Martin lui adressa viennent heureusement ajouter, à celles de la biographie ancienne, quelques précisions, moins nombreuses il est vrai, mais plus sûres. Il s'agit là, en effet,

de documents tout à fait contemporains, voire de pièces d'archives, dont le témoignage apparaît beaucoup supérieur à celui des sources littéraires. Pour la connaissance psychologique du Saint leur prix est inestimable. Néanmoins, après les développements qui précèdent, le lecteur ne s'attendra pas à rencontrer, dans ce livre, le compte rendu minutieux des labeurs apostoliques de l'ancien missionnaire, moins encore son portrait détaillé et nuancé.

Nous ne sommes pas seulement tributaire, dans cet ouvrage, des sources anciennes mais des auteurs qui, avant nous, se sont appliqués, de quelque manière, à l'histoire de saint Amand.

Parmi eux, les plus dignes d'éloge ne sont pas, ainsi que nous l'avons déjà insinué, les biographes plus ou moins récents. Le travail véritablement utile s'est fait, en dehors d'eux, par des érudits. Il faut mentionner, en tout premier lieu, le bollandiste HENSCHENIUS, qui, dès 1658, publiait les sources relatives à l'histoire de saint Amand, en les encadrant d'un remarquable commentaire. Son édition elle-même est, cependant, dépassée aujourd'hui, du moins pour les pièces les plus anciennes, par celle de l'érudit allemand, M. BR. KRUSCH. A la suite de ces deux maîtres, nous avons tâché d'approfondir encore quelques questions critiques déjà étudiées et de leur découvrir des solutions plus satisfaisantes. Nos conclusions sur les sources sont exposées dans l'introduction. Sur celle-ci repose naturellement tout notre ouvrage. Cependant, le lecteur que décourageraient ces pages techniques, pourrait comprendre, sans elles, la suite de ce livre.

Après HENSCHENIUS et KRUSCH, nous ne voulons pas omettre ici un autre nom, celui de M. L. VAN DER ESSEN. Son beau livre sur les *Vitae des saints mérovingiens de l'an-*

cienne Belgique nous a dispensé de recherches, dans lesquelles nous nous serions aisément perdu, sur la littérature hagiographique de l'époque franque. Acceptant la plupart du temps, parce qu'elles nous apparaissent solides, ses conclusions sur les Saints du VII^e et du VIII^e siècles, nous avons pu concentrer notre attention sur saint Amand lui-même.

Enfin, bien des savants peuvent encore être considérés comme les collaborateurs de ce volume et voudront bien trouver ici l'expression de notre reconnaissance. Nommons Mgr LESNE, recteur des Facultés catholiques de Lille ; M. l'abbé A. LEMAN, professeur aux mêmes facultés ; M. le chanoine ROLAND, de Namur ; le R. P. U. BERLIÈRE et les RR. PP. BOLLANDISTES, qui ont mis généreusement à notre disposition leur bibliothèque, de Maredsous et de Bruxelles, — parmi les derniers, nous tenons à citer le R. P. COENS ; M. l'abbé BÉHAGUE, doyen de Saint-Amand ; M. E. VAN HEURCK ; M. L. VAN PUYVELDE, professeur à l'Université de Gand ; notre collègue de Maastricht, le R. P. GORRIS, S. J. ; le conservateur de la bibliothèque publique de Valenciennes, M. HÉNAULT ; M. le chanoine LANCELIN, doyen de la basilique Notre-Dame, en cette même ville ; enfin M. J. SAUREN, directeur de l'Office central de statistique ecclésiastique de Cologne.

ABRÉVIATIONS

- VA¹, c. I, SRM, t. V, p. 431 : Première biographie de saint Amand (anonyme), chapitre I, publiée dans les *Monumenta Germanica historica. Scriptores rerum merovingicarum*, tome V, page 431.
- CA, l. I, v. 120, *Poetae*, t. III, p. 571 : *Carmen de Sancto Amando*, par Milon de Saint-Amand, livre I, vers 120, dans les *Monumenta Germaniae historica, Poetae latini aevi carolini*, tome III, page 571.
- VA², c. II, SRM, t. V, p. 451 : Supplément à la première biographie de saint Amand, dite *Suppletio Milonis*, chapitre II, dans les *Monumenta*, etc., etc., comme au n. 1.
- VA³, c. 7, AA, SS., *Februarii* t. I, p. 850 : Troisième vie de saint Amand, par Philippe de l'Aumône, chapitre 7, dans les *Acta Sanctorum*, des Bollandistes, tome I de Février, page 850.
- BHL : *Bibliotheca hagiographica latina*, des Bollandistes.
- MGH, SS : *Monumenta Germaniae historica, Scriptores*.
- PL : *Patrologie latine* de MIGNE.
- PG : *Patrologie grecque* de MIGNE.
- RHE : *Revue d'histoire ecclésiastique* de Louvain.
-

INTRODUCTION CRITIQUE

PREMIÈRE PARTIE

LES ANCIENNES VIES

I. La plus ancienne biographie de saint Amand (VA¹)

Cette œuvre littéraire sert de source presque unique à tous les écrivains postérieurs. Signalons à son sujet, deux opinions fort différentes.

D'après la première, la plus ancienne biographie a pour auteur un certain Baudemond. Le nom de ce personnage figure, en 674-675, au bas du testament de saint Amand, heureusement conservé : « *Ego Baudemundus, peccator, iubente domno meo Amando, hanc epistolam deliberationis suae scripsi et subscripsi* » (1). Composée par un contemporain bien informé, relativement longue, assez précise et retraçant toute la carrière apostolique de saint Amand, elle occuperait une des meilleures places dans la littérature hagiographique de l'époque mérovingienne. Cet ensemble de conclusions était admis, avec quelques divergences de détails, par tous les historiens (2); mais il fut attaqué, en 1910, par l'érudit allemand, M. Br. KRUSCH, à qui nous devons tant d'éditions définitives de biographies mérovin-

(1) SRM, t. V, p. 485.

(2) Nous nous contenterons de renvoyer ici à M. L. VAN DER ESSEN, *Étude critique et littéraire sur les Vies de saints mérovingiens de l'ancienne Belgique*, p. 336-349.

giennes et, en particulier, de celle même d'Amand (1). Pour lui, la VA¹ n'est pas sortie de la plume de Baudemonde ; elle n'a été rédigée qu'à l'époque carolingienne ; elle pourrait avoir pour auteur Gislebert, d'abord moine et abbé à Elnone, ensuite évêque de Noyon-Tournai, et mort en 782 ; elle contient tant d'invéraisemblances et d'erreurs, on y remarque tant d'omissions, qu'il est impossible de lui accorder quelque valeur. En rendant compte de cette nouvelle manière de voir, le regretté bollandiste Albert PONCELET, semble l'avoir admise en bonne partie. « Il [M. KRUSCH] est le premier à ne pas faire usage de la Vie BHL, 332 [de notre *Vita prima*], laquelle fournit infiniment plus de détails, mais ne mérite pas confiance. L'auteur se donne pour un contemporain et on a cru que c'était Baudemonde, le prêtre qui écrivit en 674-675 le testament — bien authentique celui-là — de saint Amand ; mais, en fait, aucun document ancien n'attribue l'ouvrage à Baudemonde, et il n'y a à le faire qu'un martyrologe qui semble de basse époque. Par une suite de rapprochements, parfois bien tenus du reste, M. KRUSCH s'efforce de montrer que la *Vita Amandi* est postérieure à la Vie de saint Éloi et antérieure à la Vie de saint Hubert ; le second point nous semble clair ; les preuves apportées pour établir le premier sont un peu minces, mais rendent la chose assez probable. Donc la *Vita Amandi* daterait seulement de l'époque carolingienne. Peut-être la Vie BHL, 332, a-t-elle été écrite dans le diocèse de Noyon, du temps et sous l'inspiration de Gislebert, évêque de Noyon et abbé d'Elnone († 782), un siècle environ après la mort d'Amand. Elle a un air fabuleux bien accentué et s'accorde malaisément avec ce que nous savons par les documents authentiques. Il faut donc renoncer désormais à prendre pour argent comptant les faits qu'elle est la première à affirmer, et notamment Amand ne devra plus être considéré comme un évêque de Tongres-Maas-

(1) SRM, t. V, p. 395-428 (introduction critique), p. 428-485 (éditions).

tricht, mais comme un simple évêque-missionnaire sans diocèse déterminé. Sans doute cela réduit de beaucoup ce qu'on aura désormais à raconter au sujet d'Amand ; mais il n'y perdra pas, semble-t-il, et sa physionomie n'aura plus le caractère incohérent, inquiet, agité, qu'avait mis si vivement en relief M. HAUCK, en racontant d'après le prétendu Baudemond la carrière du saint évêque » (1). Plus tard, un autre savant belge, Godefroid KURTH, se prononçait à son tour. Il s'attachait à démontrer l'arbitraire ou la fausseté de certaines assertions de M. KRUSCH par rapport à saint Lambert ou au premier biographe de celui-ci ; il ajoutait cependant : « Nous lui devons [à la critique de KRUSCH] le dernier mot sur plus d'un texte important ; je citerai notamment ses conclusions relatives à la chronique de Frédégaire, aux Vies de saint Léger, de saint Amand, et de saint Remacle » (2).

Dans un remarquable article de dictionnaire, Mgr LESNE admet, comme probable, l'époque de composition fixée par M. KRUSCH. Mais il reproche à ce savant de dénier toute valeur à la VA¹ et de reconstituer la vie du saint sans en tenir compte. « Bien que composée probablement un siècle

(1) *Analecta Bollandiana*, 1910, t. XXIX, p. 448 s. Disons une fois pour toutes que les sources littéraires relatives à l'histoire de saint Amand ont été classées par la *Bibliographia hagiographica latina* des Bollandistes, t. I, p. 55-57, Bruxelles, 1898 et 1899 ; et par le supplément de ce répertoire, p. 16-17, Bruxelles 1911. Nous n'étudierons ici parmi les pièces mentionnées là que les plus originales. Plusieurs d'entre elles ne sont en effet que de vulgaires résumés. Il n'y aura pas lieu non plus de revenir sur une pièce que nous avons vue à la bibliothèque publique de Valenciennes (ms. 393 bis) et qui est signalée par MANGEART, dans son *Catologue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Valenciennes*, p. 390-391. C'est une vie de saint Amand, écrite en deux colonnes, et qui compte 640 petites lignes rimées. Après la première partie qui se termine au vers 344, il y a deux pages de prose, puis la versification recommence et se poursuit jusqu'à la fin. Cette pièce ne nous apprend rien de neuf sur saint Amand et paraît se baser uniquement sur la VA¹.

(2) *Études franques*, t. II, p. 331.

après la mort du saint, écrit-il, elle consigne vraisemblablement des souvenirs traditionnels » (1).

Ayant pris sur nous de composer une biographie, aussi sérieuse que possible, du grand apôtre de la Belgique, nous avons dû peser mûrement les avis en présence. Peut-être le contact prolongé avec cette ancienne biographie nous aura-t-il permis de rejeter certaines hypothèses, d'en fortifier d'autres et d'apporter telle solution intermédiaire. Mais il nous convainquit aussi de la complexité des problèmes que pose cette *Vita*, de la difficulté d'aboutir à son sujet à un système nettement tranché et qui ne soit pas hypothétique, enfin du mérite des auteurs qui ont traité la question avant nous.

§ I. RÉSUMÉ DE LA PLUS ANCIENNE BIOGRAPHIE

Il y a une différence considérable entre ce que nous racontaient, avant 1910, les historiens modernes sur la vie de saint Amand et ce que d'aucuns se contentent d'en retenir aujourd'hui. Au début d'une introduction nécessairement assez développée cette comparaison nous paraît indispensable pour le lecteur ; elle mettra sous ses yeux, d'après les sources diplomatiques et les sources littéraires les plus anciennes, — que ces dernières soient ou ne soient pas dignes de confiance — toute la carrière du saint.

Les historiens qui se passent de la VA¹ nous montrent d'emblée saint Amand à l'œuvre. Sa résidence habituelle, le centre de son activité, se trouve à Elnone, sur la Scarpe, abbaye fondée et déjà comblée de privilèges sous Dagobert I († 639). De cette dernière année à 642, Amand se dépense en compagnie de Jonas de Bobbio, le futur auteur de la *Vita Columbani*, à l'évangélisation des Francs païens de ces régions. La construction par le saint d'une église à Anvers ;

(1) *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, fasc. IX, col. 944.

son apostolat auprès des peuplades du littoral de la mer du nord, en particulier des Frisons, sous la protection de Dagobert I et de Sigebert III ; ses rapports, entre 640 et 652, avec la famille des maires du palais d'Austrasie, et notamment avec sainte Itte et sainte Gertrude, les fondatrices de l'abbaye de Nivelles ; la signature qu'il apposa, en 637 ou 638, au privilège de Rebais ; la réponse qu'il reçut, en 649, du pape saint Martin, pour le dissuader de renoncer à la charge d'évêque-missionnaire (car il n'aurait jamais été évêque de diocèse) et lui demander les avis des évêques d'Austrasie sur l'hérésie monothélite ; la fondation, en 663, d'une filiale d'Elnone, à Barisis-au-Bois, dans l'Aisne ; enfin le testament du saint, en 674-675, suivi peu après de sa mort : tels sont les faits qui peuvent être considérés comme acquis à l'histoire.

La VA¹, elle, suit son héros du berceau à la tombe. Mais les indications chronologiques ne se rencontrent que très rarement dans cette biographie. Le lien logique entre les faits y apparaît souvent si lâche qu'on se demande s'ils se sont toujours succédé dans l'ordre où l'auteur nous les narre. Divers chapitres débutent par des formules vagues de ce genre : *Per idem autem tempus* ; *Non multo post* ; *Paucis transactis diebus* ; *His ita gestis*. Notons encore que les prodiges opérés par Amand intéressent et retiennent le biographe, plus que les autres événements.

Voici successivement le saint en Aquitaine, où il naquit de parents « chrétiens et nobles » ; puis dans l'île d'Yeu, en Vendée, où encore tout jeune il se fit moine ; à Tours, où il reçut la cléricature ; à Bourges, où il vécut en ascète près de quinze ans ; à Rome, où se déclara sur le tombeau du prince des apôtres sa vocation apostolique ; en Gaule, où il se vit forcé par le roi et les évêques d'accepter l'épiscopat et où il commença ses labeurs apostoliques. Manifestement le biographe éprouve plus d'embarras pour assigner une place précise aux épisodes prodigieux rapportés alors à propos d'un second voyage à Rome (ch. 10-12). Puis il s'attache à la prédication de saint Amand dans le

pagus de Gand, sous le roi Dagobert (622-639), et décrit l'opposition que firent à l'Évangile les barbares, domptés seulement par un miracle (ch. 13-15). Des rives de l'Escaut on passe au sud du Danube, où l'apôtre tente assez vainement de gagner des Slaves au Christ (ch. 16). Exilé pour avoir censuré trop audacieusement l'immoralité du roi, du roi Dagobert toujours, il est rappelé par lui pour conférer le baptême au jeune Sigebert, né en 630-631 (ch. 17). Le siège de Tongres devenu vacant, l'évêque-missionnaire se voit contraint à l'occuper pendant trois années, mais il y renonce à cause de l'opposition du clergé (ch. 18). Son zèle le porte ensuite au nord, chez les Frisons (ch. 19), puis, au sud, chez les Vascons (ch. 20). Il revient en Belgique et, sans s'interdire toute course apostolique, il réside ordinairement à Elnone (ch. 21). Au règne du roi Childéric II (662-675), le biographe rapporte la fondation d'une abbaye à Nant (ch. 22-25). Enfin, Dieu rappelle à lui son serviteur dont les restes précieux reposent à Elnone (ch. 26).

Ainsi nous connaissons, indépendamment de la VA¹, et en particulier par certains actes diplomatiques, un nombre restreint de faits qui en général ne sont pas même relatés dans la plus ancienne biographie. D'autre part, celle-ci raconte, en s'attachant autant que possible à l'ordre chronologique, toute la vie mouvementée du prédicateur, et elle permet de saisir, avec l'importance de son rôle comme apôtre, quelques traits de sa physionomie vraiment captivante et extraordinaire.

§ 2. AGE DE LA PLUS ANCIENNE BIOGRAPHIE

Pour tâcher de l'établir, il faudra rechercher de quand date la VA¹ et quel est son auteur. Travail des plus laborieux et qui, en outre, ne sera pas couronné d'un plein succès. On dirait que le biographe, de parti pris, dissimule sa personnalité et il n'a pas plus tôt commencé à s'inspirer d'un autre écrivain, qu'il se sent déjà tout honteux de paraître à sa remorque.

A. Age des manuscrits et latin de la VA¹.

Nous ne pouvons recourir au premier moyen de fixer l'âge de l'ancienne biographie, à savoir par l'âge des manuscrits qui nous l'ont conservée. Ceux-ci ont été réunis, classés, décrits, avec la maîtrise qui le distingue dans ce genre de travail, par M. Br. KRUSCH (1). Mais les plus anciens ne remontent qu'au IX^e siècle, alors que les érudits ne dépassent jamais les dernières années du VIII^e comme terme extrême assigné à la composition de la VA¹.

L'examen de la langue pourra-t-il nous aider davantage ?

Le latin de l'ancienne biographie est le latin barbare antérieur à la renaissance carolingienne. Pour nous borner à quelques exemples, le nominatif et l'accusatif remplacent parfois l'ablatif absolu, l'accusatif et l'ablatif sont employés l'un à la place de l'autre, le masculin se rencontre là où grammaticalement il faudrait le féminin, les verbes passifs et actifs sont confondus et les déponents se conjuguent comme les actifs, etc. (2). Mais est-il besoin de rappeler que la renaissance carolingienne ne coïncide pas avec l'avènement des carolingiens ni même avec celui de Charlemagne, et qu'elle s'est produite plus ou moins rapidement d'après les endroits ? Une lecture même superficielle des différentes *Vitae* éditées dans les *Scriptores rerum Merovingicarum* prouve que, jusqu'à la fin du VIII^e siècle, et plus tard encore, beaucoup d'auteurs transgressent les règles les plus élémentaires de la grammaire. Alors ce n'est pas non plus le style de l'ancienne biographie, qui nous permettra de choisir entre les opinions divergentes relativement à l'âge de la VA¹.

B. Examen de certaines formules.

Quelques formules méritent de retenir notre attention. Au moins si elles sont véridiques, elles ne nous autorisent

(1) SRM, t. V, p. 411-423.

(2) SRM, t. V, p. 405 s. ; 420 ss.

pas à retarder jusqu'à l'époque carolingienne la composition de l'ancienne biographie.

Transcrivons ces formules :

Au ch. 2, le biographe rapporte qu'à l'île d'Yeu, où il se fit moine, le saint rencontra un jour un serpent *mirae magnitudinis, sicut hisdem vir Dei narrare consueverat*. Et, plus bas, à propos du miracle qui suivit cette rencontre, il écrit : « *Hoc initium signorum eius apud nos multorum fama volante perlatum est* ».

Au ch. 14, au début d'une histoire qu'il raconte, le biographe s'exprime ainsi :

« *Illud etiam operae praetium huic scedulae adnectendum putavi-mus, quod viro venerabili praesbytero, nomine Bono narrante, didicimus, qui testabatur se presens fuisse quando haec gesta res est* ».

Il s'agit d'un fait qui doit se passer sous Dagobert († 639).

Au ch. 22, se servant d'une expression de la *Vita Martini*, X, 8, il affirme que plusieurs des compagnons d'apostolat d'Amand, sont devenus dans la suite abbés :

« *Atque ex eisdem fratribus plures postea abbates vel honorificos vidimus viros* ».

Le chapitre 24, relatant un fait de la fin de la vie d'Amand, débute ainsi :

« *Nec illud quoque praetereundum putavi, quod, presbytero quodam nomen Erchengisilo, venerabili atque fideli viro narrante, didici* ».

Au ch. 26, se rapprochant dans la forme des Dialogues de saint Grégoire le Grand, il écrit :

« *Quantum ad nostras, fidelibus narrantibus viris, perlatum est aures, si omnia cupiam persequi, dies, ut opinor, antequam sermo cessabit* ».

D'autres fois, il rapporte des paroles du saint en ajoutant : « *respondisse fertur* » (ch. 3), « *dixisse fertur* » (ch. 25) (1).

Aucun de ces passages, que nous supposons ici conformes à la vérité, ne révèle chez le biographe une connaissance personnelle de son héros. Le commencement du premier récit, celui du serpent, pourrait faire croire le

(1) SRM, t. V, p. 432, 438, 445, 447, 449.

contraire (*sicut hisdem vir Dei narrare consueverat*). Mais, à la fin du même chapitre, nous apprenons que ce miracle est parvenu aux oreilles du biographe et de son entourage *multorum fama volitante*.

Cependant certaines de ces formules dénotent au moins un biographe assez proche de l'époque d'Amand. La tradition orale qui, comme nous le verrons, est la source unique discernable en son œuvre et qui y reste le plus souvent indéterminée, se précise deux fois par l'addition du nom de l'informateur. Dans le premier cas c'est Bonus. Or, Bonus a été témoin oculaire d'un fait rapporté au règne de Dagobert I^r (622-639) (1). Ajoutons que l'auteur de la VA^r a connu plusieurs compagnons d'Amand dans les courses apostoliques de celui-ci, qui devinrent ensuite abbés ou *honorifici viri*. Ces formules ne peuvent aucunement avoir été employées après 750.

A supposer toutefois qu'elles soient conformes à la vérité... En effet, bien des hagiographes feignent d'avoir été contemporains de tel saint ou de se servir de données fournies par des contemporains (2). Nous n'ajouterons donc pleinement confiance à ces déclarations que si d'autres indices nous permettent d'avancer l'âge de la VA^r jusqu'à l'époque mérovingienne et de faire fond sur la sincérité de son auteur.

C. Sources. Emprunts faits par la VA^r et à la VA^r.

Par *sources* (écrites) nous entendons ici les pièces littéraires ou diplomatiques qui ont ou auraient, d'après certains auteurs, fourni au biographe des renseignements sur saint Amand ou en général sur des faits racontés dans la VA^r. Nous les distinguons des simples *emprunts*, c'est-à-dire des passages plus ou moins longs que l'auteur a pris à d'autres écrits, uniquement pour agrémenter son style.

(1) Dans le second cas c'est Erchangésile. Mais sa présence à Resons-sur-Matz (Oise), quand s'y produisit la guérison longuement racontée au ch. 24, n'est pas attestée formellement.

(2) Voir par exemple l'étude de M. L. VAN DER ESSEN, *Hucbald de Saint-Amand* (c. 840-930), p. 345.

I. Sources.

Il est impossible de relever dans la VA¹ la moindre trace d'une source écrite, aujourd'hui conservée, et qui fasse mention de saint Amand. Le narrateur eût pu découper dans la *Vita sanctae Geretrudis* et dans la *Vita sancti Columbani* quelques lignes relatives au saint ; il eût trouvé dans l'analyse du testament du grand apôtre, la matière d'un beau chapitre ; il eût donné de son héros une idée plus exacte et plus grande encore en résumant la longue et précieuse lettre que lui adressa le pape saint Martin. Mais rien de ces vénérables témoignages en faveur d'Amand n'a passé dans l'ancienne biographie. M. KRUSCH croit bien qu'il faut faire une exception pour le dernier document que nous venons de citer. Nous apprenons au ch. 18 que l'évêque de Tongres rencontra une vive opposition dans son clergé et donna pour cela sa démission. Voici ce passage :

« Multi etiam, quod dictu quoque nefas est, sacerdotes atque levitae, praedicationem illius respuentes, audire contempserunt ; at ille secundum evangelii praeceptum pulverem de pedibus in testimonium excutens, ad alia properabat loca ».

Or, d'après l'érudit allemand, l'auteur de la VA¹ « s'est servi librement (*licentius*) de la lettre du pape Martin trouvée dans quelque *codex* canonique » (1).

Transcrivons donc aussi les lignes de cette lettre qui auraient pu influencer le passage de la biographie cité plus haut.

« Sed quantum nobis laborum vestrorum operatio magnam gaudii ubertatem inducit, tantum pro duritia sacerdotum gentis illius contemnimur, quod, postpositis salutis suae suffragiis, atque redemptoris nostri contempnendo servitia, vitiorum foederibus (2) ingravantur... Suggestum est namque nobis eo quod presbyteri seu diaconi alique sacerdotalis officii post suas ordinationes in lapsum inquinantur, et propterea nimio merore fraternitatem tuam adstringi velleque pastorale obsequium pro eorum inoboedientia deponere... »

Il n'existe, d'abord, entre ces deux passages aucune ressemblance littérale ; du point de vue des idées, il est sim-

(1) SRM, t. V, p. 405.

(2) *Foedus*, au lieu de *Foeditas* (KRUSCH, SRM, t. V, p. 453, note 2).

plement affirmé, dans le premier, que les *sacerdotes atque levitae* repoussèrent la prédication d'Amand, refusèrent de l'écouter et, qu'à la suite de cette opposition, l'apôtre gagna un autre champ d'activité ; il est bien précisé, dans le second, que les *presbiteri seu diaconi aliique sacerdotalis officii post suas ordinationes in lapsum inquinantur*, et qu'à cause de cela Amand veut renoncer à l'épiscopat. Il semble donc absolument arbitraire de découvrir une dépendance entre ces deux textes. Bien plus, si le biographe avait eu connaissance de cette lettre d'un pape martyr, de cette lettre si élogieuse pour saint Amand, de cette lettre qui le charge de la lutte contre le monothélisme dans le Nord, il paraît hautement vraisemblable qu'il aurait au moins nommé le pape Martin, l'illustre correspondant de son héros. Tenons-nous donc ferme à la conclusion suivante : l'unique source que l'on peut reconnaître dans la VA¹, c'est la tradition orale.

2. Emprunts faits par la VA¹.

La question des emprunts littéraires doit nous arrêter davantage parce qu'elle est beaucoup plus complexe et parce qu'elle nous permettra de préciser quelque peu l'âge de l'ancienne biographie.

D'une façon générale, les emprunts de la VA¹ sont rares et ils sont courts. Si courts même qu'on peut se demander souvent s'il n'y a pas là seulement des expressions latines retenues de mémoire, de simples réminiscences de quelque lecture. Aussi conviendra-t-il de procéder avec une extrême prudence et de ne pas conclure à une dépendance littéraire du fait de deux ou trois expressions perdues au cours d'un texte étendu. Des textes de quelques lignes offrant entre eux plusieurs ressemblances de fond et de forme nous paraîtront plus concluants.

L'ouvrage le plus familier au biographe est la Vie, toujours si populaire, de saint Martin par Sulpice-Sévère (1) ;

(1) Pour dix passages indiqués dans l'édition de M. KRUSCH avec renvoi, dans la marge, au passage correspondant de Sulpice-Sévère.

en second lieu viennent les Dialogues de saint Grégoire, non moins répandus, en particulier le second qui est consacré à la Vie de saint Benoît (1) ; enfin on retrouve dans la biographie ancienne quelques expressions qu'ont également saint Jérôme (*Vita Pauli*, *Vita Hilarionis*), la biographie légendaire du pape saint Sylvestre éditée dans le *Sanctuarium* de Mombritius, la Passion de saint Symphorien, martyr d'Autun, l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours, la lettre de Victor d'Aquitaine au prêtre Hilaire (457) et la correspondance de Sulpice-Sévère (2). Nous n'insistons pas sur ces ressemblances (qui, sans doute, ne sont pas toujours des emprunts), parce qu'elles ne peuvent nullement nous aider à découvrir la date de la VA¹.

Mais, d'après M. KRUSCH, le biographe carolingien de la VA¹ aurait encore utilisé les Vies de saint Ouen, de saint Éloi et de saint Boniface. Que faut-il penser de ces affirmations ?

A. *Vita Audoini*.

Au ch. 6 de la VA¹ est raconté le premier voyage du saint à Rome, celui qui décida de sa vocation apostolique. Au ch. 10 de la Vie de saint Ouen, il est aussi question d'un séjour de cet évêque de Rouen dans la ville éternelle. Ouen avait alors près de 75 ans.

Vita Amandi, c. 6.

His ita gestis, *caelesti* iterum inflammatus *desiderio*, incidit ei cogitatio (4) *ut ad limina* beatissimorum apostolorum Petri et Pauli *properare deberet*... Tandem Romam pervenit, ibique sancto satiatus *desiderio*,

Vita Audoini, c. 10 (3)

Nam cum semper eius mens ob amorem Sanctae Trinitatis in *caelestibus* anelaret, ardebat *desiderio ut ad sanctorum apostolorum limina* adoranda Romae *properare deberet*... Vota complens, *desideria* satisfac-

(1) Pour quatre passages.

(2) SRM, t. V, p. 403 et manchettes.

(3) SRM, t. V, p. 559 s. — E. VACANDARD, *Vie de saint Ouen*, p. 244 s. Nous soulignons les mots communs aux deux textes.

(4) Cette dernière expression se trouve dans la *Vita Pauli* de saint Jérôme, ch. 7 (PL, t. XXIII, col. 22).

praedulcia in liminibus apostolorum *figens oscula...*

ciens, monumenta sanctorum visitans et eorum pavimenta corpore prostratus *oscula figens...*

Ces deux passages trahissent manifestement une dépendance. Il est impossible de déterminer d'une manière certaine lequel des deux biographes est le plagiaire. Il y a plus de raisons de croire avec MM. KRUSCH et LEVISON (1) que c'est celui de saint Amand, qui, au ch. 17, mentionne les relations entre son héros et Ouen ou Dadon, encore haut fonctionnaire à la cour mérovingienne. Saint Ouen est mort le 24 août 684. Sa *Vita prima* a été composée dans les premières années du VIII^e siècle (2). Nous avons ainsi une donnée sérieuse. La VA¹ n'est pas antérieure à l'année 700, nous pourrions même dire à l'année 710.

B. *Vita Eligii*.

M. BR. KRUSCH signale deux passages de la VA¹ qui lui paraissent dépendre de la *Vita Eligii*. Or celle-ci, dans l'état où nous la possédons, remonte, d'après lui, au début de la période carolingienne, à l'époque de saint Boniface († 754). Transcrivons d'abord le second de ces passages.

Vita Amandi, c. 9.

Si quos etiam *captivos* vel pueros transmarinus invenisset, *dato pretio redimebat*, spiritalique eos regenerans lavacro, litteris affatim imbui praecipiebat, praemissaque libertate, per diversas relinquebat ecclesias, pluresque ex his postea episcopos vel presbyteros seu honorificos abbates fuisse audivimus.

Vita Eligii, l. I, c. 10 (3)

... Sane ubicumque venundandum intellexisset mancipium, magna cum misericordia et festinatione occurrens, mox, *dato praetio*, liberabat *captivum*; interdum etiam usque ad viginti et triginta seu et quinquaginta numero simul a *captivitate redimebat*... Romanorum scilicet, etc.

L'autre passage inspiré, d'après M. KRUSCH, de la *Vita Eligii* doit être comparé aussi à la *Vita Hilarii* de Venan-

(1) SRM, t. V, p. 434 et 544.

(2) VACANDARD, *Op. cit.*, p. XIII; SRM, t. V, p. 543 et 572.

(3) SRM, t. IV, p. 677.

tius Fortunatus ; en effet, d'après l'érudit allemand, le texte parallèle de la *Vita Eligii* étant plus conforme à la *Vita Hilarii* que celui de la *Vita Amandi*, le biographe de celle-ci a copié la *Vita Hilarii* par l'intermédiaire de la *Vita Eligii* (1).

Vita Hilarii, c. 2 (2) *Vita Eligii*, Prol. (3). *Vita Amandi*. Prol.

Sed ne protracta pagina fastidium potius generet quam provocet auditorem, etsi cum mea verecundia vobis quidem obedientiam et illi impendo de quo...

At nostra haec si placet oratio...

Sed ne prolixa praefatio prius fastidium generet quam lector suspensum percilium historiae inclinet, licet cum verecundia fratribus quidem obedientiam et illi impendo de quo...

Igitur ne prolixa oratio horrorem incutiat generetque, ut adsolet, legenti fastidium, vitam sancti Amandi... contemplata verecundia tradere curabo.

Faut-il donc admettre d'après cette comparaison que la VA¹ est carolingienne ? Il nous semble que non.

Pour le premier texte d'abord, il y a lieu de remarquer que l'une des grandes préoccupations des apôtres mérovingiens fut de racheter des captifs (4) ; que ce sujet est souvent abordé dans leurs biographies ; que la bonne œuvre en question se traduit naturellement par *redimere* ou *liberare captivos* ; que l'expression *dato pretio* est assez courante pour qu'on l'emploie en traitant cette matière sans devoir la chercher chez un autre écrivain. D'ailleurs, si M. KRUSCH pense que la *Vita Eligii* est carolingienne, dans l'état où nous la possédons, il admet aussi qu'à sa base se trouve une *Vita Eligii* plus ancienne écrite par saint Ouen († 684), et que le passage relatif au rachat des captifs se rencontre précisément dans une partie de la *Vita Eligii* qui a chance de remonter à saint Ouen (5).

(1) SRM, t. V, p. 403.

(2) MGH, *Auctores antiquissimi*, t. IV, 2, p. 2.

(3) SRM, t. IV, p. 665.

(4) Voir p. ex. E. LÖRNING, *Geschichte des deutschen Kirchenrecht*, t. II, p. 247 s., et surtout E. LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. I, p. 357-369.

(5) SRM, t. IV, p. 676, note 5. Cfr p. 651 et VACANDARD, *op. cit.*, p. 239.

Le second passage ne contient qu'une déclaration banale, fréquente dans les écrits hagiographiques, et exprimée en termes fort semblables. La *Vita Eligii* a copié directement la *Vita Hilarii*. La VA¹ n'a-t-elle utilisé cette dernière que par le moyen de la *Vita Eligii* ? Cela paraît déjà moins sûr, bien que la *prolixa oratio* de la VA¹ ressemble plus à la *Vita Eligii* qu'à la *Vita Hilarii*. Peut-on tabler avec quelque certitude sur un changement si minime, dans un seul passage, et dans un passage si banal ?

C. *Vita Bonifatii*.

Il s'agit de la Vie de saint Boniface († 754), par Willibald, prêtre de Mayence, composée entre 755 et 768 (1). M. KRUSCH signale trois passages de la VA¹ qui doivent être rapprochés de cette œuvre. Pour deux d'entre eux, il se contente de marquer la ressemblance en note (2). Pour le troisième, relatif au premier voyage de saint Amand à Rome, et à la bénédiction qu'il reçut de saint Pierre, M. KRUSCH y insiste davantage et s'exprime ainsi dans son introduction critique :

« Sane benedictionem apostolicae sedis Bonifatius Romam profectus anno 719 acceperat ad temptandos Germaniae populos, utrum praedicationis semen reciperent annon, atque vel verba Willibaldi (c. 5) in *Vita Amandi* redire videntur, ita ut dubitari nequeat quin locus ille biographo ante oculos obversatus sit » (3).

Les deux premiers passages en question se trouvent dans le prologue de la VA¹. Celui-ci, comme le cas se présente fréquemment, contient relativement beaucoup plus d'emprunts que le reste du texte. Les auteurs des biographies donnaient un soin spécial à ces morceaux qui, d'ailleurs, abondent en propositions banales et en formules clichées d'humilité (4). Pour la facilité du lecteur, nous transcrivons ce prologue tout entier dans la première colonne du tableau ci-après et nous publierons en regard des passages paral-

(1) *Vitae Bonifatii*, ed. W. LEVISON (Scriptores rerum germanicarum ex Monumentis Germaniae historicis separati). Hanovre, 1905.

(2) SRM, t. V, p. 428, note 7, p. 429, note 1, p. 434, note 2.

(3) SRM, t. V, p. 403.

(4) Il ne faut pas attendre l'époque carolingienne pour rencontrer de

lèles d'autres ouvrages, sur lesquels nous attirons l'attention au cours de cette étude. Dans la seconde colonne le lecteur trouvera quelques extraits du prologue de la Vie de saint Hilarion par saint Jérôme, de la Vie de saint Martin par Sulpice-Sévère, du premier Dialogue du même auteur, enfin de la *Vita Hilarii* de Venantius Fortunatus, passages que rappellent divers endroits du prologue de la VA¹. Dans la troisième et la quatrième colonne figureront respectivement des extraits de la lettre de Victor d'Aquitaine au prêtre Hilaire (457) et du prologue de la *Vita Bonifatii* ; ils doivent être juxtaposés ; M. KRUSCH a en effet démontré que celui-ci avait pillé celui-là (1). Des chiffres arabes placés en tête des passages parallèles permettront aisément de les comparer. Pour le moment le lecteur s'attachera surtout au rapprochement entre la première colonne et la quatrième, entre la VA¹ et la *Vita Bonifatii*.

La ressemblance entre les deux prologues se borne à deux expressions :

ces prologues ou, d'une façon plus générale, de ces *Vitae*, dans lesquels se découvrent aisément des expressions ou même des passages plus étendus, que l'on retrouve dans des ouvrages plus anciens, comme ceux de Sulpice-Sévère, ceux de Grégoire de Tours, ou des *Vitae* mérovingiennes antérieures, comme la *Vita Columbani*. Pour nous borner à deux exemples et ne pas sortir du t. V des *Scriptores rerum merovingicarum* où se lit la VA¹, la *Vita A* de saint Wandrille, abbé de Fontenelle († avant 672), écrite, d'après MM. LEVISON et KRUSCH, vers 700, utilise dans son prologue seul la *Vita Albini* de Fortunat, les *Moralia* de Grégoire le Grand et la *Vita Sigolene*, qui n'est elle-même qu'un centon peu ordinaire (SRM, t. V, p. 1-13, p. 787 et *Neues Archiv*, 1910, t. XXXV, p. 219-231). Dans la *Vita Germani abbatis Grandisvallensis* († vers 665), écrite peu de temps après la mort du saint, par Bobolène, et très courte, il y a des passages nombreux à rapprocher de la *Vita Columbani*, de la *Vita Silvestri* et de la *Vita Martini* (Ibidem. p. 25-40). Deux de ces dernières sources sont aussi citées par M. KRUSCH comme ayant inspiré la VA¹.

(1) *Neues Archiv*, 1879, t. IV, p. 171. La cinquième colonne est réservée au prologue de la *Vita Hugberti* dont il sera question plus loin.

Quatenus et caritati vestrae *debitum* servitutis *impendam* officium... *opus* tam *arduum* atque difficile... possim adgredere (VA¹).

Sed *debitum* obedientiae obsequium vestrae *impendens* sanctitate libenter parui, *arduumque* quod suggestistis exiguis viribus *opus* inchoavi (*Vita Bonifatii*).

Il est indubitable que la *Vita Bonifatii* a copié directement Victor d'Aquitaine (colonne 3). D'autre part, la VA¹, modifiant l'ordre de deux expressions comme la *Vita Bonifatii*, et employant, comme la *Vita Bonifatii*, le verbe *impendere* au lieu de *persolvere*, peut paraître dépendre directement de cette source. Cependant les ressemblances entre les prologues se bornent, répétons-le, à deux expressions ; à deux expressions clichées ; enfin celles-ci, dans la VA¹, sont fort distantes l'une de l'autre. Aussi nous paraîtrait-il bien téméraire d'affirmer que ces expressions ont nécessairement été copiées de la *Vita Bonifatii* ou même de Victor d'Aquitaine. Elles peuvent être de simples formules que le biographe de saint Amand avait retenues de ses lectures (1).

L'auteur de la VA¹ emploie dans son prologue le mot *rumigerulus* ; celui-ci se rencontre également au ch. 5 de la *Vita Bonifatii* dans l'expression *rumigerulis referentibus* (2) ; mais il n'est pas nécessaire qu'il ait été le chercher dans l'œuvre de Willibald. Saint Jérôme en particulier s'est servi de ce terme. Or le biographe de saint Amand a pratiqué saint Jérôme (3), dont les œuvres étaient fort répandues au moyen âge ; comme lui, et à la différence de Willibald, il emploie le mot *rumigerulus* adjectivement (4).

(1) Comme la Vie de saint Martin, la lettre de Victor d'Aquitaine a rendu bien des services aux hagiographes du moyen âge. Voir p. ex. le prologue de la *Vita sancti Cuthberti* dans les *Acta SS.*, Martii t. III, p. 117, écrite entre 698 et 705 par un moine de Lindisfarne (SRM, t. VI, p. 181).

(2) Willibald n'a d'ailleurs pas inventé cette expression qu'on trouve p. ex. dans Cuthbert de Cantorbéry († 687) et Adhelm de Malmesbury († 709). Cfr *Vitae Bonifatii*. éd. LEVISON, p. 18, note 1.

(3) Voir plus haut, p. 12.

(4) P. ex. : *Monachum rumigerulum* (Epist. L., 1, dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, t. LIV, p. 388. Vienne, 1910) ; iterum

I. Amandi Vita. PROLOGUS.

(1) Scripturus vitam beati Amandi, habitatorem eius invoco Spiritum sanctum, ut qui ei virtutes largiri dignatus est, mihi etiam sermonem tribuat narrandi,

(2) quatenus et caritati vestrae debitum servitutis impendam officium,

(3) et ne his lateat qui omnimodis est imitandus.

Licet enim tanti sim impar ingenii atque nugacitatis vel desidia pondus opprimar,

(4) ad illum tamen spem erigo qui dixit :
« Aperi os tuum et ego adimplebo illud », maximeque vestris fretus suffragiis ut quod meis meritis obtinere non valeo, orantem pro me beatitudinem vestram,

(5) opus tam arduum atque difficile, a meque actenus indiscussum, superna opitulante gratia, possim adgrederi.

(6) Prius enim scire vos cupio me ad omnes virtutes quas per eum Dominus operare dignatus est, attingere minime posse, et quamvis ad omnia illius pervenire nequeam, tamen, prout Dominus vires infuderit, pauca e pluribus cursim succinteque et, ut ita dicam, breviter.

(7) aggredere conabor.

Indignum est enim ut de tanto viro silere quis audeat, dum pius rerum arbiter talem in ecclesiasticae culturae campo cultorem instituit, per quem agrum ipsius intenta operatione fidei rastro colenti ad centeni numeri redditum Christi seges excresceret. Satis enim sunt sollicita circa humanum genus immensae divinitatis provisura remedia, dum talem ad inlustrationem patriae dignatus et dirigere, misericordia consulente,

(8) et licet longe lateque semper rumigerulus favores divulgare noluerit, tamen, ut ait ipsa Veritas, civitas in monte posita latere non potuit.

(9) et quod mihi pace sanctorum liceat confiteri,

nulli est secundus in meritis eorum quorum agnovimus virtutes.

(10) Igitur,

(11) ne prolixa oratio horrorem incutiat, generetque, ut adsolet, legenti fastidium,

II. Hilarionis Vita.

PROLOGUS.

(1) Scripturus vitam beati Hilarionis, habitatorem eius invoco Spiritum sanctum, ut qui illi virtutes largitus est, mihi ad narrandas eas sermonem tribuat.
(*PL.*, t. XXIII, col. 29).

Martini Vita, I, 6-9

(3) Dedimus tamen operam ne is lateret qui esset imitandus.

(10,12) Igitur sancti Martini vitam scribere exordiar, ut se vel ante episcopatum vel in episcopatu gesserit,

(6) quamvis nequaquam ad omnia illius potuerim pervenire :

adeo ea in quibus ipse tantum sibi consocius fuerit, nesciuntur,

(8) quia laudem ab hominibus non requirens, quantum in ipso fuit, omnes virtutes suas latere voluisset,

(11) ... simul et legentibus consulendum fuit ne quod his pareret copia congesta fastidium.

Sulpicii Severi Dialogi

I, 24, 2.

(9) ... Quod mihi dixisse liceat pace sanctorum...

(*Sulpicii Severi libri qui supersunt*, éd. C. Halm, dans le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*, vol. I, p. III et 176. Vienne, 1866).

I. **Amandi Vita** PROLOGUS (*suite*).

(12) vitam sancti Amandi, qualiter a pueritia usque perfectam vixerit aetatem, qualiterve ante episcopatum vel in episcopatum gesserit, aut circa beatum finem qualis extiterit, vel qualiter rigorem mentis atque propositum tenuerit,

licet rustico ac plebeio sermone, propter exemplum tamen vel imitationem memoriae,

(13) contempta verecundia,
tradere curabo.

II. **Vita Hilarii**, c. 2.

(11, 13) Sed ne protracta pagina fastidium potius generet quam provocet auditorem, etsi cum mea verecundia, vobis quidem obedientiam et illi impendo...

(MGH, *Auctores antiquissimi*, t. IV, 2, p. 2).

III. **Epistola Victoris ad Hilarium**.

(14) Utinam praeceptis tuis... tam effectu valeam parere quam voto.

(5) Est enim et opus hoc arduum

et meae intelligentiae facultas exigua. Ego tamen... satis habeo iussioni tuae possibilitatem meam,

(15) non obedientiam defuisse, quae tametsi ministerium minime expleret iniunctum,

(2) certe debitum persolveret obsequium,

(16) teque deprecor ut si quippiam secus ac voluisti provenerit, imbecillitatem meam atque onus impositum aequo iure perpendens, etc.

(MGH, *Auctores antiquissimi*, t. IX, pp. 677-678).

IV. **Vita Bonifatii**. PROLOGUS.

(14) Praecepto piaepaternitatis vestrae effectu pariter et voto non propriae ludis litterari scientia confidens,

(2, 15) sed debitum obedientiae obsequium vestrae impendens sanctitate, libenter parui,

(5) arduumque quod suggestistis exiguis viribus opus inchoavi, ad perfectionis terminum finetenus deducens.

(16) Sed obsecro ut si quippiam aliter quam vestra expetierit voluntas, provenerit, infirmitatis meae imbecillitatem operisque impositi sublimitatem aequo animo sustinetis, etc.

(Ed. Levison, p. 15).

Vita Bonifatii c. 5.

(8) quemadmodum rem, rumigerulis referentibus,...

(*Ibidem*, p. 18).

V. **Vita Hugberti**. PROLOGUS.

(1) Scripturus vitam beati antistitis Hugberti, munus illius in hoc opus adesse me deponco, qui se petentibus munificum largitorem spondit adfuturum. Etenim cum huius sancti pontificis vitae cursum stilo elicere adgreddior, vires non suppetunt, impericia denegant. Adgrediortamen facultate qua valeo, quia

(4) ad illum spem erigo qui dixit: «Aperi os tuum et ego adimplebo illud»

Et revera... Nunc igitur in nomine indivise Trinitatis narrationis seriem

(7) conabor adgredere,

(12) qualiter beatus Hugbertus episcopali culmine est proventus, qualisque in episcopatu vita eius extitit, vel quem terminum felix eius vita habuerit, in subsequenti opere demonstrabo.

(SRM, t. VI, p. 482).

Nous l'avons dit, M. KRUSCH ne signale ces deux premières ressemblances que dans des notes, et sans y insister. Il n'en est pas de même pour la troisième.

La VA¹ nous raconte donc aux ch. 6 et 7 qu'après avoir vécu en reclus à Bourges pendant une quinzaine d'années, le futur apôtre de la Belgique, enflammé d'un désir céleste, prit la résolution de partir pour la Ville Éternelle. Après un voyage pénible avec un seul compagnon, il arriva enfin à Rome. Le jour, il visitait les églises, mais il passait la nuit à Saint-Pierre (1). Or, il advint qu'un des gardiens de cette basilique le découvrant en prière à une heure tardive, l'expulsa violemment. Tandis que le saint, ravi en extase, était assis sur les degrés du temple, le prince des apôtres en personne lui apparut et lui donna l'ordre de retourner en Gaule pour y exercer le ministère de la prédication. Cette vision remplit de joie le pèlerin, qui, après avoir reçu la bénédiction de l'apôtre Pierre et s'être pourvu de reliques, retourna heureusement en Gaule.

Willibald, lui, nous retrace avec un grand développement le premier voyage de Winfried (Boniface) à Rome (718). Muni de lettres de recommandation de l'évêque de Winchester, le grand apôtre partit, malgré les efforts de ses frères en religion pour le retenir. Du port de Londres un bateau le porta directement à Saint-Josse-sur-Mer, à l'embouchure de la Canche. Toute une caravane l'y joignit, missionnaires et pèlerins anglo-saxons. On s'arrêta en route dans beaucoup d'églises célèbres, et, après avoir traversé les Alpes, on arriva à Rome. La première visite du saint et de son escorte fut pour Saint-Pierre, où ils demandèrent le pardon de leur péchés et présentèrent leurs offrandes. Après quelques jours Winfried fut reçu par le Pape Grégoire II, auquel il remit les lettres de l'évêque de Win-

me... malignum, iterum suspiciosum, iterum rumigerulum clamitas (Epist. CXVII, 10, *ibidem*, t. LV, p. 432. Vienne, 1912).

(1) Voir le passage transcrit plus haut, p. 12, inspiré de la Vie de saint Ouen.

chester, raconta son voyage et manifesta ses désirs apostoliques. Plusieurs audiences lui furent accordées dans la suite. Enfin, au mois de mai 719, il reçut la bénédiction du pape et fut envoyé par Grégoire II prêcher l'Évangile aux peuples barbares de la Germanie. Il ne voulut pas partir sans s'être muni préalablement de nombreuses reliques (1).

Il y a certainement entre ces deux récits quelques ressemblances de fond et de forme. Mais elles se réduisent à peu de chose et s'expliquent aisément. Ainsi, pour parler d'abord des premières, tous les pèlerins mérovingiens allant à Rome en reviennent avec des reliques (2). Ce détail a d'ailleurs pu être pris à la *Vita Audoini* avec laquelle nous avons dit que la VA¹ présentait un caractère de parenté certain. Sur le point essentiel, la mission apostolique reçue dans la Ville Éternelle, il existe une divergence notable et qui dénote l'ancienneté relative de la VA¹. Dans celle-ci, le pape n'est pas même mentionné et tout se passe entre saint Amand et saint Pierre. Il est certain que les pièces composées à l'époque carolingienne et après elle, affectionnent particulièrement ce thème des voyages à Rome et s'appliquent à montrer le saint patron en rapports étroits avec les papes. Ce n'est pas là une raison pour rejeter tout voyage à Rome d'un saint mérovingien, comme l'ont assez prouvé MM. ZETTINGER et l'abbé VACANDARD (3). Pour saint Amand en particulier, il manifesta dans sa carrière un attachement si spécial au Saint-Siège, que M. KRUSCH lui-même le reconnaît : « Sedem vero romanam tanto studio amplexus est, quantum apud Francos eo aevo vix reperias » (4). Il consacra aux apôtres Pierre et Paul toutes les

(1) Éd. LEVISON, p. 19-22. Cfr G. KURTH, *Saint Boniface*, p. 19-21, 3^e éd. Paris, 1902.

(2) Voir J. ZETTINGER, *Die Berichte über Rompilger aus dem Frankenreiche bis zum Jahre 800*, surtout p. 23 ss. Dans la *Vita S. Audoini*, utilisée par VA¹, saint Ouen est dit revenir de Rome avec des reliques (SRM, t. V, p. 560.

(3) ZETTINGER, *op. cit.*, passim, et VACANDARD, *op. cit.*, p. 245 s.

(4) SRM, t. V, p. 395.

églises bâties par lui dans le Nord. Il écrivit au pape saint Martin pour se plaindre du clergé de l'Austrasie et lui confier ses désirs de retraite. Il reçut de ce pontife, dans une réponse fort intime, la mission délicate de faire accepter par les évêques de ces régions les canons portés contre les monothélites, et de s'entendre sur ce sujet avec le roi. Il ne paraît nullement invraisemblable que cet évêque se soit rendu à Rome et qu'il ait cru y recevoir de saint Pierre la mission de prêcher aux païens du Nord.

Voici maintenant les ressemblances littérales entre ces deux textes, le premier court, le second beaucoup plus développé. Le lecteur se souviendra que le ch. 6^e de la VA¹ dépend de la *Vita Audoini* et non de la *Vita Bonifatii* (1).

VA¹, c. 6

... His ita gestis, caelesti iterum inflammatu desiderio incidit ei cogitatio ut *ad limina* beatissimorum *apostolorum* Petri et Pauli properare deberet. Adsumptoque secum uno tantummodo comite, squalida atque devia lustrans loca, tandem Romam pervenit, ibique sancto satiatu desiderio, praedulcia in liminibus apostolorum figens oscula, diebus ecclesiarum Dei circuibat loca, nocte vero ad *Sancti Petri* revertebatur *ecclesiam*.

c. 7.

... Sedente autem eo in extasi mentis in gradibus ante fores ecclesiae, subito ei sanctus apparuit Petrus, blande leniterque eum adloquitur et ut in Galliis ad *praedicationem* exercendam reverti deberet, admonuit. De qua visione sanctus vir Amandus hila-

Vita Bonifatii c. 5 (2)

... Tunc litteris etiam commendatiis a beatae memoriae Danielo Dei plebis speculatore acceptis, *ad limina apostolorum* Romam venire temptavit...

... atque *ecclesiam Sancti Petri* principis apostolorum magno cum gaudio ingressi...

... Cum vero Nisan mensis qui est aprilis praeteriret et Jari, qui et Maius, iam portae patescerent, tum etiam postulata atque *accepta* apostolicae sedis *benedictione* et litteris, a beatissimo papa, ad inspicandos immanissimos Germaniae populos directus est, ut, an inculta

(1) Cfr supra, p. 12.

(2) Éd. LEVISON, p. 18 ss.

rior redditus, *accepta benedictione* apostoli atque patrocinia (1), feliciter remeavit in Galliis. cordium arva, evangelico arata vomere, *praedicationis* recipere semen voluissent, consideraret.

Ainsi, laissant de côté le chapitre 6 qui dépend de la *Vita Audoini*, nous trouvons trois mots communs dans les deux récits de la VA¹ et de la *Vita Bonifatii* : *praedicatio* et *accepta benedictione* (2). C'est bien peu de chose : aussi le P. PONCELET, après avoir cité le passage de M. KRUSCH transcrit plus haut et qui se termine ainsi : « *ita ut dubitari nequeat quin locus ille biographo [Amandi] ante oculos obversatus sit* », ajoute-t-il : « Le « *ut dubitari nequeat* » est tout de même un peu fort » (3).

D. *Continuationes Fredegarii et Vita Karoli magni.*

Au ch. 20 de sa composition, le biographe de saint Amand raconte le voyage d'évangélisation de celui-ci chez les Vascons. M. KRUSCH déduit des termes employés dans ce récit, qu'il date de l'époque carolingienne, même du règne de Charlemagne. En note, il signale, sans y insister d'ailleurs, une ressemblance littérale entre ce ch. 20, d'une part, et la *Continuatio* 3a du pseudo-Frédégaire, pour l'année 763, et la *Vita Karoli* de Éginhard, d'autre part. En guise d'annexe à ce long paragraphe relatif aux emprunts, disons donc quelques mots de cet épisode de la vie d'Amand.

Voici d'abord le texte de la VA¹ :

« Nec multo post ... audivit ... gentem quemdan *quem Vaceiam appellavit antiquitas, quam nunc vulgo nuncupantur Wascones*, nimio errore decep-

(1) C'est-à-dire des reliques.

(2) BEDE (*Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, l. V, c. XI, éd. CH. PLUMMER, t. I, p. 301) nous parle du premier voyage de saint Willibrord à Rome à la fin du VII^e siècle pour y demander des pouvoirs au pape Sergius et la *bénédictio* de celui-ci. Il n'est pas impossible que les voyages à Rome de saint Willibrord et de saint Boniface aient été connus du biographe de saint Amand et aient exercé même une certaine influence sur sa rédaction. Mais il est impossible de découvrir des dépendances entre les *Vitae* elles-mêmes.

(3) *Analecta Bollandiana*, 1910, t. XXIX, p. 449, note.

tam, ita ut auguriis vel omni errore dedita, idola etiam pro Deo coleret. Quae gens transalpinis (1) montibus per aspera atque inaccessibilia diffusa est loca, fretaque agilitate pugnandi, frequenter finibus occupabat Francorum ».

Écoutons ensuite les réflexions de l'éditeur allemand sur ce passage :

« Wascones in omnium ore erant, postquam Karolus magnus a. 778 eorum perfidiam expertus est, et ut biographus eorum et inaccessibilia loca et agilitatem pugnandi commemoravit, ita Einhardus, V. Karoli M., c. 9, eos et levitate armorum et loci adiutos esse scripsit » (2).

L'idée de M. KRUSCH ne nous paraît pas être que la VA¹ s'est servie de la *Vita Karoli*, qui, d'après MM. HOLDER-EGGER et HALPHEN (3) ne peut guère être antérieure à 830. Cependant il y a lieu de noter et il note en effet une ressemblance entre ces deux biographies (4).

Il existe également un parallélisme entre le récit en question et le passage de la *Continuatio* de Frédégaire (ch. 47) relatif aussi aux Vascons, mais pour l'année 763 (5).

« Dum haec ageretur, Waiofarius cum exercitu magno et plurima Wasconorum qui ultra Garonna commorantur, quem antiquitus vocati sunt Vaceti, super praedicto rege veniens... ».

On ne fondera pas sans doute une dépendance littéraire sur les quelques mots soulignés et c'est aussi bien des *Étymologies* de saint Isidore de Séville († 636), ouvrage qui

(1) M. KRUSCH note qu'il faut comprendre par là les Alpes d'Espagne, c'est-à-dire les Pyrénées, et il renvoie à DU CANGE (SRM, t. V, p. 444, note 1).

(2) *Ibidem*, p. 404.

(3) *Vita Karoli magni*, éd. O. HOLDER-EGGER (Scriptores rerum germanicarum ex Monumentis Germaniae historicis separati), p. xxvii. Hanovre, 1911. — L. HALPHEN, *Études critiques sur l'histoire de Charlemagne*, p. 98-103. Paris, 1921. Cfr Fr.-L. GANSHOF, *Notes critiques sur Éginhard, biographe de Charlemagne*, dans la *Revue Belge de philologie et d'histoire*, 1924, t. III, p. 740.

(4) Voici les mots de la *Vita Karoli*, c. 9, cités par M. KRUSCH (SRM, t. V, p. 444, note 2) : « Adiuuabat in hoc facto Wascones et levitas armorum et loci in quo res gerebatur situs. e contra Francos et armorum gravitas et loci iniquitas per omnia Wasconibus reddidit impares ».

(5) SRM, t. II, p. 189. Nous soulignons le passage parallèle.

fait déjà autorité alors, que le biographe peut avoir retenu la distinction entre le nom ancien et le nom moderne des Vascons.

« Vacea oppidum fuit iuxta Pyrenaeum a quo sunt cognominati Vaccei... Idem et Vascones » (1).

Mais n'est-il pas nécessaire que le biographe ait eu connaissance, sinon de la *Vita Karoli* et de la continuation de Frédegair, au moins des événements arrivés en 778 pour caractériser comme il le fait les Vascons : peuple habitant des régions d'accès difficile ; déployant une grande souplesse dans le combat ; s'emparant souvent de territoires appartenant aux Francs ? Point du tout.

La chronique du VII^e siècle, dite de Frédegair, nous raconte les incursions des Vascons en terre mérovingienne et leurs soumissions forcées suivies de nouvelles révoltes. Sans renoncer à leurs mœurs propres, ces peuplades, parties des Pyrénées, gagnent continuellement du terrain ; l'ancienne Aquitaine de César ou Novempopulanie, située au sud de la Garonne, prend, au cours du VII^e siècle, le nom de *Wasconia* (2). Nous ne citerons que deux exemples en attirant spécialement l'attention sur le second.

En 601-602, Theodebert II, roi d'Austrasie, et Thierry II, roi de Bourgogne, partent en guerre contre les Vascons, les battent, les soumettent, leur imposent un tribut et leur donnent pour duc Genialis (3).

En 636-637 est signalée une violente révolte des Vascons. Ils viennent rançonner l'ancien royaume de Toulouse qu'avait gouverné quelques années le frère de Dagobert I, Caribert II († 632). Dagobert I doit organiser contre eux une expédition en règle. Poursuivis, ils s'enfuient. Citons :

(1) L. IX, c. II, 107. PL, t. LXXXII, col. 339.

(2) A. LONGNON, *Atlas historique de la France depuis César jusqu'à nos jours. Texte explicatif*, p. 43. — C. BAYET, C. PFISTER et A. KLEINCLAUSZ, dans *l'Histoire de France* de E. LAVISSE, t. II, 1^{re} partie, p. 151.

(3) FRÉDEGAIRE, IV, 21 (SRM, t. II, p. 129).

« Cumque priliare cepissent, ut eorum mus est, terga vertentes, dum cernerent se esse superandus, in faucis vallium montibus Perenees latebram dantes se locis tutissimis per rupis eiusdem moncium conlocantes latetarint, exercitus postergum eorum cum ducibus insequens, pluremo numero captivorum Wascones superatus, sed et ex his multitudinem interfectis, omnes domus eorum incinsis, paeculies et rebus expoliant ... Ibique sacramentis Wascones firmantes, semul et promittentes, se omni tempore Dagoberto eiusque filies regnumque Francorum esse fidelis; quod more solet, sicut sepe fecirant, post haec probavit aeventus » (1).

Voilà les régions d'accès difficile, l'agilité, au moins dans la fuite, et les incursions répétées des Vascons !

L'histoire du VIII^e siècle continue, pour ce qui est des Vascons, celle du VII^e. Il ne faut pas attendre le règne de Charlemagne pour trouver de nouveau les Francs aux prises avec ces turbulents voisins (2).

En particulier, vers les temps où écrivit le biographe d'Amand, les Vascons faisaient beaucoup parler d'eux. A la suite d'une sorte d'entente entre leurs tribus et les Aquitains, un duché avait été organisé dans le bassin de la Garonne. En 719, Eudes, duc d'Aquitaine, s'allia aux Neustriens contre Charles-Martel et poussa même son armée jusqu'à Soissons. Il fut bientôt contraint de repasser la Loire, mais la guerre continua entre lui et Charles, devenu le maître de la Neustrie comme de l'Austrasie (3).

3. *Un emprunt fait à la VA¹.*

Après avoir examiné avec quelque détail les emprunts qu'a faits ou qu'aurait faits, d'après M. KRUSCH, la VA¹ à dès documents écrits, nous devons signaler, d'autre part, un emprunt qui a été fait à la VA¹.

Sil'on se rapporte au tableau des pp. 18 et 19, on peut y constater que le prologue de la Vie de saint Hubert (colonne 5) offre plusieurs ressemblances avec le prologue

(1) *Idem*, IV, p. 78 (*Ibidem*, p. 160 s.).

(2) *Continuationes Fredegarii*, p. ex., c. 25 (*Ibidem*, p. 180), c. 28 (p. 181), c. 41 (p. 186 ss.).

(3) *Idem*, c. 10 (p. 174 ss.) et BAYET etc. *op. et vol. cit.*, p. 258 s.

de la VA¹. Et il n'est pas difficile non plus de se rendre compte que c'est le premier qui a copié le second. Cette dépendance a été mise en relief par M. KRUSCH ; elle a été confirmée par l'autorité de M. LEVISON et celle du P. PONCELET (1).

La vie de saint Hubert a été écrite « peu de temps après l'élévation (des restes du saint) faite en 743 » (2). Son auteur était déjà clerc, jeune clerc tout au moins, dans les derniers temps de la vie du saint évêque de Liège, mort en 727.

De cette longue et fastidieuse étude il ressort donc que la VA¹, qui paraît bien avoir utilisé la *Vita Audoini*, est postérieure au début du vii^e siècle. D'autre part, comme elle a servi au biographe de saint Hubert, elle doit être antérieure à 750 environ. Nous laissons de côté les autres dépendances signalées par KRUSCH, parce qu'il est impossible ou de les établir ou d'en tirer une conclusion un peu ferme.

§ 3. L'AUTEUR DE LA PLUS ANCIENNE BIOGRAPHIE

Deux noms ont été prononcés : celui de Baudemond, scribe du testament de saint Amand, par les partisans de l'ancienne théorie ; celui de Gislebert d'Elnone († 782), par

(1) SRM, t. V, p. 403 et t. VI, p. 474. *Analecta Bollandiana*, 1910, t. XXIX, p. 449. M. LEVISON (SRM, t. VI, p. 474) ajoute plus bas ; « Neque dubito quin opusculum haud adeo multo post (elevationem) compositum atque saeculo VIII si non iam medio, at certe posteriori attribuendum sit, atque convenit, quod, monente Br. KRUSCH v. c., auctor in prologo verba nonnulla e prooemio *Vitae Amandi* mutuatus est, ita ut ante medium saeculum scripsisse nequeat ». On le voit, si M. LEVISON retarde la *Vita Hugberti* jusqu'après 750, c'est qu'il croit, d'après M. KRUSCH, que la VA¹ ne peut avoir paru avant cette date.

(2) W. LEVISON dans SRM, t. VI, p. 473. Le biographe de saint Hubert s'est servi de la Vie de saint Lambert. Celle-ci fut composée entre 718 et 743-750, sans doute beaucoup plus près de 718 que de 743, d'après G. KURTH (*Études franques*, t. II, p. 328 ss.) M. KRUSCH (SRM, t. VI, p. 648 s.), au contraire, retarde la *Vita 1a* de saint Lambert jusqu'au règne de Pépin le Bref, commencé en 751, à cause surtout de la dépendance où elle se trouve vis-à-vis de la *Vita Eligii*.

M. KRUSCH. Il nous semble qu'on ne peut retenir ni l'un ni l'autre. Commençons par la conjecture de KRUSCH.

A. Gislebert d'Elnone ?

D'après le chapitre 13 de la VA¹, Amand, alors évêque-missionnaire, aurait demandé à l'évêque de Noyon-Tournai, Acharius († 640), d'obtenir du roi des lettres l'autorisant à conférer de force le baptême aux habitants du *pagus* de Gand ; il aurait sollicité de plus la bénédiction de cet évêque de diocèse avant de commencer le ministère apostolique dans ces régions (1). M. KRUSCH conclut de ces affirmations que l'auteur doit appartenir au clergé du diocèse de Noyon plutôt qu'à l'abbaye d'Elnone. Gislebert, qui fut abbé d'Elnone et puis évêque de Noyon-Tournai, lui paraît avoir des chances d'être l'auteur en question (2).

Il est probable en effet, comme nous le prouverons plus loin, que l'auteur de la VA¹ fut un membre du clergé de Noyon. Mais il est très improbable que ce fut Gislebert, évêque de Noyon après avoir été moine d'Elnone.

Remarquons d'abord que le prologue de la VA¹, adressé à une Béatitude, c'est-à-dire à un évêque (3), se sert vis-à-vis de celui-ci de termes qui sont d'un inférieur et non d'un égal.

On ne sait à peu près rien de ce Gislebert, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme du XI^e siècle († 1095), auteur d'un *Carmen de incendio sancti Amandi Elnonensis* (4). Le premier Gislebert, abbé de Saint-Amand ou Elnone, est déjà signalé comme évêque de Noyon-Tournai lors du concile romain de 769, auquel il assista (5). Il mourut le 23 mai 782 et fut enterré à Elnone dans l'Église Saint-Pierre

(1) SRM, t. V, p. 437 s.

(2) « Quod si recte coniectari licet » (*Ibidem*, p. 405). Voir aussi, p. 404.

(3) *Ibidem*, p. 428.

(4) Cfr infra, 2^e partie, I.

(5) *Liber Pontificalis*, éd. L. DUCHESNE, t. I, p. 474.

sub arcu (1). Alcuin composa son épitaphe. Il nous y apprend que ce prélat pieux, humble, modeste, honnête, construisit l'église consacrée à saint Amand et renouvela les « *claustra monasterii* » (2). Il semble bien invraisemblable que ce personnage-là ait écrit la VA¹ que nous possédons. En effet, c'est à peine s'il y est question d'Elnone, dont Gislebert avait été abbé ; la première fois que le biographe en parle, au ch. 22, sur 26 que comporte son œuvre, il ne donne pas même le nom du monastère, et l'on conjecture simplement, d'ailleurs avec une quasi-certitude, qu'il veut parler de lui ; bien plus, il commet une erreur au sujet du monastère en rattachant sa fondation à Childéric (662-675), alors qu'elle remonte à Dagobert I (622-639) ; il ne connaît qu'un épisode de la vie de saint Amand à Elnone, à savoir la guérison par le saint du prieur du monastère, nommé Chrodobaldus (ch. 25) ; il mentionne très rapidement au ch. 26 sa mort à Elnone ; il ne fait pas même allusion au testament qui fut signé et était conservé à Elnone ; lui qui parle de deux voyages à Rome, il ne nomme même pas le pape saint Martin, dont cependant on conservait aussi à Elnone la lettre authentique envoyée à l'évêque-missionnaire. Ne sont-ce pas là des indices qui nous permettent d'écarter l'hypothèse de l'attribution de la VA¹ à un ancien moine et abbé d'Elnone ?

(1) *Annales sancti Amandi breves* (MGH, SS. t. II, p. 183). — *Annales Elnonenses maiores* (*Ibidem*, t. V, p. 11). — *Annales S. Amandi. Continuatio altera* (*Ibidem*, t. I, p. 12).

(2) Épitaphe de Gislebert par Alcuin (MGH, *Poetae latini aevi carolini*, éd. E. DÜMMLER, t. I, p. 305).

Hic Gislebertus praesul requiescit humatus
Corpus terra tegit, spiritus astra petit.
Vir pietate potens, humilisque, modestus, honestus
Devotus nimium pastor honore Dei.
Hic pius ecclesiam Sancti construxit Amandi,
Cunctaque iam renovans claustra monasterii.

B. *Baudemond* ?

Comme le fait remarquer M. KRUSCH, le nom de ce prétendu biographe d'Amand n'est mentionné « par aucun manuscrit de la *Vita*, par aucun des plus anciens documents ». Dans un martyrologe d'Elnone, au 6 février, le P. HENSCHENIUS, bollandiste, avait trouvé cette annotation : « Baudemundus, qui vitam sancti Amandi scripsit, dicit quemdam Bonum presbyterum sibi narrasse, quod praesens erat quando Amandus Tornaci a iudice non obtinebat furis liberationem, quem suspensum ad vitam revocavit. » Ainsi l'auteur du martyrologe, racontant ce miracle, rapporté à Bonus comme informateur (ch. 14), ajoute qu'il a eu lieu à Tournai. Il s'est donc servi, continue toujours M. KRUSCH, « d'un *codex* interpolé de la classe B... et je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il a vécu à une époque plus récente (*aevo recentiore*) (1) ». En effet le passage en question doit avoir été pris d'un martyrologe étendu, peu ancien, aujourd'hui perdu.

A cet argument externe, d'ailleurs excellent, on pourrait en ajouter un autre, interne. L'auteur de cette biographie, nous l'avons dit, ne trahit aucune relation personnelle avec saint Amand et il raconte sa mort en termes très généraux. Sans doute ne se serait-il pas contenté de si peu de chose, alors que d'autres passages sont étendus et précis, ce Baudemond, prêtre, que saint Amand appelle « notre frère » et auquel il demande d'écrire son testament.

C. *Un clerc du diocèse de Noyon-Tournai* ?

Nous croyons pouvoir retenir cette hypothèse de M. KRUSCH. Mais tandis qu'il n'y insiste pas, nous allons au contraire tâcher de l'étayer.

Le lecteur se souviendra que, d'après les pages précédentes, la VA¹ n'est pas l'œuvre d'un moine d'Elnone. Cependant, il ressort du prologue, que le biographe,

(1) SRM, t. V, p. 403.

comme d'ailleurs ses destinataires, s'intéresse particulièrement à saint Amand. Il s'assignera pour but dans son œuvre de montrer que l'apôtre de la Belgique fut un grand saint. « Nulli est secundus in meritis eorum quorum agnovimus virtutes. » Les chapitres les plus développés et les plus précis raconteront des miracles (1). La plupart des autres seront très courts et ne formeront pour ainsi dire que des traits d'union. Faire connaître une partie au moins des vertus d'un tel homme et des prodiges réalisés par lui c'est un devoir de reconnaissance.

« Indignum est enim ut de tanto viro silere quis audeat, dum pius rerum arbiter talem in ecclesiasticae culturae campo cultorem instituit, per quem agrum ipsius intenta operatione fidei rastro colenti ad centeni numeri redditum Christi seges excresceret. Satis enim sunt sollicita circa humanum genus immensae divinitatis provisura remedia, dum talem ad illuminationem patriae dignatus est dirigere... ».

Ce biographe qui n'est pas moine, qui veut glorifier saint Amand, semble de plus appartenir à une collectivité. Tandis qu'il parle, en général, à la première personne du singulier, il emploie dans quelques cas la première personne du pluriel. Ainsi le miracle du serpent est arrivé dans son milieu « apud nos » grâce à la renommée. D'autre part, nous savons déjà qu'il adresse son écrit à un évêque.

« ... Quatenus et caritati vestrae debitum servitutis impendam officium... maximeque vestris fretus suffragiis, ut quod meis meritis obtinere non valeo, orantem pro me Beatitudinem vestram, opus tam arduum... possim adgredere ».

La collectivité qu'il suppose dans quelques passages et l'évêque auquel il s'adresse pourraient bien être le clergé et l'évêque de Noyon-Tournai, deux cités épiscopales réunies pour des siècles dans la main d'un même évêque. Au ch. 13, comme nous l'avons dit plus haut, le biographe nous représente le saint allant trouver l'évêque de Noyon-Tournai avant de se rendre dans le *pagus* de Gand qui relevait de la juridiction de celui-ci.

(1) Ch. 2, 7, 10, 11, 12, 13, 14, 17, 20, 21, 23, 24, 25.

« Quo audito, vir sanctus... ad Aicharium episcopum, qui tunc Noviomensi urbi cathedram praesedebat sacerdotalem, adiit eique humiliter postulavit, ut ad regem Dagobertum quantotius pergeret, epistolasque ex iussu illius acciperet, ut si quis non sponte per baptismi lavacrum regenerare voluisset, coactus a rege sacro ablueretur baptisinate. Quod ita factum est. Perceptaque a rege potestate vel benedictione a pontifice, illuc vir Domini Amandus perrexit intrepide ».

Ce soin à mentionner la déférence d'Amand vis-à-vis de l'évêque diocésain et la bénédiction avec laquelle il commença ses travaux apostoliques dans une contrée soumise à la juridiction de celui-ci, dénote un clerc de Noyon-Tournai. On sait d'ailleurs que l'abbaye d'Elnone se trouvait elle aussi dans ce diocèse, qu'elle fut le centre de l'apostolat d'Amand, et que les régions voisines de ce monastère formèrent son principal champ d'apostolat.

Pour confirmer cette hypothèse, ajoutons que l'auteur connaît bien le nord-est de la Gaule, la Neustrie, tandis qu'il est beaucoup moins au fait relativement aux autres parties de l'empire franc. Les deux épisodes pour lesquels il cite les noms de ses témoins se passent l'un dans le *pagus* de Gand, l'autre dans un *pagus* immédiatement voisin de l'évêché de Noyon, le *pagus* de Beauvais. Son récit dans ces deux cas est très circonstancié. Il sait que le miracle arrivé dans la région de Beauvais s'est passé en un endroit « cui vocabulum est Rosonto, secus Oronnan fluvium », c'est-à-dire à Ressons-sur-Matz, sur l'Aronde, affluent de l'Oise, localité qui n'est éloignée de Noyon que de quelque vingt kilomètres (1). Et l'expression qu'il emploie à propos de l'activité d'Amand dans le *pagus* de Gand, « praeter fluenta Scaldi fluvii (2) » est fort exacte. Cette contrée en effet était limitée au sud par la Lys et l'Escaut entre les villes actuelles de Wetteren, à l'Est, et de Deynze à l'Ouest (3). Cependant, pour lui, ces régions

(1) Ch. 24 (SRM, t. V, p. 447).

(2) Ch. 13 (*Ibidem*, p. 436).

(3) L. VANDERKINDERE, *La formation territoriale des principautés belges au moyen âge*, t. I, p. 279 s. — A. LONGNON, *Atlas, Planches*, n. 5 et *Texte explicatif*, p. 125 s.

de la Flandre et Calloo, non loin d'Anvers (1), paraissent très éloignées, et il y a lieu de croire qu'il résidait plutôt dans le diocèse de Noyon que dans celui de Tournai.

Au contraire, lorsqu'il parle des autres champs d'apostolat de saint Amand, sa géographie reste dans le vague, ou bien — et il s'agit cependant dans ce cas de l'empire franc, — elle ne paraît guère sûre. Au ch. 23, il nous raconte que le saint obtint du roi Childéric II, qui régna depuis 663 sur l'Austrasie, et de 673 à 675 sur tout le royaume, un endroit appelé *Nanto* pour y construire un monastère. L'évêque d'Uzès, Mummolus, fut irrité à ce point de cette donation qu'il chercha à faire disparaître l'apôtre. Or la seule localité appelée *Nantum* qui puisse convenir ici, sans être très éloignée du diocèse d'Uzès, se trouvait cependant dans l'ancien diocèse de Rodez (2).

Le biographe de la VA¹ est donc un clerc du diocèse de Noyon. Il habitait ce diocèse proprement dit et non pas l'ancien diocèse de Tournai, uni alors à celui de Noyon. Saint Amand était à ses yeux un personnage illustre du diocèse qui ne pouvait tomber dans l'oubli. Aussi lui consacre-t-il une biographie qu'il dédie tout naturellement à son évêque, le successeur d'Acharius et d'Éloi, et qui est surtout destinée aux prêtres, au clergé de Noyon. Mais à Noyon, le biographe ne disposait sans doute d'aucune source écrite sur saint Amand. Il recueillit donc oralement le plus de récits possible, en s'adressant surtout à des personnes qui avaient connu le grand apôtre. Grâce à ces renseignements, assez abondants, parce que le souvenir du saint était encore vivace dans ces régions, il arriva à reconstituer à peu près la carrière mouvementée de son héros et surtout à émailler son exposé de miracles qui édifieraient les clercs et les convaindraient du grand pouvoir surnaturel d'Amand.

(1) VA¹, c. 19, SRM, t. V, p. 443.

(2) Il sera question plus bas de ce passage si controversé de la VA¹ (ch. VI).

§ 4. VALEUR DE LA PLUS ANCIENNE BIOGRAPHIE.

Peut-on se fier à des renseignements qui sont arrivés à l'auteur par la tradition orale et un demi siècle pour le moins après les faits eux-mêmes? Quelle est la valeur historique de la VA¹? Pour répondre à cette question, soumettons quelques chapitres à l'épreuve, comme l'a fait M. KRUSCH dans son introduction critique.

A. *Amand et Acharius.*

Dans le récit du ch. 13 deux faits surtout peuvent paraître invraisemblables au lecteur : que saint Amand, évêque-missionnaire, ait demandé l'autorisation et reçu la bénédiction de l'évêque diocésain de Noyon-Tournai pour évangéliser le *pagus* de Gand; qu'il ait fait solliciter et obtenu du roi Dagobert la permission de conférer de force le baptême aux païens qui le refuseraient (1).

Clerc du diocèse de Noyon, le biographe était sans doute porté à mettre en un relief spécial et à exagérer la déférence d'Amand pour Acharius. Cependant son récit reste pour le fond très admissible. D'abord, la tradition d'une rencontre entre Amand et Acharius, au sujet de l'évangélisation des Gantois, pouvait fort bien s'être conservée à Noyon, où écrit le biographe. Mais il faut surtout faire valoir la considération suivante. L'apôtre de la Belgique fut, comme M. KRUSCH le note avec insistance, un fervent du monachisme irlandais, l'exécuteur, dans le nord surtout, des plans de saint Colomban (2). Or saint Acharius avait été moine à Luxueil, la grande fondation de saint Colomban en Gaule (3). Devenu évêque, — il est signalé comme tel à partir de 626-627, — il s'occupa, conformément aux principes apostoliques des disciples de Colomban, de l'évangélisation de son diocèse, et ce fut lui notamment qui obtint la constitu-

(1) SRM, t. V, p. 403 et 404.

(2) *Itidem*, p. 395.

(3) *Vita Columbani*, II, 8 (SRM, t. VI, p. 123).

tion de l'évêché de Théroutanne en faveur d'un autre moine de Luxeuil, saint Omer (1). Il n'est donc pas étonnant que saint Amand ait été en rapports avec Acharius, et qu'il ait combiné avec lui, sans doute son aîné, l'évangélisation d'une partie du diocèse de Tournai.

Quant au second fait, il nous paraît devoir être compris de la manière suivante : Amand convaincu qu'il aura affaire à des barbares, à des obstinés, demande au roi une recommandation spéciale de nature à intimider les récalcitrants. Bien qu'il l'ait obtenue, on ne voit pas qu'il en ait fait usage soit pour baptiser de force, soit pour condamner à mort. Et cependant par quelles tribulations ne passa-t-il pas chez les Gantois ! Ajoutons un épisode raconté par le pseudo-Frédegaire et qui mérite d'être comparé à celui-ci. Héraclius, empereur d'Orient, ayant cru, d'après une prophétie, que les Juifs menaçaient son empire, fit baptiser tous ses sujets juifs et pria Dagobert d'en faire autant : *Quod protenus Dagobertus implevit* (2). Ainsi il ne faut pas descendre jusqu'à Charlemagne pour trouver des baptêmes forcés.

B. *Amand et Dagobert.*

Écrivant une cinquantaine d'années après la mort de saint Amand, ne disposant que de la tradition orale, le biographe de Noyon, qui d'ailleurs ne fait pas preuve de talents critiques bien spéciaux, nous présente, sans arrière-pensée, plusieurs récits manifestement contaminés déjà par la légende. Il n'est pas facile, naturellement, de déterminer jusqu'à quel point ils le sont ni de distinguer les traits déformés de ceux qui sont restés conformes à la réalité.

Les rapports du saint avec le grand roi mérovingien († 639) offraient sans aucun doute à l'imagination populaire un des plus beaux thèmes à développement. Au

(1) *Vita Audomari*, c. 4 (SRM, t. V, p. 755). — *Vita Columbani*, loc. cit. Cfr L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. III, p. 103.

(2) FRÉDEGAIRE, IV, 65 (SRM, t. II, p. 153). Cfr LOENING, *Geschichte des deutschen Kirchenrecht*, p. 56.

ch. 17, le biographe nous raconte donc que Dagobert ayant eu un fils, Sigebert, voulut le faire baptiser par saint Amand. Mais celui-ci, envoyé précédemment en exil par le roi à cause de sa liberté de langage, prêchait l'Évangile aux païens. On le manda à la résidence royale de Clichy. Le saint, auquel le roi fit d'abord ses excuses à genoux, commença par décliner l'honneur qu'on lui offrait et quitta la cour. Dagobert lui envoya alors deux de ses hauts fonctionnaires, Dadon, le futur saint Ouen, et Éloi, encore laïques. Amand finit par accepter et baptisa le jeune prince. Celui-ci n'avait encore que quarante jours de vie. Aussi les assistants furent-ils très surpris de l'entendre répondre distinctement *Amen* à une prière liturgique.

Qu'y a-t-il d'historique en cet épisode ? On sera porté à considérer comme spécialement suspects l'attitude humiliée du roi vis-à-vis d'Amand et l'intervention merveilleuse du nouveau-né dans la cérémonie liturgique. Mais bien d'autres détails encore, par exemple le rôle attribué à Dadon et à Éloi, et peut-être l'anecdote tout entière pourraient devoir leur origine au travail légendaire. Voilà évidemment un chapitre dont l'historien doit se défier.

Comme c'est souvent le cas en histoire, on ne peut confronter ce récit avec d'autres sources. Il ne faut cependant pas non plus arguer du silence de celles-ci. Le pseudo-Frédegaire mentionne simplement le baptême de Sigebert à Orléans (630-631) et note que son parrain fut Caribert (1). Mais cet historien n'avait pas à entretenir ses lecteurs de saint Amand et il lui était fort indifférent que ce baptême ait été conféré par lui ou par un autre.

Des rapports spéciaux ont certainement existé entre

(1) *Idem*, t. IV, p. 62 (*Ibidem*, t. II, p. 151). Il se peut que le biographe de saint Amand se soit trompé sur l'endroit de baptême de Sigebert III (Clichy au lieu d'Orléans). Cependant il n'écrit pas précisément que l'enfant fut baptisé à Clichy mais que là se fit la rencontre entre Dagobert et Amand quelque temps avant le baptême. Cfr VACANDARD, *Vie de saint Ouen*, p. 54.

saint Amand d'une part, et le roi Dagobert et son fils Sigebert III, de l'autre (1). Au premier, le saint est redevable de l'immunité dont jouissait l'abbaye d'Elnone (2). Du second, roi d'Austrasie de 634-656, il tint sans doute sa nomination à l'évêché de Tongres (3). Nous avons déjà parlé et parlerons plus loin ex-professo de la lettre dans laquelle Martin I charge Amand d'obtenir de Sigebert l'envoi d'évêques austrasiens à Rome.

C. *La fondation d'Elnone.*

Il en est question dans le ch. 22, lequel tient en quelques lignes :

« His ita peractis, isdem vir Domini Amandus in finibus remeavit Francorum elegitque sibi locum praedicationis aptum, in quo cum fratribus, qui cum eo per diversis provinciis multas pro nomine Christi perpassi fuerant passiones, aedificabat coenubium, atque ex eisdem fratribus plures postea abbates vel honorificos vidimus viros ».

Tout le monde admet que le monastère désigné ici est Elnone, cité par son nom aux ch. 25 et 26, et dont il n'a pas encore été question auparavant. Ce récit, vu l'endroit où il se trouve dans l'œuvre du biographe, rapporte la fondation d'Elnone après l'épiscopat d'Amand à Tongres (647-649), et sous le règne, ou peu de temps avant le règne de Childeric (662-675). Celui-ci en effet est nommé au ch. 23. Or, il ressort de documents sûrs que le monastère d'Elnone existait et jouissait déjà de l'immunité sous le roi Dagobert (4).

Le lecteur est en effet trompé par ce passage. Mais on comprend très bien la méprise du biographe, à la lumière du testament d'Amand. Voici ce que nous y lisons :

(1) KRUSCH, dans SRM, t. V, p. 397 et 398.

(2) SRM, t. V, p. 395.

(3) Voir plus bas, ch. V. On représente souvent saint Amand comme un des éducateurs et des conseillers de Sigebert III. Voir p. ex. le livre, d'ailleurs peu critique, de M. l'abbé GUISE, *Saint Sigisbert, roi d'Austrasie*, (630-656), p. 68-73.

(4) Cfr SRM, t. V, p. 395 et 445.

« Proinde omnibus non habetur incognitum, qualiter nos longe lateque per universas provincias seu gentes propter amorem Christi seu verbo Dei adnuntiare vel baptismum tradere discursum habuimus... Sed dum, iam corpore fesso... exitum de hoc mundo in proximo habere speramus, et quia nos Deus in isto locello qui vocatur Elnonis, perducere dignatus est, quem super largitate regia proprio labore visi fuimus construxisse... » (1).

Ainsi Amand, après ses longues courses apostoliques, se retire à Elnone. Le biographe qui a appris ce fait par la tradition orale et non par le testament, conclut qu'il s'y établit alors pour la première fois, ou tout au moins, ce qui est peut-être plus vrai, qu'alors seulement il eut le loisir d'y élever un monastère proprement dit. Milon de Saint-Amand († 872), qui, outre l'ancienne biographie, dispose encore d'autres documents, ne voit pas d'opposition entre les données qui s'y trouvent. Elnone a été fondée par Dagobert, affirme-t-il. A la fin de sa vie, ajoute-t-il ailleurs, Amand s'y est retiré et a bâti son monastère (2). Je ne prétends pas que Milon a raison, mais que le mode d'information de l'ancien biographe explique fort bien le ch. 22 de la VAI.

D. Amand et les Frisons.

Tandis que l'ancien biographe raconte au ch. 20 l'expédition apostolique de saint Amand chez les Vascons, il ne mentionne pas même sa prédication chez les Frisons. Or, d'après M. KRUSCH, des « hommes très bien renseignés ont conjecturé qu'il avait porté l'Évangile à ces dernières peuplades avant saint Willibrord (3) ».

Il s'agit, en effet, d'une simple conjecture et rien ne nous permettrait d'affirmer que l'apôtre de la Belgique a parcouru la Frise, comme il a parcouru la Belgique du nord, ni même que dans un de ses voyages il a pénétré fort avant dans ce pays. D'ailleurs, si le biographe ne nomme pas la

(1) *Ibidem*, p. 484.

(2) *Ibidem*, p. 471, 451.

(3) *Ibidem*, p. 404.

Frise, il nous montre saint Amand aux portes de ce pays. En cela, une fois de plus, il est d'accord avec un document diplomatique.

Les Frisons étaient établis dans les îles de la mer du nord et occupaient de plus le littoral de celle-ci sur une profondeur fort variable et difficile à déterminer, entre le Weser et le Sincfal (Zwin), bras de l'Escaut qui se jetait dans l'Océan au nord de l'Écluse. A l'époque carolingienne, la partie la plus occidentale de la Frise portera le nom de *Maritima* et ce *pagus* comprendra la Zélande et la région dite des Quatre-Métiers (1). L'évangélisation du *pagus* de Gand, qui s'étendait précisément entre les Quatre-Métiers au nord, la Lys et l'Escaut au sud, dut déjà mettre saint Amand en rapport avec des populations frisonnes.

Après sa renonciation à l'évêché de Tongres, sa biographie nous le montre choisissant pour son apostolat une petite île *Chanelaus* et y travaillant un peu de temps avec ses confrères. Selon toute vraisemblance, il s'agit là de Calloo, localité située à l'extrémité de la Flandre orientale, dans le pays de Waes, sur l'Escaut, à quelques kilomètres au nord-ouest d'Anvers (2). Or le testament de Rohingus et de Bebelina (726) cède à saint Willibrord, apôtre des Frisons, une église « quae constructa est intra castrum Antverpis super fluvium Scalde, quam Dominus Amandus pontifex in honorem Sancti Petri et Pauli apostolorum principum vel ceterorum sanctorum construxit (3) ». Nous voyons donc dans la biographie, comme dans la charte de Rohingus et de Bebelina, saint Amand travailler dans les îles de l'Escaut et la région d'Anvers, contrées occupées en partie par des Frisons ou en tous les cas peu éloignées d'eux. Dès lors il est à croire que dans ses excursions apostoliques il fut en relations avec les Frisons.

(1) VANDERKINDERE, *La formation territoriale*, t. I, p. 14 et t. II, p. 275.

(2) Voir SRM, t. V, p. 443, note 3. Il sera question plus bas de cette identification (ch. VI).

(3) *Chronicon Echternacense*, l. II (MGH, SS, t. XXIII, p. 63 et 64).

E. Amand évêque de Tongres-Maastricht.

Nous avons supposé à diverses reprises que saint Amand avait été évêque de Tongres. Or, c'est là une des affirmations de l'ancienne biographie que M. KRUSCH rejette catégoriquement (1). Force nous est ici de rencontrer les raisons de ce démenti donné à l'auteur de la VA¹.

La première difficulté que M. KRUSCH oppose à la donnée traditionnelle se tire de la prétendue opposition de celle-ci avec le testament de saint Amand. Ici le saint, ainsi que nous le voyions plus haut, se représente lui-même comme ayant couru le monde pour l'évangéliser. Au contraire la VA¹ « renferme Amand dans les limites d'un diocèse déterminé ».

D'après la VA¹, l'évêque-missionnaire ne resta évêque de Tongres que trois ans. Son diocèse fort vaste s'étendait alors à presque toute la Belgique orientale avec des parties de la Hollande et de la Prusse rhénane. L'apôtre les visita diligemment.

« Coactus igitur a rege vel sacerdotibus, pontificalem suscepit cathedram, sicque per triennium fere vicos vel castra circumiens, verbum Domini constanter omnibus praedicavit » (2).

En dehors de ces trois années, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle, l'auteur de la VA¹, sans connaître le Testament, mais en conformité parfaite avec lui, nous montre Amand chez les Francs et en particulier chez les Gantois, chez les Slaves de la Carinthie, chez les Frisons de la côte, chez les Vascons, dans le pays de Beauvais. Et nous ne parlons ici ni de ses deux voyages à Rome ni des pérégrinations monastiques de sa jeunesse. On ne peut donc dire qu'en le faisant évêque de Tongres, le biographe d'Amand le renferme dans un diocèse.

M. KRUSCH s'appuie ensuite sur un privilège accordé par l'évêque de Meaux, Faron, à l'abbaye de Rebais, et

(1) SRM, t. V, p. 397 et 404.

(2) Ch. 18 (SRM, t. V, p. 442 s.).

souscrit par plusieurs évêques, dont saint Amand. Or, tandis que, pour tous les autres prélats, le nom du siège a été ajouté à leur signature, après coup, sans doute, mais par des *homines periti*, il n'en est pas de même pour saint Amand; sa souscription porte simplement ces mots : *Amandus episcopus subscripsi* (1).

Le privilège de Rebaix date de 636-637. Or, personne ne prétend qu'à cette date Amand était évêque de Tongres. Il ne le devint, d'après l'opinion commune, que dix ans plus tard.

Une troisième raison pour rejeter les données de la VA¹ relatives à l'épiscopat de Tongres, c'est que, d'après celle-ci, le saint missionnaire serait devenu évêque sous Dagobert. Or il n'a pu l'être que de 647-649, c'est-à-dire bien des années après la mort de Dagobert (639), sous le fils de celui-ci, Sigebert III.

Le biographe ne mentionne pas formellement le roi sous lequel Amand devint évêque de Tongres. « Tunc vero rex sanctum arcessivit Amandum... Coactus igitur a rege ». Sans doute le dernier souverain nommé au chapitre précédent est Dagobert. Mais ces deux chapitres se trouvent unis l'un à l'autre, comme le cas se présente souvent dans cette biographie, par un lien chronologique fort lâche (*His ita gestis*), et le premier roi qui intervient ensuite, au ch. 23, est Childéric II (662-675). Il serait donc très naturel de considérer comme ayant eu lieu entre 639 et 663 les faits rapportés du ch. 18 au ch. 23, et de rattacher l'élection à Tongres (ch. 18) au règne de Sigebert III, fils de Dagobert, dont le baptême est raconté au ch. 17. Mais il est très possible que le biographe, ou bien ne sache pas exactement quand Amand devint évêque de Tongres, ou bien croie erronément qu'il le devint sous Dagobert. La tradition orale lui a fourni sans doute bien peu de précisions chronologiques dont, vu son but, il se souciait d'ailleurs assez peu.

(1) *Diplomata*, éd. J.-M. PARDESSUS, t. II, p. 41.

Enfin les historiens ont toujours affirmé jusqu'ici que saint Remacle avait été évêque de Tongres peu après saint Amand, entre les années 649 et 669. Or, M. KRUSCH s'est attaché à prouver qu'il n'en était rien (1). Saint Amand évêque-missionnaire aura été pris pour un évêque diocésain comme ce fut le cas pour saint Remacle évêque-abbé. M. BAIX s'est complètement rallié à la démonstration de M. KRUSCH (2).

Le cas de saint Remacle est fort différent de celui de saint Amand. Dans des documents de vers 651, de 659 et de 669-670, le premier porte le titre d'*episcopus abba*, alors qu'il devrait être évêque de Tongres. Aucun document ne lui décerne cette dernière appellation avant la seconde moitié du VIII^e siècle. On concevrait fort bien que, ne comprenant pas ce titre d'évêque-abbé, les historiens carolingiens aient pourvu Remacle du siège épiscopal de Tongres. Pour Amand au contraire, les raisons qu'on oppose à son épiscopat sont dépourvues de toute valeur. Son biographe distingue avec beaucoup de netteté ses trois années d'épiscopat à Tongres de ses années d'apostolat comme évêque-missionnaire ; aucune source historique ne le contredit ; enfin, nous allons voir que des indices positifs peuvent être apportés en faveur de la donnée traditionnelle.

Nous renonçons à utiliser ici la liste épiscopale de Tongres sur laquelle figure saint Amand, comme saint Remacle. Ce document est à la base des *Gesta episcoporum Leodiensium* d'Hériger (4), œuvre commencée avant 980. Mais il semble résulter des études de l'abbé BALAU (5) et de M. le chanoine

(1) SRM, t. V, p. 94.

(2) FR. BAIX, *L'abbaye et la principauté de Stavelot-Malmédy*, 1^e partie : *L'abbaye royale et bénédictine*, p. 167, note 5 et p. 18-20.

(3) Dans le dernier de ces actes, à côté de Remacle, évêque-abbé, intervient même Théodard, évêque de Tongres.

(4) MGH, SS, t. VII, p. 164-189.

(5) S. BALAU, *Les sources de l'histoire de Liège au moyen âge*, p. 123-134. (Mémoires couronnés et autres mémoires publiées par l'Académie royale de Belgique, t. LXI). Bruxelles, 1903.

PAQUAY (1) que les sources de ces anciennes listes furent des martyrologes du IX^e siècle ayant utilisé eux-mêmes des diptyques, et qu'ainsi, à côté d'évêques très authentiques de Tongres, il s'en est glissé d'autres, évêques de diocèses voisins ou simples confesseurs honorés dans nos contrées. La présence sur cette liste d'un personnage du VII^e siècle n'est pas à elle seule un argument suffisant en faveur de son épiscopat.

Il y a lieu au contraire de se fier ici au témoignage de la VA¹ qui a été écrite dans la première moitié du VIII^e siècle. A cette époque le fait de l'épiscopat de saint Amand à Tongres était de nature à pouvoir être connu aisément par un clerc d'un diocèse voisin comme l'était le diocèse de Noyon-Tournai. Il est d'autant plus vraisemblable, que le biographe ne nous représente pas son héros comme évêque de diocèse dès le début de la carrière apostolique de celui-ci, mais que, conformément à la *vita Columbani* (2), qu'il n'a pas utilisée, il nous le montre d'abord exerçant pendant des années son ministère comme évêque *ad praedicandum*. On ne voit guère pourquoi il aurait inventé ces trois années d'activité diocésaine, intercalées dans plus de cinquante années d'activité d'évêque-missionnaire, et leur mention seule est une garantie en faveur de l'historicité de la VA¹.

La raison principale qui nous porte à admettre l'affirmation du biographe est tirée de la lettre du pape saint Martin à saint Amand, à laquelle nous avons déjà fait allusion plus d'une fois (3).

Ce document date de 649. Le souverain pontife a été mis au courant par une lettre et par le messenger du grand missionnaire, des travaux de celui-ci et aussi des épreuves

(1) Voir surtout *Les listes épiscopales de Trèves, Cologne, Tongres*, dans *Leodium*, juillet-août 1924, p. 57-64. Cfr du même auteur, *Les prétendues tendances politiques des vies des premiers évêques de Tongres*, dans les *Mélanges Ch. Moeller*, t. I, p. 247 ss. Louvain, 1914.

(2) SRM, t. IV, p. 62.

(3) Texte, SRM, t. V, p. 452-456; Introduction de M. KRUSCH, p. 397 s.

et des difficultés qu'il rencontrait de la part du clergé de cette nation, c'est-à-dire des Francs. Amand est à ce point découragé qu'il veut donner sa démission. Le pape l'exhorte à rester à son poste. Il l'entretient ensuite longuement de l'erreur des monothélites et de la condamnation de leurs doctrines par le concile qui vient d'avoir lieu à Rome. Martin, futur martyr de sa fermeté et de son intransigeance en matière de foi, charge Amand d'une mission. Il doit faire connaître aux évêques d'Austrasie les décisions du concile et leur demander d'y souscrire. Bien plus, il ira prier le roi Sigebert III d'Austrasie de vouloir bien envoyer à Rome des évêques de ses États, qui, joints à d'autres, porteront à l'empereur de Constantinople la condamnation solennelle du concile et de l'épiscopat occidental. Enfin le pape termine sa lettre en regrettant de ne pouvoir expédier à saint Amand les livres demandés ; le messenger de l'évêque rentrerait au moins avec des reliques.

La première moitié de cette lettre doit être transcrite ici :

Fraternitatis tuae studio pietatis congestam epistolam suscipientes, animos nostros relevare cognoscitur (1), quippe quoniam huius saeculi fluctivagas atque transitorias dispiciens oblectationes, illa quae perpetua et sublimia dona pro Domino Deo nostro obsequiis tribuuntur appetere certa est. Ex relatione igitur iuxta tenorem tuae Fraternitatis epistolae latoris praesentium laborum tuorum certamen cognovimus, ex quibus caelestis patriae ascensum (2) humiliatis mentibus atque contritis corporibus vobis futurorum gaudiorum largienda sunt munera. Nam cum sit nullae omnino comparationi coaequandum quod a Creatore nostro pro bonis servitiis recompensatur, dum brevi atque parvo temporis spatio finiuntur labores, quos pro dilectione ipsius sustinemus, consideratione refrigerii nos oportet libenti animo tollere praesentis vitae angustias. Sed quantum nobis laborum vestrorum operatio magnam gaudii ubertatem inducit, tantum pro duritia sacerdotum gentis illius conterimur, quod postpositis salutis suae suffragiis, atque Redemptoris nostri contempnendo servitia, vitiorum foederibus (3) ingravantur. Quibus ad praeparandam salutem quandoquidem tanto nos necesse est importunis praedicationibus imminere, quantum

(1) Scilicet *Fraternitas tua* (KRUSCH).

(2) Id est *ascensio* (idem).

(3) Foedus pro foeditate (idem).

nos perfectae negotiationis creditorum nobis talentorum duplicat adsignatio atque dominicae vocis ad suscipiendam ejus requiem persuadit assertio. Suggestum est namque nobis, eo quod presbyteri seu diaconi aliique sacerdotalis officii post suas ordinationes in lapsum inquinantur, et propterea nimio merore Fraternitatem tuam adstringi velleque pastorale obsequium pro eorum inobœdientia deponere et vacatione ab episcopatus laboribus eligere et silentio atque otio vitam degere, quam in his quae tibi commissa sunt permanere : dicente Domino : « Beatus qui perseveravit usque in finem », unde namque beata perseverantia, nisi de virtute patientiae, quia secundum apostolicam praedicationem omnes, qui voluerint in Christo pie vivere, persecutionem patiuntur ? Ideoque, frater carissime, non vos afflictionum amaritudo a pio mentis vestrae proposito coartet recedere, considerans quanta pro absolutione nostri et liberatione Creator Dominusque noster pertulerit, quibusve se contumeliis afficiendum tradiderit, ut nos a vinculis potestatis diabolicae liberaret. Propterea nullatenus in huiusmodi peccato delinquentibus ad destructionem canonum compassionem exhibeat. Nam qui semel post ordinationem in lapsu ceciderit, deinceps iam depositus erit, nullumque gradum sacerdotii poterit adipiscere ; sed sufficiat ei lamentationibus fletibusque adsiduus, quousque advixerit, in eadem penitentia perdurare, ut commissum delictum divina gratia extinguere valeat. Si enim tales quaerimus ad sacros ordines promovendos quibus nulla ruga nullumque vitae contagium praepediat, quanto magis, si post ordinationem suam quispiam in lapso ceciderit et praevaricationis peccato deprahendatur obnoxius, omni modo prohibendus est cum manus lutulentas atque pollutas mysterium nostrae salutis tractare ? Sitque huiusmodi semper iuxta sacrorum canonum statuta in hac vita depositus, ut ab illo qui mentis interiora scrutatur nullumque de ovibus errare congaudet, dum aspexerit sinceram paenitentiam eius, in terribili iudicio habeat reconciliatum. Ideoque iterum ortamur Caritatem tuam exemplo eius, qui pro nobis pati et mori voluit, promptos vos in cunctis eius servitiis permanere, neque nos pigeat temporales cruciatus pro Christi nomine sustinere, sed emolumenta futurae remunerationis huius saeculi vexationis tolerare persuadeant. Scriptum namque est : « Quid retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi ? Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo ». Tantum enim a nobis exigitur, quantum possumus famulatus nostri obsequia commodare.

Ainsi, dans ce long passage, le pape se plaint, comme s'était plaint Amand lui-même, de la *duritia sacerdotum gentis illius*. Il spécifie que les prêtres, les diacres et d'autres ecclésiastiques de ce pays commettent des fautes graves après leur ordination. Il dissuade le saint de déposer

le « pastorale obsequium », à cause de cette « désobéissance ». Il exige enfin que les coupables soient traités selon toute la rigueur des canons et qu'ils restent par conséquent déposés de leur office, incapables de monter plus haut, jusqu'à leur mort, pour une seule faute grave et publique commise après leur ordination.

De quels prêtres s'agit-il là ? La VA¹ nous parle à divers endroits des collaborateurs ordinaires de saint Amand. Ce sont des « frères spirituels », « des frères qui en sa compagnie, par divers pays, avaient supporté bien des souffrances », en d'autres mots des moines, comme les compagnons de saint Colomban, de saint Augustin de Cantorbéry, de saint Willibrord, de saint Boniface. Ces frères l'accompagnaient et quelques uns d'entre eux étaient laissés dans les églises fondées par lui, où parfois ils recevaient sa visite (1). Sont-ce ces religieux-là dont Amand s'est plaint au pape ? Non, manifestement. Martin ne les appellerait pas *sacerdotes gentis illius*. Il s'agit là surtout du clergé séculier franc, en particulier du clergé de l'Austrasie ou d'une portion de l'Austrasie. Car d'après la fin de la lettre, Amand doit réunir « tous nos frères et coévêques de ces régions (*partium illarum*) », puis aller demander à Sigebert III, roi d'Austrasie, d'envoyer à Rome des délégués du corps épiscopal (2). Or, par rapport aux prêtres d'Austrasie ou d'une partie de l'Austrasie, le pape suppose, chez l'évêque Amand, des pouvoirs que, dans un pays où les diocèses sont organisés, comme en Austrasie à cette époque (3), un simple évêque-missionnaire ne peut posséder. En d'autres termes, l'évêque à qui saint Martin s'adresse et à qui il recommande de traiter suivant toute la rigueur des canons, les clercs coupables de fautes graves, ne peut être qu'un évêque diocésain, se trouvant en face d'un clergé sur lequel

(1) VA¹, c. 13, 19, 20, 22.

(2) SRM, t. V, p. 456. M. KRUSCH (SRM, t. V, p. 398), entend bien aussi par les mots « *partium illarum* » l'Austrasie.

(3) Outre Tongres, Cologne, Trèves, Metz, Toul, Verdun, Worms, etc.

il a autorité, qui lui doit obéissance, dont il peut et doit en certains cas déposer les membres. Or Tongres-Maastricht est un des diocèses de l'Austrasie, et le ch. 18 de la biographie, qui n'a pas utilisé la lettre du pape saint Martin, la complète tout naturellement et confirme ce que nous aurions deviné sans elle : Amand a été, au moins quelque temps, évêque diocésain. Ainsi cet épiscopat, loin d'apparaître comme une invention, semble au contraire, sinon historiquement prouvé, du moins hautement vraisemblable (1).

En résumé, si nous mettons certains chapitres de la VA¹ à l'épreuve, nous constatons qu'il s'y trouve quelques erreurs relativement à l'époque de la fondation d'Elnone ; qu'elle contient un nombre plus grand d'invraisemblances et de déformations légendaires dans les récits de faits extraordinaires. La tradition orale en est responsable. Mais ces erreurs et ces invraisemblances ont été exagérées. Les voyages à Rome et l'autorisation de prêcher à Gand ne sont nullement invraisemblables ; l'épiscopat de saint Amand à Tongres se présente comme suffisamment établi d'après les documents. Enfin, les lacunes n'étonneront personne ;

(1) Nous ne reviendrons plus ici sur les voyages de Rome ni sur la fondation de Nant. Dans le premier cas il n'y a pas lieu de parler d'invraisemblance. Dans le second, les données du biographe sont réellement très imprécises. — A côté des cinq grands griefs, dont il a été question dans le texte, et que M. KRUSCH oppose à la biographie ancienne, il en est de secondaires. Ainsi le biographe raconte les miracles « *cruentis coloribus* » « *ut lectorum horridam curiositatem ad indignationem commoveret* ». Cela est exact. Il reçoit oralement des faits plus ou moins extraordinaires, déjà grandis par la renommée, et que sans doute il contribue à dramatiser encore davantage. La raison que l'Aquitaine a été donnée pour patrie à plusieurs « saints douteux ou d'origine douteuse » ne suffit pas à nous faire rejeter l'affirmation du biographe sur le pays natal d'Amand. Cette origine pouvait aisément avoir été retenue, et c'est plus tard qu'on a fait de l'Aquitaine un pays natal classique pour des saints dont on ne connaissait pas l'origine. Quant aux noms des parents du saint : Serenus et Amantia, ils étaient employés en Gaule. Je ne voudrais cependant pas soutenir mordicus qu'ils sont authentiques.

des faits comme la fondation d'une église à Anvers, les rapports du saint avec sainte Itte et sainte Gertrude, sa correspondance avec saint Martin, ne nous sont connus que par ailleurs. Mais ces omissions sont bien explicables chez un auteur du moyen âge, et chez un auteur qui ne dispose, semble-t-il, d'aucune source écrite.

Il nous reste à signaler en terminant plusieurs indices qui nous paraissent témoigner en faveur de l'historicité de la VA^r.

F. Indices favorables à la VA^r.

Ils ont été relevés en partie par les historiens qui attribuaient la VA^r à Baudemonde. Plusieurs d'entre eux ont déjà été touchés dans ces pages.

La VA^r se distingue de la plupart des *Vitae* composées sans documents écrits, après l'époque mérovingienne, sur des saints de cette période. Elle est sobre de banalités. Chacun de ses vingt-six chapitres constitue, pour ainsi dire, un pas en avant dans la vie de saint Amand ; ou plutôt, nous courons à la suite de l'apôtre dans les pays divers qu'il a évangélisés. Le biographe ne nous laisse un peu de temps que pour admirer quelques miracles. Sauf au chapitre 8, il ne nous attarde pas à de fastidieuses énumérations de vertus.

Plusieurs des épisodes racontés dans la VA^r se font remarquer par la précision des détails et la vivacité de la narration. Ainsi, au ch. 14, l'histoire du condamné à mort du *pagus* de Gand, que le biographe dit avoir recueillie de la bouche du prêtre Bonus (1). Pas de discours, pas de digressions et peu de textes scripturaires (2). La complication extraordinaire des voyages d'Amand témoignerait à elle

(1) Voir à peu près dans le même sens L. VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 343.

(2) Voir les belles pages consacrées par le même auteur aux *Vitae* des saints mérovingiens composées après cette époque, dans *Huchald de Saint-Amand*, RHE, 1923, t. XIX, p. 333 s.

seule en faveur de l'antiquité relative de cette biographie et de la sincérité de son auteur. Elle nous invite à placer la VA¹ à une époque où la tradition orale était encore vivace, malgré certaines déformations légendaires.

Le biographe, en dépit du but apologétique qu'il poursuit, n'a pas voulu que son héros apparût heureux en toutes ses entreprises, et que son éloquence réussît toujours, comme par enchantement, à convertir les masses. « Il n'est pas nécessaire d'observer, écrit HAUCK (1), que cette biographie est d'autant plus digne de foi qu'elle nous relate moins de grands succès ». Et en effet, si, après bien des souffrances, bien des tribulations, le départ même de ses compagnons découragés, Amand opère des conversions nombreuses dans le *pagus* de Gand, il ne réussira ni chez les Slaves (ch. 16), où un petit nombre seulement (*pauci*) fut baptisé ; ni dans son diocèse de Tongres (ch. 18), où les prêtres même ne l'écoutèrent pas ; ni dans l'île de Calloo (ch. 19), où Dieu lui-même dut intervenir pour châtier les contempteurs de sa parole ; ni chez les Vascons qui, après sa prédication, « demeurèrent dans leur aveuglement » (ch. 20).

Enfin, bien que cette œuvre littéraire renferme des inexactitudes que nous ne songeons même pas à nier, elle semble souvent d'accord avec d'autres sources qui nous parlent de saint Amand et que cependant le biographe n'a pas utilisées. Elle connaît bien aussi l'époque à laquelle le saint a vécu ; il ne lui échappe pas, notamment quand elle le met en rapport avec des rois, des hauts fonctionnaires, des évêques, de ces anachronismes si fréquents dans les biographies non-contemporaines et reposant sur la tradition orale, lorsque d'aventure elles veulent donner quelque précision.

Ainsi le biographe sait, comme le sait un contemporain : Jonas de Bobbio, que saint Amand a été évêque-missionnaire. Comme le testament, il nous représente l'apôtre courant partout à la recherche des âmes et échappant à beaucoup

(1) *Kirchengeschichte Deutschlands*, 3^e et 4^e éd., p. 301, n. 3.

de dangers. Comme la lettre de saint Martin, il nous dévoile ce caractère plein de zèle, mais prompt à se décourager et à changer alors de terrain d'apostolat ; et il nous signale la résistance rencontrée par l'évêque de la part de prêtres indignes. La VA¹ nous aide à comprendre le prestige de saint Amand auprès de Sigebert — prestige dont nous témoigne le pape saint Martin — lorsqu'elle nous raconte que le fils de Dagobert fut baptisé par l'apôtre de la Belgique. Elle nous prépare à admettre cette intimité des relations — que suppose toujours le même saint Martin — entre le souverain pontife et l'évêque de Tongres, le choix que le premier fit du second pour combattre le monothélisme en Austrasie et pour réunir les évêques de ce pays, enfin le culte spécial de cet apôtre pour les saints Pierre et Paul, lorsqu'elle nous narre les voyages à Rome, l'apparition de saint Pierre, l'appel à porter l'Évangile aux païens, qu'Amand crut entendre sortir de la bouche du prince des apôtres. Les changements fréquents de cloître pendant la première partie de sa vie ne sont pas pour étonner chez un moine mérovingien. Ses rapports avec saint Sulpice et saint Austregisilus, à Bourges, avec Acharius, à Noyon-Tournai, pas plus que le rôle donné à Dadon et à Éloi, ou les mentions des rois Dagobert I, Sigebert III et Childeric II ne soulèvent d'objection chronologique.

CONCLUSIONS

La première biographie de saint Amand, qui est mort peu après 675, n'est pas l'œuvre de Baudemond, dans la seconde moitié du VII^e siècle, ni celle de Gislebert de Saint-Amand, dans la seconde moitié du VIII^e ; mais elle a été composée par un clerc de Noyon, dans la première moitié du VIII^e. Cet auteur n'avait pas connu personnellement l'apôtre de la Belgique et il semble n'avoir pas disposé de sources écrites pour composer son travail. Mais appartenant au diocèse — Noyon, réuni à Tournai — dans lequel le saint avait passé la plus grande partie de sa vie, il est

aisément parvenu à reconstituer son *curriculum vitae* et à réunir des épisodes prouvant sa sainteté.

Un emprunt qu'elle a fait à la *Vita Audoini* prouve qu'elle n'a pas vu le jour avant les premières années du VIII^e siècle. Un emprunt que lui a fait la *Vita Hugberti* nous a permis seulement de conclure que la VA¹ était antérieure à l'année 750 environ. Quelques formules employées par le biographe, et que toute cette étude tend à prouver dignes de foi, autorisent peut-être à remonter plus haut. Une d'entre elles représente l'auteur tenant un récit d'un personnage ayant vécu avec saint Amand, longtemps avant la mort de celui-ci, sous le roi Dagobert I (622-639). Si cette formule est sincère, il est impossible de placer la composition de la VA¹ après 725.

Cette source n'est certainement pas parmi les meilleures. Un si grand apôtre eut mérité une biographie et plus ancienne, et plus complète, et mieux documentée. Un bon nombre de chapitres nous racontent des faits légendaires. Les miracles du saint attirent trop souvent l'attention du biographe, tandis qu'il insiste trop peu sur son activité apostolique proprement dite et sur son caractère. Mais elle ne mérite pas non plus qu'on la rejette toute entière dédaigneusement. Elle relate des données traditionnelles respectables et dont plusieurs résistent à l'épreuve de la critique (1). A côté de ce que nous apprennent sur saint Amand des *Vitae*, comme la *Vita Geretrudis*, et des documents, comme la lettre de saint Martin, de valeur incontestablement supérieure à celle de la VA¹, elle nous livre les principaux événements de la vie du saint apôtre, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Sans doute le lien chronologique entre ces faits est lâche ; peut-être même certains d'entre eux ne sont-ils pas situés à leur vraie place. Mais on aurait tort de repousser en bloc le témoignage d'un clerc consciencieux, proche de l'époque d'Amand, qui

(1) Dans le même sens, Mgr LESNE, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, col. 944.

a fait des efforts louables pour se renseigner et dont des indices positifs nous prouvent qu'il n'est ni menteur ni si mal au courant.

II. La *Suppletio Milonis* (VA²)

On comprend sous ce titre un ensemble de pièces réunies par Milon de Saint-Amand († 872) et publiées la première fois intégralement par M. KRUSCH (1). Voici la liste de ces morceaux, les uns plus anciens que Milon, les autres composés par lui.

I. *Suppletio quae addita est libello vitae sancti Amandi a Milone monacho et sacerdote coenobii ipsius.*

II. *Exemplar epistolae Martini papae. Dilectissimo Fratri Amando Martinus.*

III. *Titulus de obitu beati Amandi.*

IV. *Argumentum quo tempore beatus Christi confessor Amandus vel natus vel defunctus sit.*

V. *Sermo legendus in transitu sive depositione ter beati atque gloriosi pontificis Christi Amandi. Celebratur ipsa solemnitas depositionis praefati patris VIII idus februarii.*

VI. *Qualiter corpus beati Amandi in loco quo nunc requiescit fuerit translatum, et de dedicatione basilicae ac de ordinatione episcopatus ipsius. Celebratur septimo Kal. novembris.*

VII. *Sermo de elevatione corporis beati Amandi, quae facta est a Hlothario custode, anno ab incarnatione Domini octingentesimo nono, a transitu vero praedicti patris centesimo quinquagesimo, die vigesimo mensis septembris.*

VIII. *De igne caelesti in memoriam beati Amandi divina virtute mirabiliter accenso.*

Annexe : *Exemplar petitionis seu conjurationis sancti Amandi de corpore suo.*

Nous ne nous arrêterons pas ici à chacun des huit ou neuf numéros de cette compilation. Ainsi, nous avons déjà traduit en partie et nous commenterons plus tard (ch. V) la lettre du pape Martin à saint Amand (II). Le chapitre IX de cet ouvrage sera basé surtout sur le testament du saint,

(1) SRM, t. V, p. 450-485. Voir aussi *ibidem*, p. 408-411. Seul le n° V était tout à fait inédit.

dont l'authenticité, parfois contestée, devra être établie ; il nous a paru préférable de ne pas séparer en deux tronçons, l'un au début, l'autre à la fin du livre, l'étude relative à cette pièce célèbre. Voilà pour les anciens documents englobés dans l'œuvre de Milon. On trouve ensuite dans la *Suppletio* des sermons (V, VI, VII) et le récit d'un miracle (VIII). Leurs éléments historiques utilisables seront réunis au chapitre X, consacré au culte de saint Amand. Il ne nous reste donc à parler ici que des numéros I, III et IV de la *Suppletio*. Faisons d'abord connaître leur auteur.

Aucun écrivain, en effet, ne s'est appliqué, autant que Milon, à glorifier le saint d'Elnone. Outre la *Suppletio*, il a voulu célébrer en vers le patron de son église, et il l'a fait en un long poème en quatre livres. De cette œuvre littéraire aussi il nous sera permis de faire abstraction dans l'introduction actuelle, puisque, sauf les développements et les exclamations, de mode chez un poète, Milon suit d'aussi près que possible la VA¹ et ne lui ajoute que fort peu de détails à retenir (1).

Milon fut non seulement l'homme le plus remarquable d'un monastère qui se distingua entre tous, au moyen âge, dans l'étude des belles-lettres, mais il se range, comme poète et philosophe, parmi les écrivains les plus considérables de son temps (2). Il doit être né entre 820 et 830 : lorsqu'il écrit son poème sur saint Amand, vers 850 (3), c'est encore un jeune homme (4), simple diacre (5). Sa mort se place vraisemblablement en 872 (6).

(1) Cfr le ch. X, § 2, qui complète l'introduction pour le *Carmen de S. Amandō*.

(2) MOLINIER, *Les sources de l'histoire de France*, t. V, p. LXIV.

(3) KRUSCH, SRM, t. V, p. 407.

(4) CA, l. I, v. 428-432 (*Poetae*, t. III, p. 572) ; I, 84 (*ibidem*, p. 571).

(5) Cfr le titre de la lettre envoyée à Haimin pour lui présenter la première édition (*ibidem*, p. 566).

(6) *Necrologium Elnonense* (X^e s.) dans *Archiv*, 1893, t. VIII, p. 439. Les *Annales Elnonenses maiores* donnent 871 (MGH, SS, t. V, p. 12).

de dangers. Comme la lettre de saint Martin, il nous dévoile ce caractère plein de zèle, mais prompt à se décourager et à changer alors de terrain d'apostolat ; et il nous signale la résistance rencontrée par l'évêque de la part de prêtres indignes. La VA¹ nous aide à comprendre le prestige de saint Amand auprès de Sigebert — prestige dont nous témoigne le pape saint Martin — lorsqu'elle nous raconte que le fils de Dagobert fut baptisé par l'apôtre de la Belgique. Elle nous prépare à admettre cette intimité des relations — que suppose toujours le même saint Martin — entre le souverain pontife et l'évêque de Tongres, le choix que le premier fit du second pour combattre le monothélisme en Austrasie et pour réunir les évêques de ce pays, enfin le culte spécial de cet apôtre pour les saints Pierre et Paul, lorsqu'elle nous narre les voyages à Rome, l'apparition de saint Pierre, l'appel à porter l'Évangile aux païens, qu'Amand crut entendre sortir de la bouche du prince des apôtres. Les changements fréquents de cloître pendant la première partie de sa vie ne sont pas pour étonner chez un moine mérovingien. Ses rapports avec saint Sulpice et saint Austregisilus, à Bourges, avec Acharius, à Noyon-Tournai, pas plus que le rôle donné à Dadon et à Éloi, ou les mentions des rois Dagobert I, Sigebert III et Childeric II ne soulèvent d'objection chronologique.

CONCLUSIONS

La première biographie de saint Amand, qui est mort peu après 675, n'est pas l'œuvre de Baudemon, dans la seconde moitié du VII^e siècle, ni celle de Gislebert de Saint-Amand, dans la seconde moitié du VIII^e ; mais elle a été composée par un clerc de Noyon, dans la première moitié du VIII^e. Cet auteur n'avait pas connu personnellement l'apôtre de la Belgique et il semble n'avoir pas disposé de sources écrites pour composer son travail. Mais appartenant au diocèse — Noyon, réuni à Tournai — dans lequel le saint avait passé la plus grande partie de sa vie, il est

aisément parvenu à reconstituer son *curriculum vitae* et à réunir des épisodes prouvant sa sainteté.

Un emprunt qu'elle a fait à la *Vita Audoini* prouve qu'elle n'a pas vu le jour avant les premières années du VIII^e siècle. Un emprunt que lui a fait la *Vita Hugberti* nous a permis seulement de conclure que la VA^I était antérieure à l'année 750 environ. Quelques formules employées par le biographe, et que toute cette étude tend à prouver dignes de foi, autorisent peut-être à remonter plus haut. Une d'entre elles représente l'auteur tenant un récit d'un personnage ayant vécu avec saint Amand, longtemps avant la mort de celui-ci, sous le roi Dagobert I (622-639). Si cette formule est sincère, il est impossible de placer la composition de la VA^I après 725.

Cette source n'est certainement pas parmi les meilleures. Un si grand apôtre eut mérité une biographie et plus ancienne, et plus complète, et mieux documentée. Un bon nombre de chapitres nous racontent des faits légendaires. Les miracles du saint attirent trop souvent l'attention du biographe, tandis qu'il insiste trop peu sur son activité apostolique proprement dite et sur son caractère. Mais elle ne mérite pas non plus qu'on la rejette toute entière dédaigneusement. Elle relate des données traditionnelles respectables et dont plusieurs résistent à l'épreuve de la critique (1). A côté de ce que nous apprennent sur saint Amand des *Vitae*, comme la *Vita Geretrudis*, et des documents, comme la lettre de saint Martin, de valeur incontestablement supérieure à celle de la VA^I, elle nous livre les principaux événements de la vie du saint apôtre, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Sans doute le lien chronologique entre ces faits est lâche ; peut-être même certains d'entre eux ne sont-ils pas situés à leur vraie place. Mais on aurait tort de repousser en bloc le témoignage d'un clerc consciencieux, proche de l'époque d'Amand, qui

(1) Dans le même sens, Mgr LESNE, dans le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, col. 944.

a fait des efforts louables pour se renseigner et dont des indices positifs nous prouvent qu'il n'est ni menteur ni si mal au courant.

II. La *Suppletio Milonis* (VA²)

On comprend sous ce titre un ensemble de pièces réunies par Milon de Saint-Amand († 872) et publiées la première fois intégralement par M. KRUSCH (1). Voici la liste de ces morceaux, les uns plus anciens que Milon, les autres composés par lui.

I. *Suppletio quae addita est libello vitae sancti Amandi a Milone monacho et sacerdote coenobii ipsius.*

II. *Exemplar epistolae Martini papae. Dilectissimo Fratri Amando Martinus.*

III. *Titulus de obitu beati Amandi.*

IV. *Argumentum quo tempore beatus Christi confessor Amandus vel natus vel defunctus sit.*

V. *Sermo legendus in transitu sive depositione ter beati atque gloriosi pontificis Christi Amandi. Celebratur ipsa solemnitas depositionis praefati patris VIII idus februarii.*

VI. *Qualiter corpus beati Amandi in loco quo nunc requiescit fuerit translatum, et de dedicatione basilicae ac de ordinatione episcopatus ipsius. Celebratur septimo Kal. novembris.*

VII. *Sermo de elevatione corporis beati Amandi, quae facta est a Hlothario custode, anno ab incarnatione Domini octingentesimo nono, a transitu vero praedicti patris centesimo quinquagesimo, die vigesimo mensis septembris.*

VIII. *De igne caelesti in memoriam beati Amandi divina virtute mirabiliter accenso.*

Annexe : *Exemplar petitionis seu conjurationis sancti Amandi de corpore suo.*

Nous ne nous arrêterons pas ici à chacun des huit ou neuf numéros de cette compilation. Ainsi, nous avons déjà traduit en partie et nous commenterons plus tard (ch. V) la lettre du pape Martin à saint Amand (II). Le chapitre IX de cet ouvrage sera basé surtout sur le testament du saint,

(1) SRM, t. V, p. 450-485. Voir aussi *ibidem*, p. 408-411. Seul le n° V était tout à fait inédit.

dont l'authenticité, parfois contestée, devra être établie ; il nous a paru préférable de ne pas séparer en deux tronçons, l'un au début, l'autre à la fin du livre, l'étude relative à cette pièce célèbre. Voilà pour les anciens documents englobés dans l'œuvre de Milon. On trouve ensuite dans la *Suppletio* des sermons (V, VI, VII) et le récit d'un miracle (VIII). Leurs éléments historiques utilisables seront réunis au chapitre X, consacré au culte de saint Amand. Il ne nous reste donc à parler ici que des numéros I, III et IV de la *Suppletio*. Faisons d'abord connaître leur auteur.

Aucun écrivain, en effet, ne s'est appliqué, autant que Milon, à glorifier le saint d'Elnone. Outre la *Suppletio*, il a voulu célébrer en vers le patron de son église, et il l'a fait en un long poème en quatre livres. De cette œuvre littéraire aussi il nous sera permis de faire abstraction dans l'introduction actuelle, puisque, sauf les développements et les exclamations, de mode chez un poète, Milon suit d'aussi près que possible la VA¹ et ne lui ajoute que fort peu de détails à retenir (1).

Milon fut non seulement l'homme le plus remarquable d'un monastère qui se distingua entre tous, au moyen âge, dans l'étude des belles-lettres, mais il se range, comme poète et philosophe, parmi les écrivains les plus considérables de son temps (2). Il doit être né entre 820 et 830 : lorsqu'il écrit son poème sur saint Amand, vers 850 (3), c'est encore un jeune homme (4), simple diacre (5). Sa mort se place vraisemblablement en 872 (6).

(1) Cfr le ch. X, § 2, qui complète l'introduction pour le *Carmen de S. Amando*.

(2) MOLINIER, *Les sources de l'histoire de France*, t. V, p. LXIV.

(3) KRUSCH, SRM, t. V, p. 407.

(4) CA, l. I, v. 428-432 (*Poetae*, t. III, p. 572) ; I, 84 (*ibidem*, p. 571).

(5) Cfr le titre de la lettre envoyée à Haimin pour lui présenter la première édition (*ibidem*, p. 566).

(6) *Necrologium Elnonense* (X^e s.) dans *Archiv*, 1893, t. VIII, p. 439. Les *Annales Elnonenses maiores* donnent 871 (MGH, SS, t. V, p. 12).

Il a pris l'habit à Elnone, dit-il lui-même, « iuvenili aetate » (1), mais a suivi à Saint-Vaast les leçons d'Haimin, maître de plusieurs autres personnages connus, en particulier du poète Heiric d'Auxerre (2). Il dédie donc à Haimin la première édition de son *Carmen* et s'adresse à lui avec ce ton déferent, avec cette insistance à provoquer des remarques, qui sont de mise chez un novice (3). Plus tard, la même œuvre sera expédiée au roi Charles le Chauve (840-875) (4).

Devenu prêtre (5), Milon ne renonça pas à la poésie, mais il choisit un sujet où son originalité, son expérience de la vie et son amour des spéculations philosophiques pourraient trouver plus libre carrière que dans la simple transposition d'une biographie en hexamètres. Il écrivit donc sur la Sobriété deux livres (6), qu'il destinait également au roi Charles le Chauve. La mort l'empêcha de les lui expédier ; il en avait chargé son élève (7) et ami, Hucbald de Saint-

(1) *De Sobrietate*, l. II, v. 915 (*Poetae*, t. III, p. 671).

(2) Sur Heiric, cfr par exemple L. TRAUBE, dans *Poetae*, t. III, p. 421-426.

(3) Sur Haimin, cfr *ibidem*, p. 557, n. 8 ; HOLDER-EGGER, MGH, SS, t. XV, p. 396-398.

(4) Les meilleures études sur Milon, sont celles de M. ROERSCH, dans la *Biographie nationale* (de Belgique), 1897, t. XIV, p. 847-855 ; de A. EBERT, *Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters*, t. II, p. 277-285. Leipzig 1880 ; de M. MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. I, p. 577-581 (dans *Handbuch der Alterthumswissenschaft*, de J. V. MÜLLER, IX, 2). Munich, 1911 ; de DESILVE, *De Schola Elnonensi*, p. 73-93.

(5) *De Sobrietate*, Préface v. 4 (*Poetae*, t. III, p. 613) et l. II, v. 920 (*Ibidem*, p. 671).

(6) *Poetae latini*, t. III, p. 610-675 (éd. E. TRAUBE).

(7) Cfr les préfaces d'Hucbald, *ibidem*, p. 610-613. Sur Hucbald, cfr VAN DER ESSEN, *Hucbald de Saint-Amand*, et les ouvrages cités par lui. Hucbald affirme lui-même qu'il fut l'élève de Milon (*De Sobrietate*, première préface, v. 27, *ibidem*, p. 611). Il est très peu sûr qu'il ait été son neveu (cfr TRAUBE, *ibidem*, p. 557, n. 9). Les documents les plus anciens qu'on s'attendrait à voir mentionner cette parenté n'en soufflent mot. Cfr p. ex. les vers d'Hucbald sur Milon dans la première préface du

Amand († 920). Quand le poème sur la Sobriété arriva au roi, celui-ci avait ceint la couronne impériale (875-877). Hucbald devait lui envoyer bientôt un de ses propres poèmes, beaucoup plus de circonstance que celui de Milon, et auquel il avait donné le titre suivant : *De laude calvorum, De la louange des chauves*.

Le *De sobrietate* fut lu et relu au moyen âge. En effet, il renferme les doctrines et les exemples de l'Ancien et du Nouveau Testament sur la tempérance et sur la gourmandise. L'auteur a beaucoup consulté à l'occasion de cette œuvre ; mais il n'a malheureusement pas le talent de dissimuler son érudition et l'on ne peut s'empêcher de trouver bien indigeste ce morceau sur la sobriété. Indigeste comme un dictionnaire que l'on serait condamné à lire. En effet, « chaque mot ne marche pour ainsi dire qu'escorté de sa définition, accompagné d'exemples grammaticaux qui en précisent le sens, de citations historiques rappelant les emplois les plus mémorables qui en ont été faits » (1).

Mais laissons Milon le poète, pour nous occuper de Milon l'historien. Celui-ci a été fort malmené par M. KRUSCH qui l'a traité tout simplement de menteur.

La *Suppletio Milonis* fut compilée après la publication du *Carmen*, alors que Milon était déjà prêtre (2), après 850, mais avant 873, date de sa mort. La première section de la *Suppletio* est consacrée à deux objets : d'abord aux monastères fondés par saint Amand (3) ; puis à une sorte d'introduction à la lettre de saint Martin que Milon publiera ensuite intégralement (numéro II). S'appuyant sur les actes du concile de Latran de 649 et sur la notice du *Liber Pontificalis* consacrée à Martin I, il rappelle la lutte de ce pontife contre le monothélisme. Après ce concile, le pape

De Sobrietate, v. 25-30 (*Poetae*, t. III, p. 611) et l'épithaphe des deux savants, *ibidem*, p. 679 (*De Utroque*).

(1) A. DESPLANQUE, cité par A. ROERSCH, *Biographie nationale*, t. XIV, col. 852.

(2) Voir p. 52, le titre du n. 1 de la *Suppletio*.

(3) SRM, t. V, p. 950-952. Cfr *infra*, ch. VIII.

envoya dans différentes églises des exemplaires des actes synodaux. Il en destina notamment un à Amand, alors évêque de Maastricht (1). Le souverain pontife et l'apôtre du Nord étaient, si l'on en croit Milon, fort unis. En tous cas, le poète tint entre ses mains l'exemplaire des actes envoyé à saint Amand, qui se terminait par une lettre personnelle du pape.

Aux sections III et IV, Milon se livre à différents calculs pour établir la chronologie de saint Amand. Il n'est pas facile de s'y retrouver et d'indiquer nettement la méthode suivie. Nous croyons cependant qu'il a travaillé avec beaucoup plus de conscience que ne lui en accorde M. KRUSCH.

Il part certainement d'une donnée traditionnelle : Amand a vécu environ quatre-vingt-dix ans (2). Il affirme de plus que la mort du saint doit se placer en 661 « quia in eo (anno), sicut priores nostri nobis non solum in libris, sed etiam lapidibus ne obliterari posset, scriptum reliquerunt, ab hoc mundo ad Dominum transiit » (3). Par conséquent, sa naissance eut lieu en 571. M. KRUSCH dénonce, dans ce renvoi à des chroniques ou à des inscriptions lapidaires, un impudent mensonge. Cependant, il est possible que Milon ait trouvé la date de 661 dans une de ces Annales, comme on en composa tant à Elnone ; il est possible qu'il l'ait lue sur quelque monument érigé plus ou moins longtemps après la mort du saint, par exemple en 809 à l'occasion de l'élévation des reliques (4). Qu'elle ait été lancée pour la première fois par Milon ou admise déjà avant lui, la date de 661, quoique fausse, ne nous paraît pas avoir été inventée arbitrairement. Cela ressortira de l'exposé nécessairement un peu long et sec qui va suivre.

Milon avait trois sources à sa disposition : pour établir la liste des souverains pontifes ayant vécu au temps de

(1) Cfr *infra*, Ch. V, §§ 6 et 7.

(2) SRM, t. V, p. 457, l. 4 et 5, p. 459, l. 13.

(3) *Ibidem*, p. 959.

(4) Cfr *infra*, ch. X, § 1.

saint Amand, le *Liber Pontificalis* ; pour celle des empereurs d'Orient, la chronique de Bède ; et pour celle des rois francs, vraisemblablement le pseudo-Frédegaire, ses continuateurs et une œuvre largement pillée par ceux-ci, le *Liber historiae Francorum* (1).

L'auteur de la *Suppletio* énumère d'abord les seize papes ayant occupé le siège pontifical pendant la longue carrière d'Amand. Le *Liber Pontificalis* lui fournit le nombre d'années, de mois, de jours pendant lesquels chacun d'entre eux a régné et la durée des vacances du siège. Mais d'autre part, Milon a remarqué dans Bède qu'un de ces papes, Grégoire le Grand, est mort en 605, la seconde année de l'empereur Phocas (2). Il peut donc en partant de cette

(1) « *His igitur duobus calculis, uno ortus. et altero obitus, diligenter animo commendatis, adhibeat sibi historias regum, qui eo tempore ius regium tenuerunt, insuper et cronicas venerabilium patrum, necnon et librum de pontificibus apostolicæ sedis editum* » (SRM, t. V, p. 459). Telles sont les trois catégories de sources utilisées. Il n'y a pas de doute possible pour le *Liber Pontificalis* et la chronique de Bède (*ibidem*, p. 457, l. 23, 24 : *Sicut Beda venerabilis presbiter in chronicis refert*) (cfr *ibidem*, p. 408). Pour les chroniques franques, Milon fait observer avec raison qu'il est beaucoup plus difficile d'en tirer une chronologie (*ibidem*, p. 458, l. 21). Quinze lignes seulement de la *Suppletio* peuvent avoir été influencées par cette troisième catégorie de sources. A la lecture des lignes 26, 27, 28 (p. 458) et 1-5 (p. 459), on remarque, semble-t-il, qu'elles offrent le résumé des *Fredegarii continuationes* 1 et 2 et du *Liber historiae Francorum*, 44 et 45 (SRM, t. II, p. 168 s. et 316-319). Certaines expressions même se retrouvent de part et d'autre. Ainsi : *Lhotario in iuventute mortuo* (SRM, t. V, p. 458, l. 26) et : *Chlotarius... obiit in iuventute* (SRM, t. II, p. 168, l. 13) ; *Ebroinus... beatum Leodegarium diversis tormentorum poenis excruciatum Christi martyrem fecit* (t. V, p. 459, l. 1-5), et : *Sanctum Leodegarium episcopum diversis poenis caesum gladio ferire iussit* (II, 319, ll. 18-20). Nous ne voudrions cependant pas insister sur la seule comparaison des textes. Mais il est clair, et Milon avoue, qu'il a recouru aux *Historiae regum* ; il ne pouvait guère avoir à sa disposition que le pseudo-Frédegaire ou une des sources inspirées par cette chronique.

(2) « ... *In obitu vero ipsius papæ... qui erat annus a Nativitate Domini DCV, regni autem Focæ Caesaris annus secundus, sicut Beda venerabilis presbyter in chronicis suis refert* » (SRM, t. V, p. 457, ll. 22-25). En réalité Grégoire est mort le 12 mars 604. Mais Bède donne les éléments utili-

date, de celles de la naissance et de la mort d'Amand, et en utilisant les chiffres du *Liber Pontificalis*, ajouter plusieurs relations chronologiques entre la carrière de ces papes et celle du saint d'Elnone, à savoir que celui-ci est né la huitième année du pontificat de Jean III (561-574), qu'il avait vingt-deux ans à l'élection de Grégoire le Grand (590-604) et trente-cinq à sa mort, enfin qu'il est mort la troisième année de Vitalien (657-662). Si l'on tient compte des éléments dont disposait Milon, on trouvera qu'il n'a pas si mal calculé (1).

sés ici par Milon dans sa *Chronica* (éd. TH. MOMMSEN, dans MGH, *Auctores antiquissimi*, t. XIII, p. 309) et dans son *Historia ecclesiastica*, l. V, c. 24, éd. CH. PLUMMER, l. V, c. XXIV.

(1) Sans doute Milon, aura-t-il procédé ainsi :

A. *pour les papes ; antérieurement à 605*, le *Liber Pontificalis* (éd. L. DUCHESNE, t. I, p. 305-314) donne :

Grégoire I	— années 13	— mois 5	— jours 10
	vacance	— mois 6	— jours 25
Pélage II	— années 10	— mois 2	— jours 10
	vacance	— mois 3	— jours 10
Benoît I	— années 4	— mois 1	— jours 28
	vacance	— mois 10	— jours 3
Jean III	— années 12	— mois 11	— jours 26
Total :	39 ans	38 mois	112 jours

ou, en calculant d'après des mois de trente jours :

42 ans 4 mois et 7 jours

Or, Grégoire étant mort, d'après Bède, en 605, et Amand étant né, d'après Milon, en 571, il s'est écoulé 34 ans entre ces deux dates et 42 entre les débuts du pontificat de Jean III et la naissance d'Amand : celui-ci est donc né la huitième année du pontificat de Jean III.

B. *Pour les papes postérieurs à 605* (*Liber Pontificalis*, t. I, p. 315 ss.).

Sabinien	— année 1	— mois 5	— jours 9
vac.		— mois 11	— jours 26
Boniface III		— mois 8	— jours 22
vac.		— mois 10	— jours 6
Boniface IV	— années 6	— mois 8	— jours 13
vac.		— mois 6	— jours 25
Deusdedit	— années 3	—	— jours 23
vac.		— mois 1	— jours 16

Cette appréciation est encore plus juste lorsqu'il s'agit de la chronologie des empereurs. Milon en énumère sept, contemporains de saint Amand. Se basant, d'une part, sur les dates de la naissance et de la mort d'Amand et, d'autre part, sur la coïncidence entre l'année 605 et la seconde année de Phocas, il utilise les renseignements trouvés dans Bède par rapport au nombre d'années de règne des empereurs pour fixer également quelques rapports chronologiques entre leur vie et celle d'Amand : ainsi, naissance de celui-ci la septième année de Justin et mort la vingt-troisième de Constantin (Constant II) (1).

Boniface V	— années 5.						
vac.					— jours	13	
Honorius I	— années 12	— mois	11	— jours	17		
vac.	— année 1	— mois	7	— jours	17		
Severinus		— mois	2	— jours	4		
vac.		— mois	4	— jours	24		
Jean IV	— année 1	— mois	9	— jours	19		
vac.		— mois	1	— jours	13		
Théodore	— années 6	— mois	5	— jours	18		
vac.				— jours	52		
Martin I	— années 6	— mois	1	— jours	26		
Eugène	— années 2	— mois	9	— jours	24		
vac.		— mois	1	— jours	28		
		années 43	— mois	97	— jours	395	
		ou années 52	— mois	1	— jour	1	

Or, Grégoire étant mort en 605, d'après Bède, et Amand en 661, d'après Milon, il s'est écoulé entre ces deux dates 56 années. A la mort du saint, le pape Vitalien est donc dans la quatrième année de son pontificat. Milon dit : la troisième. L'erreur est sans doute de son côté ; mais elle est légère. — En réalité, l'année huitième de Jean III est 568/569 et non 571, et la troisième de Vitalien est 659/660 et non 661 (SRM, t. V, p. 409).

(1) D'après Bède, Phocas a commencé à régner en 604 (*Auctores antiquissimi*, t. XIII, p. 309); ses prédécesseurs ont régné : Maurice, 21 ans ; Tibère II, 7 ans ; Justin II, 11 ans (*Ibidem*, p. 308). D'après cela, et en négligeant les fractions d'années que Bède ne donne pas, Maurice a commencé de régner en 583, Tibère en 576, Justin II en 565 ; et par conséquent, la naissance d'Amand se place bien, d'après les données de Bède, la septième année de Justin II. Bède nous apprend encore

Enfin Milon énumère les rois mérovingiens qui vécurent du temps d'Amand, mais sans pouvoir établir de synchronisme entre des années de leur règne et des années de la carrière du saint. La tâche est, en effet, plus malaisée, comme il le constate et comme on peut s'en convaincre en parcourant les sources franques. Il cite donc Chilpéric, Clotaire (II), Dagobert (I), Sigebert (III), Clovis (II), et trois fils de celui-ci, Clotaire (III), Childéric (II) et enfin Thierry (III) ; « *ad cuius usque tempora, ajoute-t-il, beatum vixisse Amandum cartarum instrumento quae apud nos hactenus habentur, docemur* (1) ». Il s'agit là évidemment du testament du saint, daté de la seconde année de Thierry III.

On peut se demander pourquoi Milon nomme ces rois-là et pas d'autres qui ont régné en même temps ; on sait, en effet, que le royaume mérovingien était souvent partagé entre trois ou quatre monarques. Visiblement, il n'a voulu énumérer que les souverains de la région où le missionnaire travailla le plus, c'est-à-dire la Neustrie, ensuite ceux qui, sans être rois de Neustrie, entretenaient avec lui des relations particulières ou jouèrent un rôle dans son histoire. Pour le détail : Chilpéric I († 584), étant roi de Soissons, possédait dans son territoire Noyon, Tournai et la future abbaye d'Elnone ; Clotaire II gouverna la Neustrie de 584 à 613, puis tout le royaume de 613 à 629 ; Dagobert I, lui aussi, réunit en ses mains tout le pouvoir, de 630 à 639 ; Sigebert III, roi d'Austrasie, de 634 à 656, avait, à la demande

que Phocas a régné huit ans, Héraclius 26, Héracléonas avec sa mère deux. Constantin II, fils d'Héraclius, 6 mois, et Constantin, fils de Constantin (Constant II), 28 ans. (*Ibidem*, p. 310-313). Milon a bien soin d'omettre les deux années d'Héracléonas indûment ajoutées par Bède (SRM, t. V, p. 458, note 2 ; K. KRUMBACHER, A. EHRHARD et H. GELZER, *Geschichte des byzantinischen Literatur von Justinian zum Ende des ostroemischen Reiches*, p. 951. Munich, 1897). Ainsi, Héraclius a commencé à régner en 612, Constantin en 638, Constant II également. L'année 661, mort d'Amand, est donc la 23^e de Constant II. En réalité ce n'est que la 21^e ; mais cette différence tient aux erreurs ou aux données incomplètes de Bède ; elle n'est pas imputable à Milon.

(1) SRM, t. V, p. 458.

de Dagobert, été baptisé par saint Amand et nomma celui-ci évêque de Maastricht, en Austrasie ; Clovis II (639-657) régna en Neustrie et en Bourgogne ; enfin, de ses trois fils : le premier, Clotaire III (657-673), gouverna la Neustrie ; le second, Childéric II, roi d'Austrasie depuis 662, et, de 673 à 675, de tout le royaume, donna à Amand le territoire de Barisis et peut-être de Nant ; enfin, Thierry III fut souverain de la Neustrie, de 673 à 690.

A propos de Thierry, Milon rappelle le testament signé la seconde année du gouvernement de ce roi. Cette seconde année c'est donc pour lui 661. Comment est-il arrivé à cette dernière conclusion ?

Les continuations de Frédegair nous racontent qu'après dix-huit années de règne, Clovis (II) mourut ; qu'il fut remplacé par Clotaire (III), lequel « *obiit in iuventute regnavitque annos quatuor* », puis par Thierry III (1). Mais à quelle année du Christ correspondent les commencements du règne de ces souverains ? Les continuations ne le disent pas. Heureusement la chronique du pseudo-Frédegair met le début du règne de Clovis II en relation avec la mort de Constantin II (2). Or, d'après les données de Bède, corri-

(1) *Fredegarii continuationes*, 2, SRM, t. II, p. 168. En réalité, Clotaire III a régné quinze ans et cinq mois et est mort à 19 ans environ. Sur la chronologie des rois mérovingiens, voir B. KRUSCH, *Zur Chronologie der Merovingischen Könige*, dans *Forschungen zur deutschen Geschichte*, 1882, t. XXII, p. 449 ss. ; L. LEVILLAIN, *Contribution à la chronologie des rois mérovingiens*, dans le *Moyen âge*, 1903, t. XVI, p. 1-11 ; du même, *La succession d'Austrasie au VII^e siècle*, dans la *Revue historique*, 1913, t. CXII, p. 62 ss. ; W. LEVISON, *Das Nekrologium von Dom Racine und die Chronologie der Merowinger*, dans *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, 1910, t. XXXV, p. 17 ss. ; B. KRUSCH, *Chronologia regum francorum stirpis merovingicae*, dans les SRM, t. VII², p. 468 ss.

(2) l. IV, c. 80. *Anno primo regni Chlodoviae. secundo et imminente tercio eiusdem regni anno condigne palacium gubernat et regnum...* c. 81. *Eo anno Constantinus imperatur moretur...* Nous avons d'autant plus de raison d'admettre cette influence du pseudo-Frédegair sur Milon, que, comme MABILLON le fait remarquer (AA. SS. *Ordinis S. Benedicti*, t. II p. 724, note c), cette chronique, l. IV, c. 81, omet aussi Heracleonas « *ob regni brevitatem* ». En réalité Constantin II est mort en 641.

gées par Milon, nous l'avons vu, Constantin II a régné et est mort en 638. Les huit années de Clovis II conduisent à 655, les quatre années de Clotaire III à 659 et, enfin, la deuxième année de Thierry est bien 661. Ainsi, la comparaison entre les chroniques franques et Bède fournissait aux moines d'Elnone un moyen de découvrir à quoi correspondait la seconde année de Thierry; un mauvais moyen, sans doute, car les chroniques franques contenaient notamment une erreur de douze ans au sujet de Clotaire III. Mais Milon n'avait pas mieux et les chronologistes du moyen âge n'y regardaient d'ailleurs pas de si près.

Au numéro III, il déclare donc solennellement qu'Amand est mort le 8 des ides de février (6 février), un dimanche, première lune, en l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur 661, la 4^{me} de l'indiction, la 15^{me} épacte, le 4^{me} concurrent, le terme pascal tombant le XII des Kalendes d'avril, la Pâque le V des mêmes Kalendes et le 21^{me} de la lune. Toutes ces données sont exactes, à part que le 6 février 661 ne tombe pas un dimanche, mais un samedi (1)... et qu'Amand n'est pas mort en 661.

Milon ajoute au chapitre IV sur la naissance d'Amand deux renseignements qui ne se trouvent pas dans l'ancienne biographie et sont difficilement contrôlables : le saint serait né aux nones de mai, et dans le *pagus* d'Herbauge en Aquitaine (2).

III. Labiographied'Amand par Philippe del'Aumône (VA3)

Pas plus que le premier, le troisième biographe d'Amand ne fut un moine d'Elnone. Le Père HENSCHENIUS appelait l'auteur de la VA³ Philippe de Harvengt ou de l'Aumône,

(1) HENSCHENIUS (AA. SS., *Februarii* t. I, p. 837. Cfr DE SMET, AA. SS. *Belgii*, t. IV, p. 179-180) croit qu'il faut entendre par dimanche la nuit du samedi au dimanche, le dimanche dans l'usage ecclésiastique commençant à vèpres.

(2) Cfr *infra*, ch. I.

second abbé du monastère de Bonne-Espérance (1). DESILVE prouva qu'il fallait distinguer Philippe de Harvengt de Philippe de l'Aumône ; mais il prétendit que la VA³ avait été composée par un certain Gunterus, prieur de Saint-Amand (mort en 1107), et retouchée seulement par Philippe de l'Aumône (2). M. VAN DER ESSEN fit justice de cette hypothèse (3).

Philippe, archidiacre de Liège en 1146, cistercien, prieur de Clairvaux en 1153, était devenu abbé de l'Aumône, près de Blois, en 1156. Il fut sollicité par les moines d'Elnone et leur abbé Hugon (1150-1169) de corriger l'ancienne Vie de saint Amand, afin que, comme il le dit dans son style élégant : *exercitio vigili recipiant obscura lucem, modum superflua, hiantia iuncturam, minus habentia supplementum* (4). Il accepta, tout en se déclarant indigne d'un tel honneur et incapable d'une telle tâche. Il garderait donc le thème, l'ordre général de l'ancienne biographie, diviserait celle-ci en chapitres et... en relèverait un peu le style : *Si stylus iacet, ordinem non refello*.

Philippe achevait son travail quand Hugon mourut. Il mit en tête une préface élogieuse pour cet abbé et pour celui qui lui succéda, Jean, son ami personnel. Un certain moine, Albert, fut chargé de porter l'ouvrage sur les rives de la Scarpe (5).

Les religieux durent être satisfaits du style de la nouvelle biographie. Philippe découpe bien et cadence agréablement ses phrases. Peut-être fatigue-t-il, à la longue, par l'abus même de ses qualités et surtout par l'abondance d'expressions bibliques et de sentences morales. Parlant du veuvage de sainte Itte, il écrit : *Haec gloriosa ducis Pippini recens*

(1) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 842, n. 124.

(2) *De Schola Elnonensi*, p. 137-139. Cfr Dom. U. BERLIÈRE, *Philippe de Harvengt, abbé de Bonne-Espérance*, dans la *Revue Bénédictine*, 1892, t. IX, p. 252 et 253.

(3) *Étude critique*, p. 347-349.

(4) *Epistola dedicatoria*, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 857.

(5) *Ibidem*, p. 858.

defuncti viduata consortio, felicitis copulae triste divortium mente lugubri sustinebat. Fit plerumque molestia temporalis, propositi sancioris laeta progressio, et aliquando in usum virtutis transformatur dura necessitas. Ad arcae sinum revolat columba, cum diluvio regnante non invenit, ubi pedes porrigat in quietem (1). On avouera que ce n'est pas mal dit.

Son art se remarque encore dans la manière dont il met en relief certains faits signalés incidemment par l'ancienne biographie. Ainsi, celle-ci ne mentionne l'exil d'Amand par Dagobert, qu'après nous avoir appris la naissance de Sigebert. Philippe a jugé avec raison que ce n'était pas la place pour un fait si notable. Il l'isole donc et le raconte au ch. 39, réservant aux ch. 40 et 41 la naissance de Sigebert et le rappel d'Amand, et au 42^{me}, le baptême solennel à Orléans.

Comme autrefois le poète Milon, Philippe de l'Aumône ne veut pas s'écarter de la première biographie du Saint, dont il vénère l'antiquité (2). A part les paragraphes qu'il intercale et dont la matière lui est fournie par d'autres sources, il suit donc pas à pas son modèle. Il le copie rarement à la lettre, et nous constaterons une pratique semblable vis-à-vis d'autres morceaux littéraires auxquels il recourt. Dans l'utilisation de sa source principale apparaîtrait un certain manque de mesure ; tantôt, il l'abrège (3), le plus souvent il l'allonge. Les vertus du jeune Amand, les exhortations de son père pour l'engager à demeurer dans le monde, les austérités auxquelles le reclus se livra à Bourges, etc. offraient un thème facile à développements oratoires, à banalités, telles qu'on en lit surtout dans les Vies de saints refaites (4). Malgré son souci de fidélité,

(1) C. 52, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 868. Voir aussi, par exemple, c. 26. *Ibidem* p. 862.

(2) *Epistola dedicatoria*, *Ibidem* p. 857.

(3) Par exemple c. 56 comparé à VA¹, c. 20. (AA. SS., *Februarii* t. I, p. 868-869 ; SRM, t. V, p. 443).

(4) Par exemple, c. 7, 11, 12, 15, 16, 17, 18, 19, 44. (AA. SS., *Februarii* t. I, p. 858 ss.)

Philippe se permet des additions ou des omissions pour lesquelles il ne peut, semble-t-il, se couvrir de l'autorité d'aucune source. Ainsi il rapporte incomplètement la prière de saint Amand à Tours (1) ; il affirme que Clotaire II fit venir Amand à la cour, sur l'avis de saint Ouen et de saint Éloi ; qu'il le nomma évêque missionnaire, *pontificali auctoritate praemissa* (2) ; il assigne à son second voyage de Rome la raison suivante : *ne praesumptionis notam livoris ei genius infligeret si absque vicario Christi, Christum evangelizaret in Gentibus* (3) ; il lui fait entreprendre une sorte d'organisation ecclésiastique des pays slaves qu'il a évangélisés quelque temps (4). Telle de ces additions, d'ailleurs peu nombreuses, auxquelles nous ne pouvons assigner de sources écrites, repose peut-être sur une tradition orale. Ainsi, Philippe, le premier, assure que le saint mourut dans l'oratoire de Saint-André devant l'autel de la sainte Vierge (5). Mais il répugne d'ordinaire à rien ajouter à son texte si ce n'est d'après des documents écrits.

Après l'ancienne biographie, et à un degré beaucoup moindre, la *Suppletio* a fourni des renseignements et quelques idées au biographe du XII^e siècle (6). Surtout elle l'a porté à insérer dans son œuvre la lettre du pape Martin et le testament (7). En dehors de ces deux sources diplomatiques, il a certainement vu l'une au moins des deux chartes relatives à la fondation de l'abbaye de Barisis-au-Bois. Il l'interprète mal, d'ailleurs, et en conclut que cette *villa* fut remise au saint la cinquième année de Childéric II environ,

(1) C. 13 à comparer avec le c. 4 de la VA¹ (AA. SS., *Februarii* t. I, p. 860 ; SRM, t. V, p. 433).

(2) C. 20 (AA. SS., *Februarii* t. I, p. 861).

(3) C. 24 (*Ibidem*, t. I, p. 862).

(4) C. 38 (*Ibidem*, p. 864). Cfr VA¹, c. 16, SRM, t. V, p. 440.

(5) C. 72 (AA. SS., *Februarii* t. I, p. 872). Cfr *infra* ch. VIII, § 2.

(6) C. 7. Naissance à Herbage (VA², c. IV, SRM. t. V, p. 457) ; c. 45, rapports avec saint Martin, pape (VA², c. I, *ibidem*. p. 451-452), etc.

(7) C. 46-50 ; 70-71 (AA. SS., *Februarii* t. I, p. 866-867 ; 871-872).

le roi étant alors présent à Laon (1). Nous verrons que ce don royal avait été fait en 663, mais qu'en 666, la cinquième année de Childéric, Amand remit à son tour au nouveau monastère ce qu'il avait lui-même reçu du souverain (2).

Il nous reste à signaler l'originalité principale de cette biographie : à savoir l'utilisation de toutes les pièces hagiographiques où il était parlé du saint patron d'Elnone. Philippe voulut réunir, à son sujet, tous les renseignements qui lui paraissaient recevables. Il nous représente ainsi, à côté de saint Amand, tel que nous le décrivait la biographie de 725, le saint Amand, tel qu'on se le figurait au XII^e siècle. Hâtons-nous de dire qu'il n'y a pas entre les deux de différence fondamentale (3). Mais, autour de ce grand homme, le travail populaire avait groupé beaucoup d'autres personnages du VI^e et du VII^e siècle, remarquables eux aussi par leur sainteté et par leur zèle. Ayant conservé les biographies auxquelles Philippe de l'Aumône recourut pour compléter son œuvre, nous pouvons affirmer qu'il n'est nullement le créateur de ces additions.

Nous connaissons par la *Vita Geretrudis* les relations qui existèrent entre saint Amand, d'une part, et la femme et la fille de Pépin l'Ancien, de l'autre. Ces renseignements sont d'un contemporain. Philippe de l'Aumône s'en sert ; il les condense en deux chapitres ou paragraphes, d'ailleurs courts, et, comme à l'ordinaire, il intercale ces résumés aussi bien qu'il peut, à savoir pendant que le saint est évêque de Tongres ou immédiatement après (4).

(1) C. 60. *Ibidem*. p. 869.

(2) Cfr *infra* ch. VIII, § 3.

(3) Cfr *infra* ch. V, § 5.

(4) C. 52 et 53 (AA. SS., *Februarii* t. I, p. 863). Cfr *infra* ch. V, § 8. Voici un autre exemple encore de la manière dont Philippe intercale les récits pris dans d'autres biographies. C'est après avoir rapporté l'apostolat à Gand et le miracle du pendu ressuscité, localisé par son manuscrit de la VA¹ à Tournai (VA¹, c. 14, SRM, t. V, p. 438 et VA³, c. 31, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 863), qu'il parle des relations d'Amand avec saint Ghislain, saint Vincent Madelgaire, sainte Aldegonde, etc., parce qu'ils sont des saints du Hainaut.

Les autres saints introduits dans la biographie de saint Amand n'avaient malheureusement pas trouvé de biographe contemporain. Philippe recourra donc à des morceaux hagiographiques, qui, pour nous, sont assez peu sûrs : les Vies de saint Landoald, de saint Ghislain, de sainte Aldegonde, de sainte Rictrude, de saint Humbert de Maroilles, et il nous décrira par leur moyen les relations, sans doute très légendaires, qu'eut le saint avec ces personnages et avec d'autres encore, comme saint Vincent de Soignies, saint Mauronte, saint Aubert de Cambrai, etc. Si l'on tient compte, d'une part, que Philippe de l'Aumône résume d'ordinaire ses sources en quelques lignes et qu'il évite d'en transcrire littéralement même une seule phrase et que, d'autre part, au moment où il tient la plume, plusieurs biographies, d'ordinaire apparentées, avaient déjà paru sur quelques-uns au moins des saints énumérés ci-dessus, on comprendra combien il est difficile d'identifier rigoureusement tous ses emprunts (1).

(1) Voici, en dehors de la *Vita Geretrudis* et de la *Vita Agili* les principaux emprunts :

C. 24. A son second voyage de Rome, Amand obtient du pape — dont Philippe tait soigneusement le nom — un aide pour ses travaux apostoliques : Landoald.

Cette légende se trouve déjà dans la *Vita metrica Bavonis* (Pars Ia, v. 1 ss., AA. SS., *Octobris* t. I, p. 243-252. Cfr VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 354-355), puis surtout dans la *Translatio S. Landoaldi sociorumque*, par Hériger (980), c. 54, MGH, SS, t. XV, 2, p. 602. Cfr VAN DER ESSEN, *Ibidem*, p. 360-361. C'est cette seconde source qui a servi à Philippe. Il omet le nom du pape saint Martin qui s'y trouve, parce qu'il ne voit pas comment S. Martin (649-655) peut être pape, alors que, d'après lui, Clotaire II n'est pas encore mort (629).

C. 30. Relations avec S. Bavon d'après la *Vita Bavonis*, de la 1^{re} moitié du ix^e siècle, c. 4, 6, SRM, t. IV, p. 537-539. Mais, tandis que dans la *Vita Bavonis*, antérieure aux luttes entre Blandiniens et Bavoniens (cfr *infra*, ch. VIII, § 3), il n'est question que d'un monastère dont l'église est dédiée à saint Pierre, ici il y en a deux. L'explication du nom de *Blandinium* est empruntée à la *Fundatio monasterii Blandiniensis* (MGH, SS, t. XV, 2, p. 622 ou *Liber traditionum*, éd. A. FAYEN, p. 1).

C. 34 et 54. Relations avec S. Ghislain et S. Vincent. Ces passages

Philippe de l'Aumône se préoccupe de la chronologie. Mais sa chronologie est assez misérable. C'est avec raison qu'il fait commencer l'apostolat de saint Amand en Gaule sous Clotaire II (1) ; mais il rapporte au règne de ce prince la consécration de l'église de Rebais qui s'est passée sous Dagobert I, successeur de Clotaire II, en 636 (2) ; il place, de même à tort, sous le règne de Dagobert I, la nomination de saint Amand comme évêque de Maastricht (3). Manifestement il est fort embarrassé pour mettre d'accord les données chronologiques, souvent fantaisistes, qu'il découvre dans les biographies des IX^e-XI^e siècles.

sont inspirés de la *Vita Gisleni tertia* par Rainerus (vers 1000), *Analecta Bollandiana*, 1886, t. V; VAN DER ESSEN, *ibidem*, p. 249-260, surtout p. 252. En effet, seule la *Vita tertia* a l'épisode du poisson, reproduit par Philippe, c. 54.

C. 35. Sainte Aldegonde et S. Amand. Leurs relations sont retracées d'après la *Vita* 2a^a. Elle était attribuée jusqu'ici à Hucbald de Saint-Amand. Mais M. VAN DER ESSEN (*Hucbald de Saint-Amand*, p. 527-528) a prouvé qu'elle n'était pas de lui et avait été composée après 1052. Voir cette vie dans les AA. SS., *Ianuarii* t. I, p. 1040-1046.

C. 36. Sainte Rictrude et S. Amand. Inspiré de la *Vita Rictrudis* par Hucbald de Saint-Amand, composée en 907 (VAN DER ESSEN, *ibidem*, p. 543-550), c. 6, 10, 12, 13, 16. Cette vie est éditée complètement dans les AA. SS. *Belgii*, t. IV, p. 488-503.

C. 37. S. Mauronte et S. Amand. Pris de la *Vita Rictrudis*, c. 23 et 24 (AA. SS. *Belgii*, t. IV, p. 499).

C. 62, 63, 64 (*début*), 65. S. Humbert de Maroilles et S. Amand, d'après la *Vita Humberti* (VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 291-296), du XI^e siècle, c. 4-10 et c. 65 (AA. SS., *Martii* t. III, p. 557 ss).

C. 74 et 75. Vision de sainte Aldegonde, d'après la *Vita Aldegondis* 2a^a c. 25 (AA. SS., *Ianuarii* t. II, p. 1045).

(1) C. 20, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 861.

(2) Cfr *infra* ch. III, § 8.

(3) Cfr *infra* ch. V, § 2.

DEUXIÈME PARTIE

LES RÉCITS DE MIRACLES

I. Le « *Carmen de incendio sancti Amandi* », de Gislebert, et l'*Historia miraculorum sancti Amandi* (après 1066)

Nous avons parlé plus haut de Gislebert, abbé d'Elnone puis évêque de Noyon-Tournai, qui mourut en 782 (1). Le second Gislebert, dont il est question ici, fut d'abord doyen de Saint-André, c'est-à-dire d'une des trois églises d'Elnone servant alors à la célébration des offices pour les fidèles. Plus tard, il se fit moine. Heriman de Tournai nous apprend qu'il jouissait d'une grande autorité et était considéré comme un prophète. Il mourut en 1095 et fut enterré dans l'église Saint-Pierre (2).

Gislebert est l'auteur du *Carmen de incendio sancti Amandi* (3). En 1066, un incendie consuma les trois églises et le monastère même d'Elnone. A la suite de ce désastre, le corps de saint Amand fut promené pendant un mois dans le nord de la France. Le prestige du Saint et les miracles qu'il opéra, nous dit-on, pendant ce voyage, provoquèrent des libéralités considérables qui permirent de reconstruire églises et cloîtres (4). L'incendie, le voyage et la reconstruc-

(1) Cfr *supra*, p. 28 s.

(2) Voir DESILVE, *De schola Elnonensi*, p. 126-129 ; L.-C. BETHMANN, dans MGH, SS, t. XI, p. 413, et les sources citées.

(3) Nous citerons d'après l'édition de BETHMANN, *ibidem*, p. 414-432. Cfr l'introduction critique, p. 408-414.

(4) Sur tout ceci, cfr *infra*, ch. X, § 3.

tion nous ont été racontés en vers par Gislebert. Son nom figure en tête du prologue dans le manuscrit unique, de la fin du XII^e siècle, transcrit à Elnone et conservé à Paris (1). Et le *catalogue des abbés de Saint-Amand*, qui va jusqu'en 1218, mentionne en 1095 le décès de Gislebert, « d'abord doyen de l'église de Saint-André, puis moine, qui a écrit quatre libelles sur l'incendie et les miracles du bienheureux Amand. Il fut d'abord enterré au milieu de l'église des apôtres (2), par le même vénérable abbé Hugon ; mais maintenant, son tombeau avec épitaphe se trouve dans la crypte devant la chapelle des martyrs » (3).

Le *Carmen de incendio* comporte un prologue de 102 vers et quatre livres, respectivement de 125, 334, 198 et 248 vers. Le prologue commence par des paroles d'espérance.

Qui nimium mestis | afflicti casibus estis
Ne desperetis | uti post tristia laetis.

Le Christ, dont la passion est comparée à un incendie, a rebâti en trois jours le temple de son corps ; son Église, à peine née, s'est répandue aussitôt par tout le monde.

Après avoir énuméré trop longuement les travaux des apôtres, Gislebert, à partir du vers 81 du prologue, annonce son sujet. Il ne le traitera pas seulement en historien ; car, à côté du récit, il placera des allégories et même, puisqu'il considère ses lecteurs comme des Ninivites, des leçons morales. En effet, dans le premier livre qui retrace la scène de l'incendie, dans le second et le troisième, où se déroule le récit des miracles attribués à saint Amand pendant le voyage de ses reliques, dans le quatrième enfin, qui s'attache à décrire la reconstruction de l'église, la narration est continuellement coupée par des exemples tirés de l'Écriture ou par des applications morales. L'auteur lui-même a pris soin d'indiquer en marge ces « allégories » et

(1) Cfr BETHMANN, *ibidem*, p. 413.

(2) Saint-Pierre.

(3) MGH, SS, t. XIII, p. 388.

ces « moralités ». Est-il besoin de dire qu'elles alourdissent singulièrement son œuvre, qu'elles la rendent monotone et qu'elles font même sourire parfois par leur naïveté. Voici, par exemple, la raison pour laquelle les trois églises d'Elnone furent brûlées :

*Hinc quoniam morbis | languet tribus anxius orbis
Mentibus et linguis | manibusque gravatus iniquis,
Haec tria signantur, | ubi nunc tria templa cremantur* (1).

Mais ces allégoriens sont surtout fatigantes au livre quatrième. On n'y trouve absolument rien de précis sur la reconstruction des églises d'Elnone. Mais il nous faut remonter jusqu'à Adam, formé par Dieu du limon de la terre, et parcourir ensuite en 245 vers l'Ancien et le Nouveau Testament. (2).

Si encore ce poème se lisait avec facilité. Mais il est un véritable casse-tête. L'auteur s'en est rendu compte car il a eu soin de mettre lui-même en note certaines gloses, d'ailleurs encore insuffisantes pour le comprendre. La rime léonine, d'une ou deux syllabes, l'a souvent empêché, ainsi que le note M. MANITIUS, de donner une expression claire à sa pensée (3).

Nous ne nous attarderons pas davantage à cette œuvre dont nous aurons à parler au chapitre dixième, relatif surtout au culte de saint Amand. Elle a pour ainsi dire son doublet en prose.

L'*Historia miraculorum sancti Amandi* raconte, elle aussi, l'incendie de 1066 et les miracles arrivés pendant le voyage des reliques. Mais elle laisse complètement de côté la reconstruction du monastère, et le prologue diffère totalement de celui du *Carmen*. Nous savons surtout gré à l'auteur

(1) I, v. 83-85, MGH, SS, t. XI, p. 417. Cfr DESILVE, *De schola Elnonensi*, p. 132-133.

(2) M. MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, t. II, p. 609 (*Handbuch der Alterthumswissenschaft*, de J. V. MÜLLER, etc.). Munich, 1923.

(3) *Op. cit.*, p. 609.

de ne pas suivre le poète dans ses applications allégoriques et morales. Les miracles racontés par Gislebert dans son *Carmen* sont tous repris dans l'*Historia*, et dans l'ordre même où ils se rencontrent dans le *Carmen*. Cependant, le récit en prose, outre qu'il est compréhensible, et qu'en général, il ramasse les épisodes du voyage, nous apprend plus que le poème. Ainsi, il note l'année et le jour de l'incendie ; il relate que l'abbé a entrepris le pèlerinage après avoir demandé l'avis du comte de Flandre et des évêques ; il nomme les évêques qui ont reçu le cortège à son arrivée dans leur ville, etc. (1). C'est donc surtout de cette source que nous nous servons pour raconter, au chapitre dixième, le voyage des reliques de saint Amand dans le nord de la France.

Le bollandiste HENSCHENIUS a, le premier, publié l'*Historia miraculorum* d'après des manuscrits de Gand et de Belfort et l'édition des œuvres de Philippe de l'Aumône, parue à Douai, en 1621 (2). Les deux manuscrits ne contenaient pas les chapitres 19 et 20 qui, manifestement, ont été ajoutés après coup et ne présentent rien de correspondant dans le *Carmen*. Le chapitre 19 raconte, en vers, un miracle arrivé à un ouvrier enterré dans un éboulis de terre, pendant qu'on reconstruisait l'église. Le chapitre 20, en prose, nous présente, à son tour, la vision qu'un moine de saint-Amand eut, en 1090, et la guérison d'une femme souffrant d'une « maladie de langueur ». Entendant sonner l'office, elle déclara que ce signal était donné « pour le salut des ardents » et se fit conduire à l'église de Saint-Amand. A ce propos, l'écrivain rappelle qu'en ce temps-là, l'archevêque de Reims, touché de voir tant de malheureux frappés par ce fléau du

(1) *Historia miraculorum*, c. 2, 3, 4, 5, 8, 13 (AA. SS., *Februarii* t. I, p. 896-898. Il est vrai que, d'autre part, certains détails nous sont donnés par le *Carmen*, qu'on ne retrouve pas dans l'*Historia*, notamment que la tour de l'église Saint-Amand brûla, mais que la crypte fut épargnée (cfr *infra*, ch. X, § 3). Nous citerons l'*Historia* d'après l'édition des Bollandistes, parce qu'elle est complète.

(2) AA. SS., *Februarii*. t. I, p. 895-900 Cfr p. 843.

« feu sacré » ou « mal des ardents », ordonna à ses fidèles un jeûne de trois jours (1).

Mais laissons de côté ces chapitres qui ne font pas partie de l'œuvre primitive.

Le manuscrit principal, d'après lequel HOLDER-EGGER a publié une partie tout au moins de l'*Historia miraculorum* (2), appartenait à Elnone et se trouve maintenant à Valenciennes (3). Il date du XII^{me} siècle. Les chapitres 19 et 20 y ont été ajoutés par une autre main, et, de plus, l'éditeur omet aussi le chapitre 18, qui ne figure pas davantage au codex 461 de Valenciennes et raconte un miracle opéré par saint Amand de son vivant (4).

Aucun nom d'auteur n'est indiqué dans les manuscrits de l'*Historia*. HENSCHENIUS ne doute pas que Gislebert l'ait composé et il ne parle pas du *Carmen de incendio*, qui fut considéré comme perdu jusqu'en 1850 (5). HOLDER-EGGER prouve que les deux œuvres, en vers et en prose, sont bien de Gislebert, par le fait qu'on y raconte exactement les mêmes événements. D'après lui, le *Carmen* a été composé en premier lieu, parce que, au chapitre 16 de l'*Historia*, un miracle est raconté qui manque dans le poème ; il a été rapporté plus tard à Gislebert ; aussi l'a-t-il narré en vers (6).

La preuve paraît bonne, en partie tout au moins. Mais

(1) *Ibidem*, p. 899-900. Il s'agit de l'archevêque Raynald I du Bellay (1083-1096). Mais nous n'avons trouvé nulle part ailleurs, pas même dans la grande publication de GOUSSET, *Les actes de la province ecclésiastique de Reims*, t. II, p. 93 ss. Reims 1843, la mention de cette initiative de l'archevêque Raynald. Vers la même époque, à la fin du siècle, était instituée, dans un cas semblable, la grande procession de Tournai. Cfr A. CAUCHIE, *La grande procession de Tournai*, p. 90. Louvain, 1892.

(2) MGH, SS, t. XV, p. 848-851.

(3) Cod. Valent., n. 461 (607), XII s., MGH, t. XV, p. 848.

(4) MGH, SS, t. XV, p. 849 (sommaire) et 851 (note critique b). Voir Cod. Valent., n. 461, fol. 135. Le codex 459 ne comporte pas non plus ces additions.

(5) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 843, MGH, SS, t. XI, p. 413.

(6) MGH, SS, t. XV, p. 848, n. 1.

l'*Historia* n'a pas nécessairement, ainsi que le veut HOLDER-EGGER, Gislebert pour auteur. M. MANITIUS attire notre attention sur la différence entre les vers léonins du *Carmen* et ceux du ch. 16 et du ch. 17 de l'*Historia* (1). Cette différence, en effet, se manifeste à la simple lecture des deux séries de vers. Mais nous ne croyons pas, avec ce dernier auteur, que la relation en prose puisse être l'ouvrage de « *späterer Mönche in S. Amand* ». L'écrivain est tout proche des événements. Son travail était terminé avant la dédicace de la nouvelle église (1088), comme il ressort de l'addition du ch. 19 (2). Tandis que l'auteur du *Carmen* ne dit rien de ses sources, celui de l'*Historia* affirme qu'il ne relate que des choses vues « *nisi quae evidenter obtutus probavere scriptoris* » (3). Son récit peut être confirmé par le témoignage de beaucoup de moines, clercs et laïques ; il ne raconte pas plus de miracles, parce qu'il en est qui « *aciei nostrae non valuerunt pertingere notitiam, prae immensitatis popularis pressura* » (4). Il s'exprime ainsi au sujet du fait qu'il ajoute au ch. 16 :

*Unde metro canimus quiddam mirabilis actus
Gestum Coccei, postquam remeavimus ipsi
Quod iam non oculis, sed fonte probavimus auris* (5).

Bref, la question de l'unité ou de la dualité de l'auteur présente peu d'importance, puisque les deux écrits sont contemporains des événements et que l'*Historia* a largement copié le *Carmen*.

Les deux morceaux se sont inspirés des classiques : l'un, l'*Historia*, surtout de Virgile (6), l'autre, le *Carmen*, surtout d'Horace (7).

(1) *Op. cit.*, t. II, p. 610.

(2) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 899.

(3) *Ibidem*, p. 895.

(4) C. 14, *Ibidem*, p. 898.

(5) *Ibidem*, p. 898.

(6) DESILVE, *op. cit.*, p. 131.

(7) MANITIUS, *op. cit.*, p. 608.

II. La relation du voyage des reliques de saint Amand dans l'ancien Brabant en 1107

Afin de réduire des usurpateurs des biens monastiques situés entre Gand et Ninove, l'abbé Hugon se décida à faire faire un second voyage au corps de saint Amand. La relation du moine qui a pris part à ce pèlerinage (1) est assez courte, mais très précise et intéressante. Après un prologue qui expose les raisons pour lesquelles Dieu opère des miracles par le corps des saints, l'auteur, comme Gis-lebert, retrace, avec ses étapes, le voyage des reliques sacrées, en racontant les principaux prodiges accomplis par leur intermédiaire.

Rien dans ce récit, ne permet de soupçonner, le nom de son auteur. HENSCHENIUS a prononcé, en y ajoutant un « peut-être », celui du moine Gunterus, qui, comme nous l'apprend Sigebert de Gembloux (2), composa un poème sur le martyre de saint Cyr. Mais, outre que Gunterus est mort en 1107, l'année même du pèlerinage, aucun indice quelconque ne peut confirmer l'hypothèse du savant Bollandiste (3).

III. L'*Historia mulieris suspensae*

HENSCHENIUS encore a publié d'après les manuscrits d'Elnone, de Lille, et « d'autres », une lettre de Marsilia

(1) Voir p. ex. c. 10, 11, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 901.

(2) *De Scriptoribus ecclesiasticis* c. CLXVI, ML, t. CLX, col. 585-586, cfr AA. SS., *Februarii* t. I, p. 843, n. 129.

(3) Cfr MGH. SS, t. XV, p. 848, n. 3 ; DESILVE, *op. cit.*, p. 135-142. Cfr *infra*, ch. X, § 3. Il n'est cependant pas impossible que la relation ait été écrite l'année même où se fit le pèlerinage. En effet, l'auteur dit que celui-ci eut lieu « coenobio Elnonensi praesidente Domino abbate Hugone, vigesimo secundo anno ordinationis suae » (c. 2). Or, Hugon est mort avant la fin de l'année 1107. *Annales Elnonenses maiores*, 1107 : Sequentes Pentecoste in deportatione corporis S. Amandi ad Lingo-nam (?) multa miracula eius meritis divinitus sunt ostensa. 6 id. sept. die dominico obiit dominus abbas Hugo (MGH, SS, t. V, p. 14).

abbesse du monastère bénédictin Saint-Amand de Rouen (1). Elle est adressée à Bovon, abbé d'Elnone, de 1107-1121, et raconte un miracle arrivé en 1107 « *nobis praesentibus in ecclesia nostra* » (2). Cette lettre aussi est pleine de mouvement, comme nous le constaterons au chapitre dixième. Le P. HENSCHENIUS pense qu'elle peut avoir été retouchée par l'auteur de la relation du voyage de 1107 ou par un autre moine (3). C'est bien possible, mais nous ne voyons aucun argument ni pour ni contre.

(1) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 902-903.

(2) C. I. *Ibidem*, p. 902.

(3) *Ibidem*, p. 843.

CHAPITRE PREMIER

Formation ascétique d'Amand en Aquitaine

SOMMAIRE

La Gaule à la fin du vi^e siècle. — Naissance d'Amand dans les dernières années de ce siècle. — En Aquitaine. — A Herbage. — Saint Martin de Vertou. — Les parents du saint. — Sa prétendue sœur Nonna. — Culture romaine en Aquitaine. — L'anecdote du serpent et sa popularité. — Vocation monastique. — Voyages de moines au vi^e siècle. — S. Martin de Tours. — La basilique de Perpétuus. — Amand exilé volontaire. — Le monastère basilical de Tours. — Amand reçoit la tonsure cléricale. — Bourges, Austregisilus et Sulpice. — Amand reclus à Bourges. — S. Remacle à Bourges.

Les quarante dernières années du vi^{me} siècle et les treize premières du vii^{me} ont laissé dans l'histoire de la Gaule une trace sanglante. On n'entend parler que de guerres et de guerres fratricides. Celles-ci mettent aux prises les descendants du grand Clovis, Sigebert, Chilpéric, Gontran, Childébert II. Les femmes, Frédégonde et Brunehaut, se montrent plus acharnées encore à la lutte que leurs époux. Cependant, les campagnards rançonnés ravagent et pillent à leur tour. Des épidémies déciment la population.

C'est pendant cette triste période que saint Amand vient au monde. Les sources anciennes n'ont pas pris la peine de nous conserver la date de sa naissance. Aussi, bien des efforts ont-ils été tentés pour l'établir. Un moine du milieu du ix^{me} siècle, Milon, religieux de l'abbaye d'Elnone fondée par saint Amand, s'y employa déjà. Il remonte le plus haut, jusqu'au 7 mai 571. Le moyen âge a suivi aveuglément sa chronologie, qui repose pourtant sur des données inacceptables. Le bollandiste Godefroid HENSCHENIUS († 1681) proposa, lui, l'année 594, tandis que MABILLON adoptait 589. Ces deux savants touchent, sans doute, la

vérité d'assez près ; car tout porte à croire que le Saint naquit dans les quinze dernières années du VI^{me} siècle. Il faut nous contenter de cette approximation-là (1).

Le premier biographe de saint Amand, qui écrivit vers 725, lui assigne l'Aquitaine pour patrie. Depuis Auguste, ce terme désignait les vastes régions situées entre la Loire et les Pyrénées, et découpées ensuite en trois provinces, l'Aquitaine Première, l'Aquitaine Seconde et la Novempopulanie, c'est-à-dire l'ancienne Aquitaine de César, au sud de la Garonne. Après avoir subi plus ou moins longtemps le joug des Visigoths, ces trois provinces, conquises par Clovis (507 et 508), firent partie du royaume mérovingien, mais se virent souvent partagées entre les rois. Quand saint Amand vint au monde, un arrière petit-fils de Clovis, Childebert II († 595), ou le fils de celui-ci, Theodebert II († 612), régnait sur l'Aquitaine, sur la partie tout au moins de cette immense région où l'on place le berceau d'Amand (2).

En effet, des contreforts des Pyrénées aux bords de la Loire, il y a de l'espace. L'indication du premier biographe manquait par trop de précision : « Dans la région de l'Aquitaine, non loin du rivage de l'Océan (3) ». Milon y ajoute un détail complémentaire. Cependant, vers 850, dans sa vie métrique de saint Amand, il se contente encore de célébrer d'une manière générale l'antique Aquitaine, puissante par la guerre, fertile en fruits de la terre, riche d'hommes (4). Mais, quelques années après, il écrit en prose un supplément à la première biographie ; alors, ses investigations lui permettent d'affirmer que saint Amand

(1) Voir l'appendice I : Chronologie de saint Amand. Dans le même sens que nous : VAN DER ESSEN, *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens*, p. 336 : « Probablement vers 589 ».

(2) Voir A. LONGNON, *Atlas historique de la France, Texte explicatif*, 1^{re} partie, p. 38 et 39 ; L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 1-20.

(3) VA¹, c. 1, SRM, t. V, p. 43.

(4) CA, l. I, v. 120-130, *Poetae*, t. III, p. 571-572.

est né dans ce comté d'Aquitaine qui s'appelle Herbauges (1).

Le nom d'Herbauges évoque tout un monde de légendes pieuses et poétiques. Située dans la Seconde Aquitaine, au sud de l'embouchure de la Loire, cette contrée coïncidait plus ou moins avec la partie méridionale du département actuel de la Loire-Inférieure et avec le département de la Vendée (2). La capitale du comté portait le même nom que lui. Mais on raconte qu'elle disparut, vers la fin du VI^{me} siècle, dans des circonstances tragiques. Ville païenne et livrée aux plaisirs, elle s'était permis de réserver un fort mauvais accueil au saint missionnaire, Martin de Vertou († vers 601). Repoussé de tous, insulté à maintes reprises, celui-ci ne trouva de refuge qu'auprès d'un seul habitant, appelé Romain, et de sa femme. Alors le courroux de Dieu tomba sur la cité pécheresse. Tout à coup, elle se changea en un vaste lac. C'est le lac de Grand-Lieu, qui couvre encore 7000 hectares, au sud de Nantes. Des pêcheurs bretons prétendent même distinguer parfois, montant du fond de ses eaux, les tintements d'une cloche, la cloche de l'église engloutie. Pour colorer cet épisode de nuances bibliques, on ajouta que Martin et ses hôtes avaient été prévenus à temps et par miracle du cataclysme qui se préparait; ils eurent donc le temps de s'enfuir. Malheureusement, aussi curieuse que la femme de Loth, l'épouse de Romain se retourna et fut, à son tour, muée en pierre (3). Milon de Saint-Amand ne fait aucune allusion à cette légende.

Pouvons-nous localiser, après lui, la naissance d'Amand dans le *pagus* d'Herbauges? Milon n'a pas l'habitude de

(1) VA², c. IV, SRM, t. V, p. 457.

(2) A. LONGNON, *op. cit.*, p. 142.

(3) AA. SS., *Octobris* t. X, p. 803. Sur S. Martin de Vertou et ses vies voir A. MOLINIER, *Les sources de l'histoire de France*, t. I, n. 582; B. KRUSCH, dans SRM, t. III, p. 565-566; *Analecta Bollandiana*, 1898, t. XVII, p. 245-247 et L. MAÎTRE, *Les Villes disparues de la Loire inférieure*, t. II, fasc. 3. Nantes, 1897.

compléter, par ses inventions, les sources anciennes (1). Néanmoins le renseignement n'est pas des plus sûrs. La légende devait chercher, non loin de l'île d'Yeu, vers où la biographie du VIII^{me} siècle fait partir le Saint devenu jeune homme, les lieux où il passa son enfance. Or, le comté d'Herbage s'étendait précisément en face de l'île d'Yeu.

Avec l'Irlande et l'Angleterre, l'Aquitaine donna à la Belgique la plupart des apôtres qui lui portèrent le Bonne Nouvelle. Un des contemporains de S. Amand, S. Remacle, paraît originaire de cette région (2). A coup sûr, ce fut de l'Aquitaine, à savoir du monastère de Solignac, au diocèse de Limoges, qu'il partit pour s'établir dans les contrées du Nord, où il fonda les abbayes célèbres de Stavelot et de Malmédy (3).

Le même souci de précision, signalé à propos du lieu de naissance d'Amand, s'est exercé sur ses parents.

Serenus et Amantia étaient, d'après la plus ancienne biographie, des parents chrétiens et nobles. Milon s'extasie sur la rencontre providentielle de ces trois noms : Serenus, Amantia, Amandus.

*Rem stupidus miror divino munere gestam,
Quod sibi conveniunt genitor, genitrix, genitusque
Nominibus dignis donorum munera fantes :
Namque Serenus ovans, genitrix et Amantia pollens,
Non mirum est generant si talem iure puellum,
Nomine qui sancti memoretur amoris Amandus* (4).

(1) Cfr *supra*. p. 55 ss.

(2) Cette origine de S. Remacle est admise par VAN DER ESSEN, *Étude critique et littéraire*, p. 96, et F. BAIJ, *Nouvelles recherches sur deux biographies de S. Remacle*, dans les *Mélanges Ch. Moeller*, t. I, p. 269. Louvain, 1914, et *Études sur l'Abbaye et la principauté de Stavelot-Malmédy*, p. 12. B. KRUSCH, SRM, t. V, p. 88. semble négliger cette donnée. SRM. t. V, p. 405 il écrit : « Cette patrie (l'Aquitaine) a été attribuée à Remacle, à Goar, et à d'autres saints personnages qui, ou bien sont d'origine douteuse, ou bien sont eux-mêmes tout à fait douteux ». Si la VA^r a été composée vers 725, le biographe pouvait aisément savoir quelle fut la patrie d'Amand.

(3) SRM, t. V, p. 88.

(4) CA, v. 134-139. *Poetac*, t. III, p. 572. M. KRUSCH trouve ces noms

Si Milon s'extasie, il n'ajoute rien aux données anciennes. Un troisième biographe, du XII^{me} siècle, celui-là, Philippe de l'Aumône, imite sa réserve (1). Mais un Saint, issu d'une noble famille aquitaine, ne devait-il pas avoir pour parents des ducs d'Aquitaine ? Le savant MOLANUS nous présente ce premier stade de la légende (2). Il ne l'a, d'ailleurs, pas inventée et puise ses renseignements, déclare-t-il lui-même, dans l'office du diocèse de Gand. Ce morceau liturgique assigne, en effet, à Serenus le titre de duc d'Aquitaine (3). HENSCHENIUS ne croit pas, pour sa part, à cette origine ducale de saint Amand ; mais, par crainte peut-être de trop l'appauvrir, il propose de faire de son père un comte, le comte d'Herbage (4). Sa conjecture ne vaut pas mieux que l'affirmation du Propre gantois.

Ce n'était pas encore assez de noblesse. On connaît l'histoire curieuse de ce publiciste espagnol du XVII^{me} siècle, TAMAYO DE SALAZAR, grand expert en faux. Parmi ses fabrications se trouve un prétendu diplôme de Charles le Chauve, qui avait pour but de rattacher la maison d'Aragon aux dynasties locales d'Aquitaine et celles-ci aux mérovingiens. Comme cet acte confirme les libéralités faites à un monastère de la Catalogne, Alaon, on lui a donné le nom de charte d'Alaon (5). On y mentionne notamment Serenus et Amantia, ducs d'Aquitaine, et les précisions nouvelles apportées sur leur généalogie vont aussi servir à enrichir celle de leur fils Amand (6). « Ce saint évêque,

suspects, à cause, sans doute, de leur réunion ; ils n'étaient pas rares chez les Romains.

(1) VA³, c. 7. AA. SS., *Februarii* t. I, p. 859.

(2) *Natales Sanctorum Belgii*, p. 32. Louvain, 1595.

(3) Il en est de même du Propre de Bruges.

(4) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 816.

(5) A. GIRY, *Manuel de diplomatique*, t. II, p. 884-885. Paris, 1925.

(6) Texte de la charte d'Alaon, par exemple, dans M. RABANIS, *Les Mérovingiens d'Aquitaine. Essai historique et critique sur la charte d'Alaon*, p. 216-224. Paris, 1856.

écrivent les historiens du Languedoc, DOM DE VIC et DOM VAISSÈTE, était fils de Serenus et d'Amantia, et, par conséquent, oncle de Gisèle, époux d'Aribert ou Charibert, roi de Toulouse, et fort proche parent ou allié d'Amand, duc des Gascons, père de cette reine » (1). Ainsi, après avoir été rattaché à des ducs, Amand se voyait rattaché à des rois.

Le nom que Serenus et Amantia imposèrent à leur fils était fort répandu en Gaule (2). Parmi les saints qui l'avaient porté avant lui, presque tous originaires de ce pays, on cite notamment un évêque de Bordeaux, du v^{me} siècle, un anachorète du Limousin, ayant vécu vers 500, et un ermite du diocèse de Reims, du vi^{me} siècle (3). S. Jean Chrysostome recommandait déjà de placer les fidèles sous le patronage d'un Saint (4). Mais, de son temps, le baptême se conférait surtout à des adultes, tandis qu'à l'époque de saint Amand, celui des enfants s'était généralisé, ainsi que la coutume de leur donner un nom à l'occasion de cette cérémonie.

Nous ne savons pas si les deux nobles aquitains eurent d'autres enfants. Car la sainte Nonna, qu'on nous présente comme la sœur de l'apôtre de la Belgique, paraît bien n'être qu'une figure légendaire (5). Berlinde, patronne de Meerbeck en Brabant, aurait eu, nous affirme le biographe de cette pieuse femme, pour père, un certain Odelard, chef des armées de Wiger, duc de Lotharingie, et pour mère,

(1) DOM CL. DE VIC et DOM VAISSÈTE, *Histoire générale du Languedoc*, t. I, p. 348, et preuves, col. 86-91. Paris, 1730. Voir *ibidem*, col. 688-694, la généalogie d'Eudes d'Aquitaine (Cfr l'édition nouvelle de l'*Histoire du Languedoc*, t. I, p. 707-708. Toulouse, 1872).

(2) B. KRUSCH, SRM, t. V. p. 395. Voir, p. ex., la *Biobibliographie* du CHAN. CHEVALIER, ou le *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique* de MGR BAUDRILLART, au mot Amand. Il y a plusieurs *Amandus* dans la correspondance de saint Paulin de Nôle, p. ex. (Cfr O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchliche Literatur*, t. III, p. 580, Fribourg e. B., 1912).

(3) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, II, 13; *In gloria confessorum*, 44, SRM, t. I, p. 80 et 81 et p. 775.

(4) *In Genesim homilia XXI*, n. 3, MG, t. LIII, col. 179.

(5) C.-J. DESTOMBES, *Histoire de saint Amand*, p. 5 et 6.

« Nonna, sœur du bienheureux pontife Amand » (1). Un duc de Lotharingie, au VII^{me} siècle, c'est déjà un bel anachronisme. Ajoutez que la vie de sainte Berlinde fut composée au XI^{me} siècle et que les critiques les plus autorisés (2), parviennent à grand'peine à y glaner quelque renseignement utile.

Ainsi, rien ne semble devoir être retenu de toutes les données qui s'ajoutèrent aux maigres renseignements du premier biographe de saint Amand sur sa naissance et sa famille.

Les Visigoths avaient, on s'en souvient, occupé l'Aquitaine. Ils s'y étaient trouvés en trop petit nombre pour lui imposer leur manière de vivre. Les Francs ne ruinèrent pas non plus la culture romaine, qui régnait en maîtresse au sud de la Loire (3). Né d'une famille distinguée de l'Aquitaine, Amand dut vraisemblablement étudier la grammaire, les auteurs classiques et, peut-être aussi, les autres arts libéraux, dans quelque école comme il en existait dans de simples bourgs ou *vici* de l'empire franc (4). Mais, apôtre et non écrivain, Amand ne nous a rien laissé par écrit qui permette de juger de ses connaissances. Le testament qu'il dicta avant sa mort, très court, est rédigé dans l'abominable latin de l'époque mérovingienne. Son principal biographe avait trop à nous raconter sur ses voyages et ses miracles, pour s'attarder à ses études qui l'intéressaient d'ailleurs médiocrement. Il nous dit bien que, dès son enfance, le fils de Serenus avait appris les Lettres Sacrées (5). Des phrases de ce genre abondent dans les morceaux hagiographiques et constituent de vulgaires clichés.

(1) *Vita Sæc Berlendis*, c. 3, AA. SS. *Belgii*, t. V, p. 265. Cfr MAEILLON, *Annales*, t. I, p. 535.

(2) VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 309-311.

(3) C. BAYET, etc., dans l'*Histoire de France* de E. LAVISSE, t. II, p. 158-159; C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, t. VI, surtout ch. II et VI.

(4) E. VACANDARD, *Vie de S. Ouen*, p. 17-21.

(5) VAI, c. 1, SRM, t. V, p. 432.

La période de la vie monastique du Saint antérieure à sa vocation apostolique présente trois étapes. Le jeune homme est reçu d'abord dans un monastère de l'île d'Yeu, à quatre milles de la côte. De là, il passe à Tours, où il continue sa vie religieuse, mais prend la tonsure cléricale. Enfin, durant quinze années environ, il mène la vie de reclus à Bourges.

L'île d'Yeu forme, avec celle de Noirmoutier, le complément de la Vendée. De dimensions modestes, 2247 hectares, elle ne mesure en longueur que neuf kilomètres et en largeur qu'une moyenne de trois à quatre. Les champs, les vignes, les près, les bruyères y alternent. De-ci de-là s'élève un monument mégalithique. La population actuelle, quelques milliers d'âmes, est faite surtout de pêcheurs (1). C'est là que « le jeune agneau blanc à la robe d'écarlate », suivant l'expression du poète Milon (2), fut reçu par le « troupeau blanc » des moines. Le biographe ancien nous présente, en effet, son héros comme renonçant au siècle, alors qu'il sortait de l'enfance (3).

Un miracle, son premier miracle, dut frapper très fort ces braves moines de l'île d'Yeu. Il arriva plus tard jusqu'à Noyon « sur les ailes de la renommée » *multorum fama volante* ».

Un jour donc, Amand reçut l'ordre... de se promener. Tout à coup, se dressa devant lui un serpent d'une grandeur remarquable, « ainsi que l'homme de Dieu avait coutume de le raconter ». Effrayé, le jeune moine ne savait quel parti prendre. La grâce divine lui suggéra celui de se mettre en prière à genoux. Il se releva bientôt, « opposa le signe de la croix » au redoutable reptile et lui ordonna de regagner son antre. L'animal s'exécuta aussitôt et si bien, qu'il ne reparut jamais.

(1) O. J. RICHARD, *L'île d'Yeu d'autrefois et l'île d'Yeu d'aujourd'hui*. Niort, 1884 (Nous n'avons pas pu nous procurer cet ouvrage).

(2) CA, v. 155 et 156, *Poetae*, t. III, p. 572.

(3) VA¹, c. 1, 2, 3, SRM, t. V, p. 432, cfr VACANDARD, *op. cit.*, p. 23, n. 1.

Un serpent de grandeur remarquable, un serpent capable d'effrayer saint Amand, un serpent qui obéissait si ponctuellement au signe de croix, ce ne pouvait évidemment être que le diable. Philippe de l'Aumône en est intimement convaincu. Aussi, nous le décrit-il, comme il convient, s'enfuyant tout confus et tête basse (1).

Cette anecdote est l'une des plus réputées de la vie du saint apôtre. Parmi les trois ou quatre attributs iconographiques qui l'accompagneront dans la peinture ou dans la sculpture, il faut mentionner le serpent ou le dragon (2). Celui-ci était représenté sur le sceau de l'ancienne abbaye.

L'imagination populaire lui a même conféré une pérennité extraordinaire. » Tout le monde, écrivait un moine du XVIII^{me} siècle, Dom Gosse, connaît la beauté de l'église de l'abbaye mais peu de personnes visitent les voûtes qui soutiennent le chœur et qu'on appelle l'église basse. Tout l'édifice étant bâti sur pilotis, cette église basse est nécessairement très malsaine ; l'eau jaillissait même quelquefois à travers les joints des pierres bleues qui en forment le pavé. Les habitants du lieu disent que cela arrive lorsque l'anguille de saint Amand remue la queue. Cette merveilleuse anguille, ajoutent-ils, vivait du temps du saint fondateur et ne quitta jamais les souterrains ou canaux, tant mondes qu'immondes, du monastère. Elle est d'un certain âge, comme on le voit ; aussi, la prendriez-vous, à la barbe qui entoure son menton, pour un Provincial des capucins de Flandre. Elle a aussi sur le dos de grands vilains poils hérissés comme les soies d'un sanglier en furie. On lui donne 18 pieds, 6 pouces, 11 lignes de long entre tête et queue, et l'on prétend qu'elle doit vivre aussi longtemps que l'abbaye subsistera (3) ».

(1) VA¹, c. 2, SRM, t. V, p. 432 ; VA³, c. 9 et 10, AA. SS., *februarii* t. I, p. 859-860.

(2) X. BARBIER DE MONTAULT, *Traité d'iconographie chrétienne*, t. II, p. 296. Paris, 1890 ; Ch. CAHIER, s. J., *Caractéristiques des saints dans l'art populaire*, t. I, p. 317. Paris, 1867.

(3) Cité par E. MAES, *Vie populaire de saint Amand*, ch. I, p. 16.

Que s'était-il passé, cependant, dans l'esprit de Serenus et d'Amantia ? Ils avaient permis à leur fils de s'embarquer pour l'île d'Yeu. Mais, sans doute, comptaient-ils qu'il ne s'y engagerait pas définitivement dans la vie religieuse. Toujours est-il qu'Amand se vit, un jour, sommé de revenir sans tarder, sous peine de perdre tout droit à l'héritage paternel. Il fit alors, nous dit-on, cette noble réponse : « Je n'ai rien plus à cœur que de servir le Christ. Il est ma part et mon héritage. Je ne désire rien des richesses familiales. Mais permettez-moi seulement de m'engager dans la milice du Christ (1) ».

Même si Serenus donna alors son approbation aux projets de son fils, celui-ci jugea prudent de se dérober aux influences familiales.

Il rêvait, d'ailleurs, d'aller placer sa carrière monastique sous le patronage de saint Martin. Il partit donc pour le tombeau du premier propagateur de la vie monastique en Gaule.

« L'ordre monastique, pris dans son ensemble, ressemblait encore à une nébuleuse non résolue, non définie. Il y avait des moines, des monastères, des coutumes monastiques : mais pas de congrégations, comme fut plus tard celle de Cluny ; pas encore de règle unique s'imposant à de nombreuses maisons ; souvent même, dans le monastère, pas d'autre règle que la volonté de l'abbé... Même en Orient, où existaient depuis longtemps de véritables fédérations de monastères, avec des règles écrites, la vie religieuse gardait un caractère un peu privé, moins strict, moins officiel que celui des âges postérieurs. Une large porte demeurait ouverte à l'instabilité : moyennant la bénédiction de son abbé, on pouvait aisément se mettre en route pour de lointains pèlerinages à des sanctuaires, à des centres monastiques, auprès de saintes gens ; et il était loisible de se fixer là où le régime flattait davantage la ferveur ou la nonchalance » (2)

(1) VAI, c. 3, SRM, t. V, p. 432 et 433.

(2) [DOM DELATTE], *Commentaire de la règle de saint Benoît*, p. 476. Paris, 1913.

Les conciles mérovingiens, en particulier celui d'Agde, dans le Languedoc, en 506, et celui d'Orléans, en 511, avaient bien essayé de réagir. Des mesures sévères furent prises contre les vagabonds et les gyrovagues (1). La permission de l'abbé est nécessaire pour le simple changement de monastère, et même, ajoute le concile d'Orléans, celle de l'évêque (2). Cette législation fut-elle observée? En tous cas, la liberté, sous ce rapport, reste fort étendue au ^{VI}^{me} siècle. Saint Benoît sera le premier à fixer vraiment les moines (3).

En changeant ainsi de monastère, le religieux se laissait conduire, en général, par une excellente intention, celle de « son avantage spirituel ». Un abbé comme S. Jean de Réomé est las du commandement. Il recherche l'obéissance. Le voilà donc qui s'enfuit à Lérins, où il pourra vivre ignoré. Il le pensait, du moins. Car, au bout d'un an et demi, on l'y découvre. Redemandé aux moines de Lérins par l'évêque de Langres, Jean doit bien réintégrer son premier domicile (4). D'autres subissent l'attraction d'un maître en ascétisme, comme S. Colomban (5), ou de la tombe d'un grand thaumaturge. Ce fut le cas pour S. Amand.

Martin, l'illustre missionnaire des campagnes gauloises était mort, vraisemblablement, en 397 (6), à Candes, localité

(1) Concile d'Agde, c. 38 dans MANSI, *Concilia*, t. VIII, col. 331; Concile d'Orléans, c. 9, MGH, *Concilia Merovingica* (éd. F. MAASSEN), p. 7; cfr HEFELE-LECLERCQ, *Histoire des conciles*, t. II, 2^e partie, p. 997 et 1013. Paris, 1908.

(2) Concile d'Agde, c. 27; Concile d'Orléans, c. 22; *loc. cit.*, à la note précédente.

(3) DELATTE, *op. cit.*, p. 476. DOM H. LECLERCQ, *Eglise gallicane*, dans le *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie* de DOM F. CABROL et DOM H. LECLERCQ, fascicules LVI-LVII, col. 427. Paris, 1925.

(4) *Vita Iohannis abbatis*, c. 3 et 4, SRM, t. III, p. 508 et 509. Cette *Vita* de S. Jean († vers 544) a été composée, un siècle plus tard, par Jonas de Bobbio.

(5) Par exemple, S. Attale, le successeur de S. Colomban, à Luxeuil, qui venait de Lérins. Cfr *Vita Columbani*, c. 1, SRM, t. IV, p. 113.

(6) A. LECOY DE LA MARCHE, *Saint Martin*, p. 364 et 365. Tours, 1881; H. DELHAYE, *S. Martin et Sulpice-Sévère*, dans les *Analecta Bollandiana*, 1920, t. XXXVIII, p. 19-33.

située à cinquante-deux kilomètres de Tours. « A peine... avait-il fermé la paupière, que la voix publique lui décerna les honneurs réservés aux Bienheureux (1) ». Bientôt, dans le cimetière où il avait été enterré, son successeur, l'évêque Brice, bâtit une chapelle « basilica parva » (2). Mais Perpetuus, troisième successeur de S. Martin, la trouva par trop misérable pour un si grand saint, dont la réputation et le culte ne cessaient de grandir. Il construisit donc, vers 470, une église fort vaste et merveilleuse, dans l'abside de laquelle fut transporté le corps du Saint (3). Après son incendie, en 558, l'évêque Euphronius s'empressa de la réparer et le monument, ainsi restauré, dura, si l'on peut se fier au silence des trop rares historiens, jusqu'au IX^e siècle (4).

Tâchons de nous figurer ce que devait être ce temple où l'apôtre de la Belgique épancha sa dévotion.

L'église construite par Perpetuus était une basilique proprement dite, avec trois nefs et une abside en hémicycle ; elle mesurait cent soixante pieds de longueur, soixante de largeur et quarante cinq de hauteur sous voûte. Il y entra cent vingt colonnes de marbre et l'on y perça, dans l'*altarium* ou sanctuaire, trois portes et trente-deux fenêtres, dans la nef, cinq portes et vingt fenêtres. Les murs étaient recouverts de marbres de couleurs diverses. Telle apparaissait la profusion de pierres précieuses et de mosaïques que le temple de Saint-Martin put être comparé par Sidoine Apollinaire à celui de Salomon et qu'il passa pour le plus somptueux monument des Gaules. Un campanile se dressait, soit à la croisée du transept, soit tout près de la façade (5).

(1) LECOY DE LA MARCHE, *op. cit.*, p. 379.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, X, 31, SRM, t. I, p. 444 ; E.-R. VAUCELLE, *La collégiale de S. Martin de Tours, des origines à l'avènement des Valois* (397-1398), p. 383. Paris, 1908.

(3) GRÉGOIRE DE TOURS, *loc. cit.*, à la note précédente.

(4) R. DE LASTEYRIE, *L'église Saint-Martin de Tours*, dans les *Mémoires de l'Institut (Acad. des Inscriptions et des Belles-Lettres)*, t. XXXIV, 1^e partie (1892), p. 8.

(5) GRÉGOIRE DE TOURS, *op. cit.*, II, 14, SRM, t. I, p. 81 et 82, R. DE

« L'autel, situé assez en avant du sanctuaire, était adossé au tombeau de saint Martin. Celui-ci était composé d'un sarcophage, posé sur un petit mur ; la tête du saint était tournée du côté de l'autel et ses pieds, vers le fond de l'abside. C'est à cet endroit, désigné par l'expression « ad pedes », que les pèlerins venaient prier et, dans les basiliques successives qui s'élevèrent au-dessus du corps de saint Martin, [il] fut toujours entouré d'une dévotion et d'hommages particuliers » (1). La table même du sépulcre était formée par un morceau de marbre d'Autun, protégé par des pièces d'étoffe d'une grande valeur garnies de franges et d'autres ornements (2).

A en croire le premier biographe d'Amand, c'est à Tours, dans cette basilique grandiose, au pied du tombeau visité par tant de pèlerins de toute condition, que le Saint demanda à Dieu, par l'intercession du grand voyageur que fut l'apôtre des campagnes gauloises, de ne plus jamais revoir sa terre natale, mais de passer toute sa vie « in peregrinatione ».

Ces quelques mots du biographe méritent d'être remarqués. Ils nous suggèrent déjà un rapprochement entre Amand et ces moines irlandais, ces moines de saint Colomban surtout, qu'il aimera et imitera par dessus tous les autres.

Aux temps mérovingiens, les religieux irlandais, en grand nombre, quittent leur pays. Pour « l'amour de Dieu », « le nom du Seigneur », « la patrie éternelle », « le Christ », « le remède de leur âme », ils entreprennent la « *peregrinatio* ». Ils ne seront pas, à proprement parler, des pèlerins, qui visitent un ou plusieurs endroits célèbres de pèlerinage et puis s'en retournent chez eux ; mais plutôt des exilés volontaires, qui, par un vœu plus ou moins explicite,

LASTEYRIE, *op. cit.*, p. 34 ; LECOY DE LA MARCHE, *op. cit.*, p. 501 et 502 ; VAUCELLE, *op. cit.*, p. 386-392.

(1) VAUCELLE, *op. cit.*, p. 391. Cfr aussi L. MAÎTRE, *Le tombeau de S. Martin de Tours*, dans *Revue Mabillon*, 1924, t. XIV, p. 55.

(2) LECOY DE LA MARCHE, *op. cit.*, p. 433.

s'interdisent, pour une longue période ou pour toute leur vie, de regagner leur patrie (1).

La prière faite par Amand, à Tours, fut exaucée, ainsi que le lecteur le verra par la suite. A sa mort, il pourra se vanter de n'avoir pas compté avec les kilomètres. Et sa demande de Tours, formulée avant le commencement de sa carrière apostolique, évoque tout naturellement cette phrase de son testament : « *Proinde omnibus non habetur incognitum, qualiter nos longe lateque per universas provincias seu gentes, propter amorem Christi seu verbo Dei adnuntiare vel baptismum tradere discursum habuimus* (2) ».

En nous disant que le Saint, avant de quitter Tours, sollicite la bénédiction de l'abbé et des frères, le biographe nous laisse entendre qu'il y avait continué sa vie monastique, commencée à l'île d'Yeu. La plupart des érudits anciens et modernes ont, en effet, conclu de certaines expressions de Grégoire de Tours, qu'un monastère avait été annexé au tombeau de saint Martin, pour le moins dès le VI^e siècle (3). Cette existence a été contestée récemment, mais, semble-t-il, d'une manière trop radicale (4). Car, s'il n'y eût pas à Tours, auprès du tombeau de saint Martin, de monastère au sens tout à fait rigoureux du mot, avant 650 environ, on y trouve, bien auparavant, une institution fort semblable. Comme à Saint-Denis, à Saint-Germain d'Auxerre, etc., nous y rencontrons, en effet, sous le gouvernement d'un abbé, des clercs desservant la basilique, des « *laici religiosi* », portant la tonsure monacale et exerçant les divers métiers et offices de la communauté, des marguilliers, enfin, chargés du service des portes de l'église. Cette population pratiquait, sans doute, la vie religieuse à la manière de saint Martin, c'est-à-dire que « les

(1) DOM L. GOUGAUD, *Gaelic Pioneers of Christianity*, p. 6-7.

(2) VA², appendice, SRM, t. V, p. 483-484.

(3) Par exemple, LECOY DE LA MARCHE, *op. cit.*, DOM BESSE, *Les Moines de l'Ancienne France*, p. 148 et 149.

(4) E. LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. I, p. 86, n. 3.

frères étaient soumis à une sorte de coutume plutôt qu'à une règle écrite et ne s'engageaient par aucun vœu (1) ; ils ne possédaient rien en propre ; ils vivaient dans des cellules ; ils étaient astreints au travail manuel, prenaient leurs repas en commun et se rendaient à l'oratoire pour la prière en commun. Jeûne journalier jusqu'à midi, frugalité des repas, abstinence de vin, sauf en cas de maladie, modestie du vêtement fait de poil de chameau : telles étaient les obligations prescrites (2) ». Bref, c'étaient des intermédiaires, comme il y en avait beaucoup alors, entre les clercs séculiers et les moines, mais beaucoup plus proches de ceux-ci que de ceux-là. On peut aussi les comparer au clergé basilical, qu'à la même époque, on trouvait près de Saint-Pierre de Rome, de Saint-Laurent-hors-les-Murs, de Saint-Jean de Latran, de Sainte-Marie-Majeure, etc. (3).

Il nous est impossible de déterminer, même d'une manière approximative, combien de temps le jeune ascète demeura à Tours. Quand il quitta cette ville pour Bourges, il avait été reçu dans la cléricature.

A Bourges, pour la première fois, nous allons le trouver en rapport avec des personnages sur lesquels on possède, par ailleurs, quelques renseignements. Comme son biographe assure que son séjour dans cette ville dura environ quinze années, il vaut la peine de s'arrêter un peu à ce dernier stade de sa formation monastique.

Quoique métropole de l'Aquitaine Première, Bourges avait perdu, sous la domination romaine, le rang insigne qu'elle avait acquise à l'époque de l'indépendance (4). Sous les rois francs, elle fut assiégée, en 583, par Chilpéric,

(1) Il n'y avait, d'ailleurs, pas, à cette époque, de vœux formels de religion, tels qu'il en exista dans la suite.

(2) L. LEVILLAIN, *Étude sur l'abbaye de Saint-Denis à l'époque mérovingienne*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1925, t. LXXVI, p. 74, 49 et 50, 67-70. Les conclusions de ce savant se rapprochent plus de celles de M. VAUCELLE (*op. cit.*, p. 34 et 35) que de celles de Mgr LESNE.

(3) P. BATIFFOL, *Histoire du Bréviaire Romain*, ch. I, p. 77-86. Paris, 1911.

(4) C. JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, t. VI, p. 398, cfr t. II, p. 535.

et toute la contrée fut horriblement ravagée. Peu après, la partie de la ville qui avait été préservée de la ruine pendant la guerre, devint la proie des flammes (1).

Grégoire de Tours, qui nous raconte ces détails, vante aussi la beauté de la cathédrale de Bourges. Elle avait été consacrée à saint Étienne et l'on y vénérât une fiole de sang du premier martyr, restée, jusque dans les temps modernes, le principal joyau de la cathédrale (2).

Au moment où saint Amand arriva à Bourges, le siège épiscopal y était occupé par un saint, Austregisilus, ou Oustrille. D'après sa biographie, ce personnage avait passé plusieurs années à la cour du roi Gontran. Mais il refusa de se marier et finit par demander et obtenir son congé pour entrer dans le sacerdoce. Quand, à une date inconnue, l'évêque de Bourges Apollinaire, vint à mourir, Austregisilus fut choisi à sa place. Il siégea douze ans ; assista, en 614, au concile de Paris et mourut, le 20 mai, on ne sait exactement quelle année (3). La réputation d'Austregisilus était très grande, comme le note la biographie de saint Amand.

Cependant, dans la maison épiscopale de Bourges, se faisait remarquer, par ses vertus, un autre ecclésiastique encore, qui fut un jour le successeur d'Austregisilus, à savoir saint Sulpice II.

Sulpice est l'aîné de tous ces hommes illustres qui remplirent des fonctions considérables à la cour mérovingienne, sous Clotaire II et Dagobert I, et puis devinrent évêques. Citons Rusticus et Didier, évêques de Cahors, Dadon ou Ouen, évêque de Rouen, Éloi, évêque de Noyon. Séparés

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, VI, 31 et 39, SRM, t. I, p. 270, 271 et 278.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *op. cit.*, I, 31, SRM, t. I, p. 49 ; *In gloria martyrum*, I, 33, SRM, t. I, p. 508.

(3) DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 29. La *Vita* de ce saint est publiée dans SRM, t. IV, p. 191-200. M. B. KRUSCH, à l'encontre de ses prédécesseurs qui la croyaient contemporaine, l'attribue à l'époque carolingienne,

par leurs fonctions ecclésiastiques, ils restèrent unis, comme nous le prouvent quelques pièces conservées de leur correspondance (1).

Sulpice, en particulier, avait été nommé « abbé de la chapelle royale », sous Clotaire II (2). La *Vita Amandi* est seule à nous apprendre qu'il remplit aussi, sous l'évêque Austregisilus, les fonctions d'archidiacre. Ce titre faisait de lui une sorte de vicaire général, le représentant de l'évêque dans l'administration et le gardien de la discipline ecclésiastique ; il lui confiait aussi la formation du jeune clergé (3).

Saint Sulpice qui, comme nous l'avons dit, succéda à Austregisilus sur le siège de Bourges, est mentionné la première fois, comme évêque, au concile de Clichy de 626-627. Il vécut fort âgé et mourut, en 646. Sa biographie, écrite entre 647 et 671, est très laconique ; elle contient pourtant des détails intéressants (4). Sulpice se fit remarquer par sa grande charité. Il sollicita de Clovis II la suppression d'un impôt établi par Dagobert I et qui pesait lourdement sur le peuple de Bourges (5).

Tels furent les deux ecclésiastiques qui reçurent saint Amand, à Bourges. Ce devait être au plus tard vers 614 (6), sans doute dans les dix premières années du VII^e siècle.

Même après la naissance du monachisme, le genre de vie de l'anachorète continua à jouir d'une grande vogue.

(1) SRM, t. IV, p. 364-371. VACANDARD, *Vie de S. Ouen*, p. 38-40 ; 232-234.

(2) VACANDARD, *op. cit.*, p. 37.

(3) *Ibidem*, p. 102 et 103. Voir ABBÉ FERRÉ, *Vie de S. Sulpice le Bon*, p. 55-71. Paris, 1919. (Ouvrage dont les affirmations doivent être contrôlées). M. KRUSCH, SRM, t. IV, p. 364, ne nie pas absolument que Sulpice ait été archidiacre de Bourges, avant de devenir évêque, bien que ce fait ne soit pas mentionné dans la *Vita Sulpitii*. Il écrit en note : « Sulpicium a primaevs annis clero Biturigo adscriptum esse parum verisimile est neque vitae Austregisili (c. 8) auctoritatem tribuam ubi « Sulpicius diaconus, qui eius postea successor fuit », commemoratur ».

(4) SRM, t. IV, p. 364-371 (préface critique), p. 371-380 (édition des recensions de la *Vita*).

(5) *Vita Sulpitii*, c. 6, SRM, t. IV, p. 375-377.

(6) Cfr *infra*, appendice I : Chronologie de saint Amand.

Beaucoup de cénobites mêmes désiraient ardemment le goûter, au moins pour un temps, lorsqu'ils avaient été longuement éprouvés dans les exercices de la communauté. Il suffit de se souvenir de la manière dont saint Benoît s'exprime, à ce sujet, dans le deuxième chapitre de sa règle.

Comme les anachorètes, les reclus vivaient seuls, mais ils se faisaient de plus séparer du monde extérieur par une muraille. Au VI^e siècle, en Gaule, ils paraissent avoir été nombreux, et leur genre de vie offre plus de particularités intéressantes que celle des ermites (1).

La pratique de la réclusion variait fort, d'après les lieux et les individus. Souvent, l'ascète, se faisait enfermer dans l'enceinte d'un monastère. Il restait, alors, sous la conduite de l'abbé (2). Ce ne fut pas le cas de saint Amand, au moins, à en croire son plus ancien biographe.

D'après cet auteur, Austregisilus et Sulpice entreprirent la construction d'une cellule pour Amand *in superiori civitatis muro iuxta ecclesiam*. Bourges est une des villes qui a le mieux conservé son enceinte gallo-romaine. On en retrouve des vestiges dans les cours et les massifs de constructions. Elle passe, notamment, à l'Est, sous le chœur de la cathédrale (3), qui a succédé à la basilique louée par Grégoire de Tours. La cellule de saint Amand se trouvait donc sur le mur oriental, adossée à l'église Saint-Etienne.

Par dévotion peut-être au premier martyr, par attachement personnel aux deux saints de Bourges, l'évêque et son archidiacre, et par désir de se soumettre à leur direction, Amand avait donc choisi, comme endroit de réclusion, la cathédrale plutôt qu'un des monastères de la ville. Pour exécuter son dessein, il avait dû, sans doute, obtenir l'assentiment d'Austregisilus ou de son délégué, Sulpice. Divers synodes, en effet, interdisaient au moine de s'établir en dehors de son monastère (4).

(1) DOM BESSE, *Les Moines de l'ancienne France*, p. 214.

(2) *Ibidem*, p. 406.

(3) FERRÉ, *op. cit.*, p. 107 et les ouvrages cités par cet auteur.

(4) C. 22, MGH, *Concilia I, Concilia Merovingica*, ed. F. MAASSEN, p. 7, Cfr supra p. 87.

Amand tint, sans doute, en choisissant ce genre de vie, à imiter quelques reclus célèbres. Grégoire de Tours nous en cite plusieurs. Ainsi, cet ascète Hospitius qui vivait, à Nice, dans une tour, le corps chargé de chaînes, et revêtu d'un cilice. Des Lombards envahisseurs le trouvèrent en cet état, en 574. N'ayant pu découvrir de porte à sa demeure, ils y entrèrent par le toit (1). S. Eparchius († 581) demeura en réclusion à Angoulême, pendant 44 ans (2). Un certain Jean, d'origine bretonne, s'était fait construire une cellule, à Chânon, devant l'église. Il y avait planté des lauriers et, sous leur ombrage, il lisait ou écrivait (3).

L'évêque de Tours parle également d'une recluse et nous raconte comment elle fut murée. Dans le monastère de Poitiers, où s'était retirée la reine Radegonde, il y avait une moniale qui demanda et obtint la faveur de la réclusion. « Les vierges se réunirent ; et chantant, en chœur, des psaumes, les lampes allumées, la bienheureuse Radegonde tenant la main de la recluse, celle-ci fut conduite à la cellule. Elle dit adieu à toutes ; elle les embrassa ; et puis, elle fut enfermée. L'ouverture par laquelle elle était entrée ayant été murée, elle vague maintenant, en cet endroit, à l'oraison et à la lecture » (4).

Ainsi, Amand n'innovait pas. Dans le passage de sa première biographie, qui nous raconte, d'ailleurs en très peu de mots et en termes d'une grande banalité, la vie qu'il mena dans sa cellule de Bourges, on retrouve l'écho de certains chapitres de Grégoire de Tours (5). « Il demeura, de longs jours dans cette cellule, pour l'amour de la vie éternelle. Vêtu d'un cilice, couvert de cendres, broyé par les jeûnes et la faim, il se contentait de pain d'orge et de très peu d'eau... Il s'abstint tout à fait de vin et de bière...

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, VI, 6. SRM, t. I, p. 249-253.

(2) *Ibidem*, VI, 8, SRM, t. I, p. 253-254.

(3) GRÉGOIRE DE TOURS, *In gloria confessorum*, 23, SRM, t. II, p. 762-763.

(4) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, VI, 29, SRM, t. II, p. 267-268.

(5) Voir p. ex. *ibidem*, V, 10. *ibidem*, p. 199.

Il servit Dieu, dans cette solitude, environ quinze ans ». Comme les autres reclus, il partageait sans doute son temps entre la prière, la lecture et le travail manuel. Peut-être, faut-il ajouter aux inconvénients provenant de ses austérités, celles qui lui furent causées par le climat, alors fort insalubre, de la région. Les ruisseaux qui unissent leurs eaux aux portes de Bourges, forment, autour de la ville, une zone de terrains à demi-noyés, fort utiles jadis pour la défense de la place, mais aussi fort propices aux fièvres.

A en croire un auteur récent, Amand aurait fait la connaissance, à Bourges, d'un autre saint qui, né comme lui en Aquitaine, devait comme lui, évangéliser le nord de la Belgique actuelle. Il s'agit de saint Remacle (1). Malheureusement, cette affirmation n'est pas assez prouvée. Hériger de Liège, dans sa biographie de saint Remacle, composée de 972 à 980, raconte bien que l'éducation de ce saint fut confiée à saint Sulpice (2). Mais ce détail, qui ne se trouve nulle part auparavant, n'est sans doute qu'une déduction du fait, rapporté aussi par Hériger, que plusieurs églises du diocèse de Maastricht furent consacrées à saint Sulpice par saint Remacle, devenu évêque (3). D'ailleurs même si Remacle a été disciple de Sulpice, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il le fût en même temps que saint Amand. La chose n'est pas impossible. On ne peut dire davantage.

(1) FERRÉ, *op. cit.*, p. 133.

(2) *Vita Remacii*, 2^a, dans les *Gesta pontificum Tungrensium*, c. 42, MGH, SS, t. VII, p. 181.

(3) *Ibidem*.

CHAPITRE II

Voyage de saint Amand à Rome Sa vocation apostolique

SOMMAIRE

Saint Servais à Rome. — Les pèlerinages au tombeau de S. Pierre, à l'époque mérovingienne. — Saint Ouen. — Lettres de recommandation. — Le séjour à Rome. — Vocation apostolique de saint Amand. — Son attachement au Siègè romain. — Rome et les missionnaires irlandais et anglo-saxons. — Églises dédiées à S. Pierre par saint Amand. — Ses relations cordiales avec le pape saint Martin. — Saint Pierre ou le pape ? — Le second voyage à Rome. — Légendes rapportées par Hériger. — Amand et Humbert de Maroilles. — Amand, bibliothécaire de la cour pontificale.

L'histoire ecclésiastique de la Belgique s'ouvre, pour ainsi dire, par le voyage à Rome d'un évêque. Elle nous le raconte, d'après Grégoire de Tours, qui écrivait trois siècles plus tard et empruntait son récit à la tradition orale (1).

Un bruit inquiétant se répand en Gaule. Les Huns préparent une formidable expédition dans ce pays. Aravatus de Tongres se met alors en route pour Rome. Il va demander au Prince des apôtres, pour lui-même et pour ses ouailles, l'éloignement du fléau. Ses larmes, ses prières, ses austérités ne lui obtiennent qu'à moitié la faveur implorée. Un jour, saint Pierre lui apparaît et lui révèle que Dieu, dans sa sagesse, sanctionne les projets des Huns, mais que, dans sa miséricorde, il lui épargnera le spectacle de leurs déprédations.

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Franc.*, II, 5, SRM, t. V, p. 66 et 67.

Aravatus n'est autre que saint Servais, le premier évêque de Tongres (1). A la place des Huns, il faudrait, sans doute, des Vandales, dans le récit de Grégoire de Tours. Ces deux corrections faites, l'anecdote vaut d'être retenue, malgré son caractère fort légendaire.

Vers 620, saint Amand, à son tour, part pour la Ville Éternelle, mais dans des circonstances bien différentes. Il n'a encore aucun lien avec son futur champ d'apostolat, celui qu'enseménça saint Servais, au iv^e siècle, c'est-à-dire les régions qui forment aujourd'hui la Belgique. Il ne connaît pas encore, comme les connaît Servais, les sollicitudes du pasteur pour son troupeau en péril. Il n'est qu'un simple moine. Dans ce voyage au-delà des monts, il n'a en vue que la satisfaction de sa piété personnelle.

Et cependant, c'est ce pèlerinage qui va décider de son avenir. Aussi bien occupe-t-il une place autrement importante que celui de saint Servais dans l'histoire religieuse de la Belgique.

Assez rares, aux deux premiers siècles de l'ère mérovin-gienne, les voyages à Rome se multiplièrent après la conversion de l'Angleterre et, plus spécialement, à partir des vingt dernières années du vii^e siècle, sous l'influence des moines anglo-saxons. Les fidèles, les prêtres, les évêques ne vont pas, en général, demander des directions au pape, mais des grâces ou des miracles à saint Pierre, et des reliques aux églises de la Ville Éternelle (2). Saint Grégoire de Tours expédie à Rome son diacre, Agiulfus, pour qu'il s'y pourvoie de reliques (3). Un évêque contemporain de saint Amand, saint Ouen, quoique épuisé par la vieillesse, nous dit son biographe, affronte les hauteurs neigeuses des

(1) G. KURTH, Le pseudo-Aravatus, dans les *Études franques*, t. I, p. 139-159 (surtout p. 147).

(2) J. ZETTINGER, *Die Berichte über Rompilger aus dem Frankenreiche bis zum Jahre 800*. Il arrive à cet auteur, dont l'étude est cependant fort bien conduite, d'utiliser des biographies peu sûres.

(3) *Hist. Franc.*, X, 1 et *Vitae Patrum*, VIII, 6. SRM, t. I. p. 406 et 696.

Alpes, rassasie sa dévotion et rentre enfin en Gaule « avec les reliques de beaucoup de saints » (1).

Les pèlerins ont soin de se munir, pour le voyage, d'une lettre de recommandation.

Le poète Venantius Fortunatus en a même composé en vers (2). Le recueil des formules de Marculf nous a conservé un type de sauf-conduit royal adressé au pape, aux évêques, abbés, rois, patrices, ducs, comtes et à tous les fidèles. On confiait à leur piété et à leur générosité un pèlerin que l'on déclarait n'être pas guidé, comme le plus grand nombre, par le goût des aventures, mais par l'amour de Dieu et le désir de faire ses dévotions aux Lieux-Saints (3). Amand ne partit probablement pas sans un texte de ce genre.

Il se mit en route avec un seul compagnon.

On nous le représente cheminant par des sentiers affreux. « Il arriva enfin à Rome, et là, rassasiant son saint désir, baisant avec ardeur les seuils des églises des saints apôtres, il visitait, pendant le jour, les églises de la ville, et, la nuit, il revenait à la basilique Saint-Pierre.

Voici maintenant la vision d'Amand.

« Un jour, comme le soir approchait, bien que les gardiens n'aient point manqué à leur office et aient fait sortir du sanctuaire tous les fidèles, l'homme de Dieu, Amand, parvint à y rester seul. Il voulait, par dévotion, y veiller toute la nuit. Mais un des marguilliers l'y découvrit. Il alla jusqu'à le jeter hors de l'église, après l'avoir traité avec mépris et insulté. Amand s'assit sur les degrés, aux portes de la basilique. Tandis qu'il s'y trouvait, perdu dans son

(1) *Vita Audoini*, 6-10, SRM, t. V, p. 559 et 560; VACANDARD, *Vie de S. Ouen*, p. 243-245.

(2) ZETTINGER, *op. cit.*, p. 17.

(3) *Formula Marculfi*, II, 49, MGH, *Formulae*, (éd. K. ZEUMER, p. 104 et 105). Cf. ZETTINGER, *op. cit.*, p. 44; sur cette source, voir L. LEVILLAIN, *Le formulaire de Marculf et la critique moderne*, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 1923, t. LXXXIV, p. 21 s.

extase, saint Pierre lui apparut tout à coup. Il lui adressa la parole avec bonté et douceur et lui donna l'ordre de retourner en Gaule pour y exercer la prédication. Cette vision remplit le pèlerin de joie. Après avoir reçu la bénédiction de l'apôtre et s'être pourvu de reliques, il regagna heureusement son pays (1) ».

Plusieurs détails de ce récit sont discutables et négligeables. Un fait nous y paraît admissible et important. La vocation missionnaire d'Amand est née sur le tombeau de saint Pierre.

On a voulu contester cela même. On a traité de sornettes tout ce récit. On a dénoncé ses emprunts à des récits de voyages à Rome composés par les biographes de saint Ouen et de saint Boniface (2). Ces objections ne paraissent pas aussi sérieuses qu'on l'a prétendu (3).

Une simple imitation verbale, réduite, d'ailleurs, à sept ou huit mots empruntés à la Vie de Saint Ouen, n'empêcherait pas l'exactitude foncière du passage transcrit plus haut. Mais nous pouvons faire valoir, en sa faveur, des indices positifs.

Un des traits caractéristiques de saint Amand, ce fut son attachement au siège romain. M. KRUSCH, l'éditeur de l'ancienne biographie du saint, le reconnaît. Et cependant, il ne voit dans cette pièce qu'une composition de l'époque carolingienne ; il rejette les voyages de saint Amand à Rome, comme des vulgaires imitations de voyages de saint Boniface, dans la première moitié du VIII^e siècle.

« Amand, écrit M. KRUSCH, aima le Siège romain avec une ardeur telle qu'on rencontre à peine un seul homme, à cette époque, qui lui soit comparable sous ce rapport (4) ». L'appréciation est juste. Elle mérite d'être épinglée.

(1) VA¹, c. 6, 7, SRM, t. V, p. 433-434.

(2) SRM, t. V, p. 403.

(3) Il faut compléter ce que nous disons ici par ce que nous avons déjà dit sur le même sujet dans l'introduction critique, p. 12, 13, 20-23.

(4) SRM, t. V, p. 395 ; et A. HAUCK : « Ce qui le distingue de ceux qui ont la même manière de voir que lui, ce fut sa vénération pour Rome ». (*Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I. p. 302).

A en juger par les rares documents qui nous restent, les mérovingiens entretenirent, en général, avec les souverains pontifes, des relations beaucoup moins suivies que les carolingiens(1). Et, de leur côté, les missionnaires irlandais, évangélisateurs de nos régions, ne paraissent pas avoir placé leurs entreprises apostoliques sous le patronage du Saint-Siège. Il est inutile d'ajouter qu'ils respectaient les papes, les aimaient et recouraient à leurs conseils, à l'occasion (2).

La conquête de l'Angleterre au christianisme, sur l'initiative de Grégoire le Grand et sous sa direction générale; fut la première campagne apostolique de grand style que Rome entreprit en dehors de l'Italie. Aussi, lorsque les moines anglo-saxons, en particulier les plus célèbres d'entre eux, Willibrord et Winfried ou Boniface, commencèrent leurs expéditions missionnaires sur le continent, c'est de Rome qu'ils sollicitèrent leur plan d'action. C'est avec Rome, plus encore qu'avec leur pays d'origine, que nous les trouvons en rapport.

L'activité de saint Amand est antérieure à celle de Willibrord et de Boniface. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ainsi que nous devons le répéter souvent dans ce livre, l'apôtre de la Belgique, subit, de parti pris, et sans chercher aucunement à s'y dérober, l'influence des principes du monachisme irlandais, comme celle des exemples ascétiques et des exemples apostoliques donnés au monde par saint Colomban.

Et cependant son attitude vis-à-vis de Rome le rapproche plus des missionnaires anglo-saxons que des missionnaires irlandais.

Parmi les titulaires des églises monastiques, à l'époque mérovingienne, il n'en est pas dont le nom revienne plus

(1) Cfr surtout, à ce sujet, M. VAES, *La papauté et l'église franque à l'époque de Grégoire le Grand*, dans la RHE, 1905, t. VI, p. 537 s., 557 s. et DUCHESNE, *L'Église au VI^e siècle*, p. 531 s.

(2) Saint Colomban par exemple, cfr *infra*, ch. VIII, § 8.

souvent que celui du Prince des apôtres (1). Mais chez Amand, on remarque plus qu'une préférence à l'égard de saint Pierre. Il semble ne pas vouloir d'autre patron pour ses églises. Elnone, Gand, Anvers, Marchienne, Leuze, Renaix, Barisis-au-Bois, bref toutes celles que nous pouvons lui attribuer, ont reçu saint Pierre pour titulaire (2).

Comme Boniface le fera si souvent auprès de Grégoire II et de Grégoire III, Amand demande à Rome des consultations. De la correspondance qui s'échangea, sans doute, entre lui et les souverains pontifes, une pièce seulement nous reste, une longue lettre du pape Martin I (649-655). C'est là une réponse. Son ton suppose qu'entre le saint pape et le saint évêque il existait des relations cordiales. Alors évêque de Maastricht, Amand a voulu ouvrir son cœur au pontife suprême, il lui a confié son dessein de renoncer à son diocèse. Martin le console, le réconforte, lui prêche la persévérance. Ce n'est pas tout. Le chef du diocèse a soumis au chef de l'Église le cas de prêtres prévaricateurs, il a sollicité de lui une décision sur la pénitence à leur imposer. Martin lui rappelle les canons disciplinaires qui font loi en cette matière délicate (3).

Comment s'explique donc cet amour spécial de saint Amand pour Rome? Son biographe, écrivant vers 725, capable de recueillir les principaux épisodes de cette carrière extraordinaire, qui vivaient encore dans les mémoires, nous en donne une raison qui n'a rien en elle-même d'inadmissible : Amand doit à un pèlerinage dans la Ville Éternelle sa vocation d'apôtre.

Le voyage d'Amand se place, d'après notre chronologie, sous le pontificat de Boniface V (619-625). Un auteur alle-

(1) DOM BESSE, *Les moines de l'ancienne France*, p. 326.

(2) Pour Elnone, VA², c. VI, SRM, t. V, p. 472. Pour Gand, où les deux églises de Blandigny et de Saint-Bavon furent d'abord consacrées aux S.S. Pierre et Paul, *cfr infra*, ch. VIII, § 3 ; pour Anvers, SRM, t. V, p. 396 ; pour Marchienne, Leuze, Renaix, Barisis-au-Bois, voir plus bas, ch. VIII, § 4 et 5.

(3) Voir plus bas, ch. V, § 6 et 7.

mand le rattache plutôt à celui d'Honorius I (625-638). Il pourrait n'avoir pas tort. Mais l'on goûtera moins les lignes suivantes (1) : « Honorius I (625-638) occupait le siège de saint Pierre. Celui-ci, comme son grand prédécesseur, Grégoire I, et comme le prédécesseur d'Honorius lui-même, s'occupa particulièrement de l'œuvre des missions ; nous le remarquerons à ses soucis pour l'achèvement de la conversion des Anglo-Saxons. Aussi reçut-il aimablement saint Amand, s'informa-t-il auprès de lui de la situation religieuse en Gaule, et l'exhorta-t-il à travailler, lui aussi, à la propagation de la foi. Les désirs du pape correspondaient au zèle de notre saint. Gratifié de reliques et de la bénédiction du pape (2), il se hâta de retourner en Gaule. Que les choses se sont réellement passées ainsi, la suite du récit le prouve. Saint Amand ne retourna plus en Aquitaine, mais se dirigea vers la cour du roi. Il fut bientôt consacré évêque et commença à prêcher l'évangile ». Sous la plume d'un auteur qui ne manque pas de critique, ces affirmations étonneront. Rien, en effet, ne dénote, à ce moment-là, l'influence d'un pape sur saint Amand. On peut bien croire qu'il ne fit pas un séjour à Rome sans y être reçu par le souverain pontife. Mais sa vocation lui vint de saint Pierre : telle est l'affirmation de son biographe. Comme elle cadre mieux avec l'époque à laquelle elle se rapporte et comme elle ne nous retrace pas les rapports entre Amand et les papes d'après le type des biographies de saint Boniface et des missionnaires du VIII^e siècle, il importe de s'y tenir (3).

L'ancien biographe d'Amand connaît un second voyage à Rome du saint missionnaire. Mais il est absolument incapable de le situer chronologiquement et n'y rattache que deux anecdotes sans importance (4).

(1) ZETTINGER, *op. cit.*, p. 32.

(2) Le texte de la VA¹, traduit tout entier ici, porte « accepta benedictione apostoli ». *Apostolus* ne signifie pas : pape.

(3) Voir notre introduction critique, p. 20-23.

(4) VA¹, c. 10, 11, 12. SRM, t. V, p. 435 et 436.

« Ceci non plus ne doit pas être passé sous silence », nous dit-il. « Le même homme de Dieu, Amand, revenait de Rome pour la seconde fois. Étant monté sur le bateau, il parvint à Civitta-Vecchia. Une nuit, tandis que, suivant sa coutume, il vaquait seul à l'oraison, l'esprit immonde saisit par la main un serviteur et l'entraîna jusqu'à la mer avec le dessein de l'y noyer. Le malheureux captif se mit à crier de toutes ses forces, disant : « Christ, aide-moi ; Christ, aide-moi ! ». Mais le malin esprit répondit au serviteur, en l'injuriant : « Quel est ce Christ ? » Et comme l'infortuné, toujours aux étreintes du diable, se taisait, saint Amand prit la parole : dis-lui, ô mon fils : « Le Christ, fils du Dieu vivant, le crucifié ». Et aussitôt, la voix d'Amand fit évanouir l'ennemi, comme une fumée.

Peu après, il naviguait en pleine mer et annonçait aux matelots la parole de Dieu. Soudain, apparut un poisson d'une grandeur extraordinaire. Les matelots jetèrent le filet à la mer et parvinrent à le capturer. Et comme ils mangeaient et se réjouissaient avec beaucoup de bruit, tout à coup s'éleva une tempête inattendue. Leur joie se changea en crainte. Ils commencèrent à jeter à l'eau tout ce qu'ils avaient sur le navire, les aliments, les bagages, et même des pièces de l'équipement du vaisseau. Ils travaillaient de tout leur pouvoir afin de toucher la terre. Mais ils ne parvenaient pas à aller de l'avant. Le navire, secoué, était jeté de-ci de-là par les flots. Tous avaient perdu l'espérance d'échapper au naufrage. Alors, les matelots recoururent au serviteur de Dieu, Amand, lui demandant d'implorer le Seigneur, afin que sa prière les délivrât de cet imminent danger. L'homme de Dieu les reconforta doucement. Il les exhorta à avoir confiance et les engagea à s'en remettre à la miséricorde de Dieu. Les matelots, cependant, fatigués par un travail trop rude, s'étendaient un peu partout et s'endormaient. Mais lui, assis sur la poupe, reposait.

Tout à coup lui apparut saint Pierre, qui passait à l'arrière du navire. Il se mit à l'exhorter, lui parlant avec

douceur : « Ne crains pas, Amand, tu ne périras pas, ni ceux qui t'accompagnent ». Et bientôt, à la parole de Pierre, la tempête s'apaisa et une grande tranquillité fut rendue à la mer. Le matin, tous ceux qui étaient sur le navire avec l'homme de Dieu parvinrent à terre, sains et saufs. »

On retiendra surtout de ce second voyage à Rome la nouvelle mention de saint Pierre. La dévotion de saint Amand au Prince des apôtres nous est donc attestée par la tradition. Mais, nous l'avons vu, elle ressort surtout de documents plus sûrs en eux-mêmes et relatifs, par exemple, aux églises qu'il édifia.

L'imagination populaire ou celle des hagiographes s'exerça naturellement sur les deux voyages d'Amand à Rome. D'après le témoignage, plus que suspect, d'un prêtre, nommé Sarabert, Heriger rapporte que le second eut lieu au temps du pape Martin ; que son but était d'obtenir du souverain pontife des collaborateurs pour la conversion de la Belgique ; que saint Amand revint, en effet, de Rome avec une bande de missionnaires. Il cite même les noms de quatre d'entre eux : deux hommes : Landoald et Amand, et deux femmes : Vincienne et Adeltrude.

Voici mieux encore. Philippe de l'Aumône parle d'un troisième voyage à Rome. Il ne l'a pas inventé, mais l'a trouvé dans une de ses sources, la biographie peu ancienne de saint Humbert de Maroilles. Amand, accompagné d'un certain Nicaise, se met en route pour Rome et fait escale à Maroilles (1). Il persuade Humbert de les accompagner. Les pèlerins ont le malheur de perdre, en route, l'âne qui portait leurs bagages. Un ours l'a dévoré. Cependant, revenu à de meilleurs sentiments, le fauve consent à remplacer sa victime. Amand, Humbert et Nicaise vont entrer à Rome, dans cette compagnie. Mais le pape, prévenu à temps par un ange, les fait prier de renoncer à ce projet,

(1) Arrond. d'Avesnes, départ. du Nord.

afin de ne pas provoquer de panique dans la Ville Éternelle (1).

Enfin, quelques auteurs ont fait de saint Amand, qui ne fut qu'un missionnaire, un préfet de bibliothèque, et de la bibliothèque pontificale. Il nous est resté, en effet, un privilège délivré par le pape saint Martin à l'abbaye d'Elnone, « donné par la main d'Amand bibliothécaire du Saint-Siège apostolique » (2). Il n'est pas besoin d'ajouter que cette bulle est fausse. Peut-être eut-on l'idée de lui décerner ce titre parce que, dans une lettre au pape saint Martin, Amand l'avait prié de lui envoyer certains livres (3).

(1) Voir plus bas, ch. X, § 5.

(2) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 819.

(3) Voir plus bas, ch. V, § 6.

CHAPITRE III

Apostolat de saint Amand dans les vallées de l'Escaut et de la Lys

SOMMAIRE

§ I. *Amand évêque-missionnaire.*

Clotaire II. — Amand, évêque-missionnaire (Il l'est devenu avant 630). — Anniversaire de l'ordination épiscopale d'Amand à Elnone, le 26 octobre. — Une suggestion de Philippe de l'Aumône. — L'Irlande, saint Colomban et les évêques sans diocèse fixe. — Saint Amand, premier évêque-missionnaire de la Gaule.

§ II. *Carrière apostolique de saint Amand.*

Ardeur et mobilité de son zèle. — Sa nature aventureuse. — Ses voyages. — Influence des Irlandais. — Amand, apôtre des vallées de l'Escaut et de la Lys.

§ III. *Elnone.*

L'Elnon et sa région, la Pévèle. — Situation favorable d'Elnone. — Cours d'eau et routes. — La colonisation franque. — Fondation d'Elnone sous Dagobert I. — Actes diplomatiques faux et authentiques.

§ IV. *Évêchés et paganisme dans la Belgique occidentale.*

Peuplades germaniques habitant le nord de la Belgique seconde. — Premiers apôtres de ces régions. — L'évêché de Cambrai. — Les invasions, au début du v^{me} siècle. — Disparition du christianisme. — Saint Remi, saint Vaast et saint Eleuthère. — Saint Géry, saint Omer et saint Acharius. — Évêchés de Cambrai-Arras, de Noyon-Tournai et de Théroutanne. — Le paganisme dans le nord de la Belgique seconde, vers le début du vii^{me} siècle.

§ V. *Évangélisation du pays de Gand.*

Date approximative de cette évangélisation. — L'apostolat de saint Amand est antérieur à celui de saint Eloi. — Les prédécesseurs de saint Amand. — Le pagus *Gandao*. — Amand et l'évêque Acharius.

— La contrainte royale. — Dagobert et les baptêmes forcés des Juifs. — Accueil hostile réservé au Saint. — Apostolat auprès des prisonniers de guerre. — Le comte de Gand et le miracle du pendu. — Conversion des Gantois. — Culte de saint Amand au diocèse de Gand.

§ VI. *Compagnons et méthode d'apostolat de saint Amand.*

Amand et « ses frères spirituels ». — Monastères, centres d'apostolat. — Moines isolés exerçant le saint ministère. — Anciens captifs devenus missionnaires. — Jonas de Bobbio. — L'évangélisation et les propriétaires fonciers. — Défaut de formation spéciale des missionnaires et d'organisation centrale du travail. — Divers moyens d'action. — La méthode. — Conversions par grandes masses. — Le catéchuménat. — La destruction des idoles. — Monastères et églises édifiés à leur place. — Le miracle de Beauvais. — Culte des arbres. — Autres superstitions. — Un sermon moral de saint Eloi.

§ VII. *Amand et Dagobert I.*

Dagobert, le principal protecteur de saint Amand. — Légendes nées de ces relations. — Saint Amand reproche au roi ses amours illégitimes. — Exil de saint Amand. — Dans quel pays? — Détails nouveaux de nature légendaire — Rappel de saint Amand. — Baptême de Sigebert III. — L'Amen miraculeux et sa renommée. — Sigebert III.

§ VIII. *Saint Amand à Rebais.*

Dadon, fondateur de Rebais. — La consécration de l'église, d'après la biographie de saint Aile. — L'anecdote de la pierre brisée. — Amand consécrateur de l'église. — Le privilège de Rebais et la signature de saint Amand. — Son culte à Rebais.

§ I. Amand évêque missionnaire

En l'année 613, après plus d'un demi-siècle de guerre civile, après le supplice barbare infligé à la reine Brunehaut, Clotaire II, le fils de Chilpéric et de Frédégonde, fut proclamé seul roi des Francs. Cette unification rendit, pour quelque vingt-cinq ans, à la monarchie le prestige dont elle avait joui sous Clovis; mais elle n'empêcha pas l'aristocratie religieuse et laïque de prendre une influence dominante dans le gouvernement du pays. L'édit du 18 octobre 614 assura la liberté des élections épiscopales, fixa les devoirs des fonctionnaires, détermina les droits du souverain dans

l'administration de la justice et dans la perception des impôts. Le roi dut accorder un maire du palais à l'Austrasie, à la Bourgogne et à ces régions qui prendraient sous peu le nom de Neustrie (1).

Bien plus, en 623, il donna un roi particulier à l'Austrasie en la personne de son fils, Dagobert. Celui-ci, en 629, réunissait, sous son sceptre, tous les royaumes mérovingiens comme l'avait fait Clotaire II.

Les débuts de l'apostolat d'Amand en Gaule, se placent sous le règne de ce dernier monarque et, d'après notre système chronologique, vers 625. Le Saint devait alors compter de 35 à 40 ans (2).

Devint-il bientôt évêque, évêque-missionnaire, évêque sans siège, comme il le restera presque toute sa vie? Son biographe répond affirmativement. Après avoir raconté le premier voyage à Rome, il ajoute : « Et ensuite, après peu de jours, Amand, forcé par le roi et les évêques, fut consacré évêque, et, ayant reçu les honneurs du pontificat, il se mit à prêcher l'Évangile aux païens » (3).

Que penser de cette assertion?

Sous un acte diplomatique de 637 ou 638, la charte de fondation de l'abbaye de Rebais, nous trouvons, parmi beaucoup d'autres souscriptions, celle de saint Amand. Son nom y figure, avec le titre d'évêque (4). Il l'était déjà peut-être en 630. Car, cette année-là, d'après son biographe, il baptisa Sigebert, fils de Dagobert. Or, un simple prêtre n'aurait pas été appelé à un tel honneur (5).

L'affirmation du vieux biographe pourrait donc être absolument conforme à la vérité. En tous les cas, elle s'en rapproche. Amand ne mourut qu'en 674 ou 675. Une qua-

(1) BAYET, etc., dans l'*Histoire de France*, de E. LAVISSE, t. II, p. 155 ss.

(2) Voir appendice I.

(3) VAI, c. 8, SRM, t. V, p. 434.

(4) Cfr *infra*, § 8.

(5) Cfr *infra*, § 7 et *supra*, p. 35 s. Ce récit du baptême de Sigebert paraît contaminé par la légende.

rantaine d'années auparavant on le trouve déjà revêtu du caractère épiscopal (1).

Sur le jour même de la consécration épiscopale de saint Amand, on était déjà fixé, à Elnone, au milieu du ix^e siècle. Milon nous apprend qu'on y célébrait, le 26 octobre, le souvenir de cette cérémonie liturgique. Mais le choix du jour ne fut-il pas arbitraire? C'est possible. On aura joint, peut-être, cette commémoration à celle de deux autres anniversaires, assignés au 26 octobre : la translation de reliques du Saint et la dédicace de la basilique dans laquelle elles reposaient (2).

Dans sa biographie de saint Amand, Philippe de l'Aumône, après avoir tracé de Clotaire II un portrait plus élogieux encore que celui qui nous est donné par le pseudo-Frédegaire (3), continue de la sorte : « La réputation, déjà fort répandue, du Bienheureux arriva jusqu'au monarque. Les glorieux personnages, Ouen et Eloi, encore séculiers, et jouissant d'une autorité considérable parmi les familiers de la cour, ne se montrèrent pas peu empressés à faire valoir les vertus du saint homme. On le manda chez le roi. Et après le recours à l'autorité pontificale, par la volonté du prince, avec le consentement des Grands, Amand fut ordonné évêque, pour prêcher, comme l'exigeait la coutume de ces temps (4) ».

Philippe de l'Aumône se représente le rôle des papes, dans les nominations épiscopales de l'époque mérovingienne, à l'instar de celui que jouaient les souverains pontifes de son temps, c'est-à-dire du xii^e siècle. Il aurait, pensons-nous, de la peine à établir, d'après des textes, que saint Amand dut son élévation à l'influence d'Eloi et d'Ouen.

(1) Il va sans dire qu'il ne faut pas attribuer beaucoup d'importance à des formules du biographe, comme celles-ci : « *Paucis post transactis diebus* » Voir AA. SS., *Februarii* t. I, p. 830, n. 77.

(2) VA², c. VI, SRM, t. V, p. 470.

(3) FRÉDEGAIRE, IV, 42, SRM, t. II, p. 142.

(4) VA³, c. 20, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 861.

Mais sa mention des conseillers ecclésiastiques de Clotaire II ne doit pas être complètement négligée. Il est fort probable, en effet, que l'un d'entre eux, et en particulier Sulpice, aumônier de la chapelle royale et évêque de Bourges au moins depuis 626-627, se souvint du pieux moine qu'il avait vu se livrer, sous ses yeux, aux exercices de la réclusion, et qu'il le recommanda avec chaleur au souverain.

Mais comment s'explique qu'aucun diocèse déterminé ne fut attribué à saint Amand? L'histoire ecclésiastique de l'Irlande va nous fournir la réponse. Dans ce dernier pays, la hiérarchie catholique n'avait pas été établie de la même manière que sur le continent. Ici, elle s'était modelée sur les cadres de l'administration civile. Là, au contraire, où il n'y avait pas eu d'occupation romaine, on comptait peu de villes et le territoire se trouvait partagé entre une multitude de clans, basés sur la communauté du sang. Après saint Patrice, l'église d'Irlande prend de plus en plus les formes d'une église monastique. Les abbayes, fort peuplées, ressemblent à une grande famille. Leurs habitants vaquent au saint ministère. A côté d'abbés, revêtus du pouvoir épiscopal et exerçant celui-ci dans l'entourage du monastère, il se rencontre des évêques, simples moines, qui parcourent le pays pour le christianiser, mais gardent leur point d'attache dans une abbaye, dont ils considèrent l'abbé comme leur supérieur (1).

A la suite de saint Colomban, les moines irlandais se répandirent sur le continent. Certains de ces « peregrini » du VII^e et du VIII^e siècle avaient déjà reçu, dans leur pays, avant de le quitter, l'onction épiscopale (2). A l'exemple de

(1) DOM GUGAUD, *Les chrétientés celtiques*, p. 74, 83-84, 215 ss; du même, *Gaelic pioneers*, p. 24, n. 1; B. KRUSCH, dans *Neues Archiv*, 1899, t. XXV, p. 131; E. LOENING, *Geschichte des deutschen Kirchenrechts*, t. II, p. 445; H. VON SCHUBERT, *Geschichte der christlichen Kirche im Frühmittelalter*, t. I, p. 206 ss.

(2) Par exemple, du temps de saint Colomban, Aidus, qui bénit l'autel de Luxeuil (MGH, *Epistolae*, t. III, p. 167). Voir *Neues Archiv*,

l'Irlande, le royaume franc voulut aussi avoir ses abbés-évêques et ses évêques-missionnaires. Saint Ermin († 737) et saint Théodulphe († 776), abbés de Lobbes (1), saint Remacle († entre 671 et 679) et saint Popolène († 692), abbés de Stavelot (2), furent des abbés-évêques. Saint Ursmer, lui, fut certainement revêtu du caractère épiscopal antérieurement à son élection à Lobbes (3).

Dans l'état, du moins, de nos connaissances, saint Amand semble avoir été le premier évêque sans résidence fixe de l'empire franc. Clotaire II avait accordé sa haute protection à saint Colomban. Dagobert, à son tour, avait favorisé la diffusion des principes monastiques irlandais (4). A la cour de ces deux rois, plusieurs grands personnages ne cachaient pas leur admiration pour le grand législateur de la vie religieuse. Ainsi, saint Éloi et saint Ouen, avant même de devenir évêques, fondaient des monastères qu'ils plaçaient sous la dépendance de Luxeuil (5). Il ne faut donc pas s'étonner que la cour mérovingienne d'alors ait fait de saint Amand, qui désirait exercer librement l'apostolat chez les païens, un évêque-missionnaire, sans diocèse fixe. Mais il importait d'insister ici sur cette nouvelle relation entre

1899, t. XXV, p. 133 ss. et A. BELLESHEIM, *Geschichte der katholischen Kirche in Irland*, t. I, p. 226-232. Mayence, 1890.

(1) WARICHEZ, *L'abbaye de Lobbes*, p. 21 ss.

(2) *Neues Archiv*, 1899, t. XXV, p. 136 ; FR. BAIN, *L'abbaye et la principauté de Stavelot*, p. 19 et 52.

(3) WARICHEZ, *op. cit.*, p. 16 ss. On distingue ces évêques-missionnaires, d'après le type irlandais, des chorévêques, qu'on rencontre en Occident, à partir du VIII^e siècle. Ces derniers sont les représentants, les coadjuteurs des évêques diocésains et jouent surtout un rôle pendant la vacance du siège. Cfr VON SCHUBERT, *Geschichte der christlichen Kirche*, t. I, p. 575 ; HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 747-749.

(4) *Neues Archiv*, 1899, t. XXV, p. 133-134 ; MARTIN, *Saint Colomban*, p. 127-128 ; HAUCK, *op. cit.*, t. I, p. 266.

(5) PARSY, *Saint Eloi*, p. 90 ss. ; VACANDARD, *Saint Ouen*, p. 61 ss. ; p. 161 ss. ; MARTIN, *op. cit.*, p. 187 ss. ; GOUGAUD, *Chrétientés celtiques*, p. 148 ss. ; HAUCK, *op. cit.*, t. I, p. 271-272.

saint Amand et saint Colomban, entre l'église de Belgique et l'église d'Irlande.

§ II. Carrière apostolique de saint Amand

Un zèle ardent, mais un zèle mobile... tel est, dans l'ancienne biographie, le trait le plus en relief du missionnaire de la Belgique. Peut-être exagère-t-elle. Comme il ne connaissait que peu de détails sur les diverses campagnes apostoliques du Saint, comme il ne possédait, à aucun degré, l'art de ménager ses transitions, le vieil auteur du VIII^e siècle transporte son héros de la mer du nord aux Alpes et aux Pyrénées, des rives de l'Escaut à celles du Danube, avec une rapidité déconcertante. Et il ne lui laisse pas plus le temps de réaliser les desseins pour lesquels il l'a mis en route que pour exécuter ses voyages.

Cependant, la multiplicité des terrains d'apostolat de saint Amand, est, nous semble-t-il, un fait indéniable. Le clerc de Noyon qui écrit sa biographie, ne brille pas par sa culture ; mais il est sincère et put s'informer sur les pérégrinations principales d'Amand. Son imprécision même dépose en sa faveur ; car la tradition orale devait ne lui fournir, sur beaucoup d'événements de la carrière du saint, que des renseignements vagues.

Amand confirme, d'ailleurs, par son testament, ce trait de son caractère, sa nature aventureuse. Presque nonagénaire, il aimera à insister sur sa vieillesse, mais plus encore sur ses travaux et sur ses courses apostoliques. « *Iam corpore fesso et multis laboribus fatigato, iam in summa senectute pene corpore praemortuo* », dira-t-il dans son testament. Mais il aura dit, plus haut : « *Proinde omnibus non habetur incognitum, qualiter nos longe lateque per universas provincias seu gentes, propter amorem Christi, seu verbo Dei adnuntiare, vel baptismum tradere, discursum habuimus* ». Il a beaucoup voyagé ; il a parcouru le monde ; il a évangélisé bien des races différentes ; il désire que personne n'en ignore.

Saint Amand nous est déjà apparu voyageur, comme moine ; il le fut encore plus, comme missionnaire.

Il commence son ministère en Gaule. Puis, son biographe nous invitera successivement à le suivre à Rome, pour son second séjour dans la Ville Éternelle ; dans le pays de Gand, qu'il convertira à force de patience ; chez les Slaves de la Carinthie, qu'il essaiera vainement d'arracher au démon ; en un lieu d'exil, dont nous ne savons pas même le nom et où il se trouve relégué pour avoir reproché au roi Dagobert la dépravation de ses mœurs ; à la cour, où il baptisera le jeune Sigebert III ; à Maastricht, dont il vient d'être nommé évêque ; à Calloo, près d'Anvers, où il prêchera l'évangile au païens ; chez les Basques, qui sont livrés « aux augures et à toutes sortes d'erreurs » ; à Elnone, dont il bâtera le monastère ; dans le midi de la Gaule, où la largesse de Childéric II lui concédera un terrain pour y établir également des religieux ; à Beauvais, enfin, où il contraindra une femme à renverser elle-même un arbre idolâtrique près duquel elle se livrait à ses dévotions. Il est bien possible, d'ailleurs, que l'énumération ne soit pas complète ; que la tradition orale ait oublié certains des champs d'action du missionnaire ; ou que son biographe n'ait pas pris la peine de signaler ceux qui ne l'intéressaient que médiocrement, parce qu'aucun miracle notable d'Amand ne s'y rattachait.

Sans parler de l'attrait qu'éprouva, sans doute, pour l'espace, cette nature ardente et indépendante, nous avons déjà marqué l'influence qui le poussa loin de sa terre natale : celle des Irlandais. Manifestement, il est hanté par le grand souvenir de Colomban ; de Colomban, qui aborde en Gaule avec douze compagnons ; qui parcourt ce pays ; qui y fonde Annegray et Luxeuil, en Bourgogne ; qui se voit condamné à l'exil par Brunehaut ; qui rêve de se lancer dans une expédition apostolique chez les Slaves ; qui passe en Italie ; qui y fonde Bobbio. *Large lateque, per universas provintias seu gentes !*

Néanmoins, Amand mérite surtout le titre d'apôtre de la

Belgique et du Nord de la France. Nous allons dire qu'il a fixé son quartier général à Elnone, sur la Scarpe, affluent de l'Escaut. Il y revient sans cesse. Il donne aux populations voisines le meilleur de son activité. Il tend plus vers le Nord que vers le Sud, parce qu'il y a plus de paganisme au Nord qu'au Sud. S'il possède une humeur aventureuse, il sait mettre le temps voulu au moins à une conquête, à celle du *Pagus* de Gand.

Au nord, sa présence se constate dans le Brabant, dans l'Ardenne, dans la Hesbaye, parmi les Frisons. Mais elle se constate plus encore dans les vallées de l'Escaut et de la Lys. Des débuts de son apostolat, vers 625, à sa nomination à l'évêché de Maastricht, en 647, il doit y avoir travaillé presque sans interruption. C'est donc là que nous chercherons tout d'abord le saint missionnaire.

§ III. Elnone

La ville de Saint-Amand-les-Eaux, dans le département du Nord, doit son nom au monastère qu'y fonda l'apôtre de la Belgique. Il en fit le centre de sa prédication. Il l'aima, comme plus tard Boniface aimera Fulda. Il y mourut, sans doute. Il n'eut pas de plus ardent désir, en ces derniers jours, que d'y reposer, au milieu de ses frères, jusqu'à la résurrection finale.

Dans les textes les plus anciens, le monastère se dénomme, non pas d'après son illustre patron, mais d'après un petit cours d'eau, l'Elnon, qui, à cet endroit, se jette dans la Scarpe. Le lit primitif de celle-ci, modifié au XVIII^e siècle, séparait, en cette partie de son tracé, les diocèses de Cambrai-Arras et de Tournai-Noyon. L'abbaye d'Elnone relevait du second.

La contrée porte le nom de *Pabula* ou de Pévèle, qui rappelle les gros paturages. Bien des fois, au cours de l'histoire, elle sera le théâtre de batailles des peuples. Il

suffira de rappeler ici Bouvines. Au XIX^e siècle, son développement industriel a été remarquable (1).

Un contemporain de saint Amand traite l'Elnon de *lenta palus*, une rivière au lent cours, parmi les marécages (2). Vers 850, Milon, vante ainsi la situation de son cher monastère :

*Locus est de flumine dictus,
Quod recipit largoque sinu Scarb purior effert.
Qui fonte ex gemine, Jordanis more, meantes
Dulcia commixtis coniungunt basia labris,
Quo tumultum retinet Sanctus virtutibus auctum.
Qui locis immenso decoratus honore nitescit :
Pax ibidem, pietas, bonitas, concordia pollet
Spesque, fides, fraternus amor, dilectio summa...
O locus ! o felix fecundo germine cespes,
Cunctis macte bonis, aeterna in saecula salve.
Veste, ove, messe, bove, alite, melle, ape, flumine, pisce,
Glande, sue, flore, fronde, imbre, gramine, vite,
Omnibus his pollens tali moderante colono,
Omnibus his renitens hoc fecundante patrono (3).*

A partir de l'époque carolingienne et pendant tout le moyen âge, Elnone se trouvera placé aux confins des deux royaumes, germanique et français. Philippe de l'Aumône, fait valoir cette situation privilégiée (4). On ne s'étonnera

(1) L. VANDERKINDERE, *La formation territoriale des principautés belges*, t. I, 2, p. 282; LONGNON, *Atlas historique de la France*, Pl. VIII; WARICHEZ, *Origines de l'église de Tournai*, p. 96 ; le même, dans les *Collationes dioecesis Tornacensis*, 1924, t. XIX, p. 64, 67 et 68 (l'ancien diocèse de Tournai) ; le même, *Etat bénéficiaire de la Flandre et du Tournaisis, au temps de Philippe le Bon*, Louvain, 1910 ; V. DE COURMACEUL, *Histoire de la ville et de l'abbaye de Saint-Amand*, p. 1 ss. ; P. VIDAL DE LA BLACHE, *Tableau de la géographie de la France*, dans l'*Histoire de France* de E. LAVISSE, t. II, p. 74. Paris, 1903.

(2) *Vita Columbani, Praefatio*, SRM, t. IV, p. 62.

(3) CA, l. IV, v. 420-437, *Poetae*, t. III, p. 607-608.

(4) VA³, c. 64, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 870.

donc pas, remarque M. DESILVE, que les manuscrits d'Elnone nous aient conservé à peu près tous les anciens monuments des deux langues, à savoir la cantilène de sainte Eulalie, un passage du sermon de Jonas et le *Rythmus teutonicus de pia memoriae Hludovico rege*, en d'autres termes le *Ludwigslied* (1).

Amand dut, surtout, remarquer combien la situation d'Elnone était favorable pour ses courses apostoliques. Les cours d'eau qui arrosent le monastère permettaient au missionnaire de descendre en barque jusqu'à la mer. Le compagnon d'apostolat d'Amand, pendant trois années, Jonas de Bobbio, se représente lui-même transporté en bateau jusqu'aux rives de l'Océan, par la Scarpe, par l'Escaut et par le « lent marais de l'Elnon » (2). Mais, en vrai « peregrinus », Amand fera, sans doute, à pied, la plupart de ses voyages apostoliques (3). Les routes ne manquaient pas et, à ce point de vue encore, le monastère était heureusement placé : à savoir, à l'intérieur du polygone déterminé par les deux branches de la grande route de Bavai à Boulogne, celle qui passe par Tournai, Wervicq et Cassel, et celle qui emprunte le territoire des Atrébates, faisant communiquer l'ancien port militaire romain de Boulogne avec Bavai, par Théroutanne, Arras et Cambrai. Dans ce polygone encore, une route directe reliait Tournai à Arras et à Amiens (4).

La situation géographique d'Elnone suggère encore une autre observation. Le pays, au cœur duquel s'éleva le monastère, est, de toute la Belgique, celui qui fut colonisé le plus anciennement et le plus intensément par les Francs.

(1) *De schola Elnonensi*, p. 67.

(2) Voir plus haut, p. 116, n. 2.

(3) DOM GOUGAUD, *Gaelic pioneers*, p. 72-74.

(4) FR. CUMONT, *Comment la Belgique fut romanisée*, p. 13-15 ; LONGNON, *Atlas historique*, pl. II ; A.-G.-B. SCHAYES, *La Belgique et les Pays-Bas avant et pendant la domination romaine*, t. II, p. 437. Bruxelles, 1858 ; VIDAL DE LA BLACHE, *op. cit.*, p. 378 ss. (Sur l'importance des routes romaines du Nord).

Après une période d'invasions violentes, ces Barbares occupèrent d'abord, de 358 jusqu'aux conquêtes de Clovis, en 486, les vallées de l'Escaut et de la Lys. Agriculteurs, ils s'arrêtaient de préférence dans les contrées les plus fertiles. Au Nord de la Lys s'étendait, d'ailleurs, l'épaisse forêt d'Ypres, Roulers, Thourout, Thielt, Eecloo, et, à l'Est de l'Escaut jusqu'au Rupel, courait, du Sud au Nord, la forêt charbonnière. La colonisation des vallées de la Dendre, de la Senne et de la Dyle ne se fera que plus tard, du VI^e au VIII^e siècle, et du VII^e siècle au IX^e seulement, celle de la Flandre maritime (1).

Quand le saint fit-il choix d'Elnone pour s'y installer ? On ne le sait exactement. Mais ce fut avant la mort de Dagobert (639). Nous ne nous basons pas, pour admettre cette ancienneté, sur un diplôme de ce roi, dont la fausseté est aujourd'hui reconnue. Il ne faut pas faire plus de cas de cette bulle de Martin I (649-653) qui, sur la demande de Dagobert I et de Sigebert III, accorde différents privilèges au monastère (2).

Mais il nous est resté un diplôme du roi Charles III, le Simple, daté de 899, dans lequel ce souverain s'exprime ainsi : « En outre,... feu le roi Dagobert, à la demande du susdit pontife du Christ, Amand, pour la tranquillité des serviteurs de Dieu, demeurant à Elnone, a pris sous sa défense et accordé l'immunité à tout ce qui appartenait à ce monastère » (3). Une bulle du pape Pascal II, de 1107, rappelle également l'intervention de Dagobert en faveur d'Elnone (4). Le diplôme authentique du souverain dut disparaître, lorsque, en 882-883, l'abbaye fut pillée par les

(1) Cfr DESMAREZ, *Le problème de la colonisation franque*, p. 12, 20-29, 35.

(2) Cfr pour le premier de ces actes, PERTZ, dans les MGH, *Diplomata*, t. I, p. 160 ; pour le second, texte dans AA. SS., *Februarii* t. I, p. 819 ss. ; PL, t. LXXXVII, col. 209-212 ; et voir PH. JAFFÉ, S. LOEWENFELD, F. KALTENBRUNNER et P. EWALD, *Regesta pontificum romanorum*, t. I, n. 2073. Leipzig, 1885.

(3) DOM BOUQUET, *Recueil des historiens de la Gaule*, t. IX, p. 473-475.

(4) PL, t. LXIII, col. 211, 213 ; JAFFÉ, etc. *op. cit.*, n. 6137.

Normands (1). Mais les historiens les plus difficiles considèrent le roi Dagobert comme le premier bienfaiteur de Saint-Amand (2). C'est à lui, sans doute, que va, dans le testament, la gratitude du missionnaire. Il y mentionne ce « *locellus qui vocatur Elhonis... quem super largitate regia proprio labore visi sumus construxisse* » (3).

Il nous suffira d'avoir présenté au lecteur, dans ce paragraphe, le centre de l'apostolat de saint Amand. Nous verrons plus loin quelle fut son histoire, du vivant de son fondateur.

§ IV. Évêchés et paganisme dans la Belgique occidentale.

Les Francs Saliens ne furent pas la seule peuplade qui occupa l'ancien pays des Ménapiens, des Morins, des Nerviens et des Atrébates, la partie la plus septentrionale de la province romaine de Belgique seconde. On y signale encore des Suèves, des Frisons et des Saxons. Les Suèves n'habitaient pas, semble-t-il, un territoire nettement délimité. Les Saxons possédèrent des colonies dans le Boulonnais et colonisèrent, dans la suite, une partie de la Flandre maritime, dans les environs de Bergues, Bourbourg, Furnes. Enfin, les Frisons étaient fixés dans les régions les plus voisines du littoral de la mer du Nord, du Weser au Sincfall, près de la ville actuelle de Bruges. Mais, à côté des Saliens, les autres colons barbares ne devaient constituer que des minorités (4).

(1) Cfr *infra*, ch. X, § 2.

(2) SRM, t. V, p. 484.

(3) Cfr *infra*, ch. IX.

(4) *Vita Columbani, Praefatio*, SRM, t. IV, p. 62 (Sicambres); *Vita Eligii*, II, 3 et 8, *ibidem*, p. 696 et 700 (Suèves et Frisons). Cfr KRUSCH, *ibidem*, p. 639, 696, note 6, et G. KURTH, *La frontière linguistique*, t. I, p. 392 (Suèves), 537 (Frisons), 530-537 (Saxons); HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 300 (Frisons), et l'étude, récemment parue, de M. G. DESMAREZ, *Le problème de la colonisation franque*, p. 10 et p. 63-78. Comme VANDERKINDERE, M. DESMAREZ admet que la Flandre maritime a été colonisée par des Saxons et des Frisons.

Les contrées où nous trouvons ces peuples germaniques établis au VI^e siècle, avaient déjà reçu, antérieurement à leur arrivée, la visite de quelques évangélisateurs. On a gardé le souvenir, pour la seconde moitié du troisième siècle ou le début du quatrième, de saint Piat, à Seclin et à Tournai, de saint Eubert et de saint Chryseuil, à Lille, des saints Victorin et Fuscien, en Morinie. A vrai dire, nous ne savons, sur eux, absolument rien de certain. Dans les dernières années du IV^e siècle, saint Victrice de Rouen étendit son ministère apostolique jusqu'au pays des Morins, et, peut-être même, des Nerviens. Mais le document qui nous fait connaître cette activité, une lettre de saint Paulin de Nôle à Victrice lui-même, est trop remplie d'hyperboles pour qu'on puisse en tirer grand'chose au point de vue historique (1). Avant les invasions du V^e siècle, il paraît n'avoir existé qu'un seul évêché, celui de Cambrai, dans ces régions du Nord (2).

La grande invasion de 406 trouva celles-ci sans défense, Stilicon venait, en effet, de rappeler les légions romaines des bords du Rhin, pour les opposer à Alaric. D'après le texte bien connu de saint Jérôme, les villes d'Amiens, Tournai, Arras, et, a fortiori, la Morinie, *extremique homi-*

(1) Voir notre article : *Saint Victrice de Rouen, apôtre de la Belgica Secunda*, dans la *Revue Belge de philologie et d'histoire*, 1926, t. V, p. 71-79.

(2) On mentionne, à propos du concile de Cologne, de 346, un évêque : *Superior Nerviorum*. Ce nom est repris, sans l'indication du siège, par saint Athanase, dans la liste des adhésions recueillies, en sa faveur, après le concile de Sardique (MANSI, *Concilia*, t. II, col. 1371 ; *Apologia contra Arianos*, 50, PG, t. XXV, col. 338). Sans admettre l'authenticité des actes du concile de Cologne, la plupart des historiens, en particulier A. HARNACK et Mgr DUCHESNE, reconnaissent la valeur de la liste d'évêques, dite liste de Cologne. L'ancienne cité des Nerviens avait d'abord eu pour capitale Bavai. Cambrai la remplace, en cette qualité, dans la *Notice des Gaules* (début du V^e siècle). C. JULIAN, *Histoire de la Gaule*, t. IV, p. 530, n. 1, suppose qu'il faut traduire ici *Nervii* par Bavai, tandis que Mgr DUCHESNE, *Gestes épiscopaux*, t. III, p. 110, voit plutôt, en *Superior*, un évêque de Cambrai. En tout cas, il s'agit d'un évêque de la *Civitas Nerviorum*.

num Morini, tombèrent entre les mains des Germains, *translatæ in Germaniam* (1). Cambrai n'est pas mentionnée dans ce passage, mais elle ne tarda pas à avoir le même sort que les villes voisines (2). « Toutes les basses plaines arrosées par les grands fleuves belges, le Rhin, la Meuse et l'Escaut, échappaient à l'autorité romaine » (3). Le christianisme ne devait guère s'y être répandu, en dehors des villes, d'ailleurs très peu nombreuses. Celles-ci, ouvertes désormais aux masses compactes des Barbares, faciles à coloniser, durent garder bien peu de traces de leur première évangélisation. On ne nous parle plus de l'évêché de Cambrai. Pendant près d'un siècle, des ténèbres épaisses s'étendent sur l'histoire de notre pays.

Mais, avec Clovis, la lumière reparaît. Saint Remi, métropolitain de la province de Reims ou de la Belgique Seconde, reprend l'œuvre d'évangélisation du Nord. Il fait de Vaast, qui aurait, d'après sa *Vita*, servi de catéchiste au premier roi chrétien des Francs, un évêque d'Arras. Vers 510, une autre *civitas*, Tournai, reçoit également un évêque, Eleuthère.

Cette première organisation des évêchés ne se maintint guère ; et l'on explique d'ordinaire leur courte existence par le paganisme encore vivace de ces villes. Tournai n'avait-elle pas été la résidence des rois Saliens ? Vers 585, saint Géry devient évêque de Cambrai ; Arras se trouve réuni à Cambrai. En 626, saint Acharius est signalé comme évêque de Noyon. Tournai est réuni à Noyon. Enfin, avant 639, nous trouvons saint Ouen installé sur le siège de Thérouanne.

Tous les évêchés dont dépendra la Belgique occidentale et le Nord de la France, jusqu'en 1559, ont donc été organisés ou réorganisés aux VI^e et VII^e siècles. Saint Remi,

(1) Epistola CXXIII ad Ageruchiam, éd. HILLBERG, dans le *Corpus Script. eccles. latin.*, t. LVI, p. 92. Vienne, 1918.

(2) Cfr HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 96.

(3) G. KURTH, *Clovis*, t. I, p. 127.

d'abord, saint Acharius, de concert avec le roi Dagobert, ensuite, furent les principaux artisans de cette grande œuvre (1).

Constitués, la plupart, après la fin de la domination romaine, ces diocèses ne semblent pas avoir reçu exactement, pour limites, celles des anciennes *civitates* correspondantes.

Ainsi l'évêché de Thérouanne, formé par la réunion des deux cités romaines de Boulogne et des Morins, ne paraît pas encore avoir des frontières nettes, au VII^e siècle, au moins du côté de l'Est. A une date difficile à préciser, celle-ci se fixera à l'Yser et dans les collines qui s'élèvent autour d'Ypres. Cependant, comme les deux cités nommées plus haut, le diocèse de Thérouanne est borné, au Nord et à l'Ouest, par la mer, et au Sud par l'évêché d'Amiens, création de l'époque impériale (2).

Nous savons déjà que l'évêché de Tournai, situé à l'Est de celui de Thérouanne, se trouve réuni, en 626, à l'évêché de Noyon. Il en sera ainsi jusqu'en 1146, malgré la séparation de ces deux portions de territoire par l'évêché d'Arras. Le diocèse de Tournai proprement dit s'étendait à la région comprise entre l'Yser, à l'Ouest, la Scarpe, au Sud, l'Escaut, à l'Est, l'Escaut encore et la mer, au Nord. De nombreux conflits éclateront pour la fixation définitive de la limite septentrionale, après l'érection de l'évêché d'Utrecht, vers la fin du VII^e siècle (3).

L'évêché d'Arras restera joint à celui de Cambrai jusqu'en 1093. Deux archidiaconés y seront découpés, bien après l'époque mérovingienne : celui d'Arras, englobant des villes ou doyennés, comme Lens, Bapaume, La Bassée, Béthune,

(1) Cfr *Vita Vedastis*, SRM, t. III, p. 406 ss. ; *Vita Medardi*, c. 6, MGH, *Scriptores antiquissimi*, t. IV, 2^e partie, p. 68 ; *Vita Gaugerici*, SRM, t. III, p. 652 ss. Voir également VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 24 ss., 394 ss. ; 206 ss., 400 ss. ; WARICHEZ, *Origines de l'église de Tournai*, p. 41 ss. ; et VAN WERVEKE, *Het Bisdom Terwaan*, p. 14-23.

(2) VAN WERVEKE, *op. cit.*, p. 7-11.

(3) WARICHEZ, *op. cit.*, p. 82-104 ; R. DE SCHEPPER, dans les *Collationes Brugenses*, 1922, t. XXIV, p. 130-138.

Oudin, et celui d'Ostrevant, avec Douai et Valenciennes. Nous ne les énumérons ici que pour fournir au lecteur quelques points de repère.

Enfin, le plus vaste de ces diocèses, celui de Cambrai, était limité par les évêchés de Noyon et de Laon, au Sud, de Maastricht-Liège, à l'Est et au Nord, de Tournai et d'Arras, à l'Ouest (1).

Dans ces diocèses qu'il dut parcourir bien des fois, saint Amand rencontra-t-il des païens ? Son ancienne *Vita* répond affirmativement. Mais l'on voudrait pouvoir résoudre cette question en dehors d'elle, puisque sa rédaction n'est pas antérieure au premier quart du VIII^e siècle (2).

Groupons ici quelques témoignages.

Le plus direct est celui de Jonas de Bobbio, car, pendant trois années, ce moine aida saint Amand, à Elnone, dans ses travaux apostoliques. Nous y avons déjà fait allusion plus haut. Nous y reviendrons encore dans un des paragraphes suivants. Jonas écrit : « Le vénérable pontife Amand, établi en cet endroit (Elnone), poursuit avec le glaive de l'Évangile les antiques erreurs des Sicambres » (3).

Le même Jonas de Bobbio composa une biographie de saint Vaast. Cette œuvre n'est pas exempte de développements légendaires. Mais l'impression qu'on y recueille sur l'état du paganisme à Arras doit répondre à la réalité (4). Il s'agit, notons-le, de l'époque de Clovis.

(1) WARICHEZ, *Géographie historique des diocèses de Cambrai et de Tournai*, dans les *Collationes diocesis Tornacensis*, 1924, t. XIX, p. 59-70 ; DE RIDDER, *Notice sur la géographie ecclésiastique de la Belgique avant l'érection des nouveaux évêchés*, 1864, t. I, p. 40-44 ; J. LAENEN, *Notes sur l'organisation ecclésiastique du Brabant à l'époque de l'érection des nouveaux évêchés*, p. 5-8. Anvers, 1904.

(2) Voir surtout HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 110-122 ; E. VACANDARD, *L'Idolâtrie en Gaule, au VI^e et VII^e siècle*. Ces deux auteurs ne sont cependant pas tout à fait d'accord. D'après le second, ce n'est pas au VI^e siècle, mais dans la première moitié du VII^e siècle, qu'on vit disparaître, pour l'ensemble de la Gaule, le culte des idoles (à l'exception des parties septentrionales).

(3) Cfr *supra*, p. 117.

(4) *Vita Vedastis*, SRM, t. III, p. 406 ss. ; HAUCK, *op. cit.*, t. I, p. 113.

Arras, on s'en souvient, était une de ces villes conquises par les Germains dès les débuts du v^e siècle. Elle était tombée alors au pouvoir des Vandales. Peu après, elle devenait, comme Cambrai, une ville franque (1).

Saint Remi choisit Vaast, nous dit son biographe, afin « d'amener la nation des Francs à la grâce du baptême, peu à peu, par des instructions et des avertissements. » Le nouvel évêque se trouva, en effet, à la tête d'une population peu nombreuse et redevenue tout à fait païenne. Cependant il restait encore à Arras des traces matérielles du christianisme, à savoir une église... Mais dans quel état d'abandon ! Il ne s'y tenait plus de réunion liturgique. Les ronces s'y étaient développées, des animaux y avaient élu domicile. L'apostolat de saint Vaast dut être laborieux. Il parvint à réaliser un certain nombre de conversions. (2).

De saint Vaast, passons à saint Géry, d'Arras à Cambrai, des premières aux dernières années du vi^e siècle. La Vie de saint Géry est un document de grande valeur, presque contemporain, composé, sans aucun doute, par un clerc de Cambrai, contemporain ou à peu près (3).

Géry fut élu évêque, entre 585 et 590. A la différence de Vaast, il trouva dans sa ville épiscopale un clergé et des fidèles. Sa réception et certains autres détails de sa biographie relatifs à la fréquentation des fêtes liturgiques, prouvent que la communauté chrétienne de Cambrai n'était plus alors une minorité insignifiante. Une église, au moins, existait, dans la ville, à son arrivée. Il en fit construire une autre et la dédia à saint Médard. Or, il l'éleva à l'endroit même d'où il avait fait disparaître une idole (4).

On comptait donc encore des idolâtres à Cambrai, à la fin du vi^e siècle. Une population entièrement chrétienne

(1) KURTH, *Clovis*, t. I, p. 182 ; HAUCK, *op. cit.*, t. I, p. 96, n. 8.

(2) *Vita Vedastis*, c. 5 et 7, SRM, t. III, p. 409-411.

(3) KRUSCH, dans SRM, t. III, p. 649-652 ; du même, *Das Leben des Bischofs Gaugerich von Cambrai*, dans *Neues Archiv*, 1891, t. XVI, p. 227-234 ; DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. III, p. 110.

(4) *Vita Gaugerici*, c. 4, 5, 6, 7, 8, 13, etc. SRM, t. III, p. 653 s.

n'aurait pas souffert, en effet, en pleine ville épiscopale, une statue de divinité païenne. Dans les régions christianisées, les idoles avaient soin de se cacher au milieu de grands domaines, ou de se réfugier sur des collines isolées.

La comparaison de ces deux documents est donc suggestive. Elle nous met sous les yeux deux villes, d'importance sensiblement égale, assez proches l'une de l'autre, devenues barbares en même temps. De Clovis à Clotaire II, d'Arras, vers 520, à Cambrai, vers 590, un progrès sur le paganisme a été effectué. Mais il reste encore bien de la besogne (1).

Les détails de la biographie de saint Amand sur le paganisme ne sont donc pas pour étonner. Nous allons, d'ailleurs, voir l'apôtre déployer, d'abord, son activité dans une région plus septentrionale encore, dans une région moins civilisée par les Romains qu'Arras et Cambrai.

§ V. Évangélisation du pays de Gand

Une seule des campagnes apostoliques de saint Amand tient un peu de place dans l'œuvre de son premier biographe, à savoir l'évangélisation du pays de Gand. Encore souhaiterait-on un récit plus circonstancié et moins anecdotique que celui de ces quatre petits chapitres.

Le vieil auteur ne précise nullement quand se passèrent ces événements. Mais la mention de saint Acharius signalé, par ailleurs, comme évêque de Noyon-Tournai, en 626-627, puis en 635-637, et remplacé par saint Eloi, en 641, permet, au moins, de les situer entre les années 625 et 640. Peut-être

(1) C'est à dessein, que je ne cite pas ici la biographie de saint Omer, qui devint évêque de Théroüanne avant 639. En effet, cette pièce, qui ne remonte qu'au début du ix^e siècle, ne raconte guère que des faits merveilleux et même fabuleux. Le chapitre 5, relatif à la situation religieuse de la ville, à l'arrivée de saint Omer, ne nous apprend rien de très circonstantié ou que nous ne puissions deviner (cfr *Vita Audomari*, c. 5, SRM, t. V, p. 756).

même, y aurait-il lieu de réduire cet intervalle, en remontant jusqu'à 630 le second des termes extrêmes de l'évangélisation du *pagus* gantois(1).

Nous venons de nommer saint Éloi. Lui aussi s'occupa d'évangéliser les vallées de l'Escaut et de la Lys. D'après son biographe, il travailla à convertir les habitants de la Flandre et d'Anvers, les Frisons et les Suèves (2). Saint Amand lui avait préparé les voies.

Fut-il lui même précédé, dans ce comté franc, par quelque missionnaire ? L'ancien biographe nous confie qu'à « cause de la férocité de cette race et de l'infécondité du sol, tous les ministres du Seigneur avaient renoncé à prêcher l'Évangile, en ces lieux ». Ce renseignement n'est pas des plus sûrs. Mais il est peu probable que, vers 625, il se trouvât encore des portions du territoire, comme le pays de Gand, ayant échappé tout à fait à l'action des évêques du Nord ou à celle d'apôtres volontaires. Quoi qu'il en soit, nous ne connaissons, par son nom, aucun missionnaire de cette contrée, antérieur à saint Amand et la *Vita Amandi* est le premier texte littéraire qui mentionne la ville de Gand.

« Vers le même temps, lisons-nous dans cette biographie, comme Amand parcourait les localités et les paroisses, à cause de sa sollicitude pour les âmes, il entendit parler d'un comté situé au-delà du fleuve Escaut, et auquel l'antiquité a donné le nom de *Gandao*. Cette région se trouvait entortillée à ce point, dans les filets du diable, que ses habitants offraient leur culte à des arbres et à des morceaux de bois, au lieu de le réserver au vrai Dieu et qu'ils élevaient des temples et adoraient des idoles » (3).

(1) L'auteur de la VA¹ considère cette évangélisation comme antérieure à la naissance de Sigebert, en 630. Il ne faut cependant pas s'attacher trop à l'ordre chronologique suivi dans cette source. Pour l'autre date extrême, 625, nous tenons compte des faits suivants : 1) on ne mentionne pas *Acharius* comme évêque de Noyon avant 626 ; 2) Dagobert ne régna pas sur le territoire des Gantois, avant 625 (LONGNON, *Texte explicatif*, p. 41 ; VANDERKINDERE, *Introduction*, p. 139-140).

(2) *Vita Eligii*, II. c. 3 et 8, SRM, t. IV, p. 696 et 700.

(3) VA¹, c. 13, SRM, t. V. p. 436-437.

Le comté, ou *pagus*, de Gand, n'était pas très étendu. Il comprenait à peu près le territoire limité, au Nord, par les Quatre-Métiers ou plus exactement par le *Burggravenstroom* et le *Moervaart* ; au Sud, par la Lys et l'Escaut, entre les villes actuelles de Wetteren, d'une part, et de Deynze, de l'autre ; à l'Ouest, par le *pagus Flandrensis* (Bruges, Roulers, Iseghem, Thielt, Thourout) ; à l'Est enfin, par le *pagus Wasiae*. Cependant, le pays de Waes se trouvait peut-être encore rattaché au *pagus* de Gand, à l'époque mérovingienne (1).

Amand ne paraît pas avoir délibéré longtemps. Fougueux comme il l'était d'ordinaire, il se décida généreusement à partir, sans tarder, pour évangéliser les Gantois. La misère de ces âmes lui faisait oublier les dangers qui, sans doute, l'attendaient.

Le *pagus* de Gand relevait, au spirituel, de l'évêché de Noyon-Tournai, et le siège épiscopal était alors occupé par Acharius. D'abord, moine de Luxeuil, au temps de l'abbé Eusthasius († 629), qui succéda à saint Colomban (2), Acharius était pénétré des idées du patriarche irlandais sur le monachisme et sur l'apostolat. Ces deux hommes s'entendraient donc à merveille et il nous sera encore donné de les retrouver réunis (3).

Saint Amand alla confier à Acharius sa compassion pour les malheureux Gantois et ses projets pour les arracher au démon. Il connaissait l'influence dont cet évêque de Noyon semble avoir joui auprès de Dagobert. Il savait l'intérêt que le roi portait aux travaux des missionnaires (4). A cette époque, où des entreprises de ce genre dépendaient surtout de l'autorité royale, il ne pouvait manquer de mettre le

(1) Cfr VANDERKINDERE, *La formation territoriale*, t. I, p. 280 ; LONGNON, *Atlas*, Pl. V, et *Texte explicatif*, p. 125 et 126 ; SPRÜNER-MENCKE, *Hand-atlas*, n. 32 ; PIOT, *Les pagi*, p. 51 62.

(2) *Vita Columbani*, II, 8, SRM, t. IV, p. 123.

(3) Cfr *infra*, § VIII.

(4) *Vita Audomari*, c. 4, SRM, t. V ; p. 755 ; VAN WERVEKE, *Het Bisdóm Terwaan*, p. 18.

souverain au courant de ses plans de campagne (1). Amand redoutait peut-être aussi un échec, semblable à celui des prêtres qui l'avaient précédé à Gand. Il sollicita donc du roi, par l'intermédiaire de son évêque diocésain, des lettres spéciales. Elles stipulaient que « si quelqu'un ne consentait pas à être régénéré par le baptême, il devrait recevoir ce sacrement par la contrainte royale ».

Ce passage de la vie de saint Amand fait songer aux conversions forcées des Saxons, au temps de Charlemagne. Le grand empereur ne fut d'ailleurs pas le premier à recourir à ce détestable système.

Un fait du même genre nous est rapporté par le pseudo-Frédegaire et mérite d'autant plus de trouver place ici, qu'il s'agit de Dagobert. Héraclius, empereur d'Orient, crut, sur la foi d'une prophétie, que les Juifs menaçaient son empire. Il donna l'ordre de baptiser tous ses sujets qui se réclamaient de cette religion, et pria Dagobert d'en faire autant. Le monarque franc y consentit (2).

Amand avait demandé au roi des pouvoirs extraordinaires. Mais, à lire la suite du récit, on ne voit pas qu'il s'en servît jamais. La sommation royale provoqua-t-elle chez les païens de Gand une opposition si formidable, une résistance si tenace qu'il dût en tenir compte? N'avait-il vu lui-même — et cette hypothèse nous paraît plus plausible — dans l'ordre menaçant, qu'une sorte d'introduction auprès de ces barbares, qu'une manifestation de l'accord complet entre le prédicateur de l'Évangile et l'autorité qui porte le glaive? Nous l'ignorons.

Muni des ordres royaux et de la bénédiction épiscopale, Amand s'embarqua sur l'Escaut, qu'il descendit jusqu'à Gand.

Il commença ses prédications. L'accueil fut des plus hostiles.

(1) J. SCHMIDLIN, *Katholische Missionsgeschichte*, t. 105 et 145.

(2) IV, 65, SRM, t. II, p. 153.

« Qui pourra raconter avec vérité, lisons-nous dans son ancienne biographie, quelles injures il souffrit dans cette contrée pour le nom du Christ ; combien fréquemment il fut frappé par les habitants de ce pays ; comment il fut repoussé, avec des opprobres, par des femmes mêmes et par des campagnards ; comment il fut même, à plusieurs reprises, précipité dans le fleuve ». « Cependant, l'homme de Dieu faisait peu de cas de ces avanies. Il ne cessa pas de prêcher la parole de Dieu, se rappelant ce passage de l'Écriture : « Personne n'a une charité plus grande que celui qui donne sa vie pour ses amis ». Les compagnons d'apostolat qui s'étaient joints à lui, dans leur charité fraternelle, vaincus par les difficultés et par le manque de ressources, retournèrent chez eux et le laissèrent seul. Et lui, tout en continuant son ministère, se préparait sa nourriture, de sa propre main ».

Puisque les Francs du *pagus* qui jouissaient de la liberté personnelle, refusaient de l'entendre, il se livra à l'apostolat des captifs, c'est-à-dire surtout des prisonniers de guerre et des esclaves amenés sur le marché par les trafiquants (1). Ils les rachetait en grand nombre, les baptisait et les rendait capables, par l'instruction chrétienne, de persévérer dans le bien.

Un miracle vint heureusement changer les dispositions de ces terribles Gantois. Il est encore raconté par l'ancien biographe, qui donne cette fois le nom du témoin oculaire dont il le tient directement, à savoir un certain Bonus.

A la tête du *pagus* mérovingien se trouvait un comte, dont les fonctions étaient à la fois politiques, militaires, administratives et judiciaires (2). Celui du *pagus* de Gand s'appelait alors Dotto. Pour se conformer aux obligations de sa charge, le comte avait réuni le *mallum*, l'assemblée des hommes libres où se rendait la justice. Il y était venu, cette fois, beaucoup de monde. Les licteurs amenèrent un accusé.

(1) Voir plus bas, § VI.

(2) Voir sur les comtes, G. WAITZ, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. II, 2^e partie, p. 21-33 ; 137-164.

Le peuple vociférait. Cet homme était, pour lui, digne de mort.

Si le peuple avait le droit de crier, il ne pouvait pas rendre la sentence. Le pouvoir judiciaire du comte était, au contraire, fort étendu, au moins par rapport aux Francs dépourvus de la liberté. Le prévenu fut d'abord soumis à la torture. Il sortit à demi-mort de cette épreuve. Le comte décréta ensuite contre lui la peine de la pendaison.

C'est alors que, bien à propos, Amand entre en scène. Il s'avance vers le comte. Avec insistance, il sollicite la grâce du condamné. Nous ne savons pas quelle fut l'attitude du peuple, en face de cette intervention; mais, dans un cas semblable que Grégoire de Tours nous raconte, il s'opposa violemment à la libération du coupable (1).

Le biographe, fort sévère, à la vérité, pour ce fonctionnaire qui ne faisait que son devoir, l'appelle simplement « un homme impitoyable et plus cruel que n'importe quelle bête ».

Les bourreaux exécutèrent donc la sentence. Or, tandis que Dotto s'en retournait dans son palais, entouré des Francs libres, Amand se dirigea en hâte vers l'endroit du supplice. Il déposa du gibet le cadavre, le fit porter dans sa cellule, et, après avoir fait sortir tous les frères, il se mit à prier « sur les membres du défunt », et à verser des larmes. Il ne mit fin à ses oraisons que lorsque l'âme fut revenue dans le corps du supplicié et que celui-ci eut engagé la conversation avec son sauveur. Cependant, l'heure de réciter les laudes était arrivée. Amand ordonna aux frères de lui apporter de l'eau. Ceux-ci crurent qu'elle devait lui servir à laver le cadavre. Leur stupéfaction fut grande lorsqu'ils trouvèrent, dans la cellule, plein de vie, celui que, la veille, ils y avaient apporté mort. Amand leur recommanda de cacher soigneusement ce miracle, dû, déclarait-il, à la miséricorde de Dieu et non pas à sa puissance personnelle. On fit disparaître avec soin du corps du

(1) *Historia Francorum*, VI, 8, SRM, t. I, p. 253-254.

malheureux toute trace de sang. Puis, l'apôtre le rendit à sa famille. Le biographe ne nous dit pas si celle-ci manifesta une grande joie de cette résurrection.

Il faut probablement faire, dans ce récit, une part très large à la légende et à l'arrangement littéraire. Toujours est-il que ce prodige produisit dans le *pagus* tout entier une impression extraordinaire.

« Les habitants de cette région arrivèrent à lui en grande hâte et lui demandèrent humblement de les recevoir parmi les chrétiens. Ils détruisirent de leurs propres mains les temples où, auparavant, ils avaient coutume de se livrer à leurs adorations... Là où des temples étaient détruits, l'homme de Dieu, grâce à la munificence royale et aux largesses de personnes religieuses et de femmes dévotes, construisait des monastères ou des églises ».

C'est, sans doute, alors, que furent jetés les fondements de l'abbaye du Mont-Blandin, ainsi que nous le verrons dans un des chapitres suivants (1).

Le diocèse actuel de Gand, plus vaste que le *pagus* mérovingien, a conservé le souvenir de son apôtre. Vingt-six paroisses l'y ont choisi pour patron principal (2).

§ VI. Compagnons et méthode d'apostolat de saint Amand.

Avant de parler de la tactique d'un chef, on se demandera quels effectifs il pouvait mettre en ligne. Quels furent les compagnons de saint Amand dans ses combats apostoliques ?

(1) Ce passage de la *VAT*, c. 15 « Ubi fana destruebantur... monasteria aut ecclesias construebat » est copié de la *Vita Martini*, c. 13, 9. — HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 303, distingue deux séjours de saint Amand à Gand (cfr aussi VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 337), mais, sans raison suffisante. Il retrace d'ailleurs la carrière de l'apôtre avec une certaine fantaisie. Ainsi, il le fait aller chez les Slaves avant la conversion des Gaulois. Ce n'est pas l'ordre donné dans l'ancienne biographie, notre unique source pour ces faits-là.

(2) CLAEYS, *Sint Amand*, p. 14.

Quand ils disent adieu à l'Irlande, à l'Italie et à l'Angleterre, Colomban, Augustin et Boniface sont entourés d'une troupe de moines. Selon toute vraisemblance, saint Amand n'a pas disposé, dès les débuts de ses tournées missionnaires, d'aussi précieuses ressources. Mais, dans la suite, sa biographie nous le montre presque toujours entouré de « frères », de « frères spirituels » ; elle nous apprend qu'il employa ses dernières années à la construction du monastère d'Elnone, avec l'aide de « ses frères » (1). Nous pouvons donc conclure que, lui aussi, Amand, recourut principalement à des moines pour jeter les semences chrétiennes en Belgique.

Et ce furent aussi des moines qui durent surveiller la croissance de ses moissons et leur fournir régulièrement la nourriture nécessaire de la parole et des sacrements. Nous avons déjà dit un mot des monastères qui, dans le comté de Gand, remplacèrent les temples des idoles. Amand a fondé d'autres abbayes encore. Nous tâcherons, plus tard, d'en établir la liste (2).

Mais l'apôtre ne pouvait pas multiplier les établissements monastiques ; il se serait ainsi privé de ses collaborateurs et aurait fait œuvre peu durable. Il lui faudra donc, le plus souvent, se contenter de laisser deux ou trois moines dans les centres d'évangélisation qu'il a créés. « Peu de temps après, lisons-nous encore dans sa biographie, ses frères qu'il avait établis en divers endroits pour le soin des âmes, le prièrent de les visiter et de les réconforter par la parole de Dieu » (3).

Les paroisses rurales étaient alors fort peu nombreuses et, par conséquent, très vastes. Le clergé local ne pouvait suffire à la tâche. Pour lui, les moines, surtout les moines formés d'après les principes d'apostolat de saint Colomban, furent de précieux collaborateurs.

(1) VA¹, c. 13, 19, 22, SRM, t. V, pp. 437, 443, 445.

(2) Cfr *infra*, ch. VIII.

(3) VA¹, c. 20, SRM, t. V, p. 443.

Il y avait place pour tous les dévouements sacerdotaux dans la lutte décisive contre le paganisme. L'on ne dira jamais assez combien de reconnaissance nos pays chrétiens doivent à ces vieux moines du VII^e et du VIII^e siècle, qui, par la prédication, et plus encore par l'exemple quotidien des vertus chrétiennes, ont inoculé dans les âmes de nos ancêtres, non point seulement les préceptes les plus graves de la loi, mais l'esprit même de Jésus-Christ, esprit de détachement, esprit d'amour (1).

Apôtre, Amand cherche partout des apôtres. Il en recrute même d'une manière qui pourrait sembler étrange.

A l'époque mérovingienne, les marchands amenaient en Gaule un grand nombre de captifs de guerre ou d'esclaves. Ces malheureux appartenaient à des nationalités diverses : Romains, Gaulois, Bretons, Maures, mais surtout Anglo-Saxons (2). Saint Éloi se rendit parfois, pour les racheter, au port même où les barques les versaient (3). Comme lui, comme Césaire d'Arles (4), comme tant d'autres évêques, Amand libéra, à prix d'argent, beaucoup de captifs. Mais il alla plus loin. Il les baptisait ; il les faisait instruire ; il leur procurait l'affranchissement, en due forme, car le prisonnier devenait l'esclave de celui qui le retenait en captivité, et par conséquent de celui qui l'achetait (5) ; il les plaçait enfin

(1) DOM BESSE, *Les moines de l'ancienne France*, p. 461-466 ; IMBART DE LA TOUR, *Les paroisses rurales dans l'ancienne France, du IV^e au IX^e siècle*, dans la *Revue Historique*, 1896, t. LXI, p. 33-35 ; R. DE SCHEPPER, *Kloosters in Vlaanderen vóór de IX^e eeuw*, dans les *Collationes Brugenenses*, 1922, t. XXII, p. 292-297, et surtout p. 295 (rôle évangéliste, joué dans le diocèse actuel de Bruges, par les abbayes de Saint-Bertin et de Wormhout, reconnaissable surtout dans les groupements de paroisses voisines, dont ces abbayes gardèrent pendant des siècles le patronage et la décimation). Comme Amand, Willibrord établira aussi des églises et des monastères, pour continuer son œuvre (*Vita Willibrordi, auctore Alcuino*, c. 8, SRM, t. VII¹, p. 123).

(2) Cfr E. LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique*, t. I, p. 357 ss.

(3) *Vita Eligii*, I, 10, SRM, t. IV, p. 677.

(4) *Vita S. Caesarii*, I, 38, 44, SRM, t. III, p. 471, 472, 474.

(5) LESNE, *op. cit.*, p. 239, n. 4.

dans les églises fondées par lui, pour les préparer plus directement, sous la direction de ses moines, aux labeurs apostoliques. « Parmi eux, conclut le biographe, nous en avons vu plusieurs qui sont devenus évêques, abbés ou prêtres » (1). Ce mode de recrutement du monachisme, et par le fait même de l'apostolat, ne manquait pas d'originalité ; mais Amand n'est pas le premier à en avoir conçu le dessein. Saint Grégoire le Grand, par exemple, voulait acheter des esclaves anglais, les former dans des monastères italiens, puis, par leur action apostolique, convertir l'Angleterre (2).

Parmi les compagnons d'apostolat de saint Amand il en est un qui mérite une mention spéciale. Nous l'avons déjà nommé ; c'est Jonas de Bobbio ou de Suse, le biographe de saint Vaast, mais surtout celui de saint Colomban et de ses premiers disciples.

Jonas n'était entré à Bobbio que trois années après la mort du patriarche irlandais, en 618. Il semble avoir été le secrétaire des deux premiers successeurs de celui-ci, Athala et Berthulphe. En 639, nous le trouvons à Elnone ; il nous a donné lui-même, dans le prologue de la *Vita Columbani*, la raison de son séjour en cet endroit. Jonas devait aider « le vénérable pontife Amand, qui, établi en ce lieu, poursuit, avec le glaive de l'Évangile, les antiques erreurs des Sicambres. » Sans doute, le fondateur d'Elnone avait-il demandé à l'abbé de Bobbio quelques moines qui pussent collaborer avec lui aux travaux du saint ministère et transmettre ainsi à la nouvelle fondation l'esprit de saint Colomban. En 639, Jonas ne compte encore qu'une quarantaine d'années. Aussi parle-t-il avec beaucoup de déférence du

(1) VA¹, c. 9, SRM, t. V, p. 435.

(2) DOM BESSE, *Les moines de l'ancienne France* : « Les monastères eurent un recrutement, qui semble avoir été nombreux, parmi les prisonniers faits durant les guerres continuelles entre les Anglais et les Bretons ». Dans le même sens, LESNE, *op. cit.*, p. 369 ; DUCHESNE, *L'Eglise au VI^e siècle*, p. 600.

« vénérable pontife Amand », qui devait alors atteindre ou dépasser la cinquantaine. Le moine de Bobbio ne demeura à Elnone que trois années ; ensuite, il se mit à la composition de cette biographe de Colomban qui devait le classer parmi les premiers historiens de la Gaule (1).

Saint Amand put, sans doute, compter, dans son œuvre de conversion, sur quelques propriétaires fonciers du Nord. Ainsi que le remarque un historien, pour l'évêché de Thérouanne : « L'évangélisation s'effectue toujours, d'accord avec un propriétaire foncier... de la région. Comme ces possessions étaient très dispersées, les missionnaires pouvaient développer leur action sur un grand territoire. Ils restaient, d'ordinaire, quelques années sur un domaine, y bâtissaient une église, parfois un cloître, y formaient quelques disciples ; alors, ils se déplaçaient vers une autre *villa* du même propriétaire et ils y travaillaient de la même façon (2) ».

L'évangélisation des peuples germaniques diffère notamment de celle de l'ancien empire romain par ce trait, qu'elle fut beaucoup plus l'œuvre de missionnaires spéciaux, pourvus d'une formation ascétique et encadrés dans une organisation monastique (3). Cependant, ces ouvriers eux-mêmes manquent encore trop de préparation directe à l'apostolat auprès des païens. Ils partent, guidés, c'est vrai, par une magnifique charité et par un zèle dévorant, mais manquant de ce précieux trésor de conseils et de cet enseignement systématique qui seraient capables de suppléer à leur propre inexpérience. En outre, le défaut d'une organisation centrale pour l'œuvre des missions se fait déjà et se fera péniblement sentir, pendant des siècles. Le missionnaire, même s'il répugne aux baptêmes forcés, se croit obligé de

(1) Voir le passage de Jonas, sur son séjour à Elnone, dans SRM, t. IV, p. 62. Cfr la préface critique de M. KRUSCH, *ibidem*, p. 3-61, et MARTIN, *Saint Colomban*, p. II et III.

(2) VAN WERVEKE, *Het Bisdom Terwaan*, p. 28.

(3) Les pages qui suivent se sont surtout inspirées de l'exposé de M. SCHMIDLIN, *Katholische Missionsgeschichte*, p. 105 et 106, 144-151.

recourir à la protection royale. Isolé au milieu de peuplades barbares, dont souvent il ne connaît pas même la langue, il agit par sa prédication, traduite ou non par un interprète, par ses exemples, par sa charité envers les pauvres et les captifs, par ses miracles. On se souvient de la persévérance avec laquelle saint Amand, en dépit des persécutions, fait entendre la bonne parole aux Gantois ; des peines qu'il se donne pour racheter et baptiser des prisonniers de guerre, en attendant les hommes libres ; enfin du miracle qui change les volontés de ces durs Sicambres. Et comme les autres missionnaires de l'époque, à la suite de saint Paul, Amand ne veut pas être à charge au peuple qu'il évangélise ; dans ce pays, si pauvre alors, il pourvoit lui-même à sa subsistance (1).

L'apôtre de la Belgique, nous l'avons dit, est doué d'un naturel aventureux. Par la facilité à changer de terrain d'apostolat, par l'ardeur à secourir, d'abord, les peuplades le plus abandonnées et les plus grossières, par le désir des rapides succès, il se rapproche non seulement des autres missionnaires du haut moyen âge, mais des missionnaires de tous les temps, en particulier de saint François-Xavier et de l'apôtre belge des Montagnes-rocheuses, le Père De Smet (2). On ne peut, cependant, ni pour lui, ni pour eux, dénoncer leur absence complète de méthode. Le champ d'action choisi par saint Amand est bien vite abandonné, s'il n'y prévoit pas un rendement en rapport avec sa peine. Nous verrons que ce fut le cas pour les Slaves de la Carinthie et les Vascons des Pyrénées. Alors, il se hâte de revenir à son troupeau, *ad proprias oves* (3), c'est-à-dire aux habitants de l'Austrasie et, plus encore, de la Neustrie. Là, répétons-

(1) VAI, c. 13, SRM, t. V, p. 437-438.

(2) Voir surtout A. BROU, *Saint François Xavier, conditions et méthodes de son apostolat*, p. 1-19. Bruges, 1925 (*Museum Lessianum*, Section missiologie) ; A. BELLESSORT, *L'Apôtre des Indes et du Japon, Saint François-Xavier*. Paris, 1917 ; E. LAVEILLE, *Le Père De Smet* (1801-1873). Liège, 1913.

(3) VAI, c. 16, SRM, t. V, p. 440.

le, il sait persévérer ; il sait aussi organiser, par les monastères qu'il fonde et par les moines qu'il établit à poste fixe.

Il faut également noter que les missionnaires du haut moyen âge visent surtout la conversion des grandes masses, méthode en rapport avec la civilisation propre des peuples germaniques, et qu'ils négligent peut-être trop la formation chrétienne des individus, soucieux, avant tout, d'inscrire un grand nombre de convertis sur leurs registres baptismaux. On ne trouve guère de trace, dans ces missions païennes, de catéchuménat à la durée déterminée et aux exercices minutieusement fixés. Les apôtres estimaient, sans doute, qu'il fallait avant tout arracher les âmes au paganisme et que l'éducation chrétienne pourrait se donner plus à loisir après le baptême.

Grégoire de Tours consacre un chapitre des plus curieux à saint Valfroy, *Vulfilaicus*, le seul stylite d'Occident, qui s'était fait bâtir une colonne en pleine Ardenne. Cet ascète n'eut de repos, que lorsque les campagnards eurent renversé de leurs mains une grande statue de Diane à laquelle ils venaient faire leurs dévotions et qui le gênait considérablement dans les siennes (1).

Saint François-Xavier nous dit la joie qu'il éprouvait, à la côte de la Pêcherie, de voir ses enfants « infliger au diable plus d'ignominie que leurs parents ne lui avaient procuré d'honneur. Ils prennent les idoles, les mettent en pièces, crachent dessus, les foulent aux pieds, les soumettent à d'autres affronts encore que j'aime mieux de ne pas préciser » (2). Amand, lui aussi, a obtenu, des païens du *pagus* de Gand, la destruction de leurs idoles (3). Ces cérémonies solennelles étaient bien de nature à frapper les esprits et à provoquer de nouvelles conversions ; car elles montraient l'incapacité des faux dieux à se défendre contre leurs adversaires. Il ne faut pas confondre ces destructions d'idoles ou

(1) *Historia Francorum*, VIII, 15, SRM, t. I, p. 333-335.

(2) BROU, *op. cit.*, p. 28.

(3) VA¹, c. 15, SRM, t. V, p. 439.

de sanctuaires avec celles qui furent édictées par des rois, comme Childeberrt I (1), ou commandées, dans un mouvement de zèle, par Radegonde, en tournée (2). Celles-ci s'accomplissent malgré le peuple et sans sa participation, parfois même, malgré sa résistance ; celles-là s'exécutent de son plein gré, du gré, au moins, des nombreux convertis, et par leur intermédiaire.

« Et là où des temples étaient démolis », nous apprend encore la Vie de saint Amand, l'homme de Dieu, grâce à la munificence royale et aux largesses de personnes religieuses et de femmes dévotes, construisait des monastères et des églises » (3). En cela également, il suivait l'exemple de nombreux apôtres qui l'avaient précédé dans la carrière, par exemple, de saint Martin de Tours (4). « Il n'a pas été indifférent pour le triomphe du christianisme, a écrit M. IMBART DE LA TOUR, que le temple nouveau ait été construit au même endroit que l'ancien. Les populations changent moins aisément, peut-être, leurs habitudes que leurs croyances. On allait à l'autel des dieux porter ses offrandes, son encens, ses prières ; on n'eut pas à prendre une autre route pour porter au Dieu nouveau les mêmes hommages. Ce fut toujours dans le lieu sacré où les ancêtres avaient prié que se prosternèrent les générations nouvelles. Le christianisme maintenait ces traditions, ces souvenirs, qui sont un lien si puissant pour grouper les hommes. La religion pouvait être changée ; la vie locale ne l'était pas. Et quand on voit avec quel soin l'Église a transformé ces usages sans les détruire, on comprend tout l'intérêt qu'elle avait à les respecter » (5).

(1) *Praeceptum Childeberti* (1), MGH, *Capitularia regum francorum*, t. I, p. 2 et 3.

(2) *Vita Aldegundis*, II, 2, éd. KRUSCH, dans SRM, t. II, p. 380.

(3) VA^I, c. 15, SRM, t. V, p. 439.

(4) *Vita Martini*, c. 13, éd. C. HALM, dans le *Corpus script. eccl. latinorum*, t. I, p. 123. Vienne, 1866.

(5) *Les paroisses rurales dans l'ancienne France, du IV^e au IX^e siècle*, dans la *Revue historique*, t. LX, 1896, p. 266, 267.

Aucun sermon, aucune bribe de sermon, ne nous permet d'apprécier l'éloquence du Saint. Celle-ci devait être enflammée, comme l'homme lui-même. De ces âmes païennes, ignorantes et grossières, il voulait avant tout obtenir la reconnaissance du vrai Dieu. Mais il est probable que, sauf dans des régions comme le *pagus* de Gand, la Toxandrie, l'Ardenne et le Brabant, le missionnaire eut plus souvent à prêcher à des chrétiens qu'à des païens, mais à des chrétiens à moitié convertis seulement et restés attachés, par leur cœur et par leurs habitudes, à beaucoup de pratiques idolâtriques.

Le fait suivant est narré, avec une grande précision de détails, par l'auteur de la première biographie, qui le tient, lui-même, d'un certain Erchangesilus, « prêtre vénérable et digne de foi ». Il s'est passé, non pas sur le territoire de la Belgique, mais plus au Sud, dans le pays de Bauvais, à Ressons-sur-Matz, sur l'Aronde. Traduisons cet important récit (1).

« Il y avait là (à Ressons) une femme aveugle, qui, ayant perdu la vue depuis longtemps, ne connaissait rien d'autre que les ténèbres. Étant entré dans sa maison, Amand se mit à l'interroger sur la manière dont cette infirmité lui était survenue. La femme répondit que la seule raison de sa cécité était qu'elle avait toujours conservé un culte pour les augures et les idoles. Elle lui montra ensuite l'endroit où elle avait l'habitude de prier son idole, près d'un arbre dédié au démon. Et l'homme de Dieu lui dit : « Je ne suis point étonné que tu sois devenue aveugle à cause de ta folie, mais j'admire la miséricorde de Dieu qui t'a attendue et conservée si longtemps. Car, tandis que tu devais adorer le Créateur et le Rédempteur du monde, tu as adoré des démons et des idoles muettes qui ne peuvent rendre service ni à toi ni à elles-mêmes. Eh bien ! maintenant, prends une hache : Dépêche-toi de faire tomber cet arbre néfaste, pour lequel tu as perdu ta vue corporelle et le salut de

(1) VA¹, c. 24, SRM, t. V, p. 447.

ton âme. J'ai confiance que si tu crois fermement, tu pourras recouvrer, grâce à Dieu, la lumière que tu possédais autrefois ». La femme s'exécuta, se guérit de son infirmité et mena, dès lors, une vie exemplaire.

La miraculée de Beauvais n'était pas une païenne, mais une mauvaise chrétienne, livrée à la superstition. Aussi adressait-elle ses adorations, non pas « à une divinité païenne bien définie, telle que Mercure, Jupiter ou Vénus, mais à un arbre considéré comme sacré » (1).

On sait, en effet, que le culte de certains arbres, particulièrement chers aux anciens Gaulois, se maintint « jusqu'au triomphe du christianisme et même au delà... Du ^v^e au ^{viii}^e et au ^{ix}^e siècles, conciles et évêques multiplient les interdictions contre le culte des arbres, contre les rites et superstitions qui se pratiquaient au pied ou autour de certains arbres. Les chrétiens eux-mêmes restaient inconsciemment fidèles à ces traditions d'un rustique paganisme (2) ».

Il y aurait à mentionner encore bien d'autres superstitions, d'origine celtique, romaine ou germanique, qui nous sont connues par des conciles (3) ou par des prédications, celles de saint Césaire d'Arles († 543) (4) et de saint Eloi, par exemple. Ces dernières méritent de nous retenir un instant, car saint Eloi, nous l'avons dit, évangélisa les mêmes contrées que saint Amand et très peu de temps après lui.

(1) E. VACANDARD, *L'idolâtrie en Gaule au VI^e et VII^e siècle*, p. 438.

(2) TOUTAIN, *Les cultes païens*, t. III, p. 299.

(3) Voir surtout, à ce sujet, les conciles d'Orléans, de 511, can. 30 ; d'Orléans, de 533, can. 20 ; d'Orléans, de 541, can. 15, 16 ; d'Eauze, de 551, can. 3 ; de Tours, de 567, can. 23 ; d'Auxerre, de 573-603, can. 1, 3, 4, 5, 9 ; de Clichy, de 626-627, can. 16 (MGH, *Concilia*, t. I, éd. FR. MAASSEN, p. 9, 64, 90, 114, 133, 179, 180, 199). Cfr VACANDARD, *L'idolâtrie en Gaule*, p. 427-430 ; HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 117-119 ; TOUTAIN, *Les cultes païens*, t. III, p. 307, 357-364, 461-464, etc.

(4) Pour saint Césaire d'Arles, voir A. MALMORY, *Saint Césaire, évêque d'Arles*, p. 222-228. Paris, 1894 ; M. CHAILLAN, *Saint Césaire (470-543) (Les Saints)*, p. 175-208. Paris, 1912 ; B. KRUSCH, SRM, t. III, p. 446 ss.

Dans un passage classique, et certainement inspiré de saint Césaire, il recommande avec instance à ses ouailles de ne pas recourir aux charlatans, aux devins, aux sorciers, et aux enchanteurs ; de ne point prêter une attention superstitieuse au chant de certains oiseaux ; de ne pas donner d'importance au jour de la semaine où l'on quitte sa maison et à celui où l'on y rentre ; de ne pas se régler sur la lune pour le commencement de certaines entreprises ; de ne pas se déguiser en veau ou en cerf, le premier janvier ; de ne pas pratiquer des danses ou des chants diaboliques, à la saint Jean, aux fêtes d'autres Saints, ou bien aux solstices ; de ne pas invoquer le nom des démons, de Neptune, de Pluton, de Diane, de Minerve, ou du Génie local ; de ne pas chômer le jeudi, jour de Jupiter, pas plus que les jours consacrés aux chenilles et aux rats ; de ne pas allumer de flambeaux auprès des sanctuaires païens, des monuments de pierres, des fontaines, des enclos ou des carrefours ; de ne pas suspendre des phylactères au cou des hommes ou des bêtes ; de ne pas faire passer son troupeau par un trou creusé dans un arbre ou en terre ; de ne pas pousser de grands cris, aux éclipses de lune, etc., etc. (1).

Nous avons conservé, de ces superstitions, quelques coutumes qui ont perdu leur caractère païen ; les unes sont bonnes, comme les étrennes, tandis que les autres ne valent rien, en particulier, les mascarades. Après saint Césaire et avant saint Eloi, Amand travailla à les faire disparaître. Mais le peuple se montra tenace. « Jamais toi, ô Romain, quoique tu ne cesses de les condamner, tu ne pourras déraciner nos coutumes (2) ». Cette apostrophe de « Romain », injurieuse sur les lèvres des barbares, cette réponse énergique jusqu'au défi, furent lancées à saint Eloi. Amand dut en entendre de semblables résonner à son oreille, tandis que brillaient à ses yeux les lames des scramasaxes.

(1) *Vita Eligii*, II, 16, SRM, t. IV, p. 705-707. Cfr VACANDARD, *L'idolâtrie en Gaule*, p. 443-453 (excellent commentaire de ce passage).

(2) *Vita Eligii*, II, c. 20, SRM, t. IV, p. 712.

Saint Eloi adressait aux fidèles des instructions très générales sur la nécessité de mener une vie tout à fait chrétienne. Il ne se contentait donc pas de les mettre en garde contre les superstitions si aimées. Il s'attachait plus encore aux vertus chrétiennes. Il recommandait la charité pour le prochain et la justice. A l'en croire, la fin du monde était proche. Pour cette raison, et aussi parce que, à des âmes dures, il faut surtout parler de châtiment, il aimait à évoquer devant ses auditeurs le jour du jugement final, quand le Christ apparaîtra pour séparer les bons des mauvais et qu'il montrera aux uns et aux autres les plaies de sa passion (1).

§ VII. Amand et Dagobert

Le roi Dagobert fut le plus grand protecteur de saint Amand. Il l'autorisa à évangéliser le *pagus* gantois ; il mit à son service, pour ce ministère, l'autorité royale ; il lui accorda des subsides pour la construction de monastères et d'églises ; il lui donna le terrain sur lequel s'édifia l'abbaye d'Elnone ; il octroya à celle-ci des privilèges importants. En agissant de la sorte, le monarque ne cédait pas seulement à l'affection qu'il portait sans doute au saint missionnaire, mais surtout au désir qui l'animait de faire disparaître du royaume franc les restes du paganisme. Ne savons-nous pas qu'il favorisa cette mission envoyée de Cologne en Frise, qui devait aboutir à la création d'une église à Utrecht et à l'incorporation des contrées frisonnes au diocèse de Cologne (2) ?

Les relations du saint apôtre et du grand roi paraissent avoir donné lieu fort tôt à des légendes. Dans le récit de la première biographie il serait impossible de vouloir les séparer de l'histoire.

(1) Cfr SRM, t. IV, p. 751-761.

(2) HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 306.

Nous en serons donc réduits à transcrire simplement ce chapitre de notre principale source.

Le saint préféré du missionnaire de la Belgique, son modèle le plus fréquemment copié, Colomban, avait flétri, jadis, avec une vigueur toute apostolique, la conduite du roi Thierry II. Brunehaut, « irritée de rencontrer toujours cet importun censeur entre son petit-fils et ses calculs ambitieux » (1), s'était débarrassée de lui, en le faisant exiler. Amand, lui aussi, saura parler haut à Dagobert.

En ce grand roi, se retrouvait malheureusement un « petit-fils de Frédégonde ». Il viola outrageusement les lois du mariage. Après avoir répudié sa première femme, Gomatrude, il en prit trois autres, qui habitèrent, officiellement et simultanément, le palais : Nantechilde, Vulfégonde et Berthilde. On ne compte pas ses concubines; Frédégaire estime qu'il est inutile de charger sa chronique de leurs noms » (2).

« Le pontife Amand, dit son biographe, osa ce qu'aucun autre n'avait osé avant lui, reprendre le roi pour ses crimes capitaux ». Le vieil auteur n'en connaît pas davantage. Encore ce renseignement laconique ne nous est-il fourni que dans une incidente; il paraît ainsi provenir de la même source que celui relatif au baptême de Sigebert: « Dagobert, enflammé de colère, lisons-nous dans la *Vita* la plus ancienne, avait ordonné d'expulser Amand du royaume... et Amand parcourant des contrées lointaines, prêchait l'Évangile aux païens ». Des contrées lointaines... prêcher aux païens, toutes ces expressions sont des plus vagues. Cependant, il faut reconnaître au biographe le mérite de n'avoir pas voulu préciser, à tout prix, ce qui ne pouvait être précisé.

Milon de Saint-Amand et Philippe de l'Aumône (4) imi-

(1) A. MARTIN, *Saint Colomban*, p. 102.

(2) VACANDARD, *Vie de Saint Ouen*, p. 53.

(3) VA², c. 17, SRM, t. V, p. 440.

(4) Cependant, Philippe a connu la *Vita Rictrudis* d'Hucbald, qu'il

tèrent cette réserve. Il n'en fut plus ainsi dans la suite. Antérieurement au ^{xiv}^e siècle, Amand ne semble pas avoir été rangé parmi les apôtres des Anglo-Saxons. Ce fleuron manquait à sa couronne. « Amand, écrira Bernard Gui († 1331), *voulant* trouver un navire, se rendit sur le littoral et il *voulut* passer la mer de Bretagne pour arriver chez la nation saxonne » (1). Par un reste de scrupule historique, cet auteur, ou la source qu'il utilise (2), ne parle encore que d'une volonté, d'un projet, sans se prononcer sur son exécution.

Hucbald de Saint-Amand avait déjà trouvé un autre emploi pour le temps que le saint passa en exil. A l'en croire, le missionnaire serait parti alors chez les Vascons, qui avaient été soumis par le roi d'Aquitaine, Caribert. La Vasconie était le pays d'origine de sainte Rictrude. D'après la vie de cette pieuse femme, composée par Hucbald, le Saint et la Sainte firent alors connaissance. Dans la suite, le pontife baptisera l'un des enfants de Rictrude. Devenue veuve, il engagera celle-ci à prendre le voile, à l'abbaye de Marchienne, qu'il avait fondée. Pour Hucbald, ce voyage d'Amand en Vasconie se distinguerait d'un autre, beaucoup plus tardif, et auquel nous consacrerons un chapitre spécial.

Hucbald écrivait en 907. Son prologue rappelle comment, malgré les instances de la communauté de Marchienne, il se refusa longtemps à composer la vie de la première abbesse, Rictrude, parce qu'il manquait de documents. Enfin, il se rendit. On lui avait passé quelques biographies

utilise, par exemple, au c. IV, 37 (AA. SS., *Februarii* t. I, p. 864), à comparer avec les ch. II, 23, 24, de la *Vita Rictrudis* (AA. SS. *Belgii*, t. IV, p. 499-500).

(1) Voir ce passage, cité par M. KRUSCH, dans SRM, t. V, p. 440, note 2, ou AA. SS., *Februarii* t. I, p. 855. C'est nous qui soulignons deux mots dans le texte.

(2) Nous disons Bernard Gui ou sa source, car nous croyons que cet auteur n'a pas inventé lui-même, mais a trouvé ailleurs certains détails nouveaux, et peu sûrs, qu'il donne sur saint Amand.

de personnages, contemporains de la Sainte, par exemple la première Vie de saint Amand (1) ; on lui avait affirmé, en outre, que les récits qu'il avait entendus à Marchienne, sur sainte Rictrude, concordaient avec des sources littéraires, malheureusement détruites, en 881, quand les Normands incendièrent le monastère (2). Comme le voyage de saint Amand en Vasconie, pendant son exil, semble bien appartenir à cette seconde catégorie et qu'aucune source sûre ne le mentionne, il se présente à nous avec bien peu de garanties.

D'autres détails viendront encore enrichir l'épisode de la fermeté apostolique d'Amand, en face de Dagobert. Ce fut un dimanche, nous raconte toujours Bernard Gui, après un sermon fait à la cour et suivi d'une grand'messe, qu'Amand alla trouver le roi, en secret, et se mit à le reprendre (3).

Voici maintenant, d'après la naïve biographie de saint Amand, les circonstances qui lui permirent de rentrer dans le royaume.

Dagobert n'avait pas encore eu de fils. Il en naquit un, en 630-631, de relations entretenues, pendant un voyage en Austrasie, avec une jeune fille, nommée Ragnetruide (4). Grande fut la joie au palais. « Le roi se mit alors à réfléchir à qui il pourrait confier son enfant, afin de le faire régénérer par le saint baptême. Il manda aussitôt ses ministres, et avec une intention sage, leur donna l'ordre de rechercher

(1) Il l'utilise. Mais M. VAN DER ESSEN croit à tort qu'il est question, dans le VAI, de sainte Rictrude, (*Hucbald de Saint-Amand et sa place dans le mouvement hagiographique médiéval*, p. 544). Elle n'y est pas même nommée.

(2) Cfr ce prologue, réimprimé par M. LEVISON, dans SRM, t. VI, p. 93-94, ou AA. SS. *Belgii*, t. IV, p. 488-489. Voir aussi VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 261 ss., et du même, *Hucbald de Saint-Amand*, p. 543 ss.

(3) Bernard Gui (ou sa source) c. 14, dans AA. SS., *Februarii* t. I, p. 855 (publié là sous le nom de l'« Anonyme aquitain »).

(4) FRÉDEGAIRE, IV, 59, SRM, t. II, p. 59 ; VACANDARD, *Vie de saint Ouen*, p. 52.

saint Amand... Celui-ci fut enfin découvert... Averti d'avoir à se présenter à la cour, se souvenant du précepte de l'apôtre, qu'il faut obéir aux puissances élevées, il se rendit chez le roi. Dagobert se trouvait, alors, dans sa résidence de Clichy. A la vue de saint Amand, il se sentit pris d'une grande allégresse. Prosterné aux pieds du Bienheureux, il lui demanda pardon pour le grand crime commis contre lui. Mais Amand, très doux et patient au-delà de toute mesure, s'empressa de relever le roi et de lui accorder, avec grande clémence, l'absolution demandée. Alors, le roi dit au saint : « Je suis très repentant d'avoir agi avec folie envers toi. Je t'en prie, ne te souviens pas de cette injure que je t'ai faite et ne dédaigne pas d'exaucer la prière que je t'adresse avec beaucoup d'instance. Dieu m'a donné un fils, — non point à cause de mes mérites précédents — et je te demande de vouloir bien lui conférer le saint baptême et de prendre en mains sa direction spirituelle. L'homme de Dieu refusa, d'abord, avec énergie. Il connaissait, en effet cette parole de l'Écriture : « Il ne faut pas que le soldat de Dieu se mêle des affaires séculières ». Dans la solitude, éloigné du monde, il lui est interdit de fréquenter les palais. Après quoi, Amand se retira. Mais bientôt, le roi lui envoya l'homme illustre, Dadon, accompagné du vénérable Éloi, qui, alors, résidaient encore, tous deux, au palais, mais qui, dans la suite, comme tout le monde le sait, sont devenus des évêques remarquables et distingués par leurs mérites, leurs miracles et leurs vertus. Ils demandèrent humblement à l'homme de Dieu de vouloir bien condescendre au désir royal... Que s'il cessait d'y opposer un refus, grâce à son intimité plus grande avec le roi, il obtiendrait, plus aisément, l'autorisation de prêcher, soit dans le royaume même de Dagobert, soit ailleurs, où il voudrait ; et ainsi, grâce à cette faveur royale il pourrait conquérir au Christ bien des nations. Fatigué enfin par les prières de ces deux messagers, Amand consentit. Le roi, apprenant que l'évêque ne repoussait plus ses instances, fit aussitôt amener son fils. Celui-ci, disait-on, n'était né que depuis qua-

rante jours. Le saint homme le prit, le bénit et fit de lui un catéchumène. Et comme aucun des assistants ne répondait à temps : *Amen*, à une prière liturgique, le Seigneur ouvrit la bouche de cet enfant, qui, de manière à être entendu de tous, et d'une voix claire, répondit : *Amen*. Et aussitôt l'évêque le régénéra par le saint baptême et lui imposa le nom de Sigebert, à la grande joie du roi et de toute sa cour » (1).

C'est à Orléans qu'eut lieu le baptême. Le roi Caribert II y assista et remplit même l'office de parrain (2).

Dans ce récit, la partie la plus merveilleuse, c'est-à-dire la dernière, était évidemment réservée à la plus grande popularité. « Quand les deux roys qui là estoient présens et tout le peuple oïrent ce, racontent les *Grandes Chroniques de France*, et virent tout apertement le miracle, ils en furent pleins de joie et d'admiration, et donnèrent graces a Nostre-Seigneur, qui met la loenge en la bouche des enfans et des alaictans, selon l'Escripture (3) ». Nous trouvons le développement suivant dans une séquence du Propre de Nancy : « Que sera, pour l'Austrasie, l'enfant qui vient de naître? Sur les fonds sacrés, où il est régénéré, il sent déjà la présence de son Dieu; il lui consacre les prémisses de sa voix. Inspiré de Dieu, l'évêque qui le baptise, prédit avec joie que l'enfant royal sera pour la pauvre humanité un trésor prêté par le Ciel » (4).

(1) VA¹, c. 17, SRM, t. V, p. 440-442.

(2) FRÉDEGAIRE. IV, 62, SRM, t. II, p. 151.

(3) *Les grandes chroniques de France*, éd. P. PARIS, t. I, p. 351. Paris, 1836.

Austrasiae quis nascitur
Infans? Aquis lustralibus
Sentit piandus iam Deum
Linguam iam Deo consecrat
Qui regium tangit Sacris
Propheta lymphis parvulum
Aegris ovans mortalibus
Caeleste munus nuntiat.

(4) Cette prose et sa traduction sont empruntées par nous à l'Abbé GUISE, *Saint Sigisbert, roi d'Austrasie* (630-656) p. 25-26.

Mais Milon de Saint-Amand dépasse tous les autres en admiration et en ingéniosité. Après avoir relevé que l'enfant a lancé son *Amen*, à haute et intelligible voix :

*Non confusa sonans alliso verba palato
sed labiis patulis et clara voce boando...*

Il se demande quel maître lui apprend à parler hébreu. Qu'il dise : *A*, la nature seule pouvait lui faire pousser ce son ; mais le *men*, d'où lui vient-il donc ?

*Quis docuit puerum, quis sensus, quaeso, suavit
Hebraico sonitu ignotos proferre fritillos?...
A, natura docet ; men, quae suggestio fundit ?*

Cet enfant n'a pas encore eu de précepteur ; il n'a pas encore suivi les leçons de l'école ; il n'a pas encore senti la fêrule s'abattre sur ses membres délicats ; il n'a pas encore tenu, entre ses petits doigts, la moindre tablette à écrire

*Scotica (1) non teneros unquam ulla lacessit artus
nec graciles digiti parvam tenere tabellam.*

Une seule explication satisfait le poète. Le Saint-Esprit aura mis en mouvement la bouche du royal catéchumène, comme jadis celle des apôtres. Il lui aura versé de ce vin spirituel qui jeta dans une sainte ivresse les Onze, à la Pentecôte. Voici la réflexion finale : Sigebert, âgé de quarante jours, bouscule les règles de l'étymologie.

*Hic, aethymologia, tuus confunditur ordo,
Infans, dum fatur, nomen tibi tollitur istud (2).*

Sigebert III monta sur le trône d'Austrasie, à l'âge de trois ans et il mourut à vingt-six. Son règne fut effacé, mais sanctifié par de nombreuses fondations monastiques, par exemple, celle de Stavelot-Malmédy (3).

(1) *Scotica* = *Scutica*, martinet, fouet.

(2) VA², l. III, v. 324-340, *Poetae*, t. III, p. 595.

(3) Le CARDINAL MAÏ a découvert, dans un ms. de la reine de Suède, au Vatican, une sorte de sermon adressé à un jeune roi. Il l'a attribué

§ VIII. Saint Amand à Rebais

Rebais est une localité située dans le département actuel de Seine-et-Marne, bien loin par conséquent de la Belgique. Amand s'y rendit, un jour, en qualité d'évêque et non pas en qualité de missionnaire.

Avant même de renoncer à la cour, le référendaire Dadon, plus connu dans l'histoire sous le nom de saint Ouen, fonda le monastère de Rebais. Il voulait ainsi faciliter à d'autres le choix d'un genre de vie que le roi ne l'autorisait pas à embrasser personnellement (1).

La consécration de l'église de Rebais eut lieu en février 636. Elle nous est racontée de la façon suivante, dans la biographie du premier abbé, saint Aile. Cette dernière ne date que du ix^e siècle.

« Déjà était tout proche le jour solennel de la dédicace de ce temple. Le vénérable Ouen désirait vivement qu'il fût consacré, en la fête de la chaire de saint Pierre à

à saint Eloi ou à saint Ouen, et a trouvé son destinataire en Clovis II. Le CARDINAL PITRA, qui se rallie à l'avis de son collègue sur ce dernier point, désigne plutôt saint Ouen comme auteur de ce morceau. M. l'ABBÉ VACANDARD doute de l'authenticité de ce discours et surtout de sa composition par saint Ouen (Voir VACANDARD, *Vie de saint Ouen*, p. 250 ss.). L'ABBÉ GUISE, dans sa *Vie de saint Sigisbert (III), roi d'Austrasie* (630-656), p. 64 ss., désigne ce jeune roi comme destinataire du sermon et propose d'en attribuer la paternité à saint Amand. Le texte en question se trouve publié dans MGH, *Epistolae merov. et Karol. aevi*, t. I, p. 457-460, sous le titre suivant : *Episcopus quidam iuvenem regium (aut Chlodoveum II aut Sigebertum III) David et Salomonem reges exempla proponens et atavum Childebertum I et Chlotarium I avum pios reges imprimis laudans, rectam regendi rationem docet* (c. 645). CH. ZEUMER, *Neues Archiv*, t. XIII, p. 664-665, voit, dans cet acte, la formule d'une lettre envoyée à un jeune roi carolingien et que E. DÜMLER avait publiée peu auparavant (*Neues Archiv*, t. XIII, p. 191-196). Avec les éditeurs des *Monumenta*, il nous paraît impossible de déterminer l'auteur de ce discours, conçu en termes fort généraux. Etant donné les relations de saint Amand avec Sigebert III, il est possible qu'il soit de lui. C'est tout ce qu'on peut dire.

(1) VACANDARD, *Vie de saint Ouen*, p. 61

Antioche, c'est-à-dire le 22 février, parce que c'était la première église qu'il édifiait en l'honneur du bienheureux Pierre, le prince des apôtres. Il invita donc les évêques cités plus haut, à savoir Amand et Faron de Meaux, et en outre saint Eloi. Les évêques, de la manière fixée par la coutume, firent leur entrée dans le temple, pour le consacrer. A cette fête, assistaient aussi Adon, la gloire des moines (1), et Aile, le modeste. Les évêques consécrateurs remarquèrent que la pierre d'autel en marbre de Paros, polie avec beaucoup de soin, n'était pas d'aplomb sur l'autel. Et comme Amand, Faron, Eloi et Adon, ces quatre colonnes et vrais luminaires du monde, voulaient la déplacer, elle s'échappa de leurs mains, tomba par terre et se cassa en deux, de telle façon qu'on eût pu la croire coupée au fer. Chose étonnante et admirable ! Cependant les prélats et les hauts fonctionnaires restent, d'abord, quelque temps surpris ; puis, tout à coup, ils se prosternent à terre, se mettent en prières, frappent de leurs mains leurs poitrines, mouillent leurs faces de larmes, si bien que les pavés en deviennent humides. Or, une stupeur subite avait envahi les assistants. Après une longue prière, les prélats se levèrent, avec force soupirs, et commencèrent à tracer sur la pierre le signe de la croix. Et voici que, par la vertu du Christ, les deux morceaux se rejoignirent, et, avec une telle solidité, que la pierre paraissait ne jamais avoir été brisée. Car ceci est admirable, jusqu'à ce jour, que, dans cette pierre reste, en guise de signe et de souvenir pour la postérité, ainsi qu'il est permis de le croire, un tracé grêle, semblable à un fil. Et puisque saint Amand avait célébré l'office solennel de la dédicace et avait chanté, ce jour-là, la sainte messe à l'autel, il plut au vénérable Ouen de faire graver son nom sur la même pierre en grandes lettres...» (2).

(1) Saint Adon, frère de saint Ouen, et fondateur de Jouarre.

(2) *Vita Agili*, c. XVIII, dans MABILLON, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, t. II, p. 322-323. Une histoire assez semblable se serait passée, beaucoup plus tard, à Premontré (Voir H. LAMY, *Hugues de Fosses, premier abbé de Premontré* († 1164), p. 57. Charleroi, 1925).

Ce récit est d'époque très tardive et, vraisemblablement, mêlé de légendes. Mais on peut, semble-t-il, en retenir, comme le fait M. l'abbé VACANDARD, le témoignage du biographe en faveur de la consécration de l'église de Rebais par saint Amand. L'hagiographe paraît bien avoir vu cette dalle, sur laquelle se trouvait gravé, en capitales, le nom d'Amand. La veine qui la traversait donna sans doute naissance à la légende de sa chute pendant la cérémonie. D'ailleurs, un privilège très authentique, concédé par l'évêque Faron au nouveau monastère et signé par un grand nombre d'évêques, réunis à Clichy en 637 ou 638, conserve, parmi ceux-ci, le nom de saint Amand : *Amandus episcopus subscripsi* (1).

Il y aura lieu de revenir plus tard sur ce privilège si important au point de vue monastique. Mais comment ne ne pas remarquer qu'ici, une fois de plus, Amand nous apparaît en contact étroit avec les disciples de saint Colomban. Dadon, pour la formation de Rebais, s'est adressé à Luxeuil. Aile, envoyé comme abbé par Waldebert (629-630), second successeur de saint Colomban, appartenait à Luxeuil, ainsi que ses premiers compagnons à Rebais. Il s'y était formé sous l'abbé Eusthasius (614-629), à côté d'un autre ami de saint Amand, Acharius, dont il a été question plus haut.

Le culte de saint Amand se conserva à Rebais. Cependant, son office n'y fut célébré, d'abord, qu'avec trois leçons. Mais, au XI^e siècle, l'abbé Solion, averti, prétend-on, d'une manière surnaturelle, représenta à ses moines combien cet effacement liturgique était indigne d'un si saint prélat, consécrateur de l'église du couvent, et qui méritait presque le nom de « Pasteur de l'abbaye ». La communauté goûta fort ces paroles et, depuis ce jour, saint Amand reçut les hommages cultuels qui lui convenaient (2).

(1) PARDESSUS, *Diplomata*, t. II, p. 41.

(2) Ce fait est raconté dans les *Miracula S. Agili*, t. I, 7 et 8 (MABILLON, *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti*, p. 327-328), composés au XI^e siècle.

CHAPITRE IV

Saint Amand chez les Slaves du Sud

SOMMAIRE

Un chapitre étrange de l'ancienne biographie de saint Amand. — Raisons contre et raisons pour le voyage du Saint au Sud du Danube. — Slaves du Sud, aux ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles. — L'ancien Norique. — Le roi Samo. — Saint Colomban et les Slaves. — Amand au Sud du Danube. — Culte du Saint à Salzbourg. — Arno, abbé d'Elnone et archevêque de Salzbourg.

Il est, dans la première biographie de saint Amand, des passages étranges. Voici, semble-t-il, le plus étrange de tous.

On vient de nous raconter le succès, tardif mais complet, que remporta le saint missionnaire, à Gand. Mis en goût par cet heureux résultat, rêvant de nouvelles conversions, aiguillonné, comme Patrice et tant d'autres ascètes, par l'obsédant désir de donner son sang pour le Christ (1), Amand passa le Danube et prêcha quelque temps la parole de Dieu aux Slaves. Mais, ne rencontrant parmi eux ni les âmes prêtes à recevoir la divine semence, ni le martyr qui le réunirait aux anciens témoins de la foi, il revint à son troupeau, c'est-à-dire aux habitants de l'ancienne Belgique.

Pourquoi courir, de la sorte, des rives de l'Escaut à celles du Danube? Pourquoi chercher, dans le Sud, des païens qui ne manquent pas dans le Nord? Pourquoi mendier aux Slaves une mort tragique, alors que les Frisons paraissent tout prêts à la lui procurer? Pourquoi ce retour, aussi précipité, aussi inexplicable que le départ? Cette

(1) Le désir du martyr se constate souvent dans la littérature hagiographique et ascétique, en particulier chez les Irlandais, à la suite de saint Patrice. Voir DOM GOUGAUD, *Dévotions et pratiques ascétiques du moyen âge*, p. 205-214. Paris, 1925 (Collection Pax, vol. XXI).

mention laconique d'un voyage lointain et extraordinaire légitime tous les soupçons. Admettra-t-on, sur ce point, un témoignage qui ne repose que sur la tradition orale, qui n'est confirmé par aucun document écrit, qui, enfin, nous présente un apôtre des Slaves antérieur à tous ceux que nous connaissons?

Les historiens répondent à ces questions, de diverses manières. La plupart placent résolument saint Amand en tête des évangélisateurs de la race slave (1). D'autres trahissent de l'embarras, de l'incertitude (2). Aucun, à notre connaissance, ne repousse catégoriquement le renseignement du vieux biographe.

Pour nous, des raisons générales, exposées dans l'introduction, nous portent à croire que l'auteur de la *Vita prima* mérite notre confiance, lorsqu'il nous rapporte les pérégrinations du saint. Il n'aura pas plus inventé le voyage chez les Slaves que le voyage chez les Vascons. La tradition orale était bien capable de lui transmettre, sans déformation essentielle, mais en laissant tomber les dates, le souvenir de cet événement. Le témoignage du biographe est d'autant plus recevable ici que cette expédition cadre fort bien avec le caractère de saint Amand. D'ailleurs, sa mission chez les Slaves perd beaucoup de son étrangeté quand on tient compte de certaines circonstances historiques et d'un exemple qui était bien de nature à susciter l'imitation du zélé missionnaire (3).

(1) Par exemple FR. W. RETTBERG, dans son ancienne, mais remarquable, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 556; HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 303, t. II, p. 467. n. 7.

(2) KRUSCH, SRM, t. V, p. 404, en particulier, considère cette donnée de la VA¹ comme suspecte.

(3) Voir, pour ce qui suit : P. PEISKER, *The Expansion of the Slaves*, dans *The Cambridge medieval history*, éd. H. M. GWATKIN et T. P. WHITNEY, t. II, p. 418-548. Cambridge 1913; H. PIRCHEGGER, *Karentanien und Unterpannonien zur Karolingerzeit* dans les *Mitteilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichte*, 1912, t. XXXIII, p. 272-319; HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 466-468; A. BAUDRILLART, *Saint Séverin apôtre du Norique* (Les Saints). Paris, 1908; J. HERGENRÖTHER et J.-P.

Les masses compactes des Slaves, appartenant à la grande famille indo-européenne, et habitant, d'abord, le territoire compris entre l'Elbe et le Dnieper moyen (1), s'ébranlèrent, à partir du VI^e siècle, les unes dans la direction de l'Ouest, par le bassin de la Vistule, les autres dans la direction du Sud, par les Carpathes et vers le Danube. Nous n'avons pas à nous occuper ici des premiers, mais seulement des Slaves du Sud, chez lesquels l'ancien biographe fait partir saint Amand. On les distinguera, au cours de l'histoire médiévale, en Slovènes, à l'Ouest, Croates et Serbes, au Centre, Bulgares, à l'Est. Au VI^e siècle, ce ne sont encore là que des tribus assez peu différenciées l'une de l'autre (2). Pendant un siècle environ, de 527 à 626, elles n'ont cessé de s'attaquer à Byzance et de lui arracher des lambeaux de territoire. En 601, pour la dernière fois, le Danube est fixé comme frontière de l'Empire, dans un traité conclu entre l'empereur Maurice et les Avars, alliés des Slaves, et autant qu'eux, adversaires acharnés des Grecs (3).

Parmi les Slaves du Sud, ceux qui prendront plus tard le nom de Slovènes se sont établis, dans la première moitié du VII^e siècle, au Sud du Danube et au Nord de la Drave inférieure. Leur population semble avoir été la plus dense en Styrie méridionale, en Carinthie, en Carniole et en Panonie (4).

La partie occidentale du territoire de la Slovénie avait formé autrefois les deux provinces romaines du Norique. Malgré les nombreuses incursions et dominations qu'il eut à subir depuis la seconde moitié du V^e siècle : Ruges, Goths,

KIRSCH, *Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte*, t. II, p. 279-281. Fribourg e. B., 1913 ; LUBOR NIEDERLE, *Manuel de l'antiquité slave*, p. 1-88. Paris 1923.

(1) NIEDERLE, *op. cit.*, p. 23-24.

(2) *Ibidem*, p. 78.

(3) *Ibidem*, p. 66.

(4) *Ibidem*, p. 79-80.

Hérules, Alemans, Bavares, le Norique avait conservé sa civilisation chrétienne et son organisation ecclésiastique. Il gardait aussi un souvenir reconnaissant à son grand apôtre, saint Séverin († 482), qui dut prendre la défense des Romains, opprimés par les peuplades germaniques triomphantes. Malheureusement les Slaves, eux, sont encore païens. Le culte des faux dieux, un culte au sujet duquel nous n'avons, d'ailleurs, que fort peu de renseignements, se substitue ainsi, dans ces régions, aux anciennes croyances chrétiennes.

Or, la chronique du pseudo-Frédegair nous raconte que, la quarantième année du règne de Clotaire II, c'est-à-dire, en 623, un certain Samo de race franque, originaire du *pagus Senonago* (1), étant parti avec d'autres marchands chez les Slaves pour s'y livrer au commerce, rendit à ce peuple des services signalés (2). Il les délivra du joug des Avars qui les dominaient depuis quelques années (3). Aussi fut-il élevé à la dignité royale. Son règne dura trente-cinq ans, à savoir jusqu'en 658. Ses relations ne restèrent pas toujours cordiales avec les souverains de son pays d'origine. En 631/632, des marchands des états de Dagobert ayant été mis à mort, le monarque franc demanda satisfaction au roi slave. Il ne l'obtint pas et fut battu.

On n'a pu fixer les limites du royaume de Samo. Mais il paraît indubitable que la Slovénie en fit partie (4).

(1) La signification de ce terme n'est pas fixée. Certains y ont vu, à tort, semble-t-il, la localité belge de Soignies. Cfr à ce sujet la *Bibliographie nationale (de Belgique)*, t. XXI, col. 270-272 (au mot Samo, par M. H. PIRENNE).

(2) FRÉDEGAIRE, IV, 48 et 68, SRM, t. II, p. 144 et 154-155.

(3) NIEDERLE, *op. cit.*, p. 79.

(4) J. GOLL, *Samo und die Karanthischen Slaven* dans les *Mitteilungen*, citées plus haut, p. 153, n. 3, 1890, t. XI, p. 443-446, et surtout L. HAUPTMANN, *Politische Umwälzungen unter den Slovenen, vom Ende des 6^{ten} Jahrh. bis zur Mitte der 9^{ten}*, dans la même revue, t. XXXVI, p. 245-259. Ce dernier auteur réfute l'opinion d'historiens qui, comme PEISKER (*art. cit.*, p. 451), placent le début du règne de Samo et la libération des Slovènes du joug Avar, vers 603. Voir aussi NIEDERLE, *op. cit.*, p. 78.

Devenu roi des Slaves, Samo avait sans doute renoncé au christianisme. Il épousa, dans son pays d'adoption, douze femmes qui lui donnèrent vingt-deux fils et quinze filles.

Saint Amand devait être au courant des conquêtes slaves au Sud du Danube, de l'anéantissement de la civilisation chrétienne dans ces régions, de la fortune de son compatriote, Samo, de la défaite de son protecteur, le roi Dagobert.

Son ardeur apostolique se surexcitait à entendre de tels récits.

Il n'était, d'ailleurs, pas le premier missionnaire de l'Occident à penser aux Slaves. Voici que, de nouveau, nous rencontrons, dans sa vie, Colomban. En 612, ce Saint songeait très sérieusement à partir pour évangéliser le pays des Winedi, c'est à dire, probablement, des Slaves de Slovénie (1). Mais il crut voir un ange qui le détournait de son projet, parce que ces peuples païens n'étaient pas encore disposés à recevoir la foi. Tel est l'épisode, vraisemblablement historique, que nous rapporte le biographe de Colomban (2).

Mais, précisément, la raison qui avait détourné Colomban de ce voyage, était de nature à y pousser Amand. N'avait-il pas triomphé, dans le *pagus* de Gand, de tous les obstacles, sous la conspiration desquels tant de missionnaires avaient succombé. Et ne convenait-il pas de prendre en mains, vers 630, l'exécution d'une entreprise qui n'avait pas encore eu chance de réussir en 612 ?

Il partit donc. Le Danube passé (3), l'apôtre commença

(1) HAUCK, *op. cit.*, t. II, p. 467, n. 7 « Da Col(umban) von den Wenden nach Italien geht, so scheint mir die Beziehung auf die Slawen in der Alpen sicher ». Cfr NIEDERLE, *op. cit.*, p. 85.

(2) *Vita Columbani*, I, 27, SRM, t. IV, p. 104.

(3) C'est le seul renseignement que le VA^r nous donne au sujet de la région habitée par les Slaves que saint Amand tenta d'évangéliser. Presque tous les auteurs précisent, avec raison, semble-t-il, en parlant de la Slovénie. Voir, outre les auteurs déjà cités, G. VON ANKERSHOFEN,

ses prédications. Quelle fut l'attitude de ces peuplades, dont l'hospitalité était déjà alors un des traits caractéristiques ? Le biographe n'en sait rien. Mais il assure que le Saint ne parvint à baptiser qu'un petit nombre de Slaves. Cet aveu de l'échec paraît une preuve nouvelle de la sincérité du récit et de son authenticité. Convaincu par sa propre expérience que l'heure de Dieu n'avait pas encore sonné pour les Slaves du Danube, Amand revint en Gaule.

A partir du milieu du VIII^e siècle, l'histoire fait silence sur les Slaves. Ils reparaissent sous Pépin le Bref et Charlemagne. Et c'est précisément dans ces régions situées au Sud du Danube, dans les anciennes provinces du Norique et de Pannonie, que les efforts des missionnaires venus du Sud, d'Aquilée, et de l'Ouest, de Salzbourg, porteront le plus de fruits (1).

Saint Amand ne devrait-il pas au souvenir de sa rapide tournée apostolique chez les Slaves, le culte dont il fut l'objet au Sud du Danube, et particulièrement à Salzbourg ? On voudrait pouvoir répondre affirmativement à cette question. Malheureusement nous ne pourrions guère exposer ici qu'une hypothèse.

Le calendrier de Salzbourg, du XI^e siècle, nous présente deux fêtes d'un saint Amand, le 6 février, sa déposition, et le 26 octobre, sa translation. Cet Amand, c'est, à n'en pas douter, l'apôtre de la Belgique ; car les deux mêmes fêtes étaient célébrées, dès le IX^e siècle, à Elnone, et le seul fait de la réunion, le 6 février, de saint Vaast avec saint Amand est déjà suffisamment caractéristique (2). En 1141,

Handbuch der Geschichte des Herzogtums Kärnten bis zur Vereinigung mit den Oesterreichischen Fürstenthümern, t. II, p. 100. Klagenfurt, 1851 ; *Kirchenlexicon*, t. I, p. 680 (*Kärnten*, par ALBERDYNCK-THYM) ; *Realencyklopädie für protestantische Theologie*, t. I, p. 434 (*Kärnten* par O. WERNER).

(1) RETTBERG, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 555-556 ; VON SCHUBERT, *Geschichte der christlichen Kirche in Frühmittelalter*, t. I, p. 340-341.

(2) M. KRUSCH n'a pas connu ce renseignement du calendrier de Salzbourg, du XI^e siècle, conservé dans le cod. lat. 111, CXXIV, mbr.

d'après les annales de Salzbourg (1), une église fut consacrée dans cette ville à saint Amand. Telles sont, croyons-nous, les plus anciennes traces du culte de saint Amand d'Elnone, à Salzbourg.

Mais comment expliquer le souvenir, le culte d'un saint gaulois, si loin du pays où il avait vécu ? Un manuscrit de la *Vita Amandi*, du xv^e siècle, appartenant à la bibliothèque de Munich (2), tâche déjà de répondre à cette question. Nous y lisons que le corps du saint reposa longtemps à Elnone, mais qu'il fut transféré de là à Worms, d'abord, et, enfin, à Salzbourg. Or voici qu'en 1606, au cours de travaux effectués par ordre de l'abbé de Saint-Pierre (Salzbourg), des ouvriers découvrirent, sous le maître-autel, des ossements précieux. Vers la même époque, apparaissait le récit d'après lequel les reliques d'un certain Amand, évêque de Worms, auraient été portées de cette ville à Salzbourg, par saint Rupert († vers 715), quand celui-ci passa du premier siège épiscopal au second (3). On cite, en effet, deux Amand, évêques de Worms, l'un au iv^e siècle et l'autre au vii^e siècle (4). Malheureusement leur existence même est douteuse (5).

4^o, de la Bibliothèque Marciana de Munich, fol. 67 et 75. Voir EBNER, *Quellen und Forschungen*, p. 352 et 354 ; cfr p. 278, cfr *infra*, ch. X, § 1.

(1) *Annales S. Rudberti Salisburgenses*, dans MGH, SS, t. IX, p. 775 ; cfr SRM, t. V, p. 401 et note 6.

(2) SRM, t. V, p. 419.

(3) SRM, t. V, p. 400-401 ; *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique* sous la direction de MGR BAUDRILLART, 1913, fasc. IX, col. 937-938, au mot : *Amand*, évêque de Worms, par G. ALLMANG ; *Historia de corpore S. Amandi hujus nominis primi, in ordine vero secundi, episcopi Wormatiensis*.

(4) Le P. V. DE BUCK a consacré une dissertation très travaillée à ce sujet : *De Sancto Amando episcopo Wormatiensi, Salisburgi (ut videtur) culto* (AA. SS., *Octobris* t. XI, surtout p. 911, 914, 917, 918, 921). Le savant bollandiste croit que le saint Amand honoré à Salzbourg est Amand II de Worms.

(5) Cfr RETTBERG, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 634-635 ; KRUSCH, dans SRM, t. V, p. 400-401. Mgr DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*,

Comment saint Amand l'aquitain obtint-il un culte public et d'une telle importance à Salzbourg ?

Parmi les abbés d'Elnone, nous en rencontrons un, fort célèbre, et qui porte le nom d'Arno. Né, sans doute, dans le diocèse de Freising, ordonné prêtre en 776, il entra quelque temps après à Elnone, dont il devint abbé en 782. A la fin de 785, Charlemagne le nommait au siège de Salzbourg (1). Les *Annales majeures* d'Elnone mentionnent ainsi son décès en 821 : *Obiit Arno episcopus abbas de sancto Amando* (2).

Arno, évêque, puis archevêque de Salzbourg, n'oublia ni le monastère de l'Escaut, ni son fondateur. Il fit inscrire au livre des confraternités de Saint-Pierre de Salzbourg son prédécesseur, l'abbé Gislebert, mort évêque de Noyon (3), et toute la « congrégation » d'Elnone ; il revint souvent dans cette abbaye, et y rencontra son ami, Alcuin ; il fit restaurer à ses frais une chapelle du cimetière d'Elnone ; enfin, comme nous le chante le même Alcuin, il fit renouveler la tombe de saint Amand.

Antistes humilis Domini et devotus honore

Arnonus sancti tumbam renovavit Amandi (4).

Or, Arno, imitant, d'ailleurs, son prédécesseur, saint Virgile, travailla avec énergie et avec succès à la conversion des Slaves de Carinthie.

Le culte de saint Amand d'Elnone fut donc, selon toute vraisemblance, apporté à Salzbourg par l'archevêque Arno. Mais pourquoi Arno prit-il ainsi à cœur, à Salzbourg,

t. III, p. 161, écrit, cependant, au sujet du seul document — un diplôme faux — où figure le nom d'Amand II de Worms : « Ce diplôme ayant été produit en 764 à Pépin le Bref, il n'est guère possible qu'il ait tout fabriqué, jusqu'au nom de l'évêque ». Voir cet acte dans MGH, *Diplomata*, t. I, p. 139.

(1) Voir sur Arno, HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 430-435 ; *Allgemeine Deutsche biographie*, t. I, p. 575-577 (Büdinger).

(2) MGH, SS, t. V, p. 11.

(3) Voir plus haut, p. 28 et 29.

(4) MGH, *Poetae latini*, t. I, p. 308 et 338. Cfr SRM, t. V, p. 400.

la glorification de l'apôtre de la Belgique ? Parce que saint Amand avait été son prédécesseur à Elnone et qu'il avait pour lui une dévotion spéciale ? Sans doute. Parce que saint Amand l'avait, le tout premier, précédé dans l'apostolat des Slaves du Sud ? C'est bien possible.

CHAPITRE V

Saint Amand évêque de Tongres-Maastricht Ses relations avec le Pape Saint Martin

SOMMAIRE

Saint Amand, apôtre de la Belgique, comparé avec les autres évangélisateurs de ce pays.

§ I. *Le diocèse de Tongres-Maastricht, des origines à saint Amand.*

Les églises des Germanies, d'après saint Irénée. — Limites de la *civitas* et du diocèse des *Tungri*. — Saint Servais. — La première évangélisation. — Les ténèbres du v^e siècle. — De Falco à Ebreghisus. — Maastricht, résidence épiscopale. — Jean l'Agneau.

§ II. *L'élection de saint Amand à Maastricht.*

L'élection, d'après les canons et les règles de la monarchie franque. — Sigebert III et l'élection de saint Amand. — Les métropoles. — Saint Cunibert de Cologne et la famille des Pépins. — Maastricht. — L'église Saint-Servais. — L'église Notre-Dame. — L'église Saint-Pierre. — Une seule paroisse. — Le clergé de la cathédrale. — La lettre de saint Remi à Falco.

§ III. *Pagi, vici, villae et paroisses.*

Les *pagi* de la *civitas Tungrorum*. — *Vici, Castra, Villae*. — Débuts de l'organisation paroissiale rurale. — Amay. — Fondation d'églises dans les *vici*, les *villae*, les endroits déserts (par les moines et les solitaires). — Transformation d'églises en paroisses. — Les évêques, les grands propriétaires et les églises domaniales.

§ IV. *Le paganisme dans le diocèse de Maastricht.*

Saint Lambert et saint Hubert. — Toxandrie, Ardenne et Brabant. — Témoignage des tombes mérovingiennes.

§ V. *L'évêque de Maastricht aux prises avec son clergé.*

Choix des futurs ministres du culte et leur formation. — Saint Géry. — Moralité du peuple et du clergé. — Le célibat ecclésiastique. — Saint Amand et les vices du clergé. — Sa lettre au pape saint Martin. — Félicitations et encouragements. — La conduite à tenir vis-à-vis du clergé prévaricateur.

§ VI. *Saint Amand et le monothélisme.*

Seconde question de saint Amand. — Le monothélisme. — Le concile de Latran de 649. — La mission confiée à saint Amand. — Fut-elle

exécutée ? — Importance de la lettre du pape Martin. — Reliques et « codices ».

§ VII. *Saint Amand et la fondation du monastère de Nivelles.*

Itte et Gertrude. — Le conseil de saint Amand. — Fondation de Nivelles.

— Date de cette fondation et de la visite épiscopale. — Amand, la famille mérovingienne et la famille carolingienne.

Jamais, les saints ne furent aussi nombreux en Gaule qu'aux temps mérovingiens. Pour la Belgique et la France du Nord seules, il serait aisé d'en établir une liste d'une bonne centaine qui vécurent alors, particulièrement au VII^e siècle et dans la première moitié du VIII^e.

Mais si tous exercèrent une action efficace par leurs exemples, si beaucoup combattirent les erreurs païennes par leur parole, il en est relativement peu pour lesquels nous puissions affirmer, avec certitude, qu'ils furent des évangélisateurs. Les sources nous y autorisent-elles, alors, le plus souvent elles s'abstiennent de préciser leur terrain d'apostolat, ou elles n'en indiquent que quelques localités.

L'activité des apôtres qui furent évêques diocésains, apparaît limitée, par leur diocèse. Il en est ainsi, pour Tongres-Maastricht-Liège, de saint Servais, de saint Lambert et de saint Hubert ; pour Arras-Cambrai, Théroüanne et Noyon-Tournai, de saint Vaast, de saint Géry, de saint Ouen et de saint Eloi. Pour d'autres évangélisateurs, leur ministère se borne, du moins à nos yeux, aux régions où les documents nous les montrent établissant leur monastère, pratiquant leurs austérités, ou, plus simplement encore, faisant un séjour de quelque durée. Ainsi saint Ursmer prêche dans le Hainaut et en Flandre ; saint Bertuin autour de Malonne ; saint Monon en Ardenne.

De saint Amand seul, nous pouvons dire avec certitude qu'il évangélisa toute la Belgique ou presque toute la Belgique. Sans doute, comme nous l'avons marqué dans un des chapitres précédents, travailla-t-il le plus longtemps et avec le plus d'intensité dans la partie occidentale. Les bords de l'Escaut, plus que ceux de la Meuse, ont entendu sa parole conquérante ; l'Ostrevant, le pays de Gand et les environs

d'Anvers l'ont reçu plus fréquemment que la Toxandrie, l'Ardenne, le Brabant et la Hesbaye ; il a baptisé, sans doute, plus de Saliens, en Belgique seconde, que de Ripuaires, en Germanie inférieure. Mais son action s'est étendue également sur celle-ci. Trois années durant, il parcourut, sans se lasser, le diocèse de Maastricht, c'est-à-dire presque toute la Belgique orientale. Saint Amand possède donc plus de titres qu'aucun autre à s'appeler l'apôtre de la Belgique.

§ I. Le diocèse de Tongres-Maastricht, des origines à saint Amand.

Un texte célèbre de saint Irénée, évêque de Lyon, mentionne, vers 185, les « églises des Germanies ». Il faut, pour le moins, en déduire l'existence, dans la seconde moitié du II^e siècle, de communautés chrétiennes, à Mayence et à Cologne, les métropoles respectives des provinces romaines de la première et de la seconde Germanie (1).

Au IV^e siècle, le diocèse de Cologne, qui coïncidait sans doute avec la province de Germanie seconde, fut divisé, et chacune des deux *civitates*, ainsi formées, reçut son évêque : la *civitas Agrippinensium* et la *civitas Tongrorum*, c'est-à-dire Cologne et Tongres.

Quelles étaient les frontières de ce dernier diocèse ? Il

(1) Καὶ οὗτε αἱ ἐν Γερμανίαις ἰδρυμέναι Ἐκκλησίαι ἄλλως πεπιστεύκασιν... (*Contra haereses*, I, 10, 1, 2, PG., t. VII, col. 550-552. Cfr HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 7 ; A. VON HARNACK, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, t. II, 4^e éd., p. 881-882. Leipzig, 1925. Ce dernier auteur écrit même : « Augenscheinlich meint Irenaeus stabilisierte, d. h. bischöfliche Kirchen ; denn nur solche können etwas überliefern. Daher ist es... gewiss, dass in den grössten germanischen Römerstädten (man denkt zunächst an Köln, dann an Mainz und Strassburg), bereits um das J. 185 Gemeinden mit Bischöfen waren ». Mais il faut avouer que les listes épiscopales de ces villes ne mentionnent aucun évêque antérieur au IV^e siècle. Cfr DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. III, p. 153-157 ; 166-170 ; 175-178.

comprit, écrivait GODEFROID KURTH, toute la Belgique orientale jusqu'à la Semois inférieure, avec des parties considérables des provinces limitrophes, c'est-à-dire du Brabant septentrional, du Limbourg hollandais, de la Prusse rhénane, et du grand-duché de Luxembourg. Il s'étendait du Nord au Sud, de Bois-le-Duc à Bouillon, et on aura tracé ses confins en y comprenant Berg-op-Zoom, Bois-le-Duc, Venloo, Ruremonde, Wassemberg, Aix-la-Chapelle, Eupen, Stavelot, Saint-Vith, Bastogne, Bouillon, Chimay, Thuin, Nivelles, Louvain, Arendonck, Eeckeren. On peut préciser quelques points. A l'Est, la limite passait entre Stavelot et Malmédy, entre Aix-la-Chapelle et Borcette ; à l'Ouest, elle passait entre Thuin et Lobbes, entre Nivelles et Bornival, entre Louvain et Hérent, entre Arendonck et Turnhout. Au Nord, le diocèse était limité par le cours de la Meuse. Neuf diocèses se partagent aujourd'hui le vaste territoire sur lequel régnait la crosse de saint Servais et de ses successeurs » (1).

Nous avons déjà mentionné saint Servais, le premier évêque de Tongres dont le souvenir soit parvenu jusqu'à nous. A partir de 346, son nom figure dans l'histoire des controverses ariennes, parmi ceux des plus ardents défenseurs de l'orthodoxie nicéenne et de saint Athanase. En 350, l'évêque de Tongres part en mission auprès de l'empereur Constance, au nom de l'usurpateur Magnence. A une date indéterminée, il entreprend un pèlerinage au tombeau de l'apôtre saint Pierre. Après avoir prédit les invasions barbares, qui ne tarderont pas à fondre sur la Gaule, il va mourir à Maastricht. Son tombeau devient un endroit de culte et, dans la seconde moitié du VI^e siècle, l'évêque Monulphe remplace la chapelle de bois qui le surmontait par une basilique digne d'un si grand évêque (2).

(1) G. KURTH, *Notger de Liège*, t. I, p. 11 et 12.

(2) Voir G. GORRIS, S. J., *Sint Servatius van Maastricht*, (Geert-Groote-Genootschap, n. 48). La Haye, 1923.

Il reste, en Tongrie, bien peu de vestiges de ce christianisme antérieur aux invasions du v^e siècle (1).

Malgré la plus grande proximité du Rhin, artère commerciale si importante alors, les villes étaient encore plus rares dans la Belgique orientale que dans l'autre partie. Et s'il est vrai qu'à la fin du iv^e siècle, Trèves, Cologne, Mayence, ne possédaient que des minorités chrétiennes, à combien plus forte raison devra-t-on considérer les fidèles de Tongres, comme un petit troupeau, *pusillus grex* (2).

Entre saint Servais, dans la seconde moitié du iv^e siècle, et Falco, dans le premier tiers du vi^e, la liste épiscopale de Tongres comprend sept noms ; Hériger, qui nous la transcrit, à la fin du x^e siècle, ne possède pas le moindre renseignement sur eux (3). Ces ténèbres épaisses dont nous parlions plus haut pour la Belgique occidentale, voilent donc, aux yeux de l'historien, la vallée de la Meuse aussi bien que celle de l'Escaut.

Mais, à partir de Clovis, quelques figures, des figures d'évêques surtout, sortent, comme timidement, de l'ombre opaque. C'est Falco, auquel saint Remi écrit une lettre assez dure, relativement à un conflit de juridiction qui avait éclaté entre eux (4) ; c'est Domitien, qui souscrit, en 535, au concile de Clermont et, en 549, à celui d'Orléans (5) ; c'est Monulphe qui, dans la seconde moitié du vi^e siècle, élève, à Maastricht, une basilique en l'honneur de saint Servais, et dont la sainteté mérite, à son tour, la vénération du peuple (6) ; c'est Gundulfus, à identifier peut-être avec Betulfus, l'un des évêques présents au concile de Paris, de

(1) Le plus intéressant est le tombeau de Koninxheim près de Tongres. Voir notre *Histoire de l'Eglise*, p. 61. Tournai, 1925.

(2) HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 26-33.

(3) C. 27, MGH, SS, t. VII, p. 176.

(4) MGH, *Epistolae merov. et karol. aevi*, t. I, p. 115-116.

(5) MGH, *Concilia* t. I (éd. F. MAASSEN), p. 70 et 109.

(6) GRÉGOIRE DE TOURS, *De Gloria confessorum*, 71, SRM, t. I, p. 790 ; E. LE BLANT, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieure au VII^e siècle*, n. 215. Paris, 1866.

614 (1) ; c'est Ebergisus, dans lequel l'église de Cologne veut voir un de ses évêques à elle, Evergisilus, enterré, d'abord, dans le diocèse de Tongres (2).

Nous avons parlé indifféremment du diocèse de Tongres ou du diocèse de Maastricht. On trouve, en effet, le nom de l'une ou de l'autre de ces villes, parfois même de toutes les deux, figurant à côté de celui des évêques. Les historiens ont attribué à Monulphe le transfert du siège épiscopal de Tongres à Maastricht. C'est à tort, car Domitien l'un de ses prédécesseurs, réside déjà dans cette dernière ville. Il faut croire que, pillée et détruite par les Vandales au début du ^v^e siècle, l'ancienne capitale des *Tungri* était devenue inhabitable. Les évêques gardèrent longtemps le titre de leur ancienne résidence. Peu à peu ils s'habituerent à porter celui de la nouvelle, c'est-à-dire de la ville bienheureuse qui conservait les restes de saint Servais (3).

Le prédécesseur immédiat de saint Amand sur le siège de Maastricht, s'appelait Jean l'Agneau. Hériger a réuni sur son sujet quelques détails provenant de la tradition orale (4). Il aurait d'abord porté tout simplement le nom d'*Agnus*. Homme riche et noble, il surveillait les travaux agricoles dans ses propriétés, à Tihange, près de Huy, lorsque, un beau jour, il fut accosté par un étranger qui se disait envoyé, exprès, d'au-delà des mers, par un ange, afin de le décider à devenir évêque. On conçoit l'étonnement de ce brave homme. Ses occupations, sa femme, ses enfants, le tenaient bien éloigné de la carrière ecclésiastique. Il avouait, d'ailleurs, n'avoir pas les vertus nécessaires à cet état, ne connaître aucun des secrets de la vie contemplative, s'être toujours abstenu d'aller aux écoles. L'Agneau planta alors son bâton en terre et déclara que ce bois était aussi inca-

(1) MGH, *Concilia*, t. I, p. 192. VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 167.

(2) DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. III, p. 189, note 5.

(3) Voir notre étude : *Le transfert de la résidence des évêques de Tongres à Maastricht*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1924, t. XX, p. 457-464.

(4) *Gesta episcoporum Leodiensium*, 29, MGH, SS, t. VII, p. 176-177.

pable de germer que lui de devenir évêque. Mais, le bâton se souvint très opportunément de la verge d'Aaron et voulut imiter un si bel exemple. Bientôt, il prenait terre, verdissait, se couvrait de branches et de feuilles. Le prodige ne pouvait rester ignoré. Il arriva jusqu'aux oreilles du peuple, réuni précisément pour élire un évêque à Maastricht. En hâte, une ambassade fut envoyée chez l'Agneau. Le grand propriétaire devint évêque et reçut le nom de Jean. Ceci se passait, nous dit-on, sous Clotaire II, tandis que Dagobert était délégué au gouvernement de l'Austrasie (623-629).

En 647, Jean l'Agneau mourait à son tour. Ses restes furent déposés dans l'église saint Côme, sur la colline, à Huy (1).

§ II. Saint Amand, évêque de Maastricht.

La mort de Dagobert I, le 19 janvier 639, marqua le début, tout à la fois, de la déchéance pour la royauté mérovingienne, de la toute puissance pour les maires du palais, et de l'opposition radicale entre l'Austrasie et la Neustrie.

« Presque tous les successeurs de Dagobert I, écrit M. l'abbé VACANDARD, furent investis du pouvoir avant d'avoir atteint leur majorité. L'exercice de l'autorité était alors nécessairement dévolu aux officiers du palais, qui se disputèrent les hautes places et dont les rivalités se firent sentir dans toutes les branches de l'administration. Au milieu de ce désordre il eut été bien étrange que les règles canoniques en matière d'élection épiscopale fussent toujours fidèlement observées » (2). Comme dans toutes les autres églises

(1) DUCHESNE, *Fastes*, t. III, p. 190. La date de la mort de Jean ne nous est fournie par aucun document. Mais, d'après la liste épiscopale, Amand lui succéda immédiatement, et, comme nous le verrons, Amand devint, probablement, évêque de Tongres en 647.

(2) VACANDARD, *Les élections épiscopales, sous les Mérovingiens*, dans la *Revue des Questions historiques*, 1898, t. LXIII, p. 370. Cfr A. HAUCK, *Die Bischofswahlen unter den Merovingen*. Erlangen, 1883.

de la chrétienté, les évêques du royaume franc devaient être élus, d'abord, par le clergé et le peuple de la *Civitas*. Le cinquième concile d'Orléans, de 549, et l'édit de Clotaire II, de 614, avaient formellement reconnu cette manière de procéder. Mais ces deux actes législatifs réservaient également au roi la confirmation de l'élu. Celle-ci accordée, le métropolitain, aidé des évêques de sa province, procédait au sacre.

D'après l'auteur cité plus haut, ces règles, fixées en 549 et 614, avaient été parfaitement observées par Clotaire II, et par Dagobert I (1), mais elles le furent beaucoup moins dans la suite (2).

Sigebert III et Clovis II, celui-ci plus jeune encore que son frère, avaient succédé à Dagobert. Le premier garda l'Austrasie, tandis que le second régna sur la Neustrie et la Bourgogne. Le diocèse de Tongres relevait tout entier de l'Austrasie. L'élection de saint Amand dut donc être, pour le moins, confirmée par Sigebert III († 656).

Le récit de cette élévation épiscopale, dans l'ancienne biographie, est court et surtout fort banal.

« Alors le roi fit venir saint Amand. La réunion très nombreuse des évêques et du peuple ayant eu lieu, il le préposa à l'administration de l'église de Maastricht. Mais le saint refusait, il se déclarait, bien haut, indigne. Tous les assistants au contraire criaient qu'il était digne de l'épiscopat et qu'il devait l'accepter par zèle des âmes et non par désir de la richesse. Forcé par le roi et les évêques, il accepta la chaire épiscopale » (3).

(1) Ce point spécial a été contesté par M. P. CLOCHÉ, *Les élections épiscopales sous les Mérovingiens* dans *Le Moyen âge*, 1924-1925, 2^e série, t. XXVI, p. 253-254. D'après cet auteur, généralement, le pouvoir royal a disposé, en souverain, des évêchés, même aux époques de paix et de stabilité. Nous n'avons pas à entrer ici dans cette discussion.

(2) VACANDARD, *art. cit.*, p. 372.

(3) VAⁱ, c. 18, SRM, t. V, p. 442-443. La biographie ne nomme pas le roi en question. Cfr *supra*, p. 41. Nous avons tâché de démontrer dans notre introduction la réalité historique de l'épiscopat de saint Amand, à Maastricht. Cfr *supra*, p. 40-48.

La province ecclésiastique de Cologne ne comptait, avant l'érection de l'évêché d'Utrecht, qu'un seul siège suffragant, précisément celui de Maastricht. Comme le remarque l'historien M. A. HAUCK, il est vraisemblable que « la circonscription métropolitaine n'avait alors, dans des provinces comme celle de Cologne et de Trèves, aucune signification réelle pour l'administration ecclésiastique » (1). Mais, quand Amand devint évêque, le siège de Cologne était occupé par le célèbre saint Cunibert, conseiller de Dagobert, puis chargé par ce roi du gouvernement pendant la minorité de Sigebert III. Ce saint personnage aura sans doute eu sa part au choix de saint Amand. N'en fut-il pas de même du maire du palais, Grimoald? Nous verrons bientôt la mère et la sœur de celui-ci, Itte et Gertrude, en relation avec l'évêque de Maastricht. Mais le roi Sigebert n'avait pas besoin, pensons-nous, qu'on lui recommandât saint Amand. Il le connaissait depuis des années et l'on peut croire qu'il avait hérité de l'affection que lui portait Dagobert (2).

La résidence épiscopale de Maastricht était la seule agglomération de l'ancienne *civitas* des *Tungri* ayant gardé de l'importance à l'époque mérovingienne. Elle se trouvait située, comme la ville déchue de Tongres, à la fois sur l'ancienne chaussée de Bavai à Cologne, qui, de l'Ouest à l'Est, coupait en deux le diocèse, et sur la Meuse, qui le traversait du Sud au Nord-Est. De plus, Maastricht se dressait au milieu d'une région fertile continuant la Hesbaye, tandis que le Nord du diocèse était couvert par les marais de la Meuse, le Peel, et les landes stériles de la

(1) *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 119-120.

(2) Cfr *supra*, p. 142 ss. L'élection de saint Amand peut être fixée, avec beaucoup de vraisemblance, à 646 ou 647. En effet, la lettre du pape saint Martin date de 649. Le VA¹ nous dit que le saint n'est resté que trois ans évêque de Maastricht. Or le document pontifical engage vivement le Saint à ne pas renoncer à son siège, à cause de ces difficultés précisément qui provoqueront sa démission.

Campine, et, qu'au Sud, s'étendait le rideau de la forêt des Ardennes (1).

Trois églises, pour le moins, s'élevèrent à Maastricht, dès l'époque mérovingienne. Nous avons déjà fait mention de la plus ancienne qui nous soit connue et qui avait été dédiée à saint Servais. Grégoire de Tours donne sur elle certains détails. Les cendres du premier évêque de Tongres avaient été déposées, suivant l'usage romain, près de la grand'route « *iuxta ipsum agerem publicum* », et non loin de l'endroit où celle-ci traverse la Meuse « *iuxta pontem ageris publici* » (2).

La neige, continue l'historien des Francs, tombait parfois très abondamment autour de ce saint tombeau, jamais cependant elle ne parvint à le couvrir. A différentes reprises, nous apprend-il encore, la dévotion populaire édifia sur cette tombe des oratoires de bois, mais le vent les renversait ou ils s'écroulaient d'eux-mêmes. Avec le temps, toutefois, l'évêque Monulphe construisit en l'honneur de saint Servais un vaste temple « *templum magnum in eius honore construxit, composuit ornavitque* ». Le saint corps y fut solennellement déposé. On a voulu faire remonter jusqu'au temps de Monulphe, c'est-à-dire jusqu'à la seconde moitié du VI^e siècle, une ancienne crypte découverte dans l'église Saint-Servais, en 1881. Cette conclusion est loin d'être admise universellement. D'après M. J. KALF, la crypte en question ne serait pas antérieure à la première moitié du XI^e siècle (3).

(1) Voir F. CUMONT, *Comment la Belgique fut romanisée*, p. 13-14 ; JULLIAN, *Histoire de la Gaule*, t. VI, p. 464-469. M. le chanoine ROLAND a démontré, contre PIOT, qu'il fallait exclure des Ardennes le *pagus Condrustensis* avec le *Falmeniensis* (*Congrès de la Fédération archéol. de Belgique, Comptes rendus*). Arlon, 1899, p. 85-99.

(2) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Francorum*, II, 5, *De gloria confessorum*, 71, SRM, t. I, p. 67 et 790.

(3) J. KALF, *Opgravingen in de St-Servaaskerk te Maastricht*, dans le *Bulletin van den Nederlandschen Oudheidkundigen Bond*, 2^e série, 1916, t. IX, p. 17-44. En sens contraire, J. HABETS, *De Krochten der kerk van St-Ser-*

Il existait, évidemment, à Maastricht, du temps de Monulphe, une autre église que celle de Saint-Servais. Les évêques ne se seraient pas contentés de ces pauvres oratoires en bois que nous décrit Grégoire de Tours, pour y exercer les fonctions liturgiques. Un chanoine de Liège, Nicolas, qui écrivit avant 1147 une vie de saint Lambert, eut sous les yeux un diplôme de Clovis III (690-694) (1) accordant l'immunité à l'église de « Sainte Marie toujours Vierge de Maastricht » et confirmant ses propriétés territoriales (2). C'était Notre-Dame, située à l'intérieur des murs.

Enfin, dans la banlieue, au Sud, entre la Meuse et le Geer, se trouvait une troisième église. La plus ancienne biographie de saint Lambert, composée après 718, nous rapporte qu'après l'assassinat du saint évêque, son corps fut transporté en barque jusque dans la ville épiscopale et qu'on le déposa dans la basilique de Saint-Pierre (3).

On se tromperait en donnant le nom de paroisses aux églises urbaines ou suburbaines différentes de la cathédrale. La ville n'est pas encore divisée alors en districts bien délimités à la tête desquels le curé exerce la charge spirituelle, avec le droit, par exemple, d'administrer le baptême à ses ouailles. Certaines églises différentes de la cathédrale possèdent sans doute un clergé ; l'on y célèbre la messe et l'office divin. Mais elles ne sont que des suc-

vaas te Maastricht, dans le *Provinciale Almanak van Limburg*, 1883, p. 185 ss. Ruremonde, Maastricht. Nous remercions le R. P. GORRIS, S. J. de Maastricht, qui a bien voulu nous prêter ce dernier article.

(1) Cfr SRM, t. VI, p. 371, n. 1 et p. 428, n. 5 ; L. CRAHAY, *Coutumes de la ville de Maastricht*, p. 12, 15, 23, (Recueil des anciennes coutumes de la Belgique). Bruxelles, 1876 ; J. DARIS, *Histoire du diocèse et de la principauté de Liège pendant le XIII^e siècle*, p. 298. Liège, 1891.

(2) *Vita Landiberti*, auctore Nicolao, c. V, SRM, t. VI, p. 411 et n. 2, et surtout p. 301.

(3) *Vita Landiberti*, c. 18, SRM, t. VI, p. 371. J. HABETS, *Geschiedenis van het Bisdom Roermond*, t. I, p. 81-83. Ruremonde, 1890, donne une énumération plus longue des églises de Maastricht, à l'époque mérovin-gienne. Mais il se base trop, à notre avis, sur la tradition orale.

cursales de l'église-mère. Comme le pape à Rome, l'évêque, dans sa cité, se transporte à certains jours dans les diverses basiliques consacrées spécialement au culte d'un Saint (1).

Le clergé de la cathédrale se composait des « *seniores abbates* », c'est-à-dire des prêtres et des diacres, puis des « *juniores clerici* », en particulier des lecteurs (2). Tous portaient le titre de chanoines, non pas suivant l'acception actuelle de ce terme, mais, dans ce sens, qu'ils étaient inscrits au canon ou matricule de la paroisse. A la tête de tout ce personnel ecclésiastique, l'archidiaque avait la charge de le surveiller et de former les plus jeunes (3). Les membres du clergé demeuraient, en général, avec l'évêque, dans la « *domus ecclesiae* », proche de la cathédrale. Ils prenaient leurs repas ensemble, et Grégoire de Tours nous représente un évêque de Lisieux, qui se reposait « ayant autour de son lit beaucoup de lits de clercs » (4). Un canon touchant du concile de Mâcon, de 585, déclare que la maison épiscopale doit être ouverte à tous ; aussi ne doit-on pas y trouver de chiens « *ne forte hii, qui in ea miseriarum suarum levamen habere confidunt, dum infestorum canum morsibus laniantur, detrimentum versa vice suorum susteneant corporum* » (5).

Nous avons déjà fait allusion à la lettre que saint Remi († 533), métropolitain de Reims, envoya à Falco, évêque de Tongres (6). Il lui reproche de s'être rendu à Mouzon — Mouzon est, actuellement un chef-lieu de canton dans le département des Ardennes — et d'y avoir institué des diacres (*levitae*), consacré des prêtres, établi des archidiaques, et

(1) LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique*, t. I, p. 49-52.

(2) SRM, t. IV, p. 549, 571, n. 3.

(3) VACANDARD, *Vie de S. Ouen*, p. 100-103 ; LOENING, *Geschichte des deutschen Kirchenrechts*, t. II, p. 333-342.

(4) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, VI, 36, SRM, t. I, p. 277.

(5) Canon XIII, MGH, *Concilia*, t. I, p. 170.

(6) MGH, *Epistolae Merov. et Karol. aevi*, t. I, p. 115-116. Cfr DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. III, p. 189.

même un *primicerius scole militiaeque lectorum*, c'est-à-dire le chef de la *schola* des chantres (1). Cependant, déclare saint Remi, l'église de cette localité a toujours relevé du diocèse de Reims. Dans ce texte, d'interprétation assez difficile, il ne peut, évidemment, être question du clergé local de Mouzon. C'est, pour son diocèse, que Falco a procédé à l'ordination de diacres et de prêtres, qu'il a nommé des archidiaques — en général, il n'y en avait qu'un par diocèse (2) — qu'il a établi un primicier à la tête de la *schola cantorum*. On peut se demander pourquoi cet évêque de Tongres procède à de telles cérémonies en dehors de sa ville épiscopale. C'est que, ou bien, il n'avait pas encore, à ce moment, de résidence fixe, ou bien que Mouzon fut considéré par lui comme une seconde résidence (3).

Quoiqu'il en soit, ce texte nous présente, dès le début du VI^e siècle, pour le diocèse de Tongres-Maastricht, un clergé bien organisé. Autour de l'évêque, en dehors des prêtres, des diacres, des jeunes clercs, se remarquent des dignitaires, pourvu de fonctions spéciales, l'archidiacre et le chef de la *schola* (4).

(1) Plusieurs canons de conciles nous parlent d'évêques qui tâchent de s'emparer de paroisses de leurs voisins, voir p. ex. concile de Clermont, canon X (MGH, *Concilia*, t. I, p. 67).

(2) LOENING, *op. cit.*, t. II, p. 336-337. Cet auteur cite un diplôme d'où il ressort qu'il y avait plusieurs archidiaques à Reims, en 686.

(3) Voir, dans le second sens, LESNE, *op. cit.*, t. I, p. 52, note 4. IMBART DE LA TOUR, *Revue Historique*, 1896, t. LX, p. 262-263, expose cette idée curieuse que les évêques semblent n'avoir pas fondé les premières paroisses dans les *vici* les plus proches de l'église épiscopale. « Il semble, au contraire, que la conduite des évêques ait été un peu différente, qu'ils aient songé à s'assurer certaines localités dans les divers *pagi* de leurs diocèses, les plus importants peut-être par leur situation ou leur commerce, et à en faire autant de centres de propagande pour toute une région. Voyez ce qui se passe à Tours. Les églises les plus anciennes, Amboise, Langeais, Candés, Dolus se trouvent aux extrémités même de la *civitas*, sur les trois routes d'Orléans, d'Angers, de Poitiers ». Or Mouzon est aussi situé sur la grande voie romaine de Reims à Trèves.

(4) P. BATIFFOL, *Histoire du bréviaire romain*, 3^e éd., p. 61-62. Paris, 1911.

§ III. Pagi, Vici, Villae et paroisses.

Après la chute de l'empire romain, la division administrative de la *civitas* céda la place à celle du *pagus*, le *gau* des anciennes populations germaniques. Dans les régions fortement occupées par les Barbares, comme la Belgique, ces cantons se multiplièrent, tandis qu'ailleurs ils coïncidèrent avec les *civitates* (1). On rencontre, dès la période mérovingienne, la mention de six *pagi* pour la *civitas Tungrorum*, c'est-à-dire, pratiquement, pour le diocèse de Tongres-Maastricht. Ce sont : la *Toxandria* (Campine), le *Masau* (Maeseyck, Susteren, Cuyck), la *Hasbania* (Hesbaye), le *pagus Lomacensis* (Chimay, Thuin, Florennes, Fleurus et Gembloux), le *pagus Condrustensis* (Condroz et Famenne) et le *pagus Arduenna* (Bastogne, Stavelot) (2).

L'ancienne biographie de l'apôtre de la Belgique nous apprend, en termes fort laconiques, d'ailleurs, que pendant trois années, il parcourut les *vici* et les *castra* de son vaste diocèse (3).

Les mots *vici* et *castra* désignent respectivement les petites villes, comme Givet, le *vicus Gabelius*, mentionné dans la Vie de saint Hubert (vers 750) (4), et les bourgs, comme Namur, le *castrum Namucum*, dont il est question dans une des continuations du pseudo-Frédegaire (5). Mais la Bel-

(1) LONGNON, *Texte explicatif*, p. 89-90 ; LAVISSE, *Histoire de France*, t. II, 1^{re} partie, p. 178-179 ; VANDERKINDERE, *Introduction à l'histoire des institutions*, p. 163.

(2) LONGNON, *op. cit.*, p. 131-134 ; VANDERKINDERE, *op. cit.*, p. 166, et *Formation territoriale*, t. II, p. 119-120 ; 128-129 ; 159-160 ; 195-196 ; 210-211 ; 228-229 ; 265-266 ; G.-G. ROLAND, *Les pagi de Loume et de Condroz et leurs subdivisions. Étude de géographie historique*, dans les *Annales de la Société Archéologique de Namur*, 1920, t. XXIV, p. 1-127. On verra dans cette magistrale étude comment les *pagi* se sont multipliés, après la période mérovingienne. Ainsi, au ix^e siècle, le grand *pagus Lomacensis* se décomposait en *Lomacensis minor*, *Sambriensis*, *Darnuensis* et *Namucensis*.

(3) VA1, c. 18, SRM, t. V, p. 443.

(4) *Vita Hugberti*, c. 5, SRM, t. VI, p. 485.

(5) *Fredegarii continuationes*, c. 4, SRM, t. II, p. 170 (cfr KURTH, *La frontière linguistique*, t. I, p. 468).

gique orientale comprenait surtout des exploitations domaniales, des *villae*, avec leur population de colons, d'affranchis et de serfs (1). La *Leudico villa* passa du domaine du fisc dans celui des évêques de Maastricht (2). C'est la ville actuelle de Liège.

Nous manquons de renseignements un peu complets sur l'organisation paroissiale du diocèse de Tongres-Maastricht, avant l'épiscopat de saint Amand et de son temps. Antérieurement aux invasions germaniques, il ne devait pas y exister de paroisses rurales (3). Leur création se fit peu à peu, d'après le recul plus ou moins rapide du paganisme, l'importance et les besoins des communautés chrétiennes, le zèle des évêques, des prêtres, des fidèles eux-mêmes, et les ressources matérielles locales (4). Saint Amand en érigea vraisemblablement quelques unes. Cependant l'organisation paroissiale de son vaste diocèse n'était pas encore fort avancée lorsqu'il le quitta, vers 650. Un des auteurs les plus versés en ce genre de sujets, M. J. BRASSINNE, rappelle la fondation par une veuve, sainte Ode, de l'église paroissiale d'Amay, près de Huy, dans la première moitié du VII^e siècle ; mais il ajoute aussitôt que ce cas lui apparaît exceptionnel. « Nous pouvons dire d'une manière générale, écrit-il, que, dans les pays que nous avons étudié, les plus anciennes de nos églises rurales

(1) Voir FUSTEL DE COULANGES, *L'alleu et le domaine rural*, p. 207 et 208. Paris, 1889 ; J. FLACH, *Les origines de l'ancienne France*, t. II, p. 47-62 (combat les idées de Fustel de Coulanges relativement au petit nombre de villages) ; G. WAITZ, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. II, voir à la table, aux mots : *Villa*, *Vicus*, *Castrum*.

(2) *Vita Landiberti*, c. II ss., SRM, t. VI, p. 365 ss. Cfr KURTH, *La cité de Liège*, t. I, p. 9-12.

(3) IMBART DE LA TOUR, *Les paroisses rurales*, p. 246 : « Sauf quelques exceptions, la fondation des premières églises rurales n'est pas antérieure au dernier quart du IV^e siècle ». Le savant auteur parle de la Gaule en général. Que dire alors des régions du Nord ?

(4) Voir J. LAENEN, *Introduction à l'histoire paroissiale du diocèse de Malines. Les Institutions*, p. 50 ; IMBART DE LA TOUR, *art. cit.*, p. 243.

datent du VIII^e siècle » (1). Or le pays spécialement étudié par cet auteur c'est le futur doyenné ou concile de Hozémont, situé le long de la rive gauche de la Meuse, en pleine Hesbaye, la partie du diocèse la plus fertile et la plus peuplée.

L'érection d'une paroisse est, d'ordinaire, précédée de la construction d'une église. Mais, pas plus qu'aujourd'hui, toute église ne donne naissance à une paroisse.

Les églises s'édifiaient, naturellement, en premier lieu, dans les *vici*, plus peuplés, plus importants au point de vue commercial et situés, le plus souvent, près d'une route ou sur un cours d'eau.

A une seconde catégorie d'églises appartiennent les oratoires des *villae*, églises privées ou domaniales. Les évêques dont la manse comptait quelques *villae*, devaient se montrer les plus empressés à construire de ces chapelles. Des laïques imitèrent cet exemple. Le grand propriétaire fournissait, ainsi, à ses colons et à ses serfs l'avantage de trouver, sur place, les jouissances et les secours de la religion. L'intérêt n'était pas étranger à ces pieuses fondations. En réunissant les hommes de sa terre autour d'un autel domestique, il les attachait au sol par un lien plus fort que le droit (2).

Enfin, à ces églises publiques des *vici* et à ces églises privées des domaines, il faut encore en ajouter d'autres en assez grand nombre qui durent leur origine à l'établissement de solitaires ou de communautés religieuses dans des endroits déserts (3).

(1) *Les paroisses de l'ancien concile de Hozémont*, dans le *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, 1900, t. XII, p. 277-278.

(2) IMBART DE LA TOUR, *art. cit.*, p. 260.

(3) M. le CHANOINE LAENEN, *op. cit.*, p. 51-52, parle des églises qui se fondèrent dans des agglomérations d'agriculteurs se rattachant à l'ancienne Marke germanique. « En Campine, écrit-il, de nombreux villages portent encore aujourd'hui l'irrécusable trace de leur origine germanique, de la Marke primitive. Ces villages sont formés essentiellement d'une longue rue bordée, de part et d'autre, de maisons, chacune avec son jardin et une parcelle de terre de chaque côté, parcelle plus

L'emplacement choisi pour un édifice sacré était souvent indiqué par celui d'anciens monuments païens que l'on avait détruits, par une tombe de Saint, ou par le souvenir de son passage (1).

Saint Amand, missionnaire dans la Belgique occidentale, bâtissait partout des oratoires sur les débris des idoles (2). Evêque de Maastricht, il dut suivre la même tactique.

Comment un certain nombre au moins des églises mérovingiennes devinrent-elles des paroisses rurales?

D'une manière générale, les premières églises à apparaître comme des organismes autonomes sont encore celles des *vici*. Elles obtiennent, relativement vite, un clergé spécial à la tête duquel, à tout le moins dans les bourgades importantes, se trouve l'archiprêtre. On y célèbre la messe et on y chante l'office. Tandis qu'à l'origine, l'église épiscopale est seule propriétaire de la masse indivise des biens du diocèse, que l'évêque en est le seul administrateur, les églises rurales des *vici* deviennent aptes à recevoir des dons, à percevoir les oblations liturgiques et les tributs des colons. Ainsi « la dotation des églises filiales se différencie de plus en plus du patrimoine de l'église-mère. Non seulement les basiliques et les paroisses recueillent des biens, mais elles en usent par elles-mêmes ; elles ont la charge de défrayer les ministres qui les desservent ; leurs revenus doivent entretenir l'édifice, subvenir à tous les frais du culte. Sous la surveillance de l'évêque, c'est en fait le clergé de chaque église qui en administre le patrimoine » (3).

longue que large, dans lesquelles on reconnaît les premières propriétés privées détachées de la Marke ». Nous ne les mentionnons pas dans le texte, parce que, revenant aux idées de FUSTEL DE COULANGES, M. A. DOPSCH a montré que la communauté des terres, chez les anciens Germains, n'était nullement prouvée et qu'il fallait renoncer au système de la Marke. Cfr *Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklungen von der Zeit von Cäsar bis auf Karl den Grossen*, 2 vol. Vienne, 1918-1920.

(1) IMBART DE LA TOUR, *art. cit.*, p. 264-269.

(2) Cfr *supra*, p. 138.

(3) LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique*, t. I, p. 65.

Un certain nombre d'oratoires établis dans les *villae* furent ainsi élevés au rang de paroisses, dès l'époque mérovingienne (1). Mais il est certain qu'au VII^e siècle, l'immense majorité d'entre eux restent encore des lieux de culte privé. A leur service « est attaché un prêtre, un diacre, ou même un clerc des ordres mineurs, quelquefois d'origine servile et né dans le domaine ; ou bien, le sanctuaire est visité et desservi par le clergé d'une église paroissiale voisine. Qu'ils aient ou non leur clergé propre, les oratoires des *villae* se distinguent nettement... des églises publiques et paroissiales où se tient l'assemblée légitime et ordinaire du peuple. Le nom des clercs préposés à ces sanctuaires ne figure pas au canon du clergé de la cité et des paroisses. L'oratoire de la *villa* est, vis-à-vis de l'église de la *parochia*, dans la dépendance où fut jadis celle-ci vis-à-vis de l'église de la *civitas*. Aux fêtes secondaires et les dimanches ordinaires, la messe est dite dans l'église de la *villa*, mais aux grandes solennités, le clergé et toute la population se rendent soit à l'église de la cité, soit aux églises des *parochiae*. Le baptême n'est pas administré dans ces oratoires » (2).

Le seigneur sur le territoire duquel l'oratoire de la *villa* avait été fondé, en était considéré comme le propriétaire. Mais il n'en posséda d'abord que la nue propriété du sol et de la bâtisse ; d'autre part, les évêques maintinrent, tant qu'ils purent, leur droit d'instituer le culte dans l'église domaniale, de la visiter, de choisir, d'ordonner, de surveil-

(1) Sur les rapports des paroisses et des grands domaines, voir J. BRASSINNE, *Les paroisses de l'ancien concile de Saint-Remacle*, dans *Bulletin de la Société d'Art et d'histoire du diocèse de Liège*, 1903, t. XIV, 1^{re} partie, p. 267-352. Cet auteur ne signale pas moins de sept domaines qui, sur le territoire du doyenné ou concile de Saint-Remacle, appartiennent au fisc, au IX^e siècle (p. 340). Là se trouvaient, par exemple, les célèbres *villae* de Herstal et de Jupille : « La ressemblance parfaite, souvent constatée, entre la paroisse primitive et la circonscription civile trouve son explication dans la survivance d'un ancien domaine. Au centre de celui-ci fut bâtie l'église paroissiale » (p. 340).

(2) LESNE, *op. cit.*, p. 57. Cfr VACANDARD, *Saint Ouen*, p. 129-130.

ler le clerc qui la desservait. Les donations et oblations faites à l'oratoire, ne devaient pas appartenir au maître du domaine. Mais en fait, l'opposition du seigneur finit toujours par triompher. Il choisit bientôt le prêtre de son oratoire. Il donna, légua, vendit *son* église, avec *sa villa* ou sans *sa villa* ; et non seulement en tout, mais même en partie, il ne se crut pas interdit de disposer des biens d'une église dont lui et ses ancêtres étaient les fondateurs. Il contribua ainsi à l'émiettement des biens ecclésiastiques (1).

§ IV. Le paganisme dans le diocèse de Tongres-Maastricht

Un des chapitres précédents nous a fourni quelques détails authentiques sur la situation du paganisme en Belgique occidentale. Pour la Belgique orientale, c'est-à-dire, pour une partie de l'ancienne province de Germanie seconde, nos renseignements portent principalement sur l'époque qui a suivi saint Amand.

Saint Lambert, évêque de Maastricht, de 670 environ à 705 environ, dut, d'après sa *Vita*, détruire en Toxandrie plusieurs temples et idoles (2). On ne peut rien retenir d'autre du chapitre dixième de cette composition littéraire, car, si elle ne manque pas de valeur, et fut écrite, d'après G. KURTH, peu après 718 (3), elle se contente de transcrire ici, pour le détail de l'apostolat de saint Lambert chez les païens, la Vie de saint Eloi.

Il n'en est pas de même de la *Vita Hugberti*. Ce saint évêque occupa le siège de saint Servais, de 705 environ à 727. Or son biographe avait appartenu au clergé de Liège, du vivant du saint évêque, et il rédigea son travail, peu après 743 (4). Voici ce que nous y lisons, au chapitre troisième :

(1) D'après l'exposé, si intéressant et si documenté, de Mgr LESNE, *op. cit.*, t. I. p. 70-78.

(2) *Vita Landiberti*, 1^a, c. 10. SRM, t. VI, p. 363-364.

(3) G. KURTH, *Études franques*, t. II, p. 320 et 332-336. Contre M. KRUSCH, SRM, t. VI, p. 299 ss. Cfr VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 23-29.

(4) LEVISON, dans SRM, t. VI, p. 472 ss. Cfr *supra*, p. 26 et 27.

« Il parvint à en détacher un bon nombre de l'erreur des Gentils, à leur faire renoncer (à leur culte superstitieux) ; il confirmait par la grâce septiforme, après les avoir lavés dans les eaux baptismales, ceux qui accouraient à lui... Plusieurs idoles et statues qui étaient adorées en Ardenne furent détruites et brûlées par son ordre. Comme certains fanatiques vénéraient d'une manière sacrilège les cendres de ces fausses divinités, il les condamna à une pénitence de trois ans. Et de même, en Toxandrie et en Brabant, il détruisit beaucoup d'idoles et de statues, et il construisit, en divers endroits, beaucoup de sanctuaires en l'honneur des saints martyrs » (1).

Parmi les régions citées dans ces textes figure, d'abord, la *Toxandrie*. Elle correspondait à peu près à la Campine actuelle, mais sa partie occidentale, qui forma plus tard l'archidiaconé d'Anvers, relevait du diocèse de Cambrai, et non de celui de Maastricht (2). En second lieu vient l'*Ardenne*, plus vaste que la contrée qui porte ce nom aujourd'hui, car elle englobait encore une partie du *Luihgau*, au Nord, de la Woivre, au Sud, et, peut-être, de l'*Eifelgau*, à l'Est (3). Enfin les deux *Vitae* mentionnent le *Brabant*. Ce dernier terme n'est pas très clair. En effet, le *pagus Bracbatensis* tout entier ou presque tout entier relèvera dans la suite de l'évêché de Cambrai, et l'on ne voit pas, dès lors, comment l'évêque de Maastricht y exerce sa juridiction. Nous pensons qu'il faut entendre ici, par Brabant, la région frontière des deux diocèses, le pays entre la Senne et la Dyle, occupé par une partie de la Forêt Charbonnière (4).

(1) SRM, t. VI, p. 484-485.

(2) VANDERKINDERE, *La formation territoriale*, t. II, p. 119.

(3) *Ibidem*, p. 228 ss. Cfr plus haut, p. 174.

(4) PIOT, *Les pagi de l'ancienne Belgique*, p. 88-103, et VANDERKINDERE, *op. cit.*, p. 102, comprennent cette région intermédiaire entre la Senne et la Dyle dans le *pagus Bracbatensis* ; M. le CHANOINE ROLAND en rattache le Sud (Wavre, Nivelles, etc.) au petit *pagus* de Darnau et au grand *pagus* de Lomme (*Les pagus de Lomme et du Condroz*, étude citée plus haut,

On le voit : les contrées du diocèse où les biographies de saint Lambert et de saint Hubert nous signalent encore des païens, sont précisément celles qui sont couvertes de forêts, de marais, de landes stériles. Un demi siècle plus tôt, l'idolatrie devait encore y dominer davantage.

Les fouilles archéologiques ont fait découvrir en Belgique, en particulier dans les provinces de Brabant et de Namur, des milliers de tombes mérovingiennes. Il est difficile de tirer de ces découvertes des conclusions bien nettes au point de vue religieux. La plupart de ces nécropoles ont servi pendant des siècles et ne peuvent être datées que très approximativement. Puis, dans la majorité d'entre-elles, le mobilier funéraire barbare, armes, boucles de ceinture, fibules, colliers, bagues, céramique ou verrerie, ne porte pas plus de signes païens que de signes chrétiens. A partir de la fin du VII^e et du commencement du VIII^e siècle, apparaissent, quoique timidement, les croix pattées, les chainettes terminées par de petites croix, les bagues à monogramme chrétien, les boucles de ceinturon représentant, d'une manière très grossière, Daniel dans la fosse aux lions. Un bon nombre de ces objets ont été trouvés dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, par exemple à Franchimont, à Ponderôme, à Florennes, à Wancenne, à Revogne-Honnay,

p. 174). Il est certain que le Sud (Nivelles, Wavre) relèvera toujours dans la suite du diocèse de Liège. « Mais, m'écrivait M. le CHANOINE ROLAND, il me semble que le ministère de saint Hubert au Brabant ne s'est pas borné à cette minime fraction. De là deux hypothèses : ou bien la mission apostolique du Saint s'est étendue sur une autre partie du Brabant, qui fut rattachée au diocèse de Cambrai — et peut-on conjecturer qu'il n'avait pas une notion exacte des limites de son évêché, à l'exemple de l'évêque Falcon... ? — ou bien les limites du Brabant au temps de saint Hubert étaient, à l'Est, plus étendues que plus tard et pouvaient se prolonger jusque Louvain ». La question est fort obscure. Voir les frontières entre les anciens diocèses de Cambrai et de Liège, dans J. LAENEN, *Notes sur l'organisation ecclésiastique du Brabant, à l'époque de l'érection des nouveaux évêchés* (1559), p. 7 ; cartes de SPRÜNER-MENCKE, n. 32, 42, 53 ; DESMAREZ, *Le problème de la colonisation franque*, p. 20 et la carte à la fin de ce volume.

à Stave (1). Si les tombes mérovingiennes nous donnent bien peu d'éléments pour juger de l'état du christianisme en Belgique au VII^e siècle, elles permettent au moins de se représenter quelque peu les auditeurs ordinaires de saint Amand : des hommes rudes, peu cultivés et prompts à courir aux armes.

§ V. L'évêque de Maastricht aux prises avec son clergé

Le zèle apostolique de saint Amand lui causa bien des difficultés avec son clergé. L'ancienne biographie nous l'apprend en peu de mots, selon sa coutume. « Chose inouïe ! beaucoup de prêtres mêmes et de lévites, rejetant sa prédication, refusèrent de l'entendre ; mais lui, suivant le précepte de l'Évangile, secoua la poussière de ses pieds, en témoignage contre eux, et se hâta de partir pour d'autres endroits » (2). Les vagues affirmations du biographe peuvent se confirmer et se préciser, cette fois, par un document contemporain. Grâce à lui, nous verrons le saint missionnaire en rapport avec un saint pape, et nous pénétrerons davantage dans son âme ardente, qu'aucune source historique ne nous révèle à ce point. Il importe de donner d'abord quelques indications relatives au clergé mérovingien du VII^e siècle.

Aux prêtres établis dans les différentes paroisses était réservé le soin de découvrir et de préparer les futurs ministres de l'autel. Le biographe contemporain de saint Géry, évêque de Cambrai à la fin du VI^e siècle et au com-

(1) Voir dans le même sens B^{on} DE LOÏ, *Notions d'archéologie préhistorique belgo-romaine et franque*, p. 232. Bruxelles, s. d. Il nous est impossible d'indiquer ici tous les articles de revues sur lesquels se basent ces déductions. Le musée archéologique de Namur est le plus riche, à notre point de vue. C'est là que nous avons trouvé, en plus grand nombre, les signes chrétiens sur des objets de l'époque franque. Cfr DESMAREZ, *Le problème de la colonisation franque*, p. 44-48, surtout la carte des stations romaines et franques découvertes dans la province du Brabant (p. 45).

(2) VA¹, c. 18, SRM, t. V, p. 443.

mencement du VII^e, nous permet d'entrevoir ce que fut la formation de son héros. La scène se passe à Yvoix près de Carignan, dans la diocèse de Trèves, mais à peu de distance du diocèse de Tongres. L'évêque Magnaricus procède, comme c'est son devoir, à la visite pastorale du *castrum* d'Yvoix. Il s'enquiert, auprès du prêtre chargé de cette paroisse, sur les jeunes gens que celui-ci prépare au sacerdoce. « Nous avons surtout, lui répond le curé, un adolescent, du nom de Géry, qui fréquente l'école et se nourrit des divines Écritures. Quoique portant encore l'habit séculier, il est le premier à l'église, le matin, quand le signal a retenti. Et tandis que ses compagnons prennent leur repas, lui jeûnant tous les jours, distribue au pauvres la nourriture qui lui est servie ». Le pontife se fait aussitôt présenter ce jeune prodige. Édifié par son entretien avec lui, « de ses propres mains, il lui confère par la tonsure l'office de clerc pour le service du Seigneur » (1). Il promet même de l'élever au diaconat, à sa prochaine visite, si le jeune homme est capable, alors, de citer par cœur le psautier. Cette nouvelle épreuve réussit aussi bien que la première. Géry devient diacre (2).

Aux clercs, on apprenait donc surtout l'Écriture Sainte; ensuite l'*ordo baptizandi*, les cérémonies du baptême, c'est-à-dire la liturgie et le chant (3). Les conciles n'entrent pas dans beaucoup de détails sur le programme d'études suivi par les aspirants au sacerdoce. Leur instruction dut être le plus souvent assez élémentaire. Mais celle du milieu d'où ils sortaient l'était bien davantage.

Le clergé l'emportait aussi par sa moralité sur le peuple

(1) Sur la tonsure voir PH. GOBILLOT, *Sur la tonsure chrétienne et ses prétendues origines païennes*, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1925, t. XXI, p. 399-454. « La tonsure, quelle qu'en fût la forme, était dès lors (au VI^e siècle), d'un usage général dans l'Église latine » (p. 436). Cfr LOENING, *Geschichte des deutschen Kirchenrechts*, t. II, p. 275-277.

(2) *Vita Gaugerici*, c. II, III, IV, SRM. t. III, p. 652-653.

(3) Concile d'Orléans, de 533, c. 16, MGH, *Concilia*, t. I, p. 63, et concile de Vaison, de 529, c. 1, *ibidem*, p. 56.

chrétien, pieux, sans doute, assidu aux offices, confiant dans la Providence, mais en même temps très superstitieux, violent, cruel, orgueilleux, avide, infidèle à sa parole, débauché et ne suivant que de trop près les détestables exemples de la plupart de ses souverains (1). Cependant, Grégoire de Tours nous a tracé le portrait de plusieurs ecclésiastiques indignes et les décrets des conciles mérovingiens permettent de retrouver, chez certains clercs, tous les vices des laïques. Le prêtre Eufrasius veut obtenir, par l'argent, l'épiscopat. C'était un homme élégant, mais sans chasteté, « et, souvent, il enivrait les barbares, mais, rarement, il nourrissait les indigents » (2). Du diacre Theudulfus, nous apprenons qu'il était « *et vino deditus et in adulteriis dissolutus* » (3). Le concile de Mâcon doit défendre au prêtre de célébrer la messe « *confectus cibo aut crapulatus vino* » (4). Il se présente des cas de conjuration du clergé contre l'évêque diocésain (5). La manière surtout dont s'observe, en Occident, le célibat ecclésiastique donne lieu au plus grand nombre de défaillances. En effet, les candidats au sacerdoce ne peuvent être ordonnés diacres qu'à 25 ans et prêtres qu'à 30 (6). D'autre part, le droit canon n'astreint encore à la continence que les diacres, les prêtres et les évêques. « Sous le nom de « prêtres », de « diaconesses », « presbytera », « diaconissa », les femmes des prêtres et des diacres demeuraient maîtresses au foyer ; elles continuaient à faire le ménage et surveillaient la domesticité près de laquelle elles prenaient le repos de la nuit » (7). Observer le célibat, dans de telles conditions,

(1) HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 157-223.

(2) *Historia Francorum*, IV, 35, SRM, t. I, p. 169-170.

(3) *Ibidem*, X, 14, *ibidem*, t. I, p. 423.

(4) C. 6. MGH, *Concilia*, t. I, p. 167.

(5) Concile de Clermont, de 535, c. 4, *ibidem*, p. 67. Concile d'Orléans, de 538, c. 24, *ibidem*, p. 80 ; GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, VI, 11, SRM, t. I, p. 255.

(6) LOENING, *op. cit.*, t. II, p. 278.

(7) VACANDARD, *Vie de Saint Ouen*, p. 144.

c'était presque héroïque. Un des soucis principaux des conciles mérovingiens fut de sauvegarder cette législation imparfaite, de préserver le clergé des vices de la chair et d'imposer aux délinquants de sévères pénitences (1).

Le diocèse de Maastricht comptait, au VII^e siècle, beaucoup plus de païens que les régions plus méridionales de la Gaule. La pénétration barbare y avait été beaucoup plus profonde. Il n'est pas étonnant que son clergé, pris, sans doute, en bonne partie dans le pays même, se soit montré plus charnel et plus insubordonné.

Ayant l'habitude d'agir avec des moines formés par lui et prêts à lui obéir, professant sur la chasteté les austères principes des ascètes irlandais, l'apôtre de la Belgique essaya, par ses prédications, de ramener à une vie plus édifiante et plus surnaturelle les clercs infidèles. Découragé — et il était dans sa nature de se décourager vite (2) — Amand s'adressa alors au pape saint Martin. Celui-ci, dans sa réponse, peindra très en noir, la moralité des ecclésiastiques du diocèse de Maastricht. Il serait peut-être injuste de donner à ses paroles une portée générale. Renseigné par saint Amand, qui devait se montrer dur pour les autres comme il l'était pour lui-même, qui avait, peut-être, une certaine propension à l'exagération et au pessimisme, le pape saint Martin ne ménage nullement le clergé de la Germanie inférieure.

Dans la seconde partie de sa lettre, le pape traite d'une hérésie, le monothélisme. On sait que Martin I fut le grand adversaire de cette erreur, qu'à cause de sa fermeté à lui résister il fut même envoyé en exil et y mourut. Mais nous laisserons pour le paragraphe suivant les développements relatifs au monothélisme.

L'authenticité de la pièce que nous allons étudier plus en détail n'est pas mise en doute. Nous devons sa conservation à Milon de Saint-Amand qui l'engloba dans sa *Suppletio* (3):

(1) *Ibidem*, p. 143-146.

(2) HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 304.

(3) Milon a trouvé, dans les archives d'Elnone, l'exemplaire même des

Aux confidences que lui avait faites l'évêque sur son apostolat et ses difficultés avec le clergé local, saint Martin répond, en un langage tout apostolique et d'une rare élévation :

A notre très cher frère Amand, Martin.

Nous avons reçu la lettre si pleine de piété de votre Fraternité. Par elle, vous avez relevé notre courage ; car, méprisant les joies de ce monde, passagères comme des vagues, vous recherchez avec confiance les dons perpétuels et sublimes qui sont la récompense du service de Notre-Seigneur Dieu. Par la relation du porteur de votre lettre et par la teneur même de celle-ci, nous avons appris vos luttes, par lesquelles vous procurez aux âmes humiliées et aux cœurs contrits, l'ascension vers la patrie céleste, et à vous-même les récompenses des joies futures... Mais si vos travaux apostoliques sont, pour nous, la cause d'une abondance de joie, d'autre part, nous sommes accablés par la dureté des prêtres de cette nation (1) qui négligent le soin (2) de leur salut et, méprisant le service de notre Rédempteur, se chargent de vices honteux...

Car, on nous a représenté que des prêtres, des diacres et d'autres personnes engagées dans l'office sacerdotal se souillent, après leur ordination, par des actions coupables ; et que cette conduite afflige outre mesure votre Fraternité ; tellement que vous voulez renoncer au devoir pastoral à cause de leur désobéissance. Vous choisiriez volontiers d'être délivré des travaux de l'épiscopat et de vivre dans le recueillement et la solitude, plutôt que de rester dans la

actes synodaux du Latran que le pape avait expédié à l'évêque de Maastricht, et, à la fin de ceux-ci, la lettre du souverain pontife. Cfr SRM, t. V, p. 452-456 (Préface de M. KRUSCH, *ibidem*, p. 397 et 408). Une partie de cette lettre figure en latin dans notre introduction critique, p. 44 et 45.

(1) « Pro duritia sacerdotum gentis illius ».

(2) Littéralement : « les secours de leur salut ».

charge qui vous a été confiée. Et cependant le Seigneur a dit : « Bienheureux celui qui persévéra jusqu'à la fin »...

Aussi, frère très cher, que l'amertume des afflictions ne vous pousse pas jusqu'à ce point de renoncer au saint propos de votre âme. Considérez tout ce que le Sauveur a souffert pour notre pardon et notre rachat, à quels outrages il s'est livré pour nous délivrer des liens de la puissance diabolique. C'est pourquoi, vis-à-vis de ceux qui ont péché en commettant ces fautes, ne faites pas preuve d'une condescendance qui aille à détruire la loi. Car celui qui, même une seule fois, est tombé dans la faute après son ordination, doit désormais être considéré comme déposé, et il ne doit plus obtenir aucun degré dans l'ordre sacerdotal. Il lui suffira de persévérer, toute sa vie, dans la même pénitence, dans les lamentations et les larmes continuelles, afin de pouvoir éteindre, Dieu aidant, la faute qu'il a commise. Et en effet, si nous cherchons pour les promouvoir aux saints ordres, des hommes en qui aucune tache, aucune souillure de la vie ne fasse obstacle (à leur ministère), à combien plus forte raison faudra-t-il empêcher, de toute manière, celui qui, après son ordination, est tombé dans la faute et a reconnu sa prévarication, de traiter le mystère de notre salut avec des mains salies et souillées ? Ainsi, d'après les statuts des saints canons, l'ecclésiastique qui agit de la sorte doit être déposé de son office dans cette vie, afin que Celui qui scrute les secrets des cœurs, qui ne se réjouit de voir errer aucune de ses brebis, au jour terrible du jugement, en considérant la sincère pénitence de ce clerc, le tienne pour réconcilié. Voilà pourquoi nous exhortons votre Charité, à l'exemple de Celui qui a voulu souffrir et mourir pour nous, à demeurer généreusement dans son service intégral. Ne regrettons donc pas de soutenir, pour le nom du Christ, des peines dans le temps, mais que la considération des récompenses futures nous porte à subir les contradictions de ce siècle... »

Ainsi, le chef suprême de l'Église envoyait lui-même à l'apôtre de la Belgique des félicitations bien méritées pour

ses travaux et pour ses luttes. Combien ce témoignage ne fut-il pas précieux pour Amand ! Avec quelle sainte fierté ne dut-il pas le relire plus tard, surtout, quand il apprit, l'une après l'autre, toutes les tribulations du pape, coupable de trop de fermeté vis-à-vis des monothélites. Martin avait été arrêté dans l'église du Latran, par ordre de Constant II ; il avait été transporté en barque jusqu'à l'île de Naxos, pour y rester un an prisonnier ; il avait été conduit à Constantinople, pour y être publiquement dégradé, couvert de chaînes et enfermé dans la prison des condamnés à mort ; enfin, il avait été déporté à Cherson, au milieu de barbares grossiers et durs, pour y mourir après toutes sortes de privations (1).

Mais Martin ne se contente pas de féliciter. Il prêche, à son tour, avec une éloquence qui pénètre, le prédicateur des païens. Les talents reçus du Maître, les récompenses promises à la persévérance, l'exemple du Divin Crucifié lui-même, tels sont les arguments que le pontife développe, de préférence, pour rendre à son confrère dans l'épiscopat, dont les bras tombent de lassitude, le courage nécessaire.

Et bientôt, à l'ami qui reconforte, au prédicateur qui conseille, succède le chef de l'Église qui commande. En effet, comme l'avait déjà fait saint Colomban (2), comme le fera plus tard saint Boniface, Amand s'est adressé au pape pour lui demander des directions. Quelle doit être en particulier son attitude vis-à-vis des prêtres prévaricateurs ? Dans sa réponse, Martin reprend et ordonne à l'évêque de Tongres de reprendre la discipline sévère que saint Grégoire le Grand avait développée dans sa lettre à Januarius de Cagliari (3). La célébration des saints mystères doit être interdite, à perpétuité, aux prêtres prévaricateurs.

(1) Voir sur saint Martin I, le livre posthume de MGR DUCHESNE, *L'Église au VI^e siècle*, p. 441-452. Paris, 1925.

(2) MGH, *Epistolae merov. et Karol. aevi*, t. I, p. 156-158.

(3) *Gregorii I papae registrum epistolarum*, IV, 26, MGH, *Epistolae*, t. I, p. 261.

La lettre du pape saint Martin laisse deviner combien de patience fut nécessaire pour obtenir du clergé mérovingien de la Belgique orientale l'observation du célibat. Ce n'est pas en une génération qu'un peuple, à peine civilisé, s'élève à de telles hauteurs !

§ VI. Saint Amand et le Monothélisme

Saint Amand avait posé au pape saint Martin plus d'une question. « Il nous reste, continue, en effet, le souverain pontife, à donner à votre Fraternité des solutions sur les autres points au sujet desquels elle a recouru à nos conseils ».

Nous ne suivrons pas le pape dans l'exposé qu'il fait ensuite de la querelle monothélite.

Sous l'empereur d'Orient, Héraclius (610-641), le patriarche de Constantinople, Sergius, inventa une formule de foi qui avait pour but de ramener les monophysites à l'unité catholique. On ne nierait pas la dualité des natures dans le Christ après l'incarnation, puisque le concile de Chalcédoine l'avait affirmée, mais seulement la dualité de volonté. Le pape Honorius (625-638) ne parvint pas à démasquer les ruses byzantines et ne combattit point, comme il l'aurait dû, cette nouvelle hérésie, appelée le monothélisme. Parmi ses successeurs, Martin I, au contraire, se montra le plus énergique à la dénoncer et à l'anathématiser. L'empereur Constant II venait, en 648, de faire publier le « Type », imposant le silence sur une ou deux volontés ou « énergies ». Martin I, l'année même de son élévation au souverain pontificat, en octobre 649, réunit un concile dans la basilique du Latran. Cent-cinq évêques (1), y condamnèrent le monothélisme.

L'encyclique, envoyée ensuite, au nom du pape et du synode, aux « évêques, prêtres, diacres, abbés de monas-

(1) MGR DUCHESNE (*op. cit.*, p. 442) fait une erreur de chiffre en écrivant : « Cinq cents évêques ». Voir le *Liber Pontificalis*, t. I, p. 336.

tères, moines, ascètes et à l'Église universelle » prie ses destinataires de « montrer par écrit leur accord avec les Pères et le concile dans la foi orthodoxe » (1). Outre cette lettre synodale et les actes du concile romain, il nous reste encore quelques lettres du pape au sujet de cette assemblée. Ainsi, il écrivit à l'Église de Carthage, à Jean, évêque de Philadelphie, qu'il nommait son vicaire pour une partie de l'Orient, et à Georges, archimandrite du monastère de saint Théodose (2). Toutes ces lettres diffèrent fort de celle qui fut expédiée à saint Amand. D'abord, aucune d'entre elles ne présente ce caractère intime qui s'est manifesté à nous, dans le paragraphe précédent. Ensuite, elles ne chargent pas leurs destinataires d'une mission semblable à celle qui est confiée à l'évêque de Maastricht.

Celui-ci doit, en effet, pour obéir aux ordres du pape, réunir, d'abord, en synode « nos frères co-évêques de ces régions », c'est-à-dire, semble-t-il, de l'Austrasie. En effet, le roi Sigebert d'Austrasie est nommé un peu plus bas ; c'est à ce royaume d'ailleurs qu'appartient le diocèse de Maastricht. Le fait que le pape s'adresse à saint Amand semble confirmer qu'à cette époque, ainsi que nous l'avons supposé plus haut, la circonscription métropolitaine, dans des provinces comme Cologne, Trèves, etc., n'avait encore « aucune signification réelle pour l'administration ecclésiastique » (3).

Le pape confia, sans doute, cette mission si délicate au saint évêque, d'abord, parce que celui-ci lui avait écrit, le premier, au sujet du monothélisme, ensuite, parce que les relations d'intimité entre saint Amand et le roi Sigebert devaient être connues jusqu'à Rome, enfin, parce que le prestige du grand missionnaire serait une garantie de succès pour le concile à tenir dans le Nord.

(1) MANSI, *Concilia*, t. X, col. 1176-1178.

(2) *Ibidem*, col. 798-804 ; 806-814 ; 819 ; 827-831. Cfr HEFELE-LECLERCQ, *Histoire des conciles*, t. III, 1^{re} partie, p. 451 et 426. Paris, 1910. Cfr VACANDARD, *Vie de saint Ouen*, p. 73-75.

(3) Cfr plus haut, p. 169.

En effet, pour réunir en concile les évêques du royaume d'Austrasie, le consentement du roi Sigebert était indispensable. Nous savons que ce monarque ou ses ministres voulaient sauvegarder l'autorité royale. Une lettre de Sigebert III à Didier de Cahors, écrite entre 647 et 655, lui interdit précisément de se rendre à un synode de la province de Bourges, parce que les évêques avaient négligé de solliciter à temps l'autorisation du monarque, pour le tenir (1).

Après le concile d'Austrasie, Amand, pour se conformer toujours aux ordres de Martin, devait encore obtenir du roi Sigebert l'envoi dans la Ville Éternelle de quelques évêques francs, qui, joints à d'autres prélats, partiraient ensuite pour Constantinople, afin de faire constater au Basileus, l'accord de tout l'Occident contre le monothélisme.

Qu'advint-il alors ? Amand réunit-il ce synode austrasien ? Dans l'affirmative, Sigebert consentit-il à envoyer à Rome, et de là à Byzance, quelques évêques de son royaume ? Nous n'en savons absolument rien. « On ne voit pas, écrit MGR DUCHESNE, qu'il soit sorti de là quelque chose d'important. Cependant le concile, convoqué en 650, à Châlons-sur-Saône, par Clovis II, roi de Neustrie-Bourgogne, rappelle, dans son premier canon, le respect qui est dû aux conciles de Nicée et de Chalcédoine. Il semble que les évêques francs aient eu vent de quelques dangers du côté de la foi » (2).

Peut-être, Amand avait-il déjà résigné ses fonctions d'évêque diocésain quand lui fut remise la lettre du pape. Mais ceci n'est qu'une supposition.

Même si la lettre de Martin I à saint Amand n'a obtenu aucun résultat, ni celui de retenir l'évêque de Maastricht à la tête de son diocèse, ni celui de grouper les forces catholiques de l'Austrasie contre le monothélisme, elle reste infiniment précieuse. Elle nous dépeint d'une manière

(1) MGH, *Epistolae*, t. III, p. 212.

(2) *Op. cit.*, p. 445. Cfr VACANDARD, *Vie de saint Ouen*, p. 222-224.

vivante, le caractère du grand missionnaire et confirme, sous ce rapport, ce que nous savons par une source moins sûre, sa biographie. Elle nous montre le crédit dont il jouissait auprès du pape, auprès du roi Sigebert, auprès de ses collègues dans l'épiscopat.

La réponse du souverain pontife se termine ainsi : « Quant aux reliques des saints, dont nous a parlé le porteur des présentes lettres, nous avons ordonné qu'on les lui donne, mais pour les livres que tu demandes, il n'y en a plus d'exemplaires dans notre bibliothèque, et nous n'avons rien à lui remettre. Il n'a pas pu les transcrire, car il a dû quitter rapidement cette ville ».

Un des principaux buts des voyages à Rome aux temps mérovingiens était, comme nous l'avons dit plus haut (1), de s'y procurer des reliques. Amand lui-même revient de la Ville Éternelle avec des « Patrocinia ». Mais il n'en avait pas assez pour toutes les églises qu'il fondait (2). Aussi s'adressa-t-il directement au Saint-Siège. Celui-ci envoyait souvent, de lui-même, ou sur demande, non pas des corps ou des morceaux de corps des Saints, mais des objets ayant servi à ceux-ci pendant leur vie ou simplement mis en contact avec leurs restes ou leur tombeau : fleurs, huile de lampes, *branda* ou morceaux d'étoffe (3).

Le Saint-Siège recevait aussi fréquemment des demandes de livres, de *codices*. C'étaient, notamment, des manuscrits de la Bible, des œuvres de saints Pères et des compilations liturgiques (4).

(1) Cfr *supra*, p. 98.

(2) Saint Willibrord ira personnellement à Rome chercher des reliques pour les églises à construire après la destruction des idoles (BÈDE, *Historia anglicana*, V, XI, éd. PLUMMER, t. I. p. 301).

(3) ZETTINGER, *Die Berichte über Rompilger*. p. 10 ss. ; S. BEISSEL, *Die Verehrung der Heiligen und ihrer Reliquien in Deutschland, bis zum Beginne des XIII^{ten} Jahrh.*, p. 11-19 dans les *Stimmen aus Maria-Laach*, *Ergänzungshefte* 47, Fribourg, e. B., 1890.

(4) ZETTINGER, *op. cit.*, p. 37. Cfr *supra*, p. 106. Voir aussi *Vita Gertrudis*, c. 2, SRM, t. VI, p. 457.

§ VII. Saint Amand et la fondation du monastère de Nivelles

Aux trois années d'épiscopat de saint Amand à Maas-tricht, doit se rattacher, semble-t-il, un épisode délicieux et parfaitement authentique.

Itte, épouse de Pépin l'Ancien, fonda, après la mort de son mari, en 640, le monastère de Nivelles. Or, la biographie de sa fille, Gertrude, œuvre d'un contemporain et d'un contemporain bien informé, puisque c'était vraisemblablement un des prêtres irlandais du monastère de Nivelles, attribue à saint Amand l'initiative de cette création.

« Dans la maison de ses parents, la petite fille de Dieu, Gertrude, élevée aux pieds de sa mère, Itte, de bonne mémoire, croissait, de jour et de nuit, en paroles et en science. Elle était chère à Dieu, aimée des hommes. Le début de son élection au service de Dieu fut celui-ci, comme je l'ai appris d'un homme juste et ami de la vérité, qui était présent. Son père, Pépin, avait invité le roi Dagobert à un noble festin dans sa maison. Or il y arriva aussi un homme, digne d'être appelé une peste, le fils du duc d'Austrasie. Mû par l'ambition terrestre et par l'amour, il demanda au roi et aux parents de la jeune fille, que celle-ci lui soit promise en mariage, suivant la coutume du siècle. Le roi y consentit. Il suggéra au père de la jeune fille de faire comparaître celle-ci devant lui, avec sa mère. Ces deux femmes ignoraient pour quelle cause le roi les convoquait. Dagobert demanda à Gertrude, pendant le festin, si elle voulait prendre, pour époux, ce jeune homme vêtu de soie et tout brillant d'or ; mais celle-ci, comme transportée de fureur, le repoussa et jura qu'elle ne voulait avoir comme époux ni lui, ni aucun homme, mais seulement le Christ Seigneur ». Gertrude n'avait pas encore quatorze ans. Bientôt après cette scène, son père mourut.

Alors, « elle suivit sa mère dans le veuvage de celle-ci, et elle lui rendait des services, et elle observait les lois de Dieu, sobrement, chastement. Et chaque jour, la susdite

mère de famille, Itte, pensait à ce qu'elle pourrait faire d'elle-même et de sa fille orpheline. Et alors advint dans sa maison l'homme de Dieu, l'évêque Amand, qui prêchait la parole de Dieu. Et celui-ci demandait, d'après l'ordre de Dieu, qu'elle construisît un monastère pour elle et pour sa fille, la servante de Dieu, Gertrude, et pour la famille du Christ. Et dès qu'elle eut connaissance de ce qu'elle devait accomplir pour le salut des âmes, elle reçut le voile sacré et se livra à Dieu avec tout ce qu'elle possédait... Et pour que des violateurs d'âmes n'entraînaient pas, par la force, sa fille vers les voluptés charnelles, elle saisit un rasoir et coupa, en forme de couronne, les cheveux de la sainte jeune fille » (1).

La fondation du monastère de Nivelles eut lieu entre les années 640 (mort de Pépin) et 652 (mort de sainte Itte) (2). Il n'est pas du tout impossible que saint Amand ait prêché l'évangile dans la région de Nivelles avant de devenir évêque de Maastricht ou après avoir cessé de l'être. Cependant, nous pouvons croire que cette visite se place entre 647 et 650. Alors, en effet, d'après sa biographie, Amand parcourt, en prêchant, les paroisses de son diocèse. Or, Nivelles appartient au diocèse de Maastricht (3).

Saint Amand se présente à nous, dans le passage, transcrit plus haut, de la *Vita* de sainte Gertrude, sous un aspect nouveau : celui de fondateur de monastères. Mais ces lignes nous suggèrent ici une réflexion différente.

Le plus illustre des rois mérovingiens après Clovis, Dagobert, se montra aussi le plus décidé protecteur de saint Amand. Une alliance, pourrait-on croire, a été conclue entre ces deux hommes, afin de déraciner le paganisme dans le Nord. La scène naïvement racontée par le biographe

(1) *Vita Geretrudis*, c. 1 et 2, SRM, t. II, p. 454-457.

(2) SRM, t. II, p. 447-448.

(3) « Adveniens vir Dei... Amandus episcopus, verbum Dei praedicans » (*ibidem*), « Sicque per triennium fere vicos vel castra circumiens verbum Domini constanter omnibus praedicavit ». (VA¹, c. 18, SRM, t. V. p. 442-443).

de sainte Gertrude transporte, pour ainsi dire, Amand du palais mérovingien au berceau de la race carolingienne. Elle aussi, la famille de Pépin, aura son rôle à jouer dans la christianisation de la Belgique. N'est-il pas remarquable que le plus grand missionnaire de ce pays passe ainsi de la première de ces maisons à la seconde, de celle qui, pour lui, représente l'autorité, le pouvoir effectif, actuel, à cette autre, pour laquelle il prévoit, peut-être, un avenir glorieux ; et qu'il obtienne de toutes deux une collaboration efficace à son œuvre de conquête ?

CHAPITRE VI

Saint Amand aux portes de la Frise

SOMMAIRE

Régions occupées par les Frisons au VII^e siècle. — Prédécesseurs francs de saint Willibrord. — L'église d'Utrecht. — Saint Éloi et les Frisons. — Précurseurs anglo-saxons : Wilfried, Egbert, Wigbert. — Premiers rapports d'Amand avec les Frisons, lors de l'évangélisation du pays de Gand. — L'île de « Chanelaus ». — Calloo. — Anvers et saint Amand. — Le testament de Rauhingus et de Bebelina. — Le calendrier de saint Willibrord.

Les Frisons, peuple germanique comme les Francs, occupaient, au VII^e siècle, les îles de la mer du Nord et son littoral, sur une profondeur fort variable et difficile à déterminer, entre le Weser et le Sincfal (Zwin), bras de l'Escaut qui se jetait dans la mer au Nord de l'Écluse (1). A l'époque carolingienne, la partie la plus occidentale de la Frise portera le nom de *Maritima* et ce *pagus* comprendra la Zélande et la région dite des Quatre-Métiers (2).

On réserve, avec raison, à saint Willibrord, qui partit, en 690, pour la Frise avec douze compagnons, le titre d'apôtre des Frisons. Mais il fut précédé dans ce pays par des missionnaires, Francs d'abord, et ensuite Anglo-Saxons. Dans la première catégorie, les historiens rangent saint Amand qui, redevenu évêque-missionnaire, porta successivement sa parole ardente aux deux extrémités du royaume franc, au Nord chez les Frisons, au Sud chez les Vascons (3).

(1) Cfr *supra*, p. 119 et VANDERKINDERE, *La formation territoriale*, t. I, p. 14 ; t. II, p. 275 ss.

(2) *Ibidem*, t. II, p. 275.

(3) Voir déjà ce qui a été dit, au sujet du passage de la VA¹ relatif à l'apostolat chez les Frisons. dans notre introduction critique. p. 39.

Dès la fin du VI^e siècle ou le début du VII^e, il existait, à Utrecht, une église dédiée à saint Martin. Deux rois, Clotaire et Theodebert, vraisemblablement Clotaire II (584-629) et Theodebert II (595-612) (1) lui avaient accordé l'immunité.

Au temps de saint Boniface, l'évêque de Cologne prétendait que « l'antique roi des Francs, Dagobert », c'est-à-dire Dagobert I, avait donné le « *castellum Traiectum* » avec l'église de saint Martin, au diocèse de Cologne, à la condition que l'évêque de cette ville « convertirait la race des Frisons et serait leur prédicateur ». « Ce qu'il ne fit pas, ajoute saint Boniface, dans sa lettre de 755 au pape Etienne III. Il ne prêcha pas. Il ne convertit pas les Frisons à la foi du Christ. Mais cette race demeura païenne jusqu'à ce que le vénérable pontife romain, Sergius (687-701), eut envoyé le serviteur de Dieu Willibrord, évêque, pour prêcher à la dite nation » (2).

Après ce premier essai d'évangélisation venu de Cologne, il faut mentionner immédiatement saint Amand et saint Éloi. Pour parler d'abord du dernier de ces évêques, on peut admettre le témoignage de sa biographie, d'après lequel il répandit la doctrine du Christ chez les « habitants de la Flandre, les Anversois et les Frisons » (3). Éloi occupa la chaire épiscopale de Noyon, de 641 à 660. Bien avant la première de ces dates, Amand travaillait en Flandre (4), et son apostolat dans le *pagus* de Gand dut le mettre, ainsi que nous le dirons bientôt, en relation avec des Frisons. Ce n'est cependant qu'après avoir abandonné le siège de Maestricht, donc vers 650, qu'il nous est représenté par l'auteur anonyme de sa *Vita*, comme s'établissant non loin d'Anvers.

(1) M. LEVISON, dans SRM, t. VII, p. 81.

(2) Boniface au pape Etienne III, MGH, *Epistolae merov. et Karolini aevi*, t. I, p. 395-396.

(3) *Vita Eligii*, II, 3. Cfr c. 8 (SRM, t. IV, p. 696 et 700).

(4) Voir plus haut, p. 125 s.

Les prédécesseurs immédiats de saint Willibrord furent des Anglo-Saxons. Wilfrid, évêque d'York, chassé de son siège en 678, partit pour Rome; mais, afin d'éviter certaines hostilités en Gaule, il débarqua en Frise, qu'il fut ainsi amené à évangéliser. Il y travailla, un hiver, protégé par le roi Aldgislus et, nous assure-t-on, avec très grand succès. Après avoir quitté ce dernier pays, il ne le perdit pas de vue. Ainsi, lors de son troisième voyage à Rome, en 704, il fit encore escale en Frise pour y passer quelque temps auprès de l'archevêque d'Utrecht, alors en pleine activité apostolique (1).

Egbert, anglais lui aussi, mais formé dans un monastère irlandais, quitta l'Irlande, en 686 ou 687, afin d'évangéliser les Frisons, les Danois et les Saxons. Des visions et une tempête l'empêchèrent de réaliser son pieux dessein. Un de ses disciples, Wicbert, partit sans lui, mais n'eut que peu de succès pendant les deux années qu'il passa en Frise. Le roi Radbod redoutait la domination étrangère et son peuple restait farouchement attaché aux dieux de la nation (2).

Après avoir situé de la sorte saint Amand parmi les évangélisateurs de la Frise, voyons s'il mérite véritablement de figurer dans cette galerie de héros.

Son séjour dans le *pagus* de Gand, disions-nous plus haut, le mit déjà en contact avec les peuplades frisonnes. Voici le fondement de cette affirmation, qui dépasse la simple conjecture.

D'après M. le CHANOINE WARICHEZ, les plus anciennes frontières du diocèse d'Utrecht, au Sud « partaient vraisemblablement de l'Escaut, en aval d'Anvers, suivaient le *Moervaart* et le *Torrent des Châtelains* ou *Burggravenstroom*, se dirigeaient de là sur le territoire de Bruges et la mer du Nord, suivant un des nombreux canaux naturels dont

(1) SRM, t. VI, p. 163-183, t. VII., p. 81-83; HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 402-403.

(2) HAUCK, *op. cit.*, t. I, p. 403-404.

il reste des vestiges de nos jours » (1). Au Sud du *Moervaart* et du *Burggravenstroom* s'étendait le *pagus* de Gand (2). Or, cette frontière primitive des deux diocèses marquait, sans doute, la séparation entre les races frisonne et franque. Tandis que les anciens diocèses avaient été calqués sur les *Civitates*, on chercherait vainement l'équivalent du futur diocèse d'Utrecht dans les cités de la *Notice des Gaules*. Il est assez naturel, alors, qu'on ait attribué au nouveau diocèse fondé par Willibrord toutes les populations d'origine frisonne et qu'on ait laissé à l'évêque de Tournai-Noyon les populations d'origine franque. Ces frontières, d'ailleurs, donnèrent lieu, dans la suite, à bien des contestations. « Dans une contrée peu habitée, comme était le nord de la Flandre, exposée aux incursions des peuplades germaniques et où les débordements de la mer, ravageant sans cesse les contrées avoisinantes sur une étendue considérable, engloutissaient des villages entiers, créaient des criques et des cours d'eau, là où il n'en existait pas, et changeaient ainsi continuellement l'aspect du sol, la délimitation tant civile qu'ecclésiastique a dû offrir des difficultés extrêmes et soulever dans la suite des incertitudes répétées. Aussi les conflits sont fréquents entre les évêques de Tournai et d'Utrecht, au sujet de leur juridiction respective » (3).

Il suffisait donc à Amand de passer la frontière nord du *pagus* de Gand, dont l'étendue n'était pas très grande, pour se trouver en Frise. Un homme de sa trempe, habitué à

(1) WARICHEZ, *Les origines de l'église de Tournai*, p. 101. Voir, pour le *Moervaart*, ce mot dans A. JOURDAIN et L. VAN STALLE, *Dictionnaire de Géographie de la Belgique*, t. II, et la carte de la Flandre orientale, t. I, p. 392-393. Bruxelles, s. d.

(2) Voir plus haut, p. 127.

(3) WARICHEZ, *op. cit.*, p. 100. Ce savant auteur ne parle pas ex-professo des races ayant occupé les territoires dont il est question dans le texte. Dans une note de l'ancienne, mais souvent très remarquable, histoire de FR. RETTBERG (*Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, p. 507, n. 10), ce savant exprime l'avis qu'il faut chercher la limite des diocèses d'Utrecht et de Tournai « in der alten Volksgrenze ».

vaincre les volontés opposées à la sienne et, d'autre part, toujours en quête de païens à convertir, ne se sera pas laissé arrêter par l'obstacle naturel de quelques canaux. D'ailleurs, près des frontières, les communications entre populations voisines ne sont-elles pas incessantes ?

Mais voici qu'Amand, vers 650, a renoncé à l'évêché de Maastricht. Il se hâte « vers d'autres endroits ». Il découvre « une petite île... » (1). Cette petite île a bien intrigué les historiens. Cependant l'ancien biographe la nomme et même la situe, quoique très approximativement. « *Parva insula, cui vocabulum est Chanelaas, iuxta Scaldim fluvium* ». Dès le ix^e siècle, le poète Milon l'identifiait avec Calloo, aujourd'hui, localité située à l'extrémité Nord-Est de la Flandre orientale, dans le pays de Waes, sur l'Escaut. Sa vie métrique de saint Amand nous la présente comme une île ; il croit même que son nom lui a été donné en souvenir de la calvitie (calvus) de saint Amand.

*Insula dicta nitet Calolao de vertice sancti
Scald iuxta et giris curvo sinuamine flexis
Praebet secessum nautis gratissimus amnis* (2).

L'identification du poète Milon a été acceptée généralement, du bollandiste HENSCHENIUS au savant allemand BRUNO KRUSCH (3). Le premier rappelle, pour la confirmer, que, l'église de Calloo et une chapellenie de cette paroisse appartenaient à l'abbaye Saint-Pierre de Gand, fondée par saint Amand. Mais cet argument perd sa valeur, quand on sait qu'il nous reste un acte de 1179, inconnu de HENSCHENIUS, et par lequel l'évêque de Tournai, Everard, remet à l'abbaye Saint-Pierre « le personnat et l'autel de Kaloloo, avec ses appendices » (4). L'église en question,

(1) C. 19, SRM, t. V, p. 443.

(2) CA, l. III, v. 362-365. *Poetae*, t. III, p. 596.

(3) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 820 (n. 23), SRM, t. V, p. 443, note 3.

(4) Voir cet acte dans FR. DE POTTER et J. BROECKAERT, *Geschiedenis van de Gemeenten der provincie Oost-Vlaanderen*, 3^e série, 2^e partie, Kaloo, p. 45, n. 1 et 2. Gand, 1878.

porte aussi, il est vrai, le nom de Saint-Pierre. Mais le prince des apôtres était très fréquemment choisi à cette époque comme patron des églises (1).

On a récemment nié que « Chanelaus », ou, d'après d'autres manuscrits, « Chanalaus, Chenelaus, Canelaus », puissent correspondre au Calloo actuel. « Chanelaus », d'après les règles philologiques, devrait donner normalement « Hanelao, Haneloo », mais pas Calloo. Le professeur J. MANSION, dont nous rapportons ici l'avis, ne découvre d'ailleurs nulle part à proximité de l'Escaut, une autre localité actuelle à laquelle pourrait répondre linguistiquement le « Chanelaus » de l'ancienne biographie (2). Malgré l'exactitude de cette observation, nous nous rallions cependant à l'ancienne interprétation. Pour une raison nouvelle, néanmoins. Ainsi que nous croyons l'avoir établi dans notre introduction critique (3), l'auteur de la première biographie n'a d'autres sources que la tradition orale. Est-il étonnant qu'alors, lui, clerc de Noyon, dans la région romane, orthographie d'une façon inexacte, d'après le son perçu et retenu, une localité du Nord, que manifestement il ne connaît pas de science personnelle ? Or, il n'y a pas très loin, pour l'oreille, de « Calollo, Kaluloe, Calulo », etc., à « Chanelaus » (4).

Situé à seize kilomètres de Saint-Nicolas, à cinq et demi de Beveren, Calloo apparaît aujourd'hui situé dans une vaste plaine de polders. Au loin, à droite, lorsque l'on arrive du sud, s'aperçoit l'Escaut. Du temps de saint Amand, d'après le témoignage de son biographe, cette localité

(1) Cfr *supra*, p. 101 s.

(2) *Namenkunde en geschiedkundig onderzoek*, n. 2, dans les *Verslagen en Mededeelingen der Koninklijke Vlaamsche Akademie voor taal en letterkunde*, 1920, p. 734-736.

(3) Voir p. 10 s.

(4) M. le CHANOINE ROLAND, consulté sur ce petit problème, se rallie à ma manière de voir : « Quant à l'élément *Cane (laus)*, il aurait sans doute été mal saisi par l'oreille du scribe. Ce n'est pas un phénomène rare ».

n'était pas encore rattachée à la terre ferme, mais formait une île, comme celles de la région dite plus tard des Quatre-Métiers. Sa population devait être en partie frisonne.

La tradition orale n'a fourni à l'ancien auteur, sur le séjour de saint Amand à Calloo, que bien peu de détails et manifestement déformés par la légende.

« Il y travailla quelques jours *« aliquantis diebus »*, avec ses frères spirituels ». Il prêcha véritablement dans le désert. Peut-être même y rencontra-t-il une opposition semblable à celle qui l'avait accueilli à Gand. « Mais pendant deux années environ, un redoutable fléau vint s'abattre sur ceux qui avaient méprisé la parole de Dieu, de telle façon que des champs furent convertis en solitudes, que même des *« vici »* et des *« castra »* furent détruits et qu'il ne resta dans ces régions presque plus personne parmi ceux qui avaient repoussé la prédication de l'homme de Dieu ».

Saint Willibrord, après son premier voyage de Rome, devait commencer son apostolat par Anvers. Le *« castellum Andoverpense »*, situé aux frontières des Frisons, paraît avoir été, quelques années, vers 693, une « sorte de retranchement pour la propagation de l'Évangile » (1). Or, la ville d'Anvers doit compter aussi saint Amand parmi ses apôtres. Le seul témoignage qui nous l'affirme est irrécusable. Il se trouve dans le testament, de 726, de Rohingus et de Bebelina en faveur de saint Willibrord (2). Ces deux époux donnent à l'apôtre des Frisons une église *« quae constructa est intra castrum Antverpis, super fluvium Scalde, quam Dominus Amandus pontifex in honorem sancti Petri et Pauli apostolorum principum vel ceterorum sanctorum construxit »*. En 726, saint

(1) Expression de W. LEVISON, SRM, t. VII, p. 83-84 « Andoverpense castellum ad fines Frisonum situm, ubi olim Amandus et Eligius laboraverant, iis annis Willibrordo, quasi propugnaculum in evangelio propagando fuisse videtur ».

(2) *Chronicon Echternacense*, l. II, MGH, SS., t. XXIII, p. 63. Cfr *ibidem*, p. 59. D'après ce dernier passage, l'église d'Anvers avait été cédée à Willibrord par Rohingus, dès 693.

Willibrord, par son testament (1), passa à son tour cette église qu'il avait reçue à titre personnel, aux moines d'Echternach (2). Ainsi, comme en tant d'autres localités de la Belgique, Amand prêcha dans le *castrum Andoverpiense*. Il y a fondé, conformément à son habitude, une église, une église consacrée d'abord à saint Pierre, et sans doute, la première église de ce « *castrum* ».

La date de cette fondation ne nous est point connue. Si nous y insistons ici, c'est que, pour la troisième fois, ce témoignage nous montre saint Amand en face des Frisons, aux portes de la Frise. Pénétra-t-il bien avant dans ce pays? Nous ne le savons pas. Dans la pièce précieuse et touchante par son antiquité, intitulée « le calendrier de saint Willibrord », se trouve inscrit, le 8 des Kalendes de février, c'est-à-dire au jour anniversaire de sa mort : « *Sanctus Amandus* ». Ce calendrier, d'usage privé, qui fait mention de plusieurs compagnons et amis de Willibrord, fut composé entre 701 et 721 ; les années suivantes, jusqu'en 728 au moins, diverses additions furent faites. La plus célèbre de toutes, en marge du mois de novembre, émane de la main même de saint Willibrord. La voici : « Au nom du Seigneur, Clément Willibrord, l'année 690 de l'incarnation du Christ, est venu au delà de la mer, en Francie, et, au nom de Dieu, l'année de l'incarnation du Seigneur, quoique indigne, il a été ordonné évêque par l'homme apostolique, le seigneur pape Sergius ; et maintenant, au nom du Seigneur, étant dans l'année 728 de l'incarnation de Notre Seigneur, au nom de Dieu, heureusement » (3).

(1) Il paraît bien authentique. Voir, dans ce sens, SRM, t. V, p. 396. (BR. KRUSCH) et ALB. PONCELET, dans l'article cité à la note suivante. Les objections de M. MANSION, dans l'article cité plus haut, sont dépourvues de valeur.

(2) Voir le travail du P. ALB. PONCELET (avec l'édition du testament de saint Willibrord), dans les *Analecta Bollandiana*, 1906, t. XXV, p. 167 et 168.

(3) Cfr SRM, t. V, p. 399. Le texte du calendrier, dans la Henri Bradshaw Society, t. VI : *The Calender of St Willibrord from ms. Paris*,

Saint Amand avait été le précurseur de Willibrord et de Boniface. Il n'était donc pas étonnant que les Anglo-Saxons conservassent avec vénération sa mémoire. Mais combien ne faut-il pas déplorer que l'activité d'un tel homme ne nous soit pas mieux connue dans le détail et que nous en soyons réduit, pour la faire apprécier, à reproduire les phases clichées d'un biographe qui ne l'a pas connu et les allusions rapides d'une pièce d'archives !

lat. 10, 837, Ed. H. A. WILSON, Londres, 1908. Voir le texte p. 4 et 13 et l'introduction critique, p. X, XI, XXI.

CHAPITRE VII

Saint Amand chez les Vascons

SOMMAIRE

Les Vascons ou Basques. — Leurs incursions au Nord des Pyrénées, surtout d'après la chronique dite de Frédegair. — Les Vascons de l'autre versant des Pyrénées. — Tajon de Saragosse. — Occasion du voyage de saint Amand. — Etat religieux des Vascons au VII^e siècle. — Anecdotes racontées par l'auteur de la *Vita Amandi*.

Des portes de la Frise au pays des Vascons, il y a loin ; les plaines basses de l'Escaut contrastent avec les versants des Pyrénées ; mais il existe, surtout, et il existait autrefois, de profondes différences, morales, intellectuelles, ethniques, entre les peuples qui occupent le Hainaut, la Flandre, la Zélande, le Noord-Brabant et ceux qui sont fixés de l'autre côté de l'Adour.

« Au sud des Pyrénées, lisons-nous dans l'*Histoire de France* de LAVISSE (1), habitait, au début du VI^e siècle, une population parlant une langue qui ne se rattache à aucune autre. C'étaient les Vascons ou Basques, débris de l'ancienne race ibérique ». S'inspirant peut-être d'Isidore de Séville, qui écrivit ses *Etymologies* en 636, le biographe de saint Amand nous donne l'ancien nom de ce peuple : « *Vaceia* » (2).

Les Vascons sont intervenus plus d'une fois dans l'histoire des royaumes francs, du VI^e au IX^e siècle. C'étaient des

(1) T. II, 1^{re} partie, p. 150.

(2) VA¹, c. 20, SRM, t. V, p. 443 ; *Etymologiae*, IX, 2, 107, PL, t. LXXXII, col. 339. Nous avons parlé, dans notre introduction critique, des objections faites à ce passage de la VA¹ par M. KRUSCH. Voir p. 23 ss. On trouvera là certains textes des chroniqueurs francs auxquels il n'est que fait allusion ici.

hommes fort turbulents, forts prompts à attaquer leurs voisins. Le pseudo-chroniqueur Frédégaire et ses continuateurs nous racontent leurs incursions en terre mérovin-gienne et leurs soumissions forcées, suivies de nouvelles révoltes. Sans renoncer à leurs mœurs propres, les Vascons gagnent continuellement du terrain. L'ancienne Aquitaine de César, ou Novempopulanie, située au sud de la Garonne, prend même, au cours du VII^e siècle, le nom de *Vasconia* (1). Cependant la masse de ce peuple a soin de ne pas abandonner ses montagnes, auxquelles il doit une grande partie de sa force et qui assurent la perpétuité de sa résistance. De ce côté des Pyrénées, il garde jalousement la région appelée encore aujourd'hui pays Basque, s'étendant aux arrondissements de Bayonne et de Mauléon (2).

Ce n'est, d'ailleurs, pas seulement sur ce versant-là des Pyrénées que les Vascons se montrent de redoutables voisins. Un évêque espagnol, contemporain de saint Amand, Tajon de Saragosse, dans la préface d'un ouvrage adressé à un autre évêque, Quiricus de Barcelone, raconte que « la nation sauvage des Vascons, *gens effera Vasconum*, vient de ravager horriblement le royaume visigothique : le sang innocent de beaucoup de chrétiens s'est répandu de diverses façons ; une innombrable multitude a été amenée en captivité ; un butin immense a été emporté » (3).

Tandis que, pour l'apostolat d'Amand aux portes de la Frise, le témoignage de documents d'archives venait confirmer et compléter celui de l'ancienne biographie, nous en sommes réduits à cette dernière source pour le voyage de l'évêque-missionnaire en Vasconie (4).

(1) LONGNON, *Texte explicatif*, p. 43 ; LAVISSE, *op. et tom. cit.*, p. 151.

(2) Voir J.-M. MENJOLET, *Saint Amand, apôtre des Basques*, dans la *Revue de Gascogne*, 1869, t. X, p. 285-297 ; 333-348 ; article peu critique pour ce qui se rapporte à saint Amand, mais dans lequel est bien exposée la distinction entre les Gascons et les Vascons.

(3) *Libri V Sententiarum*, Praefatio, 2, dans PL, t. LXXX, col. 727-728. Cfr P. B. GAMS, dans *Die Kirchengeschichte von Spanien*, t. II, 2, p. 149-150. Ratisbonne, 1874.

(4) MENJOLET, *art. cit.*, et beaucoup d'autres auteurs distinguent,

Voici d'abord quelle fut, à en croire la *Vita Amandi*, l'occasion de ce nouveau déplacement du missionnaire. Peu de temps après son apostolat à Calloo, il visita, sur leur demande, des frères qu'il avait laissés en divers endroits pour y exercer le saint ministère. C'est dans une de ces résidences, sans doute fort primitives, qu'on lui parla des Vascons. « Amand entendit raconter que cette race était à ce point plongée dans l'erreur, qu'adonnée aux augures et aux autres superstitions, elle adorait même des idoles à la place du vrai Dieu... Ayant pitié de leur égarement, travaillant avec ardeur pour les arracher aux inspirations du démon, il leur prêcha la parole divine et leur annonça l'évangile du salut ». Or un jour, tandis que le Saint parlait, un homme léger et pétri d'orgueil, commença à le singer. Il lançait aussi des plaisanteries de nature à exciter les rires. Mais, à la même heure, le diable s'empara de ce misérable. On le vit se déchirer de ses propres mains. Il dut bientôt avouer que ses souffrances n'étaient que la punition du Ciel pour les insultes dont il avait abreuvé l'homme de Dieu. Au milieu de ces tourments, le malheureux rendit l'âme (1).

PIERRE DE MARCA († 1664), dans sa célèbre histoire du Béarn, a voulu venger les Basques des allégations injurieuses, trouvait-il, du biographe d'Amand. Comment, se demande-t-il, peut-on supposer encore de l'idolâtrie chez ce peuple, dont les évêchés étaient organisés ? En effet, aux VI^e et VII^e siècles, la Novempopulanie forme la province ecclésiastique d'Eauze, dont dépendent plusieurs évêchés, comme Bigorre, Oloron, Couzerans, Lescar, Lectoure, Aire (2). Mais, répondait déjà le P. HENSCHENIUS, l'organisation des évêchés du Nord empêcha-t-elle plusieurs régions appartenant à ces circonscriptions diocésaines,

sans raison suffisante, deux voyages de saint Amand chez les Vascons, ainsi que nous l'avons noté plus haut, p. 144.

(1) VA¹, c. 20; SRM, t. V, p. 443-444.

(2) Il est à noter que l'histoire de ces évêchés de la province d'Eauze, aux VI^e et VII^e siècles, est fort obscure (DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. II, p. 89 ss.)

Gand, par exemple, de conserver encore des restes manifestes de paganisme (1)? On n'a pas attendu, dans les premiers siècles de l'Église, pour établir les évêchés, que le paganisme ait disparu de la *Civitas* correspondante. Le biographe de saint Amand n'assure nullement que toute la race vasconne adorait encore de faux dieux, vers 650. Il se peut que, même en ce qu'il dit, se soit glissée de l'exagération. Ce n'est pas à lui, naturellement, que l'historien des Basques s'adressera, pour connaître avec précision l'état religieux des peuples habitant, au VII^e siècle, les versants des Pyrénées. Mais, quand il nous affirme que saint Amand évangélisa, pendant un certain temps, les Basques, et qu'il n'y rencontra que l'insuccès, nous l'en croyons, sauf preuve contraire, d'après des principes exposés dans notre introduction. Et quand il nous confie que les Basques, au VII^e siècle, étaient des voisins dangereux pour les Francs, quand il nous les dépeint agiles dans les combats, il tombe d'accord avec le pseudo-Frédegaire et avec Tajon.

Une fois de plus mal payé de ses peines, Amand comprit-il alors qu'il perdait son temps à courir ainsi le monde? Peut être. Il ne semble plus avoir quitté son vrai terrain d'apostolat, celui sur lequel se réalisèrent incontestablement ses conquêtes les plus importantes et les plus durables, la Gaule du Nord.

Le biographe rapporte à ce voyage de retour une anecdote, qu'il n'est pas parvenu à fixer géographiquement. C'est l'histoire de la guérison d'un aveugle. Il s'était baigné les yeux dans une eau qui avait servi au saint missionnaire à se laver les mains (2).

(1) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 816.

(2) VA¹, c. 21; SRM, t. V, p. 444-445.

CHAPITRE VIII

Saint Amand et la vie monastique

SOMMAIRE

§ I. *Monastères attribués à saint Amand. Origines de la vie monastique en Belgique.*

Henschenius et son commentaire sur les *Vitæ* de saint Amand. — Abbayes attribuées à saint Amand par Henschenius, Destombes et M. l'abbé Bénac. — Raisons spéciales pour écrire ce chapitre. — Efflorescence de la vie monastique en Gaule, au *vi*^e siècle. — Elle est beaucoup plus tardive dans le Nord et ne commence que vers 650. — Régions où se fondent surtout les monastères. — La part de saint Amand dans ce mouvement.

§ II. *Elnone, du vivant de saint Amand.*

Amand à Elnone, les dernières années de sa vie. — Les bâtiments claustraux. — L'anecdote du prieur désobéissant. — L'immunité royale. — Les églises d'Elnone : Saint-Martin, en dehors du monastère ; Saint-Pierre et Saint-André, dans le monastère.

§ III. *Les abbayes gantoises.*

Saint-Pierre-du-Mont-Blandin et Saint-Bavon. — Disputes séculaires entre Bavoniens et Blandiniens. — La *Vita prima* et les monastères de Gand. — Saint Bavon. — Sa biographie, du *ix*^e siècle. — Milon et Bavon. — Milon et Blandigny. — Opinion la plus répandue au sujet de l'origine de ces deux abbayes.

§ IV. *Trois autres abbayes de saint Amand dans l'ancienne Belgique.*

La *Suppletio Milonis*. — Marchienne. — Le pays. — Sainte Rictrude et saint Amand. — Jonas, premier abbé de Marchienne. — La consécration de l'église. — Date de la fondation du monastère — Monastère mixte. — Leuze et Renaix.

§ V. *Un monastère de saint Amand dans l'Aisne.*

Barisis-au-Bois. — Le diplôme de Childéric II (663). — La charte de saint Amand pour Barisis (666).

§ VI. *Une abbaye énigmatique.*

Nanto. — Une anecdote extraordinaire. — Soupçons que fait naître ce récit. — Mommolus. — Une hypothèse. — Fraudes diverses : Nantua et Lavaur.

§ VII. *Quelques traditions locales de monastères.*

Hypothèses sans fondement. — Traditions locales tardives. — Moustier-sur-Sambre. — Tronchiennes. — Saint Basin et saint Gêrulphe. — Silence complet de leurs *Vitæ* au sujet de saint Amand. — Rôle unique joué par celui-ci dans la vie monastique en Belgique, au VII^e siècle.

§ VIII. *Amand et Colomban.*

Se sont-ils connus ? — Colomban en Gaule, de 590 à 610. — Coutumes monastiques en Gaule, au VI^e siècle. — Usage simultané de la règle de saint Benoît et de celle de saint Colomban, au VII^e siècle. — Influence considérable de Luxeuil. — Monastères de Bourges. — Jonas de Bobbio à Elnone. — L'entourage de saint Amand. — Comparaison entre les caractères et les carrières d'Amand et de Colomban. — Abbayes éloignées des villes. — La règle de saint Colomban. — Sa sévérité. — La règle de saint Benoît. — Union des deux règles. — Charte de Rebais. — Charte de Barisis. — Règles observées dans les fondations de saint Amand. — Abbés. — Abbayes doubles. — Les monastères et les évêques. — Dépendance absolue. — Exemptions. — Elnone et son privilège d'exemption. — Situation juridique des autres abbayes de saint Amand.

§ I. Monastères attribués à saint Amand Origines de la vie monastique en Belgique

JEAN BOLLANDUS avait terminé en, grande partie, la rédaction des *Acta sanctorum* de janvier ; il avait même achevé l'impression des feuilles comprenant les quatre premiers jours de ce mois ; quand GODEFROID HENSCHENIUS, devenu depuis peu le collaborateur du maître, lui apporta le premier fruit de ses travaux : c'était son étude sur les vies de saint Vaast et de saint Amand (6 février). BOLLANDUS fut à ce point ravi de la largeur du commentaire dont son assistant avait accompagné les anciens textes à publier, qu'il n'hésita pas à remettre sur le métier, pour la rendre conforme à ce nouveau plan et à cette nouvelle méthode, toute la partie de l'ouvrage déjà prête pour l'impression (1).

En effet, de cette introduction critique de HENSCHENIUS,

(1) H. DELEHAYE, *A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes* (1615-1915), p. 27-28. Bruxelles, 1920.

l'historien du grand missionnaire ne peut longtemps détacher les yeux. Et cependant, il dispose aujourd'hui de l'édition beaucoup plus parfaite de l'ancienne biographie par M. KRUSCH. Malgré tout ce qu'il y faudrait changer et ajouter, l'œuvre du savant bollandiste donne encore l'impression d'une recherche consciencieuse, étendue, remarquable, surtout pour l'époque où elle a été entreprise.

Un des défauts du P. HENSCHENIUS est de n'avoir pas évité la tentation de grandir son héros. L'exagération apparaît surtout sensible sur le terrain que doit aborder ce chapitre, saint Amand et la vie monastique. Il semble n'avoir pu supporter l'idée qu'un monastère se soit établi, au VII^e siècle, dans les régions du Nord, sans la collaboration plus ou moins directe du Saint.

Outre les abbayes d'Elnone, de Saint-Pierre-du-Mont-Blandin et de Saint-Bavon de Gand, de Marchienne, de Renaix, de Leuze, de Nivelles, de Barisis-au-Bois et de Nant, en voici donc toute une série d'autres, sur la fondation desquelles HENSCHENIUS veut que saint Amand ait exercé une influence, au moins par ses conseils. Au Nord de la frontière linguistique qui coupe la Belgique en deux parties de l'Est à l'Ouest, c'est Tronchiennes, Oudenbourg, Thourout, Courtrai, Forest, cet énigmatique *Quercelledora*, qu'on identifie souvent avec Deurne, près d'Anvers, Meldert et Chaumont ; et, au Sud, en pays roman : Moustier-sur-Sambre, Soignies, Saint-Ghislain, Sainte-Waudru, Hautmont, Maubeuge, Maroilles, Hasnon, Hamaye, Mareuil-lez-Arras. Comme si cette énumération n'était pas assez imposante, HENSCHENIUS nomme encore quatre abbayes, dont il avoue, cependant, que leurs titres à se réclamer de saint Amand sont bien minces. Pour elles, il ne parle pas d'aide directe, ni de conseil, mais seulement d'exemple. « *Si non auxilio, aut consilio sancti Amandi, certe eius exemplo* » (1). C'est le cas pour Aulne, Lobbes, Wallers et Crespin.

Les historiens du XIX^e siècle ne s'arrêtèrent pas en si

(1) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 822-824 et p. 817.

bonne voie. L'abbé DESTOMBES, ancien professeur d'histoire au séminaire de Cambrai, a publié une biographie de saint Amand, peu critique, il est vrai, mais attachante et qui connut deux éditions. Il ajoute quelques noms nouveaux de monastères, à savoir : au territoire d'Alost ; à Morbecque, près de Ninove ; à Condé ; à Andenne ; à Gertrudenberg ; à Blangy-en-Ternois (1). Plus récemment, M. l'abbé BÉNAC, dans son *Étude sur les saints du calendrier du diocèse d'Auch*, renchérit encore. Lavaur, Vabres, Saint-Amand-du-Mont-Rond dans le Berry, Saint-Claude dans le Jura, Chérisy, Meyria, Rebais, Rouen, Beauvais et Mortagne viennent allonger la liste (2). Et ces auteurs en passent, cependant, et même une des plus célèbres : car presque tous les historiens et les archéologues qui s'occupent de Moissac en rapportent l'origine à saint Amand d'Aquitaine (3).

N'y eut-il qu'à examiner critiquement ces attributions, il faudrait déjà écrire ici un chapitre spécial sur Amand et la vie monastique. D'autres raisons encore nous en font un devoir. Le Saint s'est servi, surtout, si pas uniquement, de moines comme collaborateurs dans l'œuvre d'évangélisation. Il paraît avoir gardé toujours un amour très vif pour la vie religieuse : il l'avait montré dès sa jeunesse, chez les moines de l'île d'Yeu ; il le manifesta surtout les dernières années de sa vie, à Elnone. Itte, après la mort de son mari, reçut le conseil de fonder un monastère pour elle-même et pour sa fille. Enfin Amand, ici encore, fut initiateur. Le premier, il travailla en grand à l'évangélisation de la Belgique. Le premier, il y propagea largement la vie religieuse.

L'histoire monastique du Nord de la Gaule ne ressemble pas à celle du Centre ou du Midi. Dès le iv^e siècle et la première moitié du v^e, Ligugé et Marmoutier, fondés par saint Martin de Tours, Lérins, construit, vers 400, sur les côtes de la Provence par saint Honorat, les deux monas-

(1) *Histoire de Saint Amand*, t. II, p. 174-181.

(2) P. 128-134.

(3) Cfr *infra*, § 7, p. 237.

tères établis à Marseille par Cassien († 435) attestent la volonté des Gaulois d'imiter les exemples monastiques de l'Orient. Au VI^e siècle, l'élan est plus remarquable encore. Deux cents monastères environ surgissent du sol franc. Saint Césaire d'Arles compose ses deux règles. Une reine, Radegonde, se retire elle-même dans l'abbaye de Sainte-Croix qu'elle a fondée à Poitiers.

Or, au IV^e, au V^e et au VI^e siècles, les régions du Nord restent totalement à l'écart de cette étonnante floraison. D'aucun des monastères établis en si grand nombre sur le sol belge et dans le Nord de la France, on ne peut dire qu'il fut fondé avant le VII^e siècle.

Mais alors, et surtout après 650, le mouvement de création d'abbayes se révèle magnifique, irrésistible. En cette seconde moitié de siècle et dans les trente premières années du siècle suivant, partout, se bâtissent des monastères, dont un bon nombre atteindront vite la célébrité, dont les noms sont encore populaires aujourd'hui.

Tous ne peuvent se rattacher directement à saint Amand. Cependant, ils surgissent avec le plus d'abondance dans les régions qu'il a évangélisées avec le plus de ténacité, dans la Belgique occidentale, et, plus particulièrement encore, dans les contrées situées au Sud de la frontière linguistique, au milieu desquelles se dresse Elnone.

Au Nord de cette ligne, on ne rencontre, comme abbayes marquantes, que Saint-Pierre-du-Mont-Blandin, Saint-Bavon et Sithiu ou Saint-Bertin. Au Sud, voici Elnone, Saint-Vaast, Crespin, Hasnon, Maroilles, Maubeuge, Mons-Sainte-Waudru, Marchienne, Hautmont, Soignies, Lobbes, Saint-Ghislain.

La même constatation garde sa valeur pour la Belgique orientale. Au Nord de la frontière des langues, la carte monastique ne nous montre que *Sarchinium* ou Saint-Trond, Munsterbilsen et peut-être Aldeneyck ; au Sud, s'élèvent Stavelot-Malmédy, *Andagina* (plus tard Saint-Hubert), Andenne, Celles, Fosses, Malonne, Nivelles. Il est absolument impossible d'établir la date de fondation exacte de la plupart

de ces abbayes. Mais on peut affirmer que, sauf peut-être deux ou trois exceptions, aucune d'entre elles n'a vu le jour avant 650. Que les principaux monastères du pays soient nés ainsi après son évangélisation par saint Amand, qu'ils se rencontrent de la manière la plus dense dans les régions où il travailla le plus, Hainaut, Artois, etc., que lui-même ait certainement fondé plusieurs de ces abbayes : tout cela ne nous autorise-t-il pas à le considérer comme le grand initiateur du mouvement monastique dans les régions du Nord ; d'autant plus qu'aucun autre ne peut lui être comparé, même de loin, sous ce rapport ?

Recherchons donc de plus près quelle fut la part de saint Amand dans le développement de la vie religieuse en Belgique, au VII^e siècle. Suivons-le tout d'abord à Elnone, en son monastère préféré, lorsque renonçant aux Vascons et à leurs montagnes escarpées, il revient au pays des Saliens et aux plaines de l'Escaut.

§ II. Elnone du vivant de saint Amand

L'abbaye d'Elnone existait déjà sous Dagobert (†639)(1). Mais, tandis que le saint dut y résider très irrégulièrement pendant ses années d'activité fiévreuse, il semble l'avoir quittée plus rarement et avec plus de peine dans la dernière période de sa vie. Son testament sera rédigé, en 674-675, « en ce lieu appelé Elnone », dans lequel « Dieu a daigné nous conduire » et où « nous avons bâti un monastère sur un terrain obtenu de la largesse royale » (2).

Sa biographie précise : c'est après la mission chez les Vascons, qu'il se retire à Elnone. « Il revint dans le royaume franc, y lisons-nous, et se choisit un endroit convenable pour la prédication ; avec les frères qui avaient supporté beaucoup de souffrances pour le nom du Christ à travers des pays variés, il se mit à y bâtir un monastère » (3). Ce

(1) Cfr *supra*, p. 118-119.

(2) SRM, t. V, p. 484.

(3) VA¹, c. 22, SRM, t. V, p. 445.

texte nous marque assez qu'il ne peut être question d'une retraite complète. L'apôtre continue à prêcher ; il continue même à voyager ; en effet, l'ancienne biographie nous le montre encore une fois dans le Sud de la Gaule, en Aquitaine, et une fois également à Beauvais. Mais, comme nous l'avons dit, il renonce aux grandes expéditions. Il croit que saint Martin a suffisamment exaucé sa prière par laquelle il avait demandé de passer tout le cours de sa vie en pérégrination (1). Il s'occupe davantage d'Elnone. Peut-être, comme le raconte sa biographie, bâtit-il alors le monastère proprement dit.

Car, au début, les moines durent, vraisemblablement, se contenter d'un logement fort rudimentaire. « Des restes d'anciennes constructions romaines, villas, thermes et autres édifices ; des excavations naturelles ou artificielles ; parfois même de simples cellules en branchages ou en troncs d'arbres équarris : telles sont, en général, écrit DOM LECLERCQ (2), les premières habitations des moines. Et pour les monastères qui n'en sont pas à leur toute première origine, la description de Lindisfarne par Bède pourrait sans doute être appliquée à peu près à beaucoup d'autres abbayes de la même époque : « L'enceinte du monastère est à peu près circulaire, d'un diamètre de quatre ou cinq perches. Le mur de cette enceinte s'élève à l'extérieur un peu au dessus de la taille d'un homme ; mais le Saint (Cuthbert) le fit descendre beaucoup plus bas à l'intérieur, afin d'écarter tout danger de tentation, en ne laissant aux pieux habitants d'échappée de vue que sur le ciel. Ce mur n'était pas fait de pierres taillées ou de briques réunies par du ciment, mais de pierres non dégrossies et de mottes de gazon prises dans le sol qu'on creusa profondément à l'intérieur. Quelques pierres de l'enceinte étaient de telle

(1) Cfr *supra*, p. 89.

(2) Article : Gallicane (Église) dans le *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie*, fasc. LVI, LVII (1924), colonnes 424-425. Dans le même sens, BESSE, *Les moines de l'ancienne France*, p. 313 ss.

dimension, que quatre hommes auraient pu à peine les lever. L'enceinte contenait deux bâtiments. L'un devait servir d'oratoire, l'autre était destiné aux usages de la vie commune. Les murs de ces deux bâtiments étaient faits, comme celui de l'enceinte, de pierres et de terre enlevées au sol, et les toits, de pièces de bois non façonnées et d'herbes sèches ».

Pour ces années heureuses, les dernières de la vie du vieux missionnaire, son biographe ne raconte qu'une anecdote. Le prieur du monastère s'appelait alors Chrodebaldus (1). Comme celui-ci ne se trouvait pas à l'abbaye, le Saint lui fit dire, un jour, de louer quelques chariots qui transporteraient à Elnone le vin nécessaire aux moines. Chrodebaldus, n'ayant pas de chariots à sa disposition, se mit en route pour rejoindre le monastère et s'expliquer avec son supérieur. Or, « la vengeance de Dieu » l'atteignit pendant son voyage. La paralysie l'empêcha de faire un pas de plus. Ses frères le couchèrent dans une barque, pour le ramener à Elnone. Lui, ne cessait de battre sa coulpe, de reconnaître la justice du châtement divin. Le soir, après vêpres, on vint raconter au Saint, qui s'était déjà retiré pour prendre son repos, l'aventure de son prieur. Il sourit légèrement et répondit : « Chrodebaldus courra encore de plus graves dangers, car il s'abandonne vraiment trop à la jactance et à la désobéissance. Il fit alors appeler un prêtre et lui demanda de porter au malade une coupe de vin avec un peu de pain ». Tu lui diras de ma part, ajouta-t-il, que, quand, demain, j'irai le voir, il doit venir à ma rencontre et ne peut me recevoir dans son lit. A peine avait-il reçu ce message, accompagné de la bénédiction abbatiale, le moine désobéissant se trouva guéri. Le lendemain, il s'avança au devant du Saint et lui adressa la parole. Naturellement le supérieur, en présence de tous les frères, l'exhorta à

(1) Sur le prieur ou prévôt des monastères. cfr BESSE, *op. cit.*, p. 391-392.

s'amender et à observer avec plus de ponctualité le devoir de l'obéissance (1).

En vertu de l'immunité, accordée au monastère par Dagobert et confirmée par ses successeurs, il était interdit aux officiers royaux, par exemple au comte, de pénétrer dans le domaine d'Elnone, d'y prendre gîte, d'y percevoir des redevances ou des impôts, d'y rendre la justice. L'abbaye dépendait directement du roi.

Nous possédons quelques renseignements sur les églises d'Elnone du temps de saint Amand.

En effet, comme l'écrit DOM BESSE (2), rares sont alors les monastères qui ne possèdent qu'une église. « On les multiplie, à cette époque, avec une certaine prodigalité, moins pour les besoins du culte que pour l'honneur des Saints auxquels elles sont dédiées ». Ainsi, on comptait, à l'abbaye de Saint-Wandrille, jusque trois basiliques et un oratoire, consacrés respectivement à saint Pierre, à saint Paul, à saint Laurent et à saint Pancrace (3).

La première église d'Elnone existait avant la construction du monastère et sans doute même avant l'arrivée de saint Amand dans ces parages. Elle était dédiée à saint Martin. Alcuin († 804) a composé, pour elle, une inscription métrique d'où l'on peut tirer quelques détails historiques. En voici les principaux passages :

*Martinus meritis Domini condignus amore,
Qui sibi sacratam hanc regit ecclesiam...
Haec domus alma Deo prima est fundata tonanti,
Ante alia et sacri septa monasterii.
Crevit honor horum, domino donante, locorum,
Et maior domino est aedificata domus,
Dum sanctus praesul hic inhabitavit Amandus,
Crevit honor patris, crevit et iste locus (4).*

(1) C. 25, SRM. t. V, p. 448.

(2) *Op. cit.*, p. 324-325.

(3) VACANDARD, *Vie de Saint Ouen*, p. 167 et 171.

(4) MGH, *Poetae*, t. I, p. 307. Cfr L.-C. BETHMANN, MGH, SS, t. XI, p. 409.

L'église Saint-Martin, bâtie sur la rive droite de la vieille Scarpe, relevait du diocèse d'Arras ; pour elle, l'abbaye, construite sur la rive gauche, était comprise dans le diocèse de Tournai-Noyon. Mais un catalogue des abbés de Saint-Amand, composé au XIII^e siècle (1), nous rapporte que Gislebert, devenu évêque de Tournai-Noyon, après avoir été abbé d'Elnone (2), acquit par échange les droits paroissiaux sur l'église Saint-Martin. L'existence d'une église à Elnone, dans le premier tiers du VII^e siècle, prouve que le christianisme était déjà répandu dans cette contrée avant l'apostolat de saint Amand. Cela, d'ailleurs, ne surprendra personne.

Au XII^e siècle, Philippe de l'Aumône affirme que saint Amand construisit deux églises dans le monastère : celle de Saint-Pierre d'abord, puis, plus tard, quand l'abbaye eut pris quelque développement, celle de Saint-André. Le Saint passa ses derniers moments dans la seconde. « *In oratorio B. Andreae... ante altare beatae Virginis* » (3). Ces attestations d'un auteur du XII^e siècle n'ont pas été assez remarquées. Elle paraissent cependant exactes.

En consacrant la principale église du monastère au prince des apôtres, saint Amand suivait sa ligne de conduite ordinaire. Milon nous parle d'elle et nous affirme même que le Saint y fut enterré avant d'être transporté ailleurs, comme nous l'indiquerons plus loin (4). L'église Saint-Pierre d'El-

(1) MGH, SS, t. XIII, p. 86, n. 16. Cfr. KRUSCH dans SRM, t. V, p. 396 et WARICHEZ, dans *Collationes dioecesis Tornacensis*, 1924, t. XIX, p. 68.

(2) Cfr *supra*, p. 28 et 29.

(3) VA³, c. 64 et c. 72, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 870-872. Dans un manuscrit d'Elnone, du XI^e siècle, conservé à la Bibliothèque publique de Valenciennes, n. 169, fol. IV, se lisent les vers suivants (*Versus in gradu marmoreo ante altare S. Andree apostoli*) :

Sanctus Amandus in hac hera de carne triumphans,
Atque malum superans preciosa morte quievit.

(4) VA², c. VI, SRM, t. V, p. 472.

none, est mentionnée aussi par Alcuin, dans une inscription plus courte que celle qu'il destinait à Saint-Martin.

Petrus apostolicus princeps...

Cuius honore sacro praesens haec aula dicata est (1).

Pour l'église Saint-André, elle n'est pas signalée par Milon, mais par le sacramentaire d'Elnone, datant du ix^e siècle, et qui est conservé à Stockholm.

CXLIII Oratio in basilica sancti Andree.

CXLIIII Oratio in ecclesia sancti Petri (2).

Elle paraît aussi visée dans une inscription d'Alcuin, qui a pris rang au milieu des pièces composées par le grand poète en faveur d'Elnone, entre les deux inscriptions en partie transcrites plus haut.

Primus apostolicos Christum qui agnoverat inter

Andreas, fratrem convocat atque suum,

Ista suis meritis iam tecta sacrata tuetur

Ut procul effugiat hostis ab aede sua (3).

§ III. Les abbayes gantoises

A Gand s'élevaient jadis deux très anciennes abbayes, l'une au confluent de l'Escaut et la Lys, Saint-Bavon, l'autre, un peu plus au Sud, sur la rive gauche de l'Escaut, Saint-Pierre-du-Mont-Blandin. Toutes deux s'étaient trouvées d'abord sous le patronage du prince des Apôtres. La seconde subsista jusqu'à la Révolution française ; il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines bien connues. La première fut changée, dès 1540, en une citadelle que Charles-Quint jugeait nécessaire pour mâter les Gantois (4).

(1) MGH, *Poetae*, t. I, p. 307.

(2) L. DELISLE, *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, p. 110.

(3) MGH, *Poetae*, t. I, p. 307. M. KRUSCH, SRM, t. V, p. 396 et 400, ne parle pas de cette église. Voir, au contraire, MABILLON, *Acta sanctorum ordinis S. Benedicti*, t. IV, p. 65 ; BETHMANN, dans MGH, SS, t. IX, p. 409 ; DESILVE, *De schola Elnonensi*, p. 5.

(4) CH. DE SMEDT, *Commentarius praevious in vitam S. Florberti*, dans AA. SS., *Novembris* t. I, p. 356.

Les origines de ces deux monastères sont fort controversées. Les textes utilisables manquant de clarté, les Bavoïens, d'une part, les Blandiniens, de l'autre, dans leurs interminables querelles, s'appliquèrent à les interpréter en leur faveur. Ils allèrent malheureusement beaucoup plus loin, jusqu'à forger de toute pièce des actes diplomatiques, en particulier des bulles pontificales. Laquelle des deux abbayes avait-elle été fondée la première par saint Amand ? A laquelle celui-ci avait-il donné Florbert pour abbé ? Telle était la grande question. Nous renonçons à traiter ici ce problème critique qui a fait l'objet de la dissertation remarquable d'un savant allemand (1). Son examen ne nous conduirait d'ailleurs à aucun résultat, au point de vue qui nous occupe.

Passons rapidement en revue, d'après leur ordre chronologique, les principaux témoignages sur la fondation des deux abbayes, antérieurs à l'époque des grandes falsifications, c'est-à-dire aux ^x^e et ^{xi}^e siècles.

Dans un passage cité déjà plus d'une fois, la première biographie de saint Amand atteste que celui-ci, ayant réussi à convertir les Gantois, construisit dans leur *pagus* « des monastères ou des églises », à la place des temples païens détruits (2).

Alcuin composa, à l'intention d'une église inconnue, deux vers dans lesquels, pour la première fois, se lit le nom de saint Bavon :

*Haec loca sanctificet venerandus Bavo sacerdos
Discipulus vita patris condignus Amandi* (3).

Au ^{ix}^e siècle, tandis que plusieurs martyrologes le mentionnent (4), une biographie lui est consacrée. Elle recourt

(1) O. HOLDER-EGGER, *Zu den Heiligengeschichten des Genter St-Bavos Klosters*.

(2) VA^r, c. 15, SRM, t. V, p. 439. Cfr *supra*, p. 131.

(3) MGH, *Poetae*, t. I, p. 333.

(4) KRUSCH dans SRM, t. IV, p. 529. Cfr VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 351, n. 7.

à la tradition orale et date vraisemblablement de l'abbatiat d'Eginhard, abbé des deux monastères gantois et historien de Charlemagne (1). L'auteur anonyme s'est servi de la première Vie de saint Amand, par exemple, pour décrire le paganisme à Gand (2). Son œuvre est longue, peu attrayante et ne contient sur Bavon qu'un petit nombre de détails précis. Encore est-il souvent fort difficile de juger de leur caractère historique.

Allowinus (3), nommé vulgairement Bavon, serait né de race noble en Hesbaye. Il épousa la fille d'un comte, Adilio, et il en eut lui-même une fille, Agglethrudis (4).

De mœurs dissolues, pendant sa jeunesse, il se rangea, dans la suite ; mais sa femme ne profita pas longtemps de cet heureux changement et fut rappelée à Dieu.

Décidé à ne pas se remarier, Bavon s'en alla trouver saint Amand et lui fit l'aveu de ses fautes. Amand lui répondit par un beau sermon, tel qu'on en tient d'ordinaire en de semblables circonstances. Bavon touché, se décida à renoncer à ses biens. Plus tard encore, il retourna auprès de son père en Dieu. Celui-ci résidait alors « au *castrum* qui a pour nom Gand », y avait édifié une basilique en l'honneur de saint Pierre (5) et y avait joint un monastère pour des clercs ; lisez : pour des moines (6). C'est dans cette

(1) VAN DER ESSEN, *op. cit.*, p. 351-355.

(2) *Vita Bavonis*, c. 4, SRM, t. IV, p. 537. Cfr J. DEMARTEAU, *Saint Bavon et son premier biographe*, dans le *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. XIII, 1, p. 121-122.

(3) Un poète de la fin du x^e siècle interprète ainsi ce nom : « Allowinus, id est cunctorum carus » (VAN DER ESSEN, *op. cit.*, p. 356).

(4) Nous résumons la *Vita Bavonis* 1^a, SRM, t. IV, p. 535-546.

(5) Pour HOLDER-EGGER, *op. cit.*, p. 635, n. 6, il n'est pas douteux que, par cette église, la *Vita Bavonis* veut indiquer l'église du monastère appelé plus tard Saint-Bavon.

(6) Au vii^e siècle, il n'existait pas de monastères de clercs. L'auteur décrit ici la situation telle qu'elle existait de son temps, sous l'abbé Eginhard, qui, devenu abbé-laïque des deux abbayes gantoises, les réorganisa et y installa des clercs, c'est-à-dire des chanoines réguliers. Cfr VAN DER ESSEN, *op. cit.*, p. 352, KRUSCH, SRM, t. IV, p. 528.

fondation nouvelle que le converti reçut la tonsure des mains du « vénérable pontife ».

Bavon suivit d'abord le missionnaire qui continuait ses voyages apostoliques. Mais il s'attardait surtout dans les monastères, afin de s'y édifier et de s'y instruire des coutumes de la vie religieuse. Rentré à Gand, Allowinus demanda à l'abbé Florbert (1), que saint Amand avait « constitué comme chef du troupeau » des moines, une cellule pour y prier. L'abbé, après avoir, conformément à la règle de saint Benoît, pris l'avis de sa communauté, accéda au désir du pénitent. Les frères du monastère lui construisirent, près du chevet de l'église, un abri dans lequel il pût mener la vie érémitique. Il s'y livra à de très grandes austérités. L'une des principales était de se charger d'une pierre énorme pour assister aux offices. Les démons ne purent naturellement supporter un tel exercice. Ils lui rendirent sa cellule inhabitable et firent passer devant son esprit d'horribles imaginations.

Bavon ne resta pas tout à fait trois années dans cette réclusion. Sentant sa fin approcher, il fit chercher, dans le monastère de Thourout, un bon prêtre, nommé Domlinus, qui, malgré la longueur et la difficulté du voyage, par un pays couvert de forêts, put encore arriver à temps. Bavon lui recommanda ses funérailles et puis s'endormit dans le Seigneur, le 1 octobre. S'il est permis d'ajouter foi au témoignage de ce biographe du IX^e siècle, d'après lequel sainte Gertrude était encore en vie lors du décès de Bavon, celui-ci serait mort avant 659 (2).

Entre 845 et 855, Milon, dans son *Carmen de sancto Amando*, utilise déjà la biographie que nous venons de résumer. Il consacre une trentaine de vers à Bavon, mais sans toucher mot des deux abbayes de Gand (3). Plus tard, quand il écrit la *Suppletio Milonis*, il cite parmi les

(1) Voir plus haut p. 220.

(2) Année de la mort de sainte Gertrude, cfr SRM, t. II, p. 448.

(3) CA, l. II, v. 351-384, *Poelae*, t. III, p. 586-587.

fondations de saint Amand, « le monastère qui s'appelle Blandigny, situé dans le *castrum* de Gand » (1). Il ne parle pas de l'autre.

En face de ces textes, les auteurs du ^{xx}^e siècle se trouvent aussi embarrassés que ceux du ^x^e. Ils n'ont heureusement pas les mêmes raisons qu'eux de les torturer.

L'opinion qui rencontre aujourd'hui le plus de faveur, attribue la priorité à la fondation de l'abbaye de Blandigny. Florbert en aura été le premier abbé. Mais son autorité s'étendit peut-être à la seconde abbaye, quand celle-ci eut été fondée. On a fait remarquer, avec beaucoup de raison, que, à cette époque, des abbayes s'élevaient parfois presque simultanément l'une à côté de l'autre ; ainsi à Stavelot et Malmédy (2).

(1) VA², I, SRM, t. V, p. 450.

(2) Voir A. DE VLAMINCK, *Étude sur les origines de la ville de Gand*, p. 54 ss., dans les *Mémoires couronnés et autres mémoires de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-arts de Belgique*, 1891, t. XLV ; WARICHEZ, *Les origines de l'église de Tournai*, p. 182-183 ; KRUSCH, dans SRM, t. IV, p. 529 ; VAN DER ESSEN, *op. cit.*, p. 350, n. 5. D'après la biographie de saint Amand par Philippe de l'Aumône, c. 30 (AA. SS., *Februarii* t. I, p. 863), une église fut bâtie d'abord en l'honneur des saints Pierre et Paul. Une autre fut construite, dans la suite, à Blandigny et Amand y constitua des clercs, avec Florbert pour abbé. Saint Bavon y mena la vie de reclus. Sauf la mention des chanoines, il est très possible que les choses se soient passées de la sorte. Philippe paraît ici bien informé et sait que l'église qui, dans la suite, prit le nom de saint Bavon, fut d'abord consacrée à saint Pierre. Un fragment du ^x^e siècle, conservé dans le *Liber traditionum S. Petri Blandiniensis*, énumère des donations faites à Blandigny, du temps de saint Amand et de l'abbé Florbert. Clovis II, en 639 — le texte porte 659 — aurait confirmé l'une de ces donations. Ce diplôme, que nous n'avons plus, était-il authentique ? (*Liber traditionum S. Petri Blandiniensis*, publié par A. FAYEN, p. 47. *Cartulaire de la ville de Gand*, 2^e série, Chartes et documents, t. I. Gand, 1906). Cfr KRUSCH, SRM, t. IV, p. 527.

**§ IV. Trois autres fondations de saint Amand
dans l'ancienne Belgique :
Marchienne, Leuze et Renaix**

En dehors d'Elnone et de Saint-Pierre-du-Mont-Blandin, Milon attribue encore à saint Amand la fondation de quatre monastères, trois au Nord, Marchienne, Leuze et Renaix, un, plus au Sud, dans le département actuel de l'Aisne (1).

Ce témoignage, bien que postérieur à 855, paraît sérieux. Milon a voulu préciser l'ancienne biographie qui, à diverses reprises, parle de monastères fondés par le Saint, mais sans les nommer. Il a su résister à la tentation de dresser une longue liste et s'est contenté de citer ceux que, de son temps, on attribuait d'une manière générale au missionnaire aquitain. Pour deux des abbayes, sur six qu'il énumère, à savoir pour Elnone et pour Barisis-au-Bois, nous avons la preuve de l'exactitude de ses renseignements.

Le monastère de Marchienne était situé dans l'Ostrevant, sur la Scarpe, à trois lieues environ d'Elnone, en remontant ce cours d'eau, et de Douai, en le descendant. Comme à Elnone, la région environnante était marécageuse. Le Nord était couvert par une grande forêt, dont le bois, très apprécié, servait « pour toutes sortes d'usages ». Des deux côtés de la Scarpe, s'étendaient de larges pâturages (2).

La fondation de Marchienne se trouve narrée dans la vie de sainte Rictrude, par Hucbald de Saint-Amand. Il a déjà été question plus haut de cette pièce hagiographique, écrite par un homme consciencieux, mais sans documents qui se rapportassent directement à son sujet. Il utilise surtout les souvenirs de la communauté de Marchienne, laquelle prétendait avoir retenu certains faits consignés

(1) VA², c. 1, SRM, t. V, p. 450-451.

(2) Extraits d'une histoire de Marchienne, composée entre 1199 et 1202, et s'arrêtant avec l'époque mérovingienne, publiés par E. SACHUR, dans le *Neues Archiv*, 1859, t. XV, p. 456. Voir *ibidem*, p. 447 ss., la dissertation de ce savant sur l'auteur de cette chronique, sans doute André de Marchienne.

dans les sources détruites par les Normands, en 887 (1). Il ne faut donc se servir qu'avec beaucoup de réserve de cette biographie.

D'après le récit d'Hucbald, Rictrude serait née de parents nobles, d'origine gasconne, Ernoldus et Lichia. Au XII^e siècle, Ernoldus fut identifié avec Ernaud de Gironde, dont il est question dans la geste française de Guillaume d'Aquitaine (2).

La jeune fille épousa un franc, Adalbaldus, et en eut quatre enfants : un fils, saint Mauronte, plus tard abbé de Bruel-sur-Lys, et trois filles : Clotsinde, qui succéda à sa mère comme abbesse de Marchienne ; sainte Eusébie, future abbesse de Hamaye ; et enfin Adalsinde. Saint Amand, parrain de la première, prit un soin tout spécial de sa formation spirituelle (3).

Adalbaldus, propriétaire à la fois dans l'Ostrevant et dans la Gascogne, s'étant rendu en ce dernier pays, fut assassiné en route. Sur le conseil de saint Amand, Rictrude se décida à renoncer au monde. Un jour, dans un grand banquet auquel elle avait convié un roi des Francs, elle lui demanda l'autorisation de suivre son attrait pour la vie religieuse. Puis, à la stupéfaction générale, elle se couvrit la tête du voile qu'avait béni pour elle le pontife saint Amand. Le roi, irrité, quitta la salle du festin (4).

Après avoir réglé l'emploi de ses biens, la veuve, suivant toujours le conseil de saint Amand, se retira à Marchienne, monastère qu'il avait construit sur la Scarpe, et auquel il avait d'abord préparé pour abbé son disciple, saint Jonas, « dont le corps repose dans le dit monastère » (5). On n'y

(1) Cfr *supra*, p. 145.

(2) *Vita Rictrudis*, c. 5, dans les AA. SS. *Belgii*, t. IV, p. 490 et VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 260, n. 2.

(3) *Vita Rictrudis*, c. 9 et 10, *Ibidem*, p. 492-493.

(4) *Ibidem*, c. 11-14, *Ibidem*, p. 493-496.

(5) Sur Jonas de Marchienne, cfr VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 270-273. Cet auteur expose les raisons pour lesquelles, contrairement à l'avis de DESILVE et de MALNORY, il n'identifie pas Jonas de Mar-

avait d'abord admis que des moines; mais, dans la suite, Jonas leur adjoignit des moniales. Tel fut l'asile sacré dans lequel Rictrude, après avoir enfin obtenu l'autorisation du roi, s'enferma avec ses trois filles (1). Nous aurons à parler plus tard de celles-ci et de leur père, Mauronte.

André de Marchienne rapporte que l'église fut consacrée par saint Amand et par saint Aubert, évêque de Cambrai, en l'honneur des saints Pierre et Paul, le 6 des kalendes de novembre (2). Les renseignements relatifs à la date de cette cérémonie et au patron de l'église sont, selon toute vraisemblance, exacts. Quant à la participation de saint Amand et de saint Aubert à la consécration, elle se comprendrait fort aisément et elle ne rencontre aucune objection d'ordre chronologique. Aubert est mentionné comme évêque de Cambrai, de 645 environ à 667 (3).

On a essayé de déterminer l'année de la fondation de Marchienne. La plupart des auteurs la fixent aux environs de 643. Mais ces précisions ne reposent pas sur des données bien sûres (4).

Au temps d'Hucbald, le monastère était certainement mixte. L'auteur de la *Vita Rictrudis* a entrepris son travail, à la demande des « clerics et des moniales de la congrégation de la bienheureuse Rictrude » (5). Il semble bien que

chienne avec Jonas de Bobbio, compagnon de saint Amand à Elnone, vers 640. Nous sommes pleinement d'accord avec lui.

(1) *Vita Rictrudis*, c. 15-19, AA. SS. *Belgii*, t. IV, p. 496-498.

(2) SACKUR, dans le *Neues Archiv*, t. XV, p. 456. Voir J. BUZELINUS, S. J., *Gallo-Flandria sacra et profana*, p. 334. Douai, 1625. Ce dernier auteur a consacré à la fondation de Marchienne une dissertation détaillée et bien conduite, pour l'époque où il écrivait. Cfr p. 333-357.

(3) Voir DUCHESNE, *Fastes*, t. III, p. 110-111; VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 273-276.

(4) Cfr *Gallia Christiana*, t. III, col. 393; LE GLAY, *Cameracum Christianum*, p. 203; BUZELINUS, *op. cit.*, p. 334-336. D'après une addition du XIII^e siècle aux annales de Marchienne (MGH, SS, t. XVI, p. 610), cette fondation remonterait jusqu'à 610.

(5) Cfr VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 270-272. En 877, le roi Charles déclare vouloir venir en aide « sororibus ac fratribus in coenobio sanctae Rictrudis degentibus ».

ce dédoublement remonte, comme à Nivelles, jusqu'à l'époque de saint Amand (1).

Nous avons encore moins de renseignements sur la fondation des deux monastères de Leuze et de Renaix. Leur importance est, d'ailleurs, moins grande. Ils se trouvaient situés dans le *pagus Bracbatensis* et relevaient du diocèse de Cambrai-Arras. Au XI^e siècle, on y rencontre des chanoines, mais il est impossible de savoir depuis combien de temps ils s'y trouvent (2). Ces détails nous sont donnés par les *Gesta pontificum Cameracensium*, œuvre d'un chanoine de Cambrai. Cet auteur ajoute que les deux monastères ont été fondés par saint Amand, en l'honneur des saints Pierre et Paul et qu'on y vénère, à Renaix, les reliques du martyr, saint Hermès, à Leuze, celles d'un abbé de l'endroit, Badilon (3).

§ V. Un monastère de saint Amand dans l'Aisne : Barisis

Barisis-au-Bois est aujourd'hui un village du département de l'Aisne, arrondissement de Laon, situé à 8 kilomètres, vers le Sud, de Coucy-le-Château, dans une vallée étroite de la forêt de Saint-Gobain. Cet endroit est donc loin de la Belgique actuelle, mais il appartenait à la *Belgica secunda* des Romains, comme les autres monastères énumérés jusqu'ici. C'est de toutes les fondations monastiques de saint Amand celle dont nous connaissons le mieux les

(1) Voir encore LEVISON, dans SRM, t. VI, p. 91 et 92, et les études d'ensemble, à consulter avec prudence, de L. SPRIET, *Marchienne, son abbaye*. Orchies, 1898 ; A. FAIDHERBE, *Notice historique et critique sur l'abbaye de Marchienne, de 630-1024*, dans la *Revue du Nord de la France*. Lille, 1856.

(2) Pour Leuze, voir DOM BERLIÈRE, dans le *Monasticon belge*, p. 311-312. Pour Renaix, *Gallia christiana*, t. V, col. 29.

(3) *Gesta episcoporum Cameracensium* (I^e moitié du XI^e siècle), II, 43 et 44, MGH, SS, t. VII, p. 464.

origines, grâce à deux actes diplomatiques qui nous ont été conservés (1).

Le premier émane du roi Childéric II. On sait qu'en 656, le maire du palais de Neustrie, Ebroïn, parvint à s'imposer à l'Austrasie et à la Bourgogne, tombées en anarchie. Cependant, il consentit, en 663, à donner, pour roi, à l'Austrasie, Childéric II, avec un maire du palais nommé Wulfoald. Childéric II régnera également sur la Neustrie, de 673 à 675. Comme il n'avait encore que onze ans, en 663, la régence fut confiée à sa tante, Innechilde, la veuve du roi Sigebert III († 656). Cette malheureuse princesse devait, dans la suite, connaître bien des épreuves. Son fils, Dagobert II († 679), sa fille, Blichilde, qui épousa le roi Childéric II, ce dernier lui-même et enfin le fils né de leur mariage, périrent assassinés (2).

L'acte de Childéric II en faveur de saint Amand n'a pas été souscrit par le roi, « à cause de son âge encore tendre », mais par la régente. Il est adressé au comte Bertuin et à son vicaire (3), Bertelandus. Il annonce à ces fonctionnaires que, « pour le nom du Seigneur et l'amour du ciel », les souverains ont remis à leur apostolique père, Amand, l'évêque, une *villa*, c'est-à-dire un domaine, appartenant jusqu'alors au fisc, avec toutes ses dépendances, en terres, maisons, vignes, forêts, prés, pâturages et hommes non-libres (*mancipia*). Cette largesse est faite au saint évêque pour ses moines « *ad opus monachorum suorum* ». Amand obtient, notamment, dans cette *villa*, le droit d'y exiger des compositions ou amendes (*freda exigendi*) et d'y prendre gîte partout (*mansiones faciendi*) (4).

(1) Le premier de ces actes se trouve dans MGH, *Diplomata*, t. I, p. 25, et dans PARDESSUS, *Diplomata*, t. II, p. 118-119. Le second dans PARDESSUS, *op. cit.*, t. II, p. 133-134.

(2) LAVISSE, *Histoire de France*, t. II, 1^{re} partie, p. 165-166; GUISE, *Saint Sigisbert, roi d'Austrasie*, p. 114 ss.

(3) Sur les vicaires, cfr WAITZ, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. II, 2, p. 41 ss.

(4) Cfr WAITZ. *op. cit.*, t. II, 2, p. 295 ss. et 335 ss.

En 666, un autre document, émané, cette fois, d'Amand lui-même, qui s'y intitule « *miserrimus ac peccator* », est encore relatif à ce monastère. Après les considérations pieuses et banales usitées dans ce genre d'actes, Amand déclare que, « pour le remède de son âme et la récompense de la vie éternelle », il a remis aux moines divers biens. Et d'abord, la *villa* de Barisis elle-même, qu'il tenait de Childéric II et d'Innechilde. Nous trouvons ici, dans les incidences, certains détails précieux. C'était au lieu dit « Fave-roles » qu'on avait commencé à bâtir le monastère ; il avait reçu pour patrons principaux saint Pierre et saint Paul ; on y observait à la fois les règles de saint Benoît et de saint Colomban ; l'abbé constitué par saint Amand portait le nom d'André. L'acte énumère encore quelques autres biens, situés dans le *pagus laudunensis*, et que saint Amand avait reçus de diverses personnes, ainsi une vigne avec son vigneron et un manse de terre, au bas des murs de la ville de Laon, donnés au Saint par un archidiacre. Ces deux actes nous présentent donc quelques-uns des bienfaiteurs de saint Amand : un roi, qui continue la tradition de Dagobert et de Sigebert III ; un archidiacre de Laon ; trois *inlustres viri*, dont un duc (1).

La seconde pièce se termine, comme beaucoup de documents diplomatiques de l'époque, par des anathèmes. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet. Elle est datée de Laon, le 18 des Kalendes de septembre (15 août), la cinquième année du règne de Childéric, et a été écrite et souscrite, à la demande de saint Amand, par un diacre, Radebert. Puis, le vieil évêque a apposé sa propre signature, en ces termes : « Moi, Amand, pécheur, j'ai souscrit cette lettre faite par moi, et j'ai demandé à d'autres de la souscrire ». Viennent ensuite, en effet, les noms de divers personnages ecclésiastiques, en tête desquels on remarque l'évêque de Laon, Attola (2).

(1) Cfr WAITZ, *op. cit.*, t. II, 1, p. 359-360.

(2) DUCHESNE, *Fastes*, t. III, p. 139.

§ VI. Une abbaye énigmatique : Nant

Le premier biographe de saint Amand parle bien de Childeric II ; mais, chose curieuse, au lieu de nommer à cette occasion Barisis-au-Bois, il introduit la mention d'une autre abbaye, *Nanto*, dont le terrain aurait été remis au Saint par le roi. Une anecdote vraiment extraordinaire termine ce chapitre. Nous allons la traduire ici.

« Vers la même époque à peu près, le saint homme de Dieu, Amand, s'en alla trouver le roi Childéric et lui demanda humblement de lui donner quelque municipe pour construire un monastère, non par ambition, mais pour le salut des âmes. Le roi lui remit l'endroit appelé *Nanto*, dans lequel l'homme de Dieu, dans une intention sage, commença à bâtir un monastère. Mais un certain Mommolus, évêque de la ville d'Uzès (*Ozidinsis urbis antistes*) supportait fort mal que l'homme de Dieu ait reçu du roi ce terrain-là. Enflammé d'envie, il s'efforça donc de faire disparaître le serviteur de Dieu. Il envoya vers lui des hommes agiles, chargés de l'expulser de cet endroit, après l'avoir abreuvé d'opprobres, ou au moins de le châtier sur place. Les mandataires de Mommolus, arrivés chez Amand, dissimulèrent leur jeu et lui proposèrent de le conduire en un lieu propice à la construction d'un monastère. Il n'aurait qu'à les suivre. Mais, grâce à la révélation de Dieu, leur malice ne put rester cachée. Car, tandis qu'ils feignaient de le conduire à l'endroit promis, le saint homme Amand n'ignorait nullement en quel lieu ils avaient décidé de le tuer. Enfin, on arriva au sommet d'une montagne. C'était là qu'on devait trancher la tête au serviteur de Dieu. Celui-ci n'avait pas voulu faire de confidences aux siens à ce sujet, car il marchait volontiers au martyre. Mais, tout à coup, une grande tempête s'éleva. Il pleuvait et il grelait. Un nuage opaque s'étendit sur toute la colline, de telle façon que les agents de l'évêque venus pour tuer Amand, privés de la lumière, ne voyaient plus rien. Désespérés, ils se jetèrent aux pieds du Saint, lui demandèrent pardon et le prièrent

de leur permettre de partir sains et saufs. Alors, Amand recourut à ses armes habituelles, au secours de la prière. Répandant des larmes, il ne cessa de prier que quand le temps fut redevenu serein et que la lumière eut été rendue aux satellites. Ceux-ci, pris de peur, épouvantés, retournèrent chez eux » (1).

Comme le remarque fort bien M. KRUSCH, les premières lignes de ce chapitre font attendre Barisis au lieu de Nant (2). Il est, en outre, difficile de découvrir ce dernier endroit, au sujet duquel Milon de Saint-Amand, dans son énumération de monastères, ne dit pas un mot (3). La mention d'un évêque d'Uzès, dans le récit reproduit ci-dessus, n'est pas non plus sans étonner. Car, s'il existe un *Nant* qui pourrait être identifié avec celui du biographe, cette localité, sans être fort éloignée du diocèse d'Uzès, se trouvait cependant dans l'ancien diocèse de Rodez (4). Enfin, l'évêque Mommolus n'est pas connu par ailleurs. Cette dernière objection perd cependant beaucoup de sa force, quand on sait que nous avons conservé, pour tout le VII^e siècle, le nom d'un seul évêque d'Uzès, à savoir Aurélien (5). Un certain Mummolus, *princeps* de la cité d'Uzès, intervient dans une biographie de saint Ayoul, abbé de Lérins, mort vers 680. Celle-ci ne paraît guère antérieure à la période carolingienne et nous raconte que saint Ayoul, devenu abbé de Lérins, y rétablit la discipline monastique. Il se forma alors contre lui une conjuration dans le sein de sa communauté. Les révoltés, conduits par deux chefs, Arcadius et Columbus, se ruèrent sur l'abbé et l'expulsèrent de l'île. Or, ils avaient été aidés dans cette besogne sacrilège par le « très mauvais Mummolus », *Uzeziae civitatis princeps* (6).

(1) VA¹, c. 23, SRM, t. V, p. 425.

(2) SRM, t. V, p. 105.

(3) VA², c. I, SRM, t. V, p. 450-451. Milon n'entend énumérer que les monastères qui sont connus d'une façon générale comme fondés par saint Amand.

(4) *Atlas* de LONGNON, pl. VII, ou SPRÜNER-MENCKE, n. 53.

(5) DUCHESNE, *Fastes*, t. II, p. 315.

(6) Nous citons la vie anonyme (c. 11-15), et non celle d'Adovald de

A la suite de MABILLON (1) et de HENSCHENIUS (2), nous pensons qu'il ne faut pas absolument rejeter la donnée de l'ancienne biographie. Il nous est resté une charte, datée de la trente-huitième année de Charles-le-Chauve (878), dans laquelle deux époux, Bernard et Udalgarda, donnent à l'abbaye de Vabre, fondée peu auparavant : « *eas... res quae sitae sunt in pago ruthenico, in ministerio Nantense, hoc est ecclesia quae est fundata in honore sancti Petri, in villa Triancianico, quae vocant Nante...* » (3). Le monastère de Nant qui fut fondé après cette donation, dépendit de l'abbaye de Vabre, dont il n'était distant que de quatre lieues environ, et, plus tard, de Saint-Victor de Marseille (4). Il est bien possible que, deux siècles auparavant, saint Amand y ait construit une église, suivant sa coutume, en l'honneur du prince des apôtres, et ait même essayé d'y établir un monastère. Celui-ci n'aura pas eu la vie longue et ainsi Milon ne l'aura pas connu. Quant à Mommolus, il semble bien que les deux récits, de la Vie de saint Amand et de celle de saint Ayoul, désignent le même personnage (5).

Fleury († vers 878), moins sûre. La vie anonyme a été publiée, pour la première fois, par J. STILTING, dans AA. SS., *Septembris* t. I, p. 743 ss. Voir la préface critique, p. 728 ss. et le passage cité p. 746. Cfr MOLINIER, *Les sources de l'histoire de France*, n. 603, et BHL, 193-196. A considérer sa langue, cette vie anonyme ne peut guère être antérieure à la période carolingienne. Les ouvrages relatifs à l'abbaye de Lérins racontent l'épisode, nomment Mummolus, mais n'apportent aucune solution à la difficulté qui nous occupe. Voir, par exemple, V. BARRAL, *Chronologia sanctorum et aliorum virorum illustrium et abbatum sacrae Insulae Lerinensis*, p. 332. LYON, 1613; ABBÉ ALLIEZ, *Histoire du monastère de Lérins*, p. 358 ss. PARIS, 1862; CH. MORIS, *L'abbaye de Lérins, Histoire et monuments*, p. 23-24. PARIS, 1909.

(1) *Annales ordinis sancti Benedicti*, t. I, p. 460, n. XII.

(2) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 817, n. 7.

(3) *Gallia christiana*, t. I, *instrumenta*, p. 61, n. IX.

(4) *Ibidem*, t. I, col. 283-284. La raison donnée en cet endroit par les auteurs de la *Gallia christiana* contre l'identification proposée ici, manque de valeur.

(5) Outre MABILLON, *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, t. II, p. 660, n. a.; voir DUCHESNE, *Fastes*, t. II, p. 315.

Fut-il évêque, fut-il comte ou haut fonctionnaire, nous ne pouvons le dire.

Telle est l'hypothèse à laquelle nous nous arrêterions de préférence, tout en reconnaissant qu'elle n'est pas des mieux étayées.

L'étrange chapitre de l'ancienne biographie a donné lieu à des fraudes. Ainsi, il fut interpolé de façon à faire apparaître l'apôtre de la Belgique comme le fondateur de *Nantua*, département de l'Ain, dans le Jura. En 1650, GUICHENON, dans son *Histoire de Bresse et de Bugey*, publie, en appendice (1), cette légende amplifiée de saint Amand, tirée du bréviaire de Nantua. Le territoire sur lequel fut élevée cette abbaye se serait autrefois appelé Helnon, d'après une colline voisine ; la ville d'*Ozidinsis*, dont Mommolus était évêque, serait une petite ville gallo-romaine : Izernore ou Isarndore ; des papes, des rois auraient reconnu saint Amand comme fondateur de Nantua (2). Un archiviste de l'Ain, M. J. BROSSARD, qui écrivait en 1889, défendit, au moins en partie, la thèse de GUICHENON, à savoir la fondation de *Nantua* par saint Amand et la proximité d'une ancienne ville disparue (3). HENSCHENIUS avait, dès 1648, démasqué l'erreur (4). Sa thèse, reprise en 1858 par J. DEBOMBOURG (5), est aujourd'hui admise par tous les historiens (6).

Le *Speculum sanctorale* de Bernard Gui († 1331), où se trouve résumée la vie de saint Amand, change à son tour *Nant* en Lavaur, dans le département du Tarn (7). Mais en voilà assez sur cette abbaye énigmatique.

(1) S. GUICHENON, *Histoire de Bresse et de Bugey*, p. 210-211. Lyon, 1650.

(2) *Ibidem*, p. 76-77.

(3) J. BROSSARD, *La légende de saint Amand, l'abbaye de Nantua et la ville d'Orindinse*. Bourg-en-Bresse, 1889.

(4) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 844-845.

(5) *Histoire de l'abbaye et de la ville de Nantua*, p. 13-33. Bourg, 1858.

(6) Cfr KRUSCH, SRM, t. V, p. 427.

(7) *Ibidem*, p. 427-428.

§ VII. Quelques traditions locales de monastères

D'après la méthode suivie jusqu'ici dans ce chapitre, le lecteur pourrait redouter de voir comparaître successivement en sa présence chacune des abbayes énumérées au début ; elles viendraient lui soumettre les titres qui les relient à saint Amand. Mais il n'aura pas à se livrer à cet examen fastidieux.

La plupart de ces titres sont, en effet, assez minces. Peut-on, par exemple, en appeler sérieusement aux biographies, très postérieures, de saint Vincent Madelgaire, de sainte Aldegonde, de saint Ghislain et de sainte Waudru, pour attribuer à saint Amand un rôle dans la fondation des monastères de Soignies, de Maubeuge, de Saint-Ghislain et de Mons ? On se rendra compte aisément que les éditions plus anciennes de ces Vies, souvent déjà fort légendaires et tardives, ne laissent supposer rien de semblable, même quand il leur arrive de mentionner saint Amand (1). Sans doute, vu l'influence de ce grand évêque et ses idées sur la vie monastique, il est probable qu'il a fondé ou contribué à fonder plus d'abbayes que celles dont il a été question dans les paragraphes précédents. Mais, lorsqu'il s'agit de les désigner par leur nom, il ne suffit pas de mettre en avant des vraisemblances, d'en appeler, par exemple, comme le fait HENSCHENIUS pour Hasnon, à la faible distance entre cette abbaye et Elnone (2).

Mais doit-on négliger tout à fait les traditions locales ? Beaucoup de monastères, en effet, se sont, pendant des siècles, vantés d'avoir Amand pour auteur.

Malheureusement, jamais on ne se trouve en présence

(1) Voir AA. SS., *Februarii* t. I, p. 823-824 (n. 38-40). Il sera question, au chapitre X § 5, des relations légendaires de saint Amand avec ces saints personnages. Voir encore pour Thourout et *Quercelledora*, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 820-821, n. 22, 25.

(2) *Ibidem*, p. 820, n. 21. Cf. MAES, *Vie populaire de saint Amand*, p. 113-116.

d'une affirmation vraiment ancienne. Et qui connaît l'origine de beaucoup de ces traditions ne se sentira guère enclin à les admettre, lorsqu'il existe entre le fait affirmé et son attestation un hiatus de quatre ou cinq siècles. Contentons-nous de deux exemples, dans lesquels cependant on constate une tradition relativement ancienne.

Le chapitre noble de Moustier-sur-Sambre, qui fut peut-être auparavant une abbaye bénédictine, prétendait se rattacher à saint Amand. Il fixait à 660 ou 661 la date de sa fondation. Mais vainement avons-nous cherché des traces de cette tradition antérieurement au XIII^e siècle (1).

Voici, avec un peu plus de détail, le cas de l'abbaye de Tronchiennes.

Elle s'élève encore, à quatre kilomètres de Gand. Les Norbertins l'occupèrent, pendant des siècles. Ils attribuaient sa fondation à saint Amand. A quand remontait cette tradition?

On honore spécialement à Tronchiennes deux saints, Basin et Gérulphe, dont les biographies constituent les plus anciennes sources de l'histoire de la localité.

Basin aurait été un roi. Sa fille, Aldegonde, fut aveugle dès sa naissance. Ayant poursuivi un cerf pendant trois jours et trois nuits, il s'endormit sur la terre avec ses compagnons, en un endroit baigné par la Lys. Une voix se fit entendre, pendant son sommeil, lui intimant l'ordre de bâtir là-même trois églises, une en l'honneur de la Vierge, la deuxième de saint Jean-Baptiste, la troisième de saint Pierre. Il fit exécuter l'injonction céleste. Une huile miraculeuse se mit à sourdre dans ces églises, y multiplia les pèlerinages et rendit même la vue à Aldegonde. Après la mort de celle-ci, des païens envahirent le pays. Basin marcha à leur rencontre, les défit, mais fut grièvement blessé. Il succomba et, tandis que sa fille avait été enterrée

(1) GILLES D'ORVAL, *Gesta episcoporum Leodiensium*, l. I, c. 41, MGH, SS. t. XXV, p. 31; DOM BERLIÈRE, *Monasticon belge*, t. I, p. 63-64; V. BARBIER, *Le chapitre noble de Moustier-sur-Sambre*, p. 15-16. Namur, 1885.

dans l'église Sainte-Marie, lui, fut déposé dans celle de Saint-Pierre. Cette légende, dont nous n'avons résumé que les traits généraux, abonde en détails curieux et a fait l'objet de plusieurs études (1).

Gérulphe, né de parents nobles dans la *villa* de Meerendrée, à sept kilomètres de Tronchiennes, s'était rendu à Gand pour y être confirmé au Mont-Blandin, par l'évêque de Noyon-Tournai, Elisée (vers 748). Comme il revenait en compagnie de son parrain, il lui demanda de pouvoir s'arrêter quelques instants, pour y prier, dans l'église Sainte-Marie de Tronchiennes. Le parrain y consentit, mais de mauvaise grâce, et comme ils s'étaient remis en route, emporté par une fureur subite, il perça le jeune homme de son épée. Le cheval de Gérulphe s'enfuit et, tout ensanglanté, arriva à Meerendrée ; puis, il servit de guide au père de la victime jusqu'à l'endroit du meurtre. Gérulphe put encore lui raconter l'attentat et exprimer ses dernières volontés : il serait enterré dans le monastère de Tronchiennes ; sa part de patrimoine reviendrait à l'église Sainte-Marie et son cheval aux religieux (2).

L'auteur de la *Passio* de saint Gérulphe écrit vers le milieu du x^e siècle. Après avoir noté que Saint-Pierre-du-Mont-Blandin fut fondé, *ut fertur*, par saint Amand, commençant, quelques lignes plus bas, à parler de Tronchiennes, il ne mentionne aucunement ce Saint. Or, l'écrivain semble bien être un chanoine de l'abbaye même de Tronchiennes (3).

Il en est de même de l'auteur de la *Vita Basini*, qui écrit au XII^e ou au XIII^e siècle. Le nom du grand missionnaire de la Belgique ne se rencontre pas sous sa plume. Cependant, à deux reprises, il nous montre Basin en relation avec des

(1) Vie de saint Basin, éditée dans AA. SS., *Iulii* t. III, p. 701-702. Cfr VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 388-394.

(2) Vie de saint Gérulphe, éditée dans AA. SS., *Septembris* t. VI, p. 259-264. Cfr VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 385-388.

(3) *Vita Gerulphi*, c. 5 et 6, AA. SS. *Septembris* t. VI, p. 260. Cfr VAN DER ESSEN. *Étude critique*, p. 386-387, et, tout récemment, D. STRACKE, *De oudste Vita Sancti Gerulphi*. Baasrode, 1926.

évêques. Quand les trois églises furent achevées, « il y conduisit des évêques pour les consacrer ». « Sur le conseil des évêques, il constitua des clercs dans ces églises » (1).

Il semble donc qu'au XIII^e siècle on ignorait encore, à Tronchiennes, le rôle que, plus tard, on attribua à saint Amand dans la fondation de ce monastère. Et dès lors, jusqu'à plus ample information, ne peut-on pas au moins admettre, comme plausible, l'hypothèse suivante : la proximité de Tronchiennes et de Gand, d'une part, et, de l'autre, l'affirmation générale du vieux biographe, d'après laquelle saint Amand avait fondé des monastères dans ce *pagus*, amenèrent peu à peu le peuple à considérer ce Saint comme fondateur de Tronchiennes (2)?

Pour nous résumer, on peut rattacher à saint Amand, tantôt avec certitude, tantôt avec grande vraisemblance, sept abbayes, dont six dans la seconde Belgique : Elnone, Gand (au moins Saint-Pierre-du-Mont-Blandin), Renaix, Leuze, Marchienne et Barisis-au-Bois, et une en Seconde-Germanie : Nivelles (3).

(1) *Vita Basini*, c. 5, AA. SS., *Iulii* t. III, p. 701.

(2) La chronique de Tronchiennes, du début du XVII^e siècle, attribuée la fondation (606) à saint Amand. Elle a été éditée par J.-J. DE SMET, *Recueil des chroniques de Flandre*, t. I, p. 591 ss. (Collection des chroniques belges inédites). Bruxelles, 1837. Voir un récit de toute la légende des origines de Tronchiennes, dans J. BROECKAERT, *Geschiedenis der Gemeenten van Oost-Vlaanderen*, 1^{re} série, t. II, p. 53 ss. Gand, 1864-1870.

(3) Disons un mot de Moissac. En effet, beaucoup d'auteurs, même très modernes, attribuent sa fondation à saint Amand. C'est ainsi que dans son magistral ouvrage, M. V. LEROQUAIS, *Les Sacramentaires*, t. I, p. 102, s'étonne que saint Amand, fondateur, dit-il, de Moissac, ne se trouve pas au sanctoral d'un sacramentaire de Figeac, à l'usage de Moissac (XI^e siècle). Nous avons également cherché son nom, mais en vain, dans l'hymnaire de Moissac (*Das Hymnar der Abtei Moissac im 10^{ten} Jahrh.*, éd. G. M. DREVES, dans *Analecta hymnica medii aevi*. Leipzig, 1888), où figurent cependant beaucoup de Saints. Pour cette double raison déjà, on peut admettre, qu'au XI^e siècle, les moines de Moissac ne considèrent pas saint Amand comme leur fondateur. Le titre positif en sa faveur est un diplôme faux de Pépin II, roi d'Aquitaine (845), où nous lisons : « Vir venerabilis Rangaricus abbas ex monasterio quod

Même si l'on exclut les hypothèses arbitraires et les traditions peu anciennes, le chiffre reste imposant. Amand est incontestablement le principal fondateur de monastères en Belgique, au VII^e siècle, c'est-à-dire au premier siècle des monastères dans ce pays. Saint Landelin, à qui nous devons Lobbes et Crespin, saint Ursmer qui fonda peut être Aulne et Wallers (1), sont loin d'une telle fécondité. Et le nom de pieuses familles, comme celle de Pépin l'Ancien avec sa femme et leurs filles, Gertrude et Begge, ou de saint Vincent Madelgaire avec son épouse, sainte Waudru, n'est resté attaché, pour la première, qu'à Nivelles, Fosses et Andenne, pour la seconde, qu'à Soignies et à Mons.

Ajoutons que la création d'Elnone, tout au moins, est antérieure au milieu du VII^e siècle. Or, on ne découvre aucun autre monastère de la Belgique qui soit certainement dans ce cas.

§ VIII. Amand et Colomban.

Bien des fois, au cours de ce livre, nous avons rencontré le nom de saint Colomban. Comment ne pas lui réserver une place spéciale dans ce chapitre, quand c'est surtout du point de vue monastique, que se remarque son influence sur le missionnaire des vallées de la Meuse et de l'Escaut ?

Il n'est pas possible de prouver que ces deux personnages se soient connus. Colomban vint, sans doute, au monde avant

dicatur Moyssiacus in pago Caturcino super fluvium quod dicitur Tarnus, quod olim sanctus Amandus abbas in honore sancti Petri principis apostolorum construxit » (DE VIC et VAISSÈTE, *Histoire du Languedoc*, t. II, p. 638 et 639. Cfr *Gallia christiana*, t. I, col. 159). Ce renseignement n'est pas nécessairement inexact, parce qu'il se trouve dans un diplôme inauthentique. Mais, isolé, il n'a guère de valeur. Dans un ms. du XI^e siècle de la VA¹, écrit à Moissac, on trouve déjà ce nom substitué, dans un chapitre, à celui de Barisis (Cfr KRUSCH, SRM, t. V, p. 417).

(1) Cfr WARICHEZ, *L'abbaye de Lobbes*, p. 5-15 ; LEVISON. SRM, t. VI, p. 433-437.

550 (1). Il était donc notablement plus âgé qu'Amand, né, d'après notre calcul, dans les dernières années du VI^e siècle.

En 590, le moine irlandais, après avoir obtenu de son abbé, Comgall, de Bangor, la permission de « voyager pour le Christ », arrivait en terre gauloise avec douze compagnons (2). Il se mettait aussitôt à prêcher, par sa parole et par ses exemples, aux peuples de ce pays, dont la foi lui paraissait très extérieure, la pénitence et la mortification, l'*Abnega temetipsum*, de l'Évangile. Il fondait bientôt en Bourgogne, Annegray, Luxeuil (592) et Fontaine. Il composait pour ses frères sa règle fameuse, qui reflète si bien son esprit. Il devenait, surtout pour les ecclésiastiques, un conseiller très goûté, répandait en Gaule, à l'exemple de ce qui se faisait en Irlande, la pratique de la confession privée et dressait, comme Finian le Jeune († 589), un pénitentiel fixant les sanctions applicables aux différentes catégories de péchés. Mais, en dépit de son austérité et de son zèle, il ne tardait pas à déchaîner l'opposition des évêques par son attachement obstiné aux coutumes irlandaises : indépendance des monastères vis à vis des évêques, tonsure en forme de demi-lune, usages liturgiques particuliers, fixation de la fête de Pâques d'après un cycle différent de celui qui était alors en usage dans la Gaule. Bien plus, son audace à dénoncer les débauches du roi Thierry II lui attirait la haine farouche de la régente, Brunehaut, et le faisait condamner à l'exil.

Nous voici en 610. Après s'être échappé de Besançon, où il s'est vu rélégué d'abord, Colomban sera dirigé sur Nantes. Dans ce long voyage, nous savons qu'il s'arrêta à Tours, y accepta l'invitation de l'évêque, Leoparius, et y pria sur la tombe de saint Martin (3). Ce passage de l'exilé

(1) HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 244 ; MARTIN, *Saint Colomban*, p. 11.

(2) Sur saint Colomban, voir sa *Vita* dans SRM, t. IV, p. 61-112, avec la préface critique de M. KRUSCH (p. 1-61) ; MARTIN, *Saint Colomban* ; J. LAUX, *Der heilige Kolumban. Sein Leben und seine Schriften*. Fribourg, 1919.

(3) *Vita Columbani*, I, c. 22, SRM, t. IV, p. 95.

irlandais par Tours se place, peut-être, pendant le séjour du jeune Amand dans cette ville. On ne peut dire davantage.

Nous ne suivrons pas saint Colomban dans les nouveaux voyages auquel il se livra, après sa libération : de la cour de Clotaire II, roi de Neustrie, à celle de Théodebert, roi d'Austrasie, de l'Allemagne à la Suisse et de la Suisse à l'Italie. Agé de plus de soixante-cinq ans, aspirant au repos, il fonda, enfin, dans une solitude de la vallée de la Trébie, le célèbre monastère de Bobbio. Il y expira une année après, le 23 novembre 615.

Antérieurement au VII^e siècle, on connaissait en Gaule, soit par des traductions latines, soit dans leur texte latin original, une vingtaine de règles monastiques, celles de saint Pakhôme, de saint Basile, de saint Césaire d'Arles, les écrits de Cassien, les règles attribuées à saint Macaire, à saint Antoine, etc. Ces textes ne réglementant pas, d'ordinaire, tout le détail de la vie claustrale, et la liberté de chaque monastère restant presque illimitée, il arrivait qu'on combinât plusieurs d'entre eux, à l'usage d'une même abbaye (1). Ainsi fit-on à Saint-Yrieix, au diocèse de Limoges. Grégoire de Tours nous apprend qu'on y observait les usages monastiques, « non seulement de Cassien, mais de Basile et d'autres abbés qui ont constitué la vie monastique » (2).

Le grand législateur de l'Occident, saint Benoît, est mort en 543, plus d'un demi-siècle avant saint Colomban. En dépit de cette différence, et malgré la supériorité incontestable de la règle bénédictine, celle-ci ne parvint à s'imposer dans l'empire franc que peu à peu. Au VII^e siècle, elle entre partout en concurrence avec la règle de saint Colomban. A partir de 636 environ, on les adopte toutes les deux à la fois dans beaucoup de monastères.

(1) MALNORY, *Quid Luxovienses*, p. 1 ; LOENING, *Geschichte des deutschen Kirchenrecht*, t. II, p. 368-369 ; HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 241-242 ; DOM LECLERCQ, article *Eglise gallicane*, dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, fasc. LVI-LVII (1924), col. 426-427.

(2) *Historia Francorum*, X, 29, SRM, t. I, p. 440-442.

M. GEORGES GOYAU a écrit que « sur la carte monastique de la Gaule au VII^e siècle, Luxeuil s'épanouit, non comme un chef d'ordre — jamais il ne prétendit à ce rôle étranger aux idées de l'époque — mais comme une sorte de centre pédagogique pour les vocations (1) ». Ces lignes n'expriment pas encore la réalité d'une manière complète. Elles ne disent pas toute l'influence exercée par la principale création de saint Colomban dans la Gaule. Que de monastères fondés à leur tour par des religieux de Luxeuil ! Que de moines sortis de la célèbre abbaye pour en gouverner d'autres ! Que de renforts accordés par les chefs de cette école insigne de perfection à des abbés désireux de renouveler la vie religieuse de leurs sujets ! Que d'évêques préparés à leur ministère dans ce noviciat d'abnégation et de zèle ! Que d'ecclésiastiques et de laïques pénétrés des principes du patriarche irlandais par leurs rapports suivis avec ce monastère ! Plutôt que de nous livrer ici à de sèches énumérations (2), contentons-nous de quelques recherches dans l'entourage même de saint Amand. Au risque de nous répéter parfois, nous n'aurons pas de peine à nous représenter ainsi les nombreuses relations intellectuelles qui existèrent entre ces deux Saints.

A partir des environs de 610, Amand s'enferme à Bourges. Or, la seconde partie de la *Vita Columbani* nous apprend que, sous Eusthasius, devenu abbé de Luxeuil après 613, et mort en 629 (3), il ne s'éleva pas moins de quatre monastères, qui suivaient la règle de saint Colomban, à Bourges et aux environs (4). Le jeune ascète put ainsi connaître dès lors ce genre spécial de vie monastique.

Mais il en acquit une connaissance beaucoup plus nette et beaucoup plus détaillée pendant le séjour que Jonas de

(1) *Histoire religieuse (de la France)*, p. 108.

(2) Voir par exemple HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 270 ss. ; MARTIN, *Saint Colomban*, p. 185 ss. ; GUGAUD, *Gaelic pioneers*, p. 9 ss.

(3) HAUCK. *op. cit.*, t. I, p. 269 et note 3.

(4) *Vita Columbani et discipulorum*, II, c. 10, SRM, t. IV, p. 129.

Bobbio fit à Elnone, de 639 à 642 (1). Le biographe du patriarche irlandais était alors à la veille de commencer sa belle œuvre hagiographique. Pendant trois années, il put narrer au « vénérable pontife Amand » les faits si curieux racontés dans la première partie de sa *Vita Columbani*. Il tenait ces renseignements de nombreux témoins qui avaient connu le célèbre législateur monastique et vécu avec lui, en particulier d'Attala et d'Eusthadius, premiers successeurs du Saint, l'un à Bobbio et l'autre à Luxeuil (2).

Voici l'abbaye de Rebais. En 636, Amand consacre son église. En 636-637, il signe avec d'autres évêques les privilèges accordés à ce monastère. Or, Rebais reçut pour premier abbé et pour premiers moines des religieux de Luxeuil, et pour premiers statuts les règles de saint Colomban et de saint Benoît (3).

Voici Acharius, l'évêque de Noyon-Tournai, auquel Amand s'adresse pour obtenir l'autorisation d'évangéliser les Gantois. Acharius, lui aussi, fut moine à Luxeuil. Acharius obtiendra du roi Dagobert la nomination d'un de ses confrères, d'un moine de Luxeuil, encore une fois, Omer, à un autre évêché de l'ancienne Belgique, Thérouanne (4).

Voici Ouen et Eloi. Fonctionnaires à la cour de Dagobert, c'est eux qui, d'après l'ancienne biographie, décident saint Amand à baptiser le jeune Sigebert (5). Ouen est le fondateur de Rebais. Eloi sera le successeur d'Acharius à Noyon-Tournai, et, à ce titre, il entretiendra sans doute avec Amand de nombreuses relations. Mais avant d'être évêque et même clerc, il avait déjà fondé le célèbre monastère de Solignac, près de Limoges, où non seulement la règle de saint Colomban était observée en même temps que

(1) Cfr *supra*, p. 134.

(2) *Vita Columbani*, préface, SRM, t. IV, p. 61-63 ; cfr KRUSCH, *ibidem*, p. 31-32.

(3) Cfr *supra*, p. 151.

(4) Cfr *supra*, p. 34 et 35 ; 127.

(5) Cfr *supra*, p. 146.

celle de saint Benoît, mais que son fondateur voulut rendre indépendant de l'évêque, conformément aux principes irlandais (1). De Solignac partira pour le Nord, Remacle, fondateur de Stavelot-Malmédy (2).

Enfin voici, au testament de saint Amand, le nom d'un évêque : Mummolenus, et le nom d'un abbé : Bertin (3). Mummolenus est le successeur de saint Eloi à Noyon-Tournai. Auparavant, il fut abbé de Sithiu, où il sera remplacé par saint Bertin. Or l'abbaye de Sithiu paraît bien avoir, elle aussi, admis, à ses débuts, la règle irlandaise (4).

Tels sont les personnages et telles sont les institutions religieuses avec lesquels les sources nous montrent saint Amand en contact. Il est donc certain qu'il vécut dans un milieu tout rempli de l'influence de saint Colomban.

Dans quelle mesure la subit-il en réalité ? Il n'est pas toujours facile de le savoir. Mais déjà la comparaison de ces deux caractères et de ces deux vies manifeste certaines ressemblances dans lesquelles il est permis de découvrir au moins quelques imitations. Et comme la biographie ancienne de saint Amand ne dénote aucune dépendance vis à vis de la vie de saint Colomban, cette conformité apparaît comme une nouvelle preuve de sa valeur.

Nous connaissons beaucoup mieux saint Colomban que saint Amand. Ses onze lettres surtout, en prose ou en vers, sont précieuses pour la révélation de sa personnalité (5).

(1) *Vita Columbani*, II, 10, SRM, t. IV, p. 128 ; HAUCK, *op. cit.*, t. I, p. 272 ; KRUSCH, SRM, t. IV, p. 743-749.

(2) BAIX, *L'abbaye de Stavelot-Malmédy*, p. 13-27.

(3) Cfr *infra*, ch. IX.

(4) Voir W. LEVISON, dans SRM, t. V, p. 733-744. Nous ne faisons pas état ici de la tonsure celtique avec laquelle Mommolenus est représenté dans une gravure du ^{xix}^e siècle. Sur cette question fort controversée, voir, outre LEVISON, *loc. cit.* ; KRUSCH, SRM, t. IV, p. 641 ; *Neues Archiv*, t. XXX, 1905, p. 502 ; SRM, t. V, p. 417 ; A. PONCELET, dans les *Analecta Bollandiana*, 1913, t. XXXII, p. 109 ; VACANDARD, dans la *Revue des Questions historiques*, 1904, t. LXXV, p. 586-595 ; VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 375 ; GUGAUD, *Gaelic pioneers*, p. 15.

(5) MGH, *Epistolae*, t. III, p. 156-190.

Ses qualités principales furent : l'austérité de sa vie, sa foi inébranlable dans la Providence, son sentiment profond des droits de Dieu, sa franchise sans aucun mélange de duplicité, ni même de réticence ; et ses défauts : le manque de discrétion, la violence, l'intransigeance, l'impatience de la contradiction, la dureté même. De saint Amand, nous n'avons qu'un testament et qu'une charte. Une lettre de pape et une biographie, composée quelque cinquante ans après sa mort, aident aussi à le connaître. Mais tout cela est bien peu de chose et ne nous permet point de donner de son caractère une description aussi complète que pour Colomban.

Plus entièrement que celui-ci, il se livre à l'apostolat des païens. Colomban est un prédicateur, c'est vrai ; mais il s'adresse presque uniquement à des chrétiens, catholiques ou ariens. Cette différence tient sans doute à la différence même des régions qu'ils parcourent. Mais Colomban ne recherche pas avant tout, comme Amand, les contrées où il reste beaucoup de païens (1). Cependant, dans le ministère apostolique, celui-ci se décourage plus vite que celui-là.

Comme Colomban, Amand ne transige pas, même en présence des rois, quand il s'agit de la loi de Dieu (2). Comme lui, ainsi que nous le dirons au chapitre suivant, il se sent dirigé dans toute sa vie par la Providence divine (3).

La ressemblance entre ces deux saints ne se borne, d'ailleurs, pas à ce que nous venons de dire. Elle se manifeste dans quelques événements de leurs carrières, d'ailleurs assez diverses. Comme lui, comme les grands moines irlandais, il est pris de ce désir de voyager, devenu chez les fils d'Erin, ainsi que le notait Walafrid Strabon, une seconde

(1) Cfr HAUCK, *op. cit.*, t. I, p. 246 ss. ; MALNORY, *Quid Luxovienses*, p. 43-45 ; KRUSCH, dans SRM, t. IV, p. 2, note 5.

(2) Cfr *supra*, p. 143.

(3) Nous ne parlons pas ici de l'austérité de saint Amand, par exemple, dont il est question au ch. 6 de sa *Vita*. Ces passages relatifs aux vertus ressemblent trop à des clichés.

nature (1). Comme lui, il passe, en réalité, une bonne partie de sa vie en voyages. Comme lui, il ne conçoit pas un pays chrétien sans monastères et il donne aux moines un rôle considérable dans la diffusion de l'Évangile. Comme lui, il est pris de pitié pour les Slaves, mais, à la différence de Colomban, il part en réalité pour les pays situés au Sud du Danube. Comme lui, il entretient des rapports personnels avec le Souverain Pontife et lui demande des directions (2). Comme saint Colomban a consacré à Saint Pierre les oratoires de Luxeuil et de Bobbio (3), saint Amand dédie au prince des apôtres toutes les églises qu'il fonde. Il est même tel miracle attribué à saint Amand qui ressemble à un miracle que Jonas de Bobbio nous raconte de saint Colomban. Le prophète irlandais fit, un jour, la découverte d'un ours dans son antre. Il lui signifia l'ordre de déguerpir et de ne plus jamais revenir ; « et la bête féroce s'en alla doucement et elle n'osa plus jamais reparaitre » (4). On se souvient du serpent de l'île d'Yeu.

Mais nous voilà bien loin des monastères auxquels ce chapitre est consacré. Retrouve-t-on les idées de saint Colomban dans la fondation des abbayes de saint Amand ?

Durant la seconde moitié du v^e siècle et au vi^e siècle, les abbayes s'étaient multipliées beaucoup plus dans les villes que dans les campagnes. On peut donner beaucoup de raisons de cette préférence, comme le besoin de sécurité, le développement du culte des saintes reliques dans les églises urbaines, la politique des rois mérovingiens qui instituaient des moines gardiens du tombeau d'un Saint ou de leur propre sépulture, enfin la volonté des évêques de maintenir leur autorité sur les monastères. Saint Colomban et ses

(1) *Vita Galli*, II, 46, SRM, t. IV, p. 336.

(2) Cfr *supra*, p. 156 et 101. L'apôtre irlandais parle au pape avec une très grande liberté ; il a parfois l'air de lui adresser des sommations (Cfr HAUCK, *op. cit.*, t. I, p. 262, n. 6 et J. RIVIÈRE, dans la *Revue des Sciences religieuses*, 1923, t. II, p. 277 ss.).

(3) *Vita Galli*, c. 2, SRM, t. IV, p. 258 ; *Vita Columbani*, I, 8, *ibidem*, p. 107.

(4) *Vita Columbani*, I, 8, SRM, t. IV, p. 25.

disciples, bien au contraire, reviennent, sur ce point, à l'esprit des premiers moines de la Gaule ; ils s'établissent plus volontiers loin des agglomérations urbaines, dans des lieux déserts ; ils n'y seront pas distraits par le commerce des hommes ; ils pourront travailler à la conversion ou tout au moins à la christianisation plus profonde des populations rurales, qui restent plus attachées au paganisme ; ils trouveront un lieu de repos, après des courses apostoliques, parfois lointaines. La forêt leur fournira le bois de construction et de chauffage ; la rivière leur apportera l'eau et leur permettra d'établir des pêcheries et des moulins (1).

Dans les régions du Nord évangélisées par saint Amand, les villes étaient fort rares. Il ne lui fut donc pas difficile d'établir toutes ses abbayes à la campagne. Elnone et Leuze, par exemple, se trouvent à une vingtaine de kilomètres de la ville la plus proche, Tournai. Que dire alors de Gand et de Nivelles ? Toutes ou presque toutes sont situées sur des cours d'eau : Elnone, au confluent de la Scarpe et de l'Elnon, Gand à celui de l'Escaut et de la Lys, Marchienne sur la Scarpe, Leuze sur la Petite-Dendre, Renaix sur le Molenbeek, Nivelles sur la Thines. Les contrées auxquelles appartiennent Elnone et Marchienne sont marécageuses. Nivelles, et aussi peut-être Leuze et Renaix sont comprises dans l'ancienne Forêt charbonnière (2). Barisis-au-Bois est fondé dans la forêt de Saint-Gobain.

La choix de la règle a naturellement plus d'importance que celui de l'emplacement du monastère.

Saint Colomban avait écrit deux règles, ou plutôt une

(1) LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique*, t. I, p. 83-99 ; BESSE, *Les moines de l'ancienne France*, p. 308 ss.

(2) CH. DUVIVIER, *Recherches sur le Hainaut ancien*, t. I, p. 13 ss. (surtout p. 21, n. 2). Bruxelles, 1866, place Leuze et Renaix dans la Forêt charbonnière. Il n'en est pas ainsi de H. VAN DER LINDEN, *La Forêt charbonnière*, dans la *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1923, t. II, p. 202-214. Pour Nivelles, p. 207. Ce dernier auteur, dont les conclusions sont indiscutables, réduit trop le domaine de l'ancienne Charbonnière.

règle en deux parties (1). La première, dite *Regula monachorum*, comporte dix chapitres, où il est traité de l'obéissance, du silence, de la nourriture et de la boisson, de la pauvreté, de la lutte contre la vanité, de la chasteté, de l'office divin, de la mortification et enfin de la perfection du moine (2). La seconde, dite *regula coenobialis*, est un long code pénitentiel prévoyant les infractions des moines et les pénitences à leur appliquer (3). La législation de saint Colomban porte un double caractère : elle est excessivement sévère et elle est fort incomplète.

La sévérité se remarque dans les sanctions. Six coups de verges seront administrés à qui omet le *Benedicite* ou l'*Amen* du *Benedicite* ; à qui, en mangeant, parle sans nécessité ; à qui ne fait pas le signe de croix sur la cuiller dont il se sert pour boire ; dix coups, à qui frappe la table de son couteau... et la liste de ces taxations, variant de six à cent coups, se continue, monotone, coupée parfois par l'énumération d'autres peines : jeûnes au pain et à l'eau, psaumes à réciter, silence extraordinaire à observer. Cette litanie de fautes et de peines compte plusieurs centaines d'articles.

La même sévérité se remarque dans l'idéal monastique exprimé par saint Colomban avec une énergie inconnue jusque-là. Tous, à la première parole du supérieur, doivent se lever ; s'ils ne le font pas, ils sont coupables. Celui qui contredit le supérieur et qui murmure, l'est plus encore. Cette vertu d'obéissance doit aller jusqu'à la mort. Le vrai obéissant ne refuse rien, même de dur, d'ardu ; il accomplit avec ferveur, avec joie, tout ce qui lui est commandé. Dans le chapitre consacré à la mortification, Amand revient encore sur son sujet préféré : l'obéissance. Et enfin, la règle se termine par ces lignes suggestives : « Que le moine dans le monastère vive sous la discipline d'un seul frère et dans la

(1) O. SEEBASS, cité par HAUCK, *op. cit.*, p. 250, n. 1.

(2) Edit. O. SEEBASS, dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1895, t. XV, p. 374-386.

(3) Edit. O. SEEBASS, *ibidem*, 1897, t. XVII, p. 218-234.

compagnie de beaucoup, afin que, de l'un, il apprenne l'humilité, de l'autre, la patience. Que celui-ci lui enseigne le silence et cet autre la douceur. Qu'il ne fasse pas ce qu'il veut ; qu'il mange ce qu'on lui donne ; qu'il n'aie que ce qu'il a reçu ; qu'il accomplisse les travaux imposés ; qu'il se soumette à qui il ne voudrait pas obéir. Qu'il soit las quand il va se coucher, et qu'il soit forcé de quitter sa couche lorsqu'il n'est pas encore reposé. Injurié, qu'il se taise. Qu'il craigne l'abbé du monastère comme un maître, qu'il l'aime comme un père. Qu'il croie utile à son salut tout ce que son supérieur lui ordonne, qu'il ne juge pas ses ordres » (1). Ne pouvons-nous pas rappeler ici que le seul trait que nous connaissons sur la vie intime de l'abbaye au temps de saint Amand se rapporte à l'obéissance. Et l'abbé paraît, en effet, avoir de cette vertu une conception des plus austères. On voudrait bien avoir été près de lui pour plaider les circonstances atténuantes en faveur du prieur Chrodebaldus.

Si précise sur les pénitences à administrer, la règle se tait sur l'emploi de la journée monastique, sur le gouvernement des cloîtres et sur d'autres points essentiels. Elle qui « exige des moines un heroïsme sans répit » (2), qui, « appliquée sans intelligence par un supérieur imprudent ou sans expérience, aboutit à la ruine de l'activité » (3), elle a donc encore l'inconvénient de ne pouvoir suffire à un monastère ; elle laisse, en outre, au chef de celui-ci un pouvoir absolu et sans contrôle.

Aussi les abbés des monastères en vinrent-ils peu à peu à la compléter et à l'adoucir, non pas en changeant sa lettre, mais en admettant à côté d'elle, comme nous l'avons déjà dit, la règle beaucoup plus humaine et beaucoup plus précise de saint Benoît. Celle-ci insiste sur la responsabilité

(1) *Regula Monachorum*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XV, p. 386. Voir un beau résumé de cette règle dans MARTIN, *op. cit.*, p. 48-58 et dans HAUCK, *op. cit.*, t. I, p. 250-253.

(2) VACANDARD, *Saint Ouen*, p. 175.

(3) MARTIN, *op. cit.*, p. 59.

de l'abbé, sur les conseils dont il doit s'entourer dans son gouvernement, sur les réprimandes qui doivent précéder l'application des peines, sur le soin des malades, sur la discrétion chez tous, surtout chez les supérieurs, sur la répartition, dans la journée, de la prière (*opus divinum*), de la lecture et du travail manuel. Elle entre dans de multiples détails sur la nourriture, le jeûne, le vêtement. Elle distingue les différentes catégories de personnes : oblates, novices, moines, qui peuplent le monastère, et les différentes charges, prieur, cellérier, etc. dont les titulaires sont à la nomination de l'abbé. La perfection que saint Benoît demande de son moine n'est pas moins élevée que celle qu'exige Colomban. Et pourtant quelle différence entre ces deux règles. La modération de celle de saint Benoît, son adaptation aux besoins de l'Europe continentale, sa netteté dans les traits principaux, la latitude qu'elle laisse à l'abbé pour les points secondaires, son caractère pratique, enfin, assurèrent sa victoire définitive.

Mais nous sommes encore au VII^e siècle. On manque de détails sur la manière précise dont se fit, en Gaule, la conciliation entre ces deux textes législatifs. L'initiative de leur union se serait produite, d'après MALNORY, sous l'abbé de Luxeuil, Walbertus (629-670) (1). Toujours est-il que le premier document où nous la trouvons réalisée est précisément ce privilège de Faron, évêque de Meaux, en faveur de Rebais (636-637), au bas duquel figure la signature d'Amand, évêque (2). Dans la suite, les actes où elle est stipulée se multiplient (3).

Un de ces documents est la charte du Saint en faveur de Barisis, « où, dit-il, nous avons commencé à construire un monastère, au lieu-dit *Faveroles*, en l'honneur des saints Pierre et Paul, et d'autres saints, sous la règle de saint Benoît et de saint Colomban » (4).

(1) MALNORY, *Quid Luxovienses*, p. 20 ss. ; BESSE, *op. cit.*, p. 291 ss.

(2) Cfr *supra*, p. 151.

(3) LOENING, *Geschichte der deutschen Kirchenrechts*, t. II, p. 442.

(4) Cfr *supra*, p. 229.

Les autres monastères fondés par saint Amand furent-ils placés sous le même régime ? Nous ne pourrions le dire. Mais il semble bien que, dans tous, la règle de saint Colomban obtint au moins une place. En effet, Barisis est le dernier monastère qu'il fonda, alors que le souvenir du patriarche irlandais commençait à s'oblitérer et que les désavantages de sa règle apparaissaient plus manifestes (1). A Nivelles, dont saint Amand provoque la fondation, l'influence irlandaise apparaît si grande qu'il est bien peu vraisemblable qu'on n'y ait pas observé à l'origine la règle de saint Colomban (2).

La manière pratique de mettre d'accord les deux règles dans le monastère dépendait vraisemblablement de chaque abbé (3).

A Elnone même, on a tout lieu de croire que saint Amand se réserva l'autorité abbatiale. Il paraît au moins l'exercer dans l'anecdote du prieur désobéissant. Cependant, quand il dicte son testament, il déclare que l'abbé doit faire rapporter son corps en cet endroit, s'il lui arrive de mourir en voyage (4). Philippe de l'Aumône considère comme abbé d'Elnone, du vivant de saint Amand, André, premier abbé de Barisis (5). Blandigny semble avoir eu pour chef Florbert, au temps du saint fondateur (6). A Marchienne, au témoignage assez peu sûr, il est vrai, d'Hucbald, le Saint constitua comme abbé son disciple, Jonas ; puis, quand les moniales furent admises à côté des moines, Rictrude devint leur supérieure (7). Amand aura vraisem-

(1) MALNORY, *op. cit.*, p. 36 ss. ; KRUSCH, SRM, t. IV, p. 29-30.

(2) Cela n'est pas prouvé, comme le prétend MALNORY, p. 33, mais rendu très probable par certains passages de la *Vita Geretrudis* (voir p. ex. c. 2, SRM, t. II, p. 457 ; c. 7, *ibidem*, p. 463). Sainte Gertrude a beaucoup travaillé à la fondation de Fosses, abbaye irlandaise (cfr *Additamentum Nivialense de Fuilano*, dans SRM, t. IV, p. 450).

(3) VACANDARD, *Saint Ouen*, p. 171 et 177.

(4) Cfr ch. IX.

(5) Cfr *supra*, p. 229, et VA³, c. 68, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 871.

(6) Cfr *supra*, p. 223.

(7) Cfr *supra*, p. 145 et 224 ss.

blement conservé sur ses monastères un certain droit de surveillance, semblable à celui que l'abbé de Luxeuil se réservait sur les abbayes filiales (1). La *Vita* nous le représente visitant les frères laissés de-ci de-là (2). Mais ce texte s'applique principalement aux moines chargés du ministère en dehors des abbayes.

Parmi les abbayes de saint Amand, Marchienne, comme nous l'avons déjà dit, semble avoir été, dès le début, un monastère double (3). Nivelles fut certainement dans le même cas et l'ancienne *Vita Geretrudis* nous apprend même que cette sainte confia à des frères les rapports du monastère avec l'extérieur, tandis qu'elle chargeait les sœurs de la « *cura familiaris* » (4). On sait que les monastères doubles ne furent pas une invention de saint Colomban ; ils existaient avant lui ; mais la propagation de sa règle en favorisa la multiplication, dans le cours du VII^e siècle (5).

En terminant ce long chapitre, nous toucherons un dernier point : la situation juridique de ces abbayes vis-à-vis de l'Ordinaire diocésain.

Il est indubitable qu'au VI^e siècle, les abbayes dépendent très étroitement des évêques. Personne ne peut fonder de nouveau monastère sans leur autorisation : les abbés leur doivent la soumission et peuvent être punis, voire même démis par eux ; aucune aliénation de biens n'est autorisée, sans leur agrément ; la visite des cloîtres leur revient ; les religieux n'ont même pas le droit de se rendre chez le souverain, sans leur autorisation (6).

(1) HAUCK, *op. cit.*, t. I, p. 278, n. 2.

(2) Cfr *supra*, p. 132.

(3) Cfr *supra*, p. 226.

(4) *Vita Geretrudis*, c. 3, SRM, t. II, p. 457.

(5) Sur les monastères doubles, qui n'ont pas encore fait l'objet, à notre connaissance, d'une étude d'ensemble, voir DOM U. BERLIÈRE, *Les monastères doubles aux XII^e et XIII^e siècles* (Mémoires de l'Académie royale de Belgique. Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, in-8°, t. XVII, fasc. 3) Bruxelles, 1923. La bibliographie du sujet se trouve p. 4, n. 1. Nivelles et Marchienne sont mentionnés p. 9.

(6) A. HÜFNER, *Das Rechtsinstitut der klösterlichen Exemption in der abend-*

Des évêques abusèrent de leur autorité, par exemple, pour exploiter la richesse naissante des religieux. « Ils se font offrir une hospitalité coûteuse, exigent des redevances et des présents; parfois, ils font main-basse sur les pièces précieuses du mobilier liturgique de la basilique monastique, s'emparent des offrandes faites par les fidèles, se saisissent même, sans doute, de biens-fonds donnés aux moines. Un concile du VII^e siècle dut interdire aux évêques et aux archidiaques de profiter du décès des abbés pour spolier l'avoir des monastères » (1).

Aussi, dès avant le VII^e siècle, bien des moines supportèrent-ils impatiemment cette ingérence et certains monastères, comme Lérins, Agaune, Saint-Marcel de Chalon, obtinrent-ils déjà des exemptions (2).

Mais le mouvement d'indépendance des cloîtres s'accrut considérablement, au VII^e siècle, à la suite de l'arrivée en Gaule de saint Colomban et de ses moines. Comment s'en étonner après ce que nous avons dit de l'organisation, surtout monastique, de l'Église en Irlande, de l'attachement tenace du patriarche aux coutumes de son pays et enfin du succès que rencontrèrent plusieurs de ses idées auprès de nombreux hommes influents, même chez beaucoup d'évêques (3) ?

Au VII^e siècle, des privilèges sont donc accordés aux monastères, soit directement, grâce à la générosité des évêques, soit par la faveur des souverains. Il y a des degrés dans ces concessions. Les unes « suppriment en réalité la juridiction de l'évêque diocésain, qui n'a plus le droit

ländischen Kirche, dans *Archiv für katholischen Kirchenrecht*, 1906, t. LXXXVI, p. 304-305. Cfr HAUCK, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 228-231.

(1) LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique*, t. I, p. 125-126. L'auteur dit en note que ces faits (sauf le dernier) sont établis par les privilèges délivrés aux monastères pour les mettre à l'abri de telles vexations.

(2) *Ibidem*, p. 126 et 127, n. 3.

(3) Cfr *supra*, p. 111 s. ; 238 ss. Cfr LEVISON, *Die Iren und die fränkische Kirche*, dans *Historische Zeitschrift*, 1912, t. CIX, p. 1-22.

d'instituer l'abbé et ne peut venir au monastère que s'il y est appelé par les moines, libres de s'adresser pour toutes les fonctions liturgiques à un évêque de leur choix » (1). De ce type, est le privilège de Rebais, auquel a souscrit saint Amand. Il émane de l'évêque lui-même, saint Faron de Meaux. Avec le consentement des évêques très nombreux, dont le nom figure au bas de l'acte, il garantit aux moines l'intégrité de leurs possessions en tout genre ; la libre élection de l'abbé après la mort de leur premier chef, Aile ; la faculté de recourir à n'importe quel évêque pour les consécrations d'autels, pour le saint-chrême et pour les ordinations. L'évêque ou son archidiacre est dépourvu de tout pouvoir par rapport à ce monastère. Il ne peut y pénétrer que sur la demande de l'abbé ou des moines. S'il y a été appelé, il doit, aussitôt son ministère rempli, en sortir, sans rien exiger comme rétribution. Les religieux ont-ils besoin d'être corrigés, l'abbé s'en chargera, en conformité avec les règles de saint Benoît et de saint Colomban (2).

Plus souvent, néanmoins, certains droits sont réservés à l'évêque. Celui-ci « pourra seul bénir l'abbé, conférer aux moines les Ordres, consacrer les autels ; les religieux ne demanderont pas à un autre le saint-chrême. Mais le droit que l'évêque prélevait, à l'occasion de ces fonctions liturgiques, est aboli. Il ne viendra au monastère que s'il y est invité. Leur privilège affranchit aussi les moines de toutes les charges que l'évêque voudrait leur imposer sous prétexte d'hospitalité. Il ne peut exiger ni gîte, ni repas, ni cens, ni présents (3) ».

A Elnone, les moines du moyen âge ne pouvaient pas, ainsi qu'à Rebais, exhiber leur privilège. Et cependant il

(1) LESNE, *op. cit.*, t. I, p. 128, n. 6. Cfr LOENING, *Geschichte des deutschen Kirchenrecht*, t. II, p. 378 ss. ; HAUCK, *op. cit.*, t. I, p. 289 ss. ; KRUSCH dans *Neues Archiv*, 1900, t. XXV, p. 139 ss. ; GOUGAUD, *Les chrétientés celtiques*, p. 219 ss.

(2) PARDESSUS, *Diplomata*, t. II, p. 41.

(3) LESNE, *op. cit.*, p. 128-129.

est très vraisemblable qu'ils en avaient obtenu un, dès les débuts de leur monastère. Charles le Simple, dans un diplôme de 899, atteste que l'évêque de Reims, Fulco, au nom de l'abbé et des moines d'Elnone, lui a présenté un certain nombre d'actes royaux et impériaux, conservés à Elnone. « En outre, ajoute-il, il est venu à la connaissance de notre clémence, que le privilège accordé à cet endroit, au temps de saint Amand, par les évêques... avait péri par le feu, lors des ravages des barbares, ainsi que plusieurs autres pièces (1) ».

Malheureusement, ce texte ne nous dit pas jusqu'à quel point les pouvoirs de l'évêque de Noyon-Tournai avaient été limités par rapport à Elnone. Nous sommes encore plus pauvres de renseignements sur les autres monastères. Mais si l'on tient compte de l'influence exercée sur saint Amand par les idées irlandaises, de la présence sur les sièges épiscopaux de Belgique d'hommes comme Acharius et Omer, anciens moines de Luxeuil, du privilège d'exemption que ce dernier, à la date tardive de 662, accorda généreusement aux moines de Sithiu (2), enfin du caractère épiscopal de saint Amand et de l'autorité dont il devait jouir dans l'épiscopat franc, on sera amené à conclure que plusieurs au moins des abbayes de saint Amand devaient se trouver vis-à-vis des évêques diocésains dans une situation fort différente de celles des abbayes du VI^e siècle et qu'elles avaient obtenu, elles aussi, des privilèges plus ou moins étendus d'exemption (3).

(1) BOUQUET, *Recueil des historiens de la Gaule*, t. IX, p. 473. Cfr KRUSCH, SRM, t. V, p. 395. Les lettres d'exemption de Martin I à Elnone sont un faux (WARICHEZ, *Les origines de l'église de Tournai*, p. 185).

(2) Voir *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Bertin*, édit. GUÉRARD (Collection de documents inédits sur l'histoire de France), p. 23 ss. Paris, 1861.

(3) L'opinion contraire de M. WARICHEZ (*op. cit.*, p. 184-185) nous paraît insoutenable.

CHAPITRE IX

Dernières années de saint Amand

SOMMAIRE

Thierry III et Childeric II. — Age avancé de saint Amand. — Les personnages présents à Elnone, aux environs de Pâques 674 ou 675. — Mummolenus de Noyon-Tournai. — Saint Bertin. — Aldebertus et Jean. — Beaudemond. — Les miniatures de Valenciennes. — Le testament. — Son texte. — Rôle de la Providence. — Elnone. — Testaments qui transmettent des biens. — Soucis des testateurs pour leur corps. — Le testament de sainte Radegonde. — Le privilège de saint Omer pour Sithiu. — Singularité du testament. — Pourquoi nous admettons son authenticité. — Mort de saint Amand, le 6 février. — Vision de sainte Aldegonde.

En 663, le jeune roi Childéric II et la régente Innechilde avaient remis à leur « apostolique père Amand, évêque, » le domaine de Barisis. On se souvient que ce prince n'était monté sur le trône d'Austrasie que par la faveur d'Ebroïn. Après la mort du roi de Neustrie, Clotaire III (673), auquel succéda Thierry III, il s'allia aux Bourguignons révoltés contre le tout-puissant maire de Neustrie. Défait, Ebroïn fut enfermé à Luxeuil, tandis que Thierry III lui-même se voyait interné à Saint-Denis. Mais Childéric II ne jouit guère de sa victoire. En 675, il était assassiné.

C'est pendant la période troublée, comprise entre la mort de Clotaire III et celle de Childéric II, que fut rédigé l'acte auquel on donne le nom de « testament de saint Amand ». Il est daté du monastère d'Elnone, « la seconde année du règne de notre seigneur Thierry, roi glorieux », c'est-à-dire, en 674 ou 675. L'on restait donc fidèle, dans l'entourage d'Amand, au roi dépossédé. La faveur qu'avait accordée jadis au grand missionnaire le roi Childéric II ne lui

paraissait pas une raison suffisante pour reconnaître les coups de force de ce souverain (1).

Comme Amand nous le confie lui-même, avec une insistance touchante dans sa simplicité, son corps était alors usé par de multiples travaux ; il avait atteint la vieillesse la plus avancée ; il pouvait se dire déjà à moitié mort : « *Iam corpore fesso et multis laboribus fatigato, iam in summa senectute pene corpore praemortuo* ». Aussi, demandait-il à Dieu avec beaucoup d'instance, « sa sortie de ce monde ».

Le quinze des Kalendes de mai, c'est-à-dire le 17 avril, de l'année 674, ou plutôt 675, le Saint voulut donc dicter solennellement ses dernières volontés. On se trouvait alors tout près de Pâques, soit le mardi avant, soit le mardi après (2). Il avait invité dans son abbaye plusieurs évêques et abbés. Le plus haut dignitaire que nous y rencontrons est Reolus de Reims, métropolitain de la seconde Belgique ; cet ancien comte de Champagne devait avoir un long épiscopat et jouer même un rôle politique important, aux côtés d'Ebroïn, d'abord, quand celui-ci se fut échappé de sa prison, et puis auprès de Pépin de Herstal (3). Il

(1) Voir KRUSCH, dans SRM, t. V, p. 399.

(2) *Ibidem*. L'année seconde du roi Thierry III concorde avec 674, si Clotaire III est mort avant le 17 avril (673) ; avec 675, s'il est mort après. M. KRUSCH admet plutôt 675, parce que, cette dernière année, le jour de Pâques, d'après le comput de Victor d'Aquitaine, suivi en Gaule, tombait soit le 15, soit le 22 avril. Ainsi s'explique, à l'occasion de cette solennité, la présence à Elnone de tant de hauts personnages à la fois. BUZELINUS, *Annales Gallo-Flandriae*, t. II, p. 74, suivi par le P. HENSCHENIUS, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 837, n. 106, nous dit bien que cette réunion eut lieu à l'occasion de la dédicace de l'église d'Elnone. Mais il faudrait, pour l'admettre, pouvoir confronter ses assertions avec le *Codex ms. Elnonensis*, sur lequel il s'appuie. Nous avons prouvé plus haut que deux églises avaient été édifiées à Elnone par saint Amand, celle de Saint-Pierre et celle de Saint-André. Pour aucune des deux, il n'est possible d'établir la date de la dédicace ; mais, parmi les fêtes spéciales d'Elnone, aux siècles suivants, aucune ne se place au mois d'avril.

(3) Cfr LEVISON, dans SRM, t. V, p. 60, n. 3 ; DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. III, p. 85. Reolus est mort, vers 690.

faut mentionner ensuite deux suffragants de Reolus, Mummolenus, l'évêque de Noyon-Tournai, au diocèse duquel appartenait Elnone, et Vindicianus, évêque de Cambrai. Celui-ci est peu connu (1). Le nom de Mummolenus s'est déjà rencontré sous notre plume. Il était né à Coutances, dans le département actuel de la Manche. Avec deux compagnons, Bertin et Ebertramne, il quitta son pays et se présenta chez Omer, premier évêque de Thérrouane. Celui-ci confia aux trois amis la charge de fonder un monastère, Sithiu, appelé plus tard Saint-Bertin. Mummolenus en devint le premier abbé, mais à la mort de saint Eloi, le 26 août 660, il fut appelé à lui succéder, à Noyon. Il était donc évêque depuis une quinzaine d'années, lorsque saint Amand reçut sa visite à Elnone (2).

Bertin, lui aussi, assistait à la réunion du 17 avril. Il était en train de s'acquérir, à la tête de l'abbaye de Sithiu, la réputation d'un grand administrateur et plus encore celle d'un grand saint. Aussi des personnages nobles ou des rois lui octroyaient-ils des propriétés ou des immunités. Et tandis qu'il « gouvernait la multitude de ses moines, des hommes religieux venaient à lui, poussés par la grâce divine, de beaucoup de régions diverses, désirant persévérer avec lui dans le service de Dieu, sous le joug de la sainte règle » (3). C'est ainsi qu'arrivèrent de Bretagne Quadanoc, Ingenoc, Madoc et Winnoc, que Bertin, à son tour, chargea d'établir un nouveau monastère à Wormhout.

On trouve encore, sous l'acte testamentaire, la signature d'un abbé Aldebertus et d'un personnage qui ne décline

(1) SRM, t. V, p. 347, n. 2 ; DUCHESNE, *op. et tom. cit.*, p. III ; VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 276-277.

(2) Cfr DUCHESNE, *Fastes*, t. III, p. 104 ; VAN DER ESSEN, *op. cit.*, p. 375-384 ; LEVISON, SRM, t. V, p. 729-735 et *Vita Audomari*, c. 9-12, *ibidem*, p. 759-762.

(3) *Vita Winnoci*, c. 22, SRM, t. V, p. 769-770. Sur saint Bertin, voir *Vita Bertini*, SRM, t. V, p. 765-769, VAN DER ESSEN, *op. cit.*, p. 401-402 ; SRM, t. V, p. 734-735.

pas son titre, s'il en avait un, Jean. On a fait d'eux, aux siècles suivants, des abbés de Gand, le premier de Saint-Bavon, le second du Mont-Blandin (1). Une notice du ix^e siècle, intitulée : *Noticia brevis de fundatione cœnobii Blandiniensis*, rapporte qu'après Florbert, Amand préposa à ce monastère « un certain Jean, son grand ami (2) ». Le chroniqueur Jean de Thilrode, de son côté, à la fin du xiii^e siècle, voit dans Aldebertus le successeur de Florbert à Saint-Bavon (3).

Enfin, Baudemond, qui, d'après la même *Notitia brevis* (4), fut le successeur de Jean à Blandigny, est encore signalé parmi les hôtes de saint Amand à Elnone. L'évêque-missionnaire lui demandera même de tenir la plume et de souscrire cette « lettre de sa délibération ». Cette intervention a fait croire, dans la suite, que Baudemond était l'auteur de la première biographie de saint Amand.

A côté du saint apôtre de la Belgique, se groupaient donc, en ce jour, quatre autres ecclésiastiques qui, comme lui, jouiront d'un culte dans l'église : Reolus, Vindicianus, Mummolenus et Bertin. On regrette cependant de ne pas en trouver encore un autre, appelé à une plus grande célébrité, et qui était monté depuis quelques années sur le siège épiscopal de Maastricht, saint Lambert.

Un manuscrit du xii^e siècle, provenant de l'ancienne abbaye d'Elnone et appartenant aujourd'hui à la bibliothèque publique de Valenciennes, cod. 460 (606), a conservé par la miniature le souvenir de cette grande journée du 17 avril. Quatre gravures, en pleine page, remarquablement exécutées, et pour le dessin, et pour le coloris, et pour la variété des attitudes et des costumes, représentent, deux à

(1) SRM, t. V, p. 485, n. 4 ; WARICHEZ, *Origines de l'église de Tournai*, p. 184, n. 1.

(2) AA. SS., *Novembris* t. I, p. 358, n. 7. Cfr *Liber traditionum Sancti Petri Blandiniensis*, éd. FAYEN, p. VII et VIII.

(3) *Chronica Iohannis de Thilrode*, c. 11, MGH, SS, t. XXV, p. 566.

(4) AA. SS., *Novembris*, t. I, p. 358.

deux, l'abbé d'Elnone et ses hôtes. Tous portent l'auréole de la sainteté mais on a donné à Amand et à Jean un nimbe carré, qui, primitivement, indiquait les personnes encore en vie au moment où elles étaient représentées. A la première miniature, Amand, revêtu d'une chasuble rouge, est assis sur un fauteuil dont chaque bras se termine par un dragon à deux têtes, allusion peut-être au miracle de l'île d'Yeu. Il tient, de la main gauche, sa crosse et, de la droite, une plume. Sa tête est coiffée d'une mitre basse d'or ou de couleur lilas. A côté de lui, assis sur un siège moins riche, et la tête nue, Baudemond écrit sur une banderolle, où se trouve déjà, en lettres rouges, la souscription d'Amand, les mots suivants tracés en noir : « Moi, Baudemond, j'ai souscrit ». Bertin semble particulièrement réussi, bien que son costume soit le plus simple. Sa tête est ornée d'un nimbe vert liseré de blanc ; comme Baudemond, il porte la tonsure monastique romaine, tandis que Mummolenus, et, l'on ne sait trop pourquoi, Aldebertus ont la tonsure en demilune propre aux Irlandais. Il ne faudrait pas naturellement insister sur le caractère historique de ces miniatures, qui ne sont que des documents curieux de la peinture du XII^e siècle (1).

Nous avons donné jusqu'ici et nous donnerons encore le nom de testament à la pièce célèbre, souscrite le 17 avril. Ce terme était, en effet, employé, à l'époque mérovingienne, dans un sens très large (2). Cependant il ne se rencontre pas dans l'acte qui nous a été conservé. Et si l'on voulait être fidèle à l'ancien titre de la pièce et à son texte même, on l'appellerait « une pétition » ou « une conjuration » (3).

(1) Ces gravures se trouvent reproduites en noir à la fin du t. V des SRM. Voir, à leur sujet, MANGEART, *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Valenciennes*, p. 460-461. Sur la tonsure de Mummolenus, cfr *supra*, p. 243, n. 4.

(2) CH. GIRY, *Manuel de diplomatique*, t. I, p. 10. Paris, 1925 ; PONCELET, dans *Analecta Bollandiana*, 1906, t. XXV, p. 170 ; DU CANGE, au mot *Testamentum* ; PARDESSUS, *Diplomata*, t. I, p. 269 (Prolégomènes).

(3) « Exemplar petitionis seu coniurationis sancti Amandi de corpore suo ». « Peto et coram Christo Iesu, Filio Dei, coniurare praesumo ».

Traduisons-la d'abord, aussi fidèlement que possible (1).

« Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, moi, Amand, très misérable et pécheur.

Nous croyons que, partout, la piété divine veut nous gouverner et, avec bonté, nous sauver car Dieu, avant tous les siècles, a la prescience de notre entrée dans ce monde et de notre sortie de ce monde. Or donc, personne n'ignore de quelle manière nous avons couru en longueur et en largeur par toutes les provinces et par toutes les nations, par amour du Christ et pour annoncer la parole de Dieu et pour administrer le baptême, et comment la piété de Dieu nous a arraché à beaucoup de dangers et a daigné nous conduire jusqu'à ce temps. Mais maintenant, le corps déjà usé, fatigué par de multiples labeurs, dans la vieillesse la plus extrême, le corps à demi-mort, nous espérons obtenir prochainement notre sortie de ce monde. Et puisque Dieu a bien voulu nous conduire dans cet humble endroit qui s'appelle Elnone, où l'on nous a vu bâtir un monastère sur un terrain reçu de la largesse royale, je demande et, en présence de Jésus-Christ, fils de Dieu, j'ose conjurer que, si Dieu a décidé que j'émigre de mon corps ici, aucun des évêques, ni des abbés, ni des personnes séculières, aucune puissance ne fasse opposition à ce que mon corps repose dans ce monastère, appelé plus haut Elnone, au milieu de mes frères, auxquels j'ai déjà recommandé mon corps et mon âme. Et si la fin de notre vie doit arriver en voyage ou n'importe où, que les frères et l'abbé du susdit monastère d'Elnone aient pleine licence d'y faire rapporter notre dépouille mortelle.

Mais si quelqu'un, dans la témérité de son esprit, veut contredire cet acte ou enlever mon corps par violence hors du monastère ou contrevenir à ma volonté, que d'abord il

(1) Ce testament, conservé aux archives d'Elnone, vers 850 (VA², VI, SRM, t. V, p. 472) a été inséré par Milon de Saint-Amand dans sa *Suppletio* (VA², SRM, t. V, p. 483-484).

encoure l'offense de la Sainte-Trinité et qu'il apparaisse excommunié dans toutes les églises catholiques, et qu'il devienne étranger à la société des Saints et qu'il subisse la damnation qu'ont encourue Dathan et Abiron, que l'enfer a engloutis vivants, et qu'il soit anathème, *Maranatha*, c'est-à-dire la perdition au jour de l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ. Et que, même ainsi, il ne puisse changer notre volonté, mais que notre résolution bien délibérée reste perpétuellement ferme et inviolable.

Et afin que vous soyez plus assurés de notre volonté, j'ai souscrit cet acte de ma main propre et j'ai demandé à tous les hommes craignant Dieu de le souscrire. Et nous avons demandé à notre frère Baudemonde de tenir la plume.

Cette lettre a été donnée au monastère d'Elnone, l'année seconde du règne de Notre Seigneur, Thierry roi glorieux, le XV des Kalendes de mai.

Moi, Amand, pécheur, j'ai consenti à cette lettre faite par moi et je l'ai souscrite ».

Ce testament, on en conviendra, ressemble fort peu à nos testaments actuels. Saint Amand y apparaît bien terrible dans ses anathèmes ! Mais les temps mérovingiens ne sont pas le XX^e siècle.

Admirons plutôt comme cette pièce exprime fortement et avant tout, la foi inébranlable du grand apôtre en la Providence. La Providence a voulu l'envoi dans le monde de ce bon et rude serviteur. La Providence l'a arraché à tant de périls rencontrés dans ses courses apostoliques. La Providence l'a conduit jusqu'à cet âge avancé. La Providence lui a ménagé, pour ses vieux jours, un repos dans la douce oasis d'Elnone. La Providence le rappellera bientôt de cette terre d'exil. La Providence le fera émigrer de ce monde, soit à Elnone même, soit ailleurs, en voyage, n'importe où. Et avec combien d'éloquence se trouve exprimé l'amour du vieux moine pour son abbaye ! En mourant, il n'a qu'un désir : y reposer ; qu'un souci : être privé de cette consolation. Dresser son testament, c'est, pour lui,

disposer de son corps, son « *corpusculum* », le léguer à sa chère Elnone. Dans cette courte page, nous retrouvons encore le même Amand, plein d'ardeur, de zèle, de fougue, tel qu'il s'est manifesté si souvent à nous. Les nuances semblent lui échapper. Il a parcouru en longueur et en largeur toutes les provinces et toutes les nations ; il a demandé à tous les hommes craignant Dieu de signer la lettre de sa délibération ; il se réserve l'épithète de très misérable ; il n'a pas assez de foudres, de menaces scripturaires, d'anathèmes pour le malheureux qui osera empêcher la réalisation de sa volonté, retenir sa dépouille mortelle loin d'Elnone ou la ravir à cette sainte solitude.

L'authenticité de cet acte étrange est reconnu par la plupart des historiens et par les plus sévères (1).

Sans doute il serait difficile de démontrer positivement que sa place n'est pas parmi les nombreux faux de l'époque mérovingienne. En effet, les actes privés, catégorie à laquelle il se rattache, nous ont été conservés en petit nombre pour cette période ; et, par conséquent, la comparaison entre eux ne peut se faire avec autant de garanties que pour les diplômes. Ajoutons que le testament de saint Amand est très court et qu'il appartient à un genre dont, à notre connaissance, il n'existe guère d'autre représentant.

Nous avons conservé des testaments authentiques, par lesquels leurs auteurs transmettent leurs biens à une église ou à un monastère ; ainsi, celui de saint Didier († 655), évêque de Cahors (2) ; ceux de saint Bertram († 623) et de saint Hadoind († 652), évêques du Mans (3), qui lèguent leurs propriétés à leur église ; et celui de saint Willibrord († 739), qui assigne à l'abbaye d'Echternach un certain

(1) Par exemple, par le savant LECOINTE (*Annales ecclesiastici*, t. III, p. 741-742. Paris, 1668) qui a attaqué avec tant de force et de verve des actes mérovingiens reconnus jusqu'alors pour authentiques ; et surtout par A. KRUSCH, SRM, t. V, p. 398-399.

(2) Voir SRM. t. IV, p. 591. Cfr p. 552.

(3) PARDESSUS, *Diplomata*, t. I, p. 197-215 et t. II, p. 69-71 ; Cfr J. HAVET, *Œuvres*, t. I, p. 27. Paris, 1896.

nombre de possessions octroyées d'abord à ce Saint lui-même (1).

Ce n'est pas le cas de la « pétition » d'Amand. Il n'y est question d'aucun bien matériel, mais seulement de son corps. Le même souci se retrouve, sans doute, dans d'autres actes de l'époque mérovingienne ; nulle part, à notre connaissance, il n'est à ce point dominant et exclusif. Ainsi saint Bertram ne dit qu'occasionnellement qu'il désire, comme dernière demeure pour son corps « *corpusculum* », la basilique des Saints Pierre et Paul du Mans ; saint Hadoind ne mentionne que dans une incidente son désir de reposer dans la basilique Saint-Victor (2). Deux actes toutefois se rapprochent davantage, à cet égard, de la « pétition » de saint Amand. D'abord, le testament de sainte Radegonde († 587). Épouse forcée de Clotaire I, elle s'est échappée du palais et a fondé le monastère de Sainte-Croix de Poitiers. Son testament est aussi une « *coniuratio* », une prière, adressée principalement aux évêques et ayant pour but de sauvegarder l'avenir de sa fondation. Mais voici ensuite la demande relative à son corps et les anathèmes : « Je vous en conjure aussi, vous, saints pontifes et très nobles seigneurs rois et tout le peuple chrétien, par la foi catholique dans laquelle vous avez été baptisés... que mon corps « *corpusculum meum* » soit enterré dans la basilique que j'ai commencé à bâtir en l'honneur de sainte Marie, la mère du Seigneur, où beaucoup de nos sœurs sont déjà ensevelies dans le repos... Et que si quelqu'un a la volonté ou tente de faire autre chose, par la croix du Christ et par la bienheureuse Marie, qu'il encoure la vengeance divine, et que, par votre intercession, je mérite d'obtenir, dans cette basilique, avec la congrégation des sœurs, un endroit de sépulture » (3).

(1) Voir A. PONCELET, *Le « testament de saint Willibrord »*, dans les *Analecta Bollandiana*, 1906, t. XXV, p. 163-176, et LEVISON, dans SRM, t. VII, p. 91 et n. 9.

(2) PARDESSUS, *Diplomata*, t. I, p. 199, t. II, p. 70.

(3) GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, IX, 42, SRM, t. I, p. 403-404.

Le second acte à signaler n'est pas précisément un testament, mais plutôt une concession de privilège. Il est octroyé par saint Omer, premier évêque de Théroutanne, au monastère de Sithiu et s'adresse à tout le clergé du diocèse (663). Le vieil évêque rappelle dans la souscription l'infirmité dont il est frappé. « Quoique pécheur, Omer de nom... j'ai fait cet acte, étant aveugle, et un autre, tenant ma main, l'a écrit et souscrit. » Omer déclare, entre autres choses, qu'il a bâti à Sithiu, d'accord avec les moines, une basilique « pour qu'y reposent leurs corps et le nôtre », afin que, dans la susdite basilique, selon la très entière charité des frères, mon corps « *corpusculum meum* », soit déposé, après ma mort, et enseveli parmi les corps des moines, « *inter ipsa corporacula monachorum* ». « C'est pourquoi,... je supplie la congrégation que, quel que soit l'endroit où le Seigneur ordonnera que j'émigre de ce monde, par une véritable charité,... je puisse avoir la permission de reposer là avec les étrangers, dans cette basilique que j'ai fait construire pour venir en aide à ces religieux... Et les frères devront ramener mon corps, de n'importe quel endroit, dans cette île et l'y enterrer (1) ». On voit la ressemblance de ces documents, avec le testament du missionnaire aquitain.

S'il n'est pas possible, ainsi que nous l'avons noté plus haut, d'établir positivement l'authenticité de celui-ci, on n'y découvre, d'autre part, aucune donnée historique inadmissible ni aucun anachronisme ; les témoins mentionnés et que nous connaissons par d'autres documents : Reolus, Mummolenus, Vindicianus, Bertin, sont bien en vie et dans les fonctions où nous les indiquent ces documents, en 675 ; la langue, les formules sont celles de l'époque (2) ; Amand se donne le titre de « *miserrimus ac peccator* »,

(1) PARDESSUS, *Diplomata*, t. II, p. 123-125. Cfr LEVISON, SRM, t. V, p. 733 ; KRUSCH, dans *Neues Archiv*, 1906, t. XXXI, p. 348, 369 ss.

(2) Par ex. les expressions *in isto locello ; visi sumus construxisse ; per fortia*, etc. On retrouve plusieurs de ces expressions dans le formulaire de Marculf ou dans les deux volumes de PARDESSUS.

comme dans sa charte de 666 relative à Barisis (1) ; et quant aux imprécations et aux formules comminatoires, on sait qu'elles abondent dans les documents mérovingiens. M. KRUSCH renvoie avec raison, à cet égard, à la charte de saint Eloi en faveur de Solignac, abbaye dont saint Remacle fut le chef avant de fonder Stavelot-Malmédy. On y lit plusieurs lignes d'anathèmes où gronde aussi la colère de Dieu ; où s'entrouvre le séjour des damnés, dans lequel descendirent vivants, comme nous le raconte le Livre des Nombres (XVI, 13), Nathan et Abiron ; où retentissent les malédictions des psaumes, le soixante-huitième et le cent huitième (2).

La seule singularité de la pétition de saint Amand, la seule raison qu'on a fait valoir et qu'on fait valoir parfois encore contre son authenticité, c'est qu'il lance ces imprécations pour protéger sa dépouille mortelle. « Pour le Saint lui-même, écrivait un auteur allemand, en 1846 (3), c'eut été une prétention bien grande d'accorder à l'avance une telle valeur à son cadavre ». Et beaucoup plus récemment, un auteur, cité souvent avec éloge dans ces pages, Mgr LESNE, s'exprimait à son tour de la manière suivante : « Cette prohibition, étrange dans la bouche du Saint, éveille des soupçons. L'humilité d'Amand pouvait-elle soupçonner qu'on se disputerait ses restes ? Cette clause paraît destinée... à sauvegarder les droits des moines de Saint-Amand à de précieuses reliques et répond à des préoccupations très ordinaires au IX^e siècle... La pièce fut, croyons-nous, fabriquée ou interpolée à cette époque (4) ».

Il est, en effet, possible d'assigner cette origine au testament de saint Amand. Mais nous ne savons pas qu'on se soit disputé ses restes, au IX^e siècle ; d'autre part, les raisons

(1) Cfr *supra*, p. 229. KRUSCH, SRM, t. V, p. 398.

(2) SRM, t. IV, p. 745. Sur les formules d'imprécation, cfr PARDESSUS, *Diplomata*, t. I, p. 241-243 (Prolégomènes).

(3) F. RETTBERG, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 556.

(4) *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, fasc. IX, col. 944.

en faveur de l'authenticité du testament nous paraissent si fortes, cet acte cadre si bien avec le caractère de saint Amand, que nous n'hésitons pas à nous en servir.

Combien de temps le vieillard vécut-il encore après l'imposante cérémonie? Aucun document ne le dit. Mais sa mort arriva, le 6 février (1). Nous dirons donc qu'il est mort, au plus tôt, le 6 février 675 ou 676.

On ne possède non plus aucun détail sur ses derniers moments. Mourut-il à Elnone? Dut-on, au contraire, transporter sa dépouille dans l'abbaye qu'il avait tant aimée. Les dernières lignes de sa *Vita*, au lieu de répondre à ces questions, se tiennent dans de telles banalités que nous renonçons même à les transcrire (2).

Il y avait alors, à une trentaine de kilomètres d'Elnone, à Maubeuge, dans un monastère qu'elle y avait fondé, une femme déjà âgée, réputée pour sa sainteté. C'était Aldegonde, sœur de Waudru. Sa biographie qui, dans sa forme actuelle, ne remonte qu'au milieu du IX^e siècle, nous raconte ses visions, et, semble-t-il, d'après une source fort ancienne (3). A en croire cette composition, Amand et Aldegonde se trouvaient unis par les liens d'une amitié spirituelle. « Or, une nuit, qu'elle s'était livrée au sommeil, la bienheureuse vierge Aldegonde vit Amand, que couronnait le Seigneur. Une grande multitude d'âmes recevait avec lui la béatitude du Christ. Et les anges chantaient à haute voix : « C'est là un don digne d'amour : ce qu'il a acquis en prêchant, il le remet au Seigneur ». Et Aldegonde, se réveillant alors, se mit à se réjouir dans son cœur du salut éternel de son ami (4).

Amand qui s'élève au ciel avec l'escorte d'un grand

(1) Preuves dans AA. SS., *Februarii* t. I, p. 840 et SRM, t. V, p. 399 ; voir *infra*, ch. X, § 1.

(2) VA^I, c. 26, SRM, t. V, p. 449.

(3) VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 219-231 ; LEVISON, SRM, t. VI, p. 79-85.

(4) *Vita prima Aldegundis*, c. 14, AA. SS. *Belgii*, t. VI, p. 320.

nombre d'âmes ! N'était-ce pas l'ascension qui convenait à l'apôtre des Slaves et des Vascons, à l'évangélisateur du pays de Gand, au missionnaire par excellence de la Belgique ?

CHAPITRE X

Le souvenir de saint Amand

SOMMAIRE

§ I. *L'établissement des fêtes de saint Amand à Elnone.*

La fête du 6 février : anniversaire de la mort. — La fête du 26 octobre : la première translation de saint Amand. — Le récit de Milon. — L'église Saint-Etienne ou Saint-Amand. — Les fêtes de saint Amand, au sacramentaire d'Elnone, du ix^e siècle. — Travaux effectués à la crypte sous l'abbé Arno. — « Élévation » et « restitution » du corps de saint Amand, en 809 (3^e et 4^e fêtes). — Le récit de Milon. — La fête du 6 février reste la plus solennelle. — Le sermon de Milon pour ce jour. — Miracle des cierges rallumés.

§ II. *Le poème de Milon sur saint Amand.*

Alcuin et Elnone. — Prospérité de cette abbaye, entre 850 et 880. — Milon de Saint-Amand. — Le *Carmen de sancto Amando*, poème de jeunesse. — La dédicace à Charles-le-Chauve. — Milon et l'ancienne biographie. — Qualités et défauts du poète. — Plan. — Influence virgilienne. — Les Normands à Elnone.

§ III. *Les voyages des reliques de saint Amand en France et en Brabant.*

L'incendie de 1066, occasion du premier voyage. — Les processions de reliques au moyen âge. — Départ du corps de saint Amand. — Itinéraire suivi. — Miracles. — Serfs de saint Amand. — Rentrée à Elnone. — Le voyage de 1107. — Sa cause. — Ses étapes. — Un prodige. — Les usurpateurs des biens monastiques. — Le miracle de Rouen, raconté par l'abbesse Marsilia.

§ IV. *Extension du culte de saint Amand.*

Dans les régions du Nord. — Rites divers. — Localités qui portent son nom. — Églises dont il est le titulaire. — Églises, chapelles, etc., qui prétendent remonter jusqu'à lui. — Culte du saint en Bretagne, Gascogne, dans le pays basque, au centre de la France. — L'abbaye de Nouaillé. — Le culte de saint Amand en Allemagne, à la fin du moyen âge. — Pays scandinaves. — Angleterre. — East-Hendred. — Saint Amand et la liturgie mozarabe. — Saint Amand, *episcopus Castellonensis*.

§ V. *Légendes et Folklore.*

Additions légendaires et additions d'hagiographes. — Gillis de Wevel et son poème sur saint Amand. — Peu de valeur poétique et historique. — Légendes ou fictions poétiques. — La biographie de Philippe de l'Aumône. — Sens de la légende de saint Amand. — Saint Landoald. — Saint Ghislain. — Saint Vincent. — Sainte Aldegonde. — Saint Mauronte. — Le « vénérable pontife ». — Légendes locales de Belgique. — Amand guérisseur. — Le « mal des Bascons ». — Fontaines de saint Amand. — Amand, patron des ciriers. — Dictons populaires. — Attributs iconographiques principaux de saint Amand.

§ VI. *Le vrai et le faux corps de saint Amand.*

Le trésor d'Elnone. — Disparition du vrai corps de saint Amand, à la Révolution française. — Prétendue découverte du corps de saint Amand à Saint-Germain-des-Près, en 1267. — Relation contemporaine de cet événement. — Persistance de l'erreur, jusqu'au XVIII^e siècle.

§ I. *L'établissement des fêtes de saint Amand à Elnone*

C'est dans l'abbaye d'Elnone, où saint Amand venait prendre quelque repos après ses longs voyages apostoliques, où furent mises par écrit ses dernières volontés, où s'écoulèrent les dernières années de sa vie, où se conservèrent pendant de longs siècles ses précieuses reliques, qu'on cherchera tout d'abord son souvenir. Pour le garder vivace, les moines établirent successivement quatre fêtes, dont il n'est pas sans intérêt de rechercher l'origine.

La plus ancienne est naturellement celle de sa mort : « *Natalis, depositio, transitus* ». Saint Willibrord célébrait déjà, le 6 février, la mémoire de son prédécesseur dans l'apostolat des Frisons (1). Un peu plus tard, le *codex Bernensis* du martyrologe hiéronymien, dont l'écriture remonte à la fin du VIII^e siècle, range Amand parmi les saints vénérés le 6 février et l'associe, comme il sera le plus souvent associé dans la suite, à un autre apôtre de la Belgique, l'évêque d'Arras, saint Vaast (2).

(1) Cfr *supra*, p. 203. Par erreur nous avons imprimé là : huit des Kalendes, au lieu de huit des Ides.

(2) AA. SS., *Novembris* t. II, p. 17 (Texte du martyrologe hiéronymien).

A cette fête, vint bientôt s'en ajouter une autre, le 26 octobre. Milon fit un récit de sa genèse, dans un sermon où se révèlent malheureusement des inexactitudes flagrantes. En voici le résumé. L'église Saint-Pierre, dans laquelle avait été déposé le cadavre de l'apôtre, était à la fois trop petite et trop modeste pour garder son tombeau. Sa situation au milieu du monastère interdisait, d'ailleurs, son accès « au second sexe ». Les moines d'Elnone en firent donc construire une autre. Quand elle eut été achevée, saint Eloi, qui se trouvait encore au nombre des vivants, consentit à venir la consacrer et à y transférer les reliques de son ami. Le couvercle du sarcophage enlevé, on découvrit le saint corps, intact, et dans l'état où il avait été enseveli seize années auparavant. Les restes précieux furent alors transportés dans la nouvelle basilique et, le lendemain, après la grand'messe, l'évêque de Noyon-Tournai permit à une foule immense de venir les vénérer à l'aise devant le maître-autel. Enfin, comme cela se pratiquait à cette époque, il fit déposer plus profondément en terre le très précieux corps, afin de le dérober à ceux qui le cherchaient, dans une pensée impie. Cette dédicace et la translation de saint Amand eurent lieu le 7 des Kalendes de novembre (26 octobre), jour auquel nous célébrons encore aujourd'hui, continue toujours Milon, ce double souvenir, en y ajoutant celui de sa consécration épiscopale (1).

L'éditeur allemand, M. KRUSCH, accuse Milon d'avoir inventé la triple mémoire célébrée le 26 octobre ; il le traite d' « auteur misérable », et ajoute qu'il a « follement menti » (2).

N'est-ce pas là employer de biens gros mots ? Oui, Milon se trompe lourdement, quand il fait consacrer cette basilique et quand il y fait transporter les restes de saint Amand, par saint Eloi. Saint Eloi, en effet, est mort le 1 décembre 660, quinze ans environ avant la mort de saint Amand. Sa bévue

(1) VA², c. VI, SRM, t. V, p. 472-474.

(2) SRM, t. V, p. 410.

paraît d'autant plus inintelligible, que nous lui devons précisément la transcription, dans sa *Suppletio*, du testament, auquel souscrit Mummolenus, le successeur de saint Eloi à Noyon-Tournai. Mais Milon, dans son sermon prononcé le 26 octobre, afin de faire connaître à la foule des fidèles les vrais motifs de cette solennité, ne se réfère qu'à la tradition orale; il a entendu raconter par les « pères » ce qu'il raconte lui-même (1). Au lieu de l'accuser ainsi de mensonge, n'est-il pas plus naturel et plus équitable de supposer que la tradition orale avait attribué à saint Eloi, célèbre entre tous parmi les évêques de Noyon-Tournai et ami de saint Amand, une translation de reliques et une dédicace opérées en réalité par un de ses successeurs moins connus. Ajoutons que, dans la conviction de Milon, saint Amand est mort beaucoup plus tôt qu'en 675, à savoir en 661 (2). Enfin la mention de Mummolenus dans le testament qu'il publie le premier, ne lui a pas fait découvrir son erreur, parce que le nom du siège ne s'y trouve pas à côté de celui de l'évêque.

Quel était le titulaire de cette église où, seize ans après sa mort, le corps de saint Amand fut transféré? Les Annales majeures d'Elnone l'appellent l'église Saint-Etienne. On y lit, en, effet à l'année 677 : « Dédicace de l'église Saint-Etienne par saint Eloi et translation de saint Amand dans la même église par le même évêque » (3). Mais si, pour honorer les reliques de saint Etienne, qu'elle posséda fort anciennement, cette église apparaît parfois dans les documents, sous ce titre, elle porte bien plus souvent le nom de saint Amand lui-même (4). Voilà donc, à côté de Saint-Pierre et

(1) VA², c. VI, SRM, t. V, p. 471.

(2) Cfr VA², c. III, IV, VI; *ibidem*, p. 457-459, 461.

(3) MGH, SS, t. V, p. 11. Cfr SRM, t. V, p. 472, n. 1, p. 400, n. 2.

(4) Voir, dans le même sens, MABILLON, A.A.SS. *Ordinis sancti Benedicti*, t. IV, p. 65; L.-C. BETHMANN, dans MGH, SS, t. XI, p. 409. Dans les inscriptions métriques d'Alcuin pour les églises d'Elnone, il n'y en a aucune pour une église de Saint-Etienne, alors qu'il y en a pour les églises de Saint-Martin, de Saint-Pierre, de Saint-André et de Saint-

de Saint-Amand, une troisième basilique édiflée dans l'enceinte même du monastère. Dans l'építaphe consacrée par Alcuin († 804) à Gislebert, abbé d'Elnone († 782), on lit cependant ces deux vers qui font difficulté.

*Hic pius ecclesiam sancti contruxit Amandi
Cunctaque iam renovans claustra monasterii* (1).

Gislebert est devenu évêque de Noyon-Tournai, antérieurement à 769. D'après ces deux vers, l'église de Saint-Amand aurait donc été construite peu avant cette date. Mais comment mettre d'accord ce renseignement avec celui de Milon ? Il est à croire que Gislebert, sans opérer de nouvelle translation des précieuses reliques, répara, reconstruisit, peut-être, en partie, l'église dont nous parlent les sermons cités plus haut. Que si cette explication ne paraît pas satisfaisante, il en existe une autre, mais qui s'écarte notablement du récit de Milon. La tradition du ix^e siècle aura oublié Gislebert, dont, en effet, Milon ne parle pas, et lui aura sub-

Amand. On en trouve simplement une pour un autel de saint Etienne (MGH, *Poetae latini*, t. I, p. 306). D'autre part, Milon fait transférer directement le corps du Saint de l'église Saint-Pierre dans « celle où il repose maintenant » (vers 850), c'est-à-dire à l'église de Saint-Amand. Le sacramentaire de Saint-Amand ne parle pas d'église de Saint-Etienne, mais mentionne la *Dedicatio ecclesiae ipsius (Amandi)* (Cfr *infra*, p. 273). Ajoutons encore que les Annales majeures d'Elnone signalent, en 1088, la *Dedicatio ecclesiae beati Stephani*, c'est-à-dire évidemment de l'église de Saint-Amand, incendiée en 1066 (MGH, SS, t. V, p. 13 ; à comparer MGH, SS, t. XIV, p. 305). L'oraison *De sanctis loci*, des Saints d'Elnone, est ainsi libellée : Propitiare quaesumus, Domine, nobis famulis tuis per sanctorum tuorum Stephani protomartyris atque Cyrilli necnon et beati Amandi confessoris tui atque pontificis et sanctorum quorum reliquie in presenti continentur ecclesia » (LEROQUAIS, *Les sacramentaires*, t. I, p. 258-260). Les reliques de S. Cyr n'ont été apportées à Elnone que dans la seconde moitié du ix^e siècle (DEVILVE, *De Schola Elnonensi*, p. 95), Saint Etienne et saint Amand étant les Saints dont, le plus anciennement, on possédait les reliques, ou, peut-être, dont on possédait les reliques les plus insignes, l'église principale du monastère s'appelle indifféremment Saint-Etienne ou Saint-Amand.

(1) MGH, *Poetae*, t. I, p. 306.

stitué Eloi. Ce fait historique d'un abbé d'Elnone, Gislebert, devenu dans la suite évêque de Noyon-Tournai et construisant l'église de Saint-Amand, se sera modifié ainsi : le plus célèbre des évêques de Noyon-Tournai, Eloi, a consacré l'église de Saint-Amand. Pour notre part, nous préférons la première de ces solutions.

La fête du 26 octobre est attestée comme une translation et comme une dédicace d'église, dans le sacramentaire de Saint-Amand, conservé à Stockholm, et décrit par LÉOPOLD DELISLE (1). Ce précieux document doit avoir été composé vers le milieu du ix^e siècle. Après trois autres solennités consacrées au Saint d'Elnone, et dont la première est le *transitus* du 6 février, nous lisons ceci : « *VIII kal. novembris, Natale sancti Amandi episcopi. Et dedicatio ecclesiae ipsius* ». Nous ne sommes pas en état de décider si cette mention du sacramentaire est antérieure ou postérieure au sermon de Milon.

Un des successeurs de Gislebert à Elnone, Arno (782-785), chargea le gardien de cette église, nommé Lothaire († 828) (2), d'un travail important, en vue de protéger le tombeau du Saint contre les inondations fréquentes de la Scarpe. Sans toucher au sarcophage même, on éleva et on élargit la crypte où se trouvait renfermé le corps et l'on soutint son toit au moyen de douze arcades. L'archange saint Michel fut choisi comme patron de la crypte et Alcuin fut invité à conserver, par une inscription nouvelle, le souvenir de ces travaux.

(1) *Mémoires sur d'anciens sacramentaires*, p. 109. Cette fête du 26 octobre, sous ce titre : « *Sanctorum episcoporum Vedasti et Amandi* », figure déjà dans la recension M du martyrologe de Florus de Lyon, qui doit vraisemblablement être placée dans la première moitié du ix^e siècle, d'après DOM H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques du moyen âge*, p. 349 ; cfr p. 384. Paris, 1908.

(2) Sur Lothaire, cfr DESILVE, *De Schola Elnonensi*, p. 73-74 ; KRÜSCH, SRM, t. V, p. 477.

Voici ce morceau poétique :

*Dum sacra praesentis pervasit limina templi
Saepius accrescens cumulatum gurgite flumen,
Non tulit Arnonus faedari templa sacerdos.
Iusserat in melius renovari haec omnia praesul,
Latior ut fieret crypta et sublimior ista,
Supponens tectis firmatos ter quater arcus,
Mysticus ut totam firmaret calculus aulam,
Parvula praelcelso consecrans tecta ministro
Michaeli, caeli Christo qui adsistit in arce ;
Atque preces offert sanctorum regi polorum.
Hic quoque nostra ferat, cogitamus, voce tonanti,
Auxilioque pio nosmet defendat ubique.
Hlotarius custos fecit mandante magistro :
Semper in aeternum Christus conservet utrosque,
Qui legit hos versus, dicat, rogo, pectore puro :
Alcuino veniam scelerum, da, Christe, precamur (1).*

L'abbé Arno, devint, en 785, archevêque de Salzbourg. Le lecteur sait déjà qu'en cette qualité, il n'oublia ni Elnone, ni saint Amand.

Nous avons parlé jusqu'ici de deux fêtes, le 6 février et le 26 octobre (2). Le sacramentaire de Stockholm en signale deux autres, dont l'origine remonte au début du ix^e siècle. Elle nous est racontée, encore une fois, par Milon, et de la façon suivante.

L'an 809, des pluies extraordinaires firent déborder la Scarpe, laquelle n'est pas distante de vingt pas du tombeau de notre père. Bientôt les eaux pénétrèrent jusque dans la crypte. Alors, le très sagace gardien du temple, Lothaire, conçut le dessein « d'élever le sarcophage », qui n'avait pas été tiré de terre depuis sa première élévation, seize années après la mort du Saint. On déposa le sépulcre sur la gauche

(1) *Poetae latini*, t. I, p. 306. Voir *ibidem*, p. 308. Cfr *supra*, p. 159.

(2) Ces deux fêtes seules étaient célébrées avec octave (cfr, par exemple, LEROQUAIS, *Les sacramentaires*, t. I, p. 258).

et, après avoir célébré une messe solennelle, on l'ouvrit, en présence de quelques témoins, admis par Lothaire. Encore une fois, le cadavre fut trouvé intact, « semblable à un dormeur, avec les habits pontificaux ». Le gardien lui enleva la chasuble, retira des tiges de roseau que l'on avait jadis placées sous le corps pour le préserver de l'humidité, et coupa les ongles des mains et des pieds, ainsi que la barbe, qui avait, nous raconte-t-on, continué de croître après la mort. Bien plus, afin de conserver quelques reliques, il osa même arracher deux dents au cadavre, mais, pour y arriver, il dut se servir de tenailles. Chose merveilleuse, quelques gouttes de sang s'échappèrent de la gencive, et, encore aujourd'hui, leur trace s'aperçoit dans la boîte d'ivoire, où les deux dents précieuses furent d'abord déposées. Cependant, les maçons exécutaient le travail qui leur avait été commandé par Lothaire. Le corps sacré, « élevé » ou tiré de terre, le XII des Kalendes d'octobre, c'est-à-dire le 20 septembre, fut « restitué », remis en place, le X des Kalendes de novembre, c'est-à-dire le 23 octobre. Néanmoins, l'urne, au lieu d'être replacée dans le sol, fut déposée plus haut, de façon à ce qu'on pût la voir aisément et faire brûler des lampes en dessous d'elle. Sur la base, on grava ces mots du psalmiste : « *Haec requies mea in saeculum saeculi : hic habitabo quoniam elegi eam* » (1). Ces faits, ajoute enfin Milon, nous ont été racontés par les témoins oculaires qui restent encore nombreux en vie » (2).

Les données principales de ce récit concordent avec celui des *Annales* de Saint-Amand (3). « Cette année (809), y lisons-nous, il y eut une telle inondation qu'on n'en avait jamais vu auparavant de semblable, en ce pays ; elle atteignit son maximum, le 5 des Kalendes de janvier (28 décembre 808) (4). Et cette année, le sépulcre de saint

(1) Ps. 113, 14.

(2) VA², c. VII, *Sermo de elevatione corporis beati Amandi*, SRM, t. V, p. 476-481.

(3) MGH, SS, t. I, p. 14, a. 809.

(4) L'auteur des *Annales* suit le style de la Nativité (SRM, t. V, p. 411).

Amand fut « élevé », le 12 des Kalendes d'octobre (20 septembre) et « restitué » à sa place, le 10 des Kalendes de novembre (23 octobre)»(1). M. KRUSCH déclare que certainement ce passage des *Annales* fut connu et copié par Milon. Le mot « certainement » est peut-être trop catégorique.

Quoi qu'il en soit, les deux fêtes nouvelles remontent à 809 et la raison de leur création est indubitable. Mais il ne faudrait pas croire aveuglement à tous les détails que Milon, se basant sur le témoignage d'anciens religieux d'Elnone, nous rapporte dans son sermon. Ainsi, l'élévation des reliques du Saint et l'aménagement nouveau de la crypte paraissent bien, dans son récit, s'être faits en pleine inondation. Il est peu probable, cependant, que les eaux, dont le maximum fut atteint le 28 décembre 808, aient été encore menaçantes pour la crypte, le 20 septembre 809 (2). Le genre littéraire du sermon permet une certaine dramatisation des épisodes et Milon paraît avoir sacrifié à ses travers d'orateur et de poète, même lorsqu'il écrivait l'histoire (3).

Les fêtes de saint Amand se célébraient au milieu du ix^e siècle, au temps de Milon, avec la plus grande solennité. Nous avons résumé déjà les deux sermons qu'il composa, à l'occasion de celles du 26 octobre et du 20 septembre, c'est-à-dire des deux élévations. Mais celle du 6 février restait la principale. Dans la préface de sa vie métrique de saint Amand, composée alors qu'il n'était encore que diacre, vers 850, le poète nous décrit, en distiques faciles et élégants les préparatifs de cette solennité.

(1) C'est avec raison que M. KRUSCH (SRM, t. V, p. 410-411), à la suite de BETHMANN (MGH, SS, t. XI, p. 410, n. 1), mais en se séparant, notamment, de MABILLON (*AA. SS. ordinis S. Benedicti*, t. II, p. 730, n. et t. IV, p. 59 ss.), distingue deux inondations, celles de 782-785, sous Arno, et celle de 808-809.

(2) Cfr KRUSCH, SRM, t. V, p. 411.

(3) Cfr *supra*, § 1.

*Festa propinquabant nostri veneranda patroni
 Instabatque dies terrigenis celebris.
 Ornabat nitidi praecelsa habitacula templi
 Pervigili cura sancta caterva gregis.
 Candentes tunicas atque ornamenta per aras
 Ponebant tecta stamine purpureo.
 More parabantur solito pavimenta decenter
 Marmore commixtis ordinibus variis.
 Pars aliqua aptabat redolentia lumina ceris
 Formabatque chorus cantica mellifluus.
 Pars et oliviferis appendens vasa coronis
 Fundebat lucem corde, manu rutilam (1).*

Devenu prêtre, Milon se devait de composer aussi un sermon pour la fête du 6 février. Il n'y manqua pas et y alla d'un très long morceau, où la partie historique, au moins celle qui nous apporte des faits nouveaux, se trouve beaucoup plus réduite que dans les deux premiers. Après avoir justifié l'emploi des différents termes usités par l'Église pour désigner la mort d'un de ses saints : *Natalis, depositio, transitus*, l'orateur s'attache au dernier et montre d'abord « d'où est sorti saint Amand : *Unde transierit* ». Il est sorti du monde, dont il a foulé aux pieds les richesses (2); il a repoussé aussi et vaincu le serpent par la croix; il a renoncé enfin aux suggestions de son père, à l'amour humain, pour se donner à l'amour de Dieu. Dans la seconde partie du sermon, Milon célèbre la Pâque du Saint, son « *transitus* », son passage en Jésus : « *Qua-*

(1) Cfr CA, *Prooemium*, v. 1-12. *Poetae*, t. III, p. 567.

(2) Dans un développement oratoire, Milon nous dit qu'Amand méprisa les « *vasa... pretiosa magni ponderis ac decoris quibus epulae potentibus huius saeculi inferuntur* », de même qu'il renonça à l'or, à l'argent, aux pierres précieuses, etc. M. KRUSCH met en note, à ce passage (SRM, t. V, p. 464, n. 3) : « Cfr V. Amandi c. 6, ubi de vasis quibus utebatur altum est silentium ». Il ne faudrait pas cependant arracher aux orateurs toutes les ressources du développement. Voir aussi SRM, t. V, p. 409-410.

liter Pascha suum cum Jesu celebravit. » Ici, le développement manque de richesse. Il se borne à nous montrer Amand près du Christ, de Marie, des anges, des patriarches, etc. etc., ayant pris place « parmi les sénateurs du ciel », revêtu des ornements pontificaux. La péroration a pour but d'augmenter la foi, l'espérance et la charité des auditeurs (1).

En 855, il se passa à Elnone un fait prétendument merveilleux, dont, encore une fois, Milon nous a laissé un récit circonstancié et poétique, bien que rédigé en prose.

C'était le 19 septembre, et l'on se préparait à célébrer la seconde élévation du Saint. Mais, aux vêpres de la vigile, les moines furent très émus de ne pas voir, dans l'église, une plus grande assistance et, près du tombeau, un luminaire plus important. Complies récitées, les religieux, puis les gardiens eux-mêmes gagnèrent leur couche. Les cierges avaient été éteints et les lampes de nuit allumées. Cependant, l'un des sacristains, rentré peu après dans la basilique ne fut pas médiocrement surpris d'y voir encore un cierge qui brûlait. Il l'éteignit. Deux de ses confrères, venus après lui, trouvèrent le cierge rallumé et l'éteignirent à leur tour. Quand, à l'heure de matines, les moines se relevèrent, un nouveau prodige les attendait : cette fois, ce n'était plus seulement un cierge, mais trois qui s'étaient allumés d'eux-mêmes. Aussi, après Matines, l'armée monastique, transportée de reconnaissance, se mit-elle à remercier Dieu. Milon composa, de son côté, quelques vers en l'honneur du saint pontife. On décida de célébrer désormais, le 20 septembre, avec la seconde élévation, « le don de la lumière envoyée du ciel » (2).

§ II. Le poème de Milon sur saint Amand

Alcuin s'était contenté de jeter sur la pierre quelques inscriptions, comme il en fit tant d'autres, en l'honneur des

(1) VA², c. V, SRM, t. V, p. 459-470.

(2) VA², c. VIII, SRM, t. V, p. 481-483.

églises et des autels d'Elnone. Milon, au contraire, moine de cette abbaye que le Saint avait particulièrement chérie, voulut employer à célébrer « son père » le meilleur de son talent. Elnone connaissait alors une prospérité peu commune. Milon lui-même, avant Hucbald, en dirigeait sans doute l'école monastique ; l'art de la calligraphie s'y cultivait avec amour ; les religieux pouvaient trouver déjà, dans leur bibliothèque, les ouvrages de grammaire, de métrique, de rhétorique, de poésie, d'histoire, de philosophie, de théologie, nécessaires à leur formation et à leurs travaux littéraires (1).

Milon (2), élève d'Haimin de Saint-Vaast, n'était encore qu'un jeune diacre, lorsque, entre les années 845 et 855, il composa le *Carmen de sancto Amando*, à la demande de ses frères d'Elnone (3). Aussi, ce poème porte-t-il les traces de la jeunesse de son auteur. Ce n'est, écrivait DESPLANQUE, qu'un centon où les idées et les récits de Beaudemond s'enferment dans le moule virgilien. On y sent l'ardeur inexpérimentée, le savoir de fraîche date et les timides audaces d'un écolier (4). La première édition fut envoyée d'abord, comme cela convenait, au maître, Haimin (5) ; la seconde, au roi Charles le Chauve (840-875). Un si haut personnage méritait bien une dédicace toute particulière. Milon ajouta donc encore deux pages à son œuvre, pour distraire le souverain. Dans la première, se développent majestueusement trente-sept hexamètres, formés chacun aussi de trente-sept lettres. Toutes les pre-

(1) DESILVE, *De Schola Elnonensi*, p. 49-71 ; p. 75-76 ; p. 93-99 ; VAN DER ESSEN, *Hucbald de Saint-Amand*, p. 522-527.

(2) Voir introduction critique, p. 52-62. Il y a été question des œuvres de Milon, comme source de la vie de saint Amand. Le *Carmen de Sancto Amando* ne sera envisagé ici que comme œuvre littéraire, à la gloire de saint Amand.

(3) CA, l. I, v. 84, *Poetae* t. III, p. 571. Cfr l. I, v. 430 (*ibidem*, p. 578).

(4) Cité par A. ROERSCH, *Biographie nationale de Belgique*, 1897, t. XIV, col. 852.

(5) *Poetae*, t. III, p. 566 et 567.

mières, les dix-neuvièmes et les dernières lettres de chaque vers, réunies, forment, à leur tour, trois vers. En employant des caractères plus grands pour ces trois hexamètres verticaux et pour le premier, le dix-neuvième et le dernier vers horizontal, on obtient un dessin qui représente une croix enfermée dans un parallélogramme. Le second poème est d'un dessin plus compliqué encore (1). Il ne faut pas mettre en cause ici la jeunesse de Milon. Ces jeux puérils de versification étaient à la mode, de ce temps, et bien auparavant déjà, des poètes s'y étaient distingués. Porphyre Optatien reconquit la grâce de Constantin le Grand par une composition de cette espèce.

Milon a voulu suivre d'aussi près que possible le modèle en prose qu'il avait sous les yeux, c'est-à-dire l'ancienne biographie de saint Amand. Il ajoutera bien de-ci de-là quelque détail sur un saint Sulpice, ou sur un saint Bavon (2) ; mais toutes ces additions ensemble ne donnent que quelque vers. Il développera, sans doute, d'une manière poétique certains passages de la *Vita*, ainsi le discours du jeune Amand à son père quand celui-ci veut le convaincre de demeurer dans le monde (3) ; mais il mettra un véritable scrupule à ne rien inventer, à rester fidèle à l'ancienne biographie.

Les 1818 hexamètres se trouvent répartis entre quatre livres, pour « alléger le travail du lecteur » et pour honorer les quatre évangélistes (4). Le poète recherche le rapprochement de mots à même radical ou commençant au moins par la même lettre. Rappelant le miracle de l'île d'Yeu, il écrira au sujet du serpent infernal :

*Qui corpora nostra
Non curans laniare animis magis optat acerba
Vulnifico nostris infundere dente venena*

(1) *Ibidem*, p. 561-565, ou DESILVE, *op. cit.*, p. 83-84.

(2) CA, l. I, v. 328-329 et l. II, v. 351-385 (*Poetae*, t. III, p. 576, 586-587).

(3) CA, l. I, v. 233-279 (*ibidem*, p. 574-575).

(4) CA, l. II, v. 5 ; l. IV, v. 9 (*ibidem*, p. 579-598).

*Flammivomus flammās et spirans igneus ignes ;
 Qui tibi, sancte Pater, proprium transmisit alumnū
 Serpens serpentem saevum ; sed saeva serendo
 Saevior advenit... (1).*

Mais s'il affectionne les allitérations, comme les pointes et les jeux de mots ; s'il abuse des parenthèses et des digressions pédantesques ; s'il fait un emploi désordonné des apostrophes : apostrophes à saint Amand, au démon, à la Gaule, au peuple de Gand, etc. ; s'il manque surtout de l'inspiration du vrai poète, Milon apparaît très habile et très élégant versificateur ; très pénétré aussi de la connaissance des grands modèles, car il cite et imite Horace, Térence, Ovide, Lucrèce, Lucain et, par dessus tout, Virgile. « Le lecteur est frappé par la prodigieuse influence qu'a exercée sur lui le grand poète de Mantoue. Il avait lu et relu ses œuvres. L'abbaye de Saint-Amand en possédait un bon manuscrit du ix^e siècle ; il est actuellement à la bibliothèque de Valenciennes » (2). Son style est, en général, simple, naturel, aisé à comprendre. Enfin Milon sait tracer des tableaux charmants. On se rappelle celui d'Elnone (3) ainsi que les distiques du début qui décrivent les moines, en train de préparer la fête de saint Amand (4).

Le poème débute par l'œuvre du Christ Rédempteur, l'envoi des apôtres et leurs travaux : car Amand brille parmi les apôtres. Ensuite, Milon s'empresse de déclarer — et il répétera souvent dans la suite — que son audace doit sembler bien grande d'avoir entrepris de chanter un tel homme. Mais celui-là est bien capable de l'inspirer qui a fait parler un enfant à la mamelle.

(1) CA, l. I, v. 202-208 (*ibidem*, p. 573).

(2) A. ROERSCH, dans la *Biographie nationale*, t. XIV, col. 849-850.

(3) Cfr *supra*, p. 116. Cfr A. EBERT, *Allgemeine Geschichte der Literatur der Mittelalters in Abendlande*, t. II, p. 279-280. Leipzig, 1880.

(4) Cfr *supra*, p. 277.

*Cuius et in manibus speciosis regius infans,
Sermonem didicit quem nunquam corporis usu,
Respondit modicumque fuit proferre latina
Verba, sed hebraicae deprompsit fame lingua
« Amen », dulce viri complens pia vota precantis (1).*

Dans ses descriptions surtout, se remarque l'influence virgilienne. Voici l'Aquitaine :

*Est regio antiquis Aquitania dicta colonis,
Bellipotens et frugiferax populosaque tellus... (2).*

Voici l'île d'Yeu :

*Est locus Oceani distans a litore magni
Nempe quater denis, ut fertur, milibus aequae,
Insula quo praebet venientibus Ogia Portum (3).*

Au livre troisième, Milon, croyant à tort que Dotto, mentionné par l'ancienne *Vita*, fut un comte de Tournai, nous représente cette ville comme étant en ruines au moment où il écrit :

*Urbs fuerat quondam, quod adhuc vestigia monstrant,
Tornacus, nunc multiplici prostrata ruina
Funditus ah ! turres deflet cecidisse superbas.
Et tamen inde frequens, quod aquis merce redundat,
Nititur et geminis iam non lapsura columnis.
Namque arce in media templo surgente venusto
Pontificale tenet solium, nec longe remota
Nicasius recubat pretiosa martyr in urna,
Remorum praesul, felix cui vita coronam
Praebuit et rutilam fuso pro sanguine palmam (4).*

Aucun des historiens de Tournai ne fait allusion à cette destruction de la ville. Les ravages des Normands dont on

(1) CA, l. I, v. 108-112 (*ibidem*, p. 571).

(2) CA, l. I, v. 127-128 (*ibidem*).

(3) CA, l. I, v. 152-155 (*ibidem*, p. 572).

(4) CA, l. III, v. 37-46 (*ibidem*, p. 589).

a conservé le souvenir pour Tournai, sont postérieurs à l'époque où écrit Milon (1).

Plus loin, parlant de l'apostolat du Saint chez les Slaves, il fait allusion aux défaites que Louis le Germanique eut à essuyer, en 846 et en 849, de la part de ces peuplades.

*Qualis et invictum retinens audacia robur
Fecit in ignotam regionem tendere gressum ?
De qua pro donis veniebant vulnera Francis ;
Rex quibus armorum valido munimine septus
Terga dabat fugiens Franco comitante feroce :
Tu socio sine per markas clusasque ruebas (2).*

Les cent derniers vers du quatrième livre se dégagent de la biographie en prose. Là, se rencontre, par exemple, la description d'Elnone, un récit sommaire de l'invention de 809, et une longue prière à saint Amand, puis à Dieu.

Haimin se déclara littéralement noyé dans les flots d'éloquence de son disciple ; aussi apprit-il, avec discrétion, à ses religieux de Saint-Vaast, comment ils pouvaient naviguer dans ce fleuve. Il n'y avait d'ailleurs rencontré aucun récif contre lequel pût se briser l'orthodoxie (3). Nous nous montrerons aujourd'hui plus sévère. Amand méritait mieux que les exercices poétiques d'un jeune moine intelligent et cultivé. Un véritable talent se fût d'abord dégagé du modèle en prose, qui, à chaque moment, on peut le dire, tient en lisière le compositeur ; il eût découvert surtout, dans cette carrière mouvementée, dans ce caractère si ardent et si embrasé de zèle, les moments et les épisodes qui se prêtaient davantage à un développement poétique.

(1) Cfr E. DÜMMILER, dans *Neues Archiv*, 1879, t. IV, p. 523 ; KRUSCH, *SRM*, t. IV, p. 407 ; WARICHEZ, *Les origines de l'église de Tournai*, p. 201-207. Heriman de Tournai qui écrit, il est vrai, au XII^e siècle, affirme que jusqu'en 881, les Tournaisiens ont vécu dans la prospérité et l'abondance (*Liber de restauratione Sancti Martini Tornacensis*, c. 49 et 50, MGH, SS, t. XIV, p. 296).

(2) CA, l. III, v. 195-200 (*Poetae*, t. III, p. 592-593).

(3) *Rescriptum Haimini poetae*, t. III, p. 566.

Milon le philosophe, comme l'appellent les *Annales d'Elnone* (1), mourut en 872.

Des temps troublés suivirent son décès. Une dizaine d'années plus tard, en 882/883, les Normands incendièrent ou ravagèrent les monastères des diocèses de Liège, de Cambrai, d'Arras, de Tournai. En octobre 882, ils s'étaient établis à Condé, au nord de Valenciennes, dans un couvent de femmes. De là, ils purent rançonner à leur aise les régions de la Scarpe et de la Somme, en particulier Saint-Amand et Marchienne (2). La plus grande partie des archives de la première de ces abbayes périt dans l'incendie (3). Heureusement, le corps de saint Amand avait pu être transporté, à temps, à Paris (4). L'abbé Gozlin, alors à la fois abbé d'Elnone (depuis 870) et de Saint-Germain-des-Près (depuis 872), recueillit le précieux dépôt dans cette dernière abbaye (5). En novembre 885, Paris à son tour était menacée par les Normands, et Gozlin, devenu évêque (884), ainsi que Eudes, comte de Paris, se distinguèrent particulièrement dans la défense de la ville (6). Il est à croire que les restes de saint Amand avaient alors déjà été rapportés à Elnone.

(1) *Annales Elnonenses maiores*, a. 871, MGH, SS, t. V. p. 12.

(2) E. DÜMMLER. *Geschichte des Ostfränkischen Reiches*, t. III, p. 209. Leipzig, 1888.

(3) Charte de Charles le Simple, 899, dans BOUQUET, *Recueil des historiens des Gaules*, t. IX, p. 473.

(4) *Annales Sancti Martini Tornacensis*, a. 881, MGH, SS. t. XV, 2, p. 1296 ; KRUSCH, SRM, t. V, p. 402.

(5) *Gallia christiana*, t. III, col. 258. Sur Gozlin, voir E. FAVRE, *Eudes, comte de Paris et roi de France* (882-898), p. 26-33 (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes, fasc. 99. Paris, 1893).

(6) LAVISSE, *Histoire de France*, t. II¹, p. 393 et 394 ; *La France monastique. Recueil historique des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France*, de DOM BEAUNIER (nouvelle édition par les Bénédictins de Ligugé), t. I, prov. ecclési. de Paris, p. 9. Paris, 1905.

§ III. Les voyages des reliques de saint Amand en France et en Brabant (1066 et 1107)

Nous avons conservé le souvenir d'un autre incendie d'Elnone, qui ne fut pas allumé par les Normands. On était alors en 1066. Le 11 février, par l'imprudence d'une femme, le feu prit à des maisons de la place publique. Il se communiqua bientôt à la toiture de la basilique de Saint-Amand. Les deux autres églises du monastère, Saint-Pierre et Saint-André devinrent aussi la proie des flammes. A l'approche du fléau, les cloches, nous assure-t-on, s'étaient mises à sonner d'elles-mêmes, comme pour pleurer leur ruine imminente ; mais elles furent bientôt réduites au silence et entièrement fondues. Les colonnes blanches et le grand pupitre où se lisaient les leçons d'Écriture sainte, n'échappèrent pas davantage à la destruction. Et tandis que s'écroulait la tour de l'église, achevée en 1010, seule, la crypte du Saint, qui avait été restaurée en 1040, fut épargnée par le fléau (1).

C'était bien le cas de dire, avec le poète Gislebert qui nous raconte ces événements :

*Cripta reservatur ; turris tamen excumulatur.
Sic humiles tuti vivunt, te, Christe, secuti ;
Alti plus equo pereunt in carcere caeco* (2).

(1) MABILLON, *AA. SS. ordinis sancti Benedicti*, t. IV, 1, p. 66, a encore vu cette crypte avec ses deux autels et son double campanile. « Duravit crypta haec amplissima, ajoute-t-il, usque ad praesentem abbatem, qui eam disiecit pro constructione novae basilicae, intacta S. Amandi tomba cum altari ».

(2) *Carmen de incendio S. Amandi*, l. I, v. 90-92, MGH, SS, t. XI, p. 417. Cfr l'*Historia miraculorum S. Amandi corpore per Franciam deportato*, c. 2, dans *AA. SS., Februarii* t. I, p. 896. Sur ces deux œuvres contemporaines et peut-être du même auteur, cfr notre introduction critique, p. 69 ss. La dédicace de la tour, en 1010, et celle de la crypte, en 1040, sont mentionnées, à ces dates, dans les *Annales Elnonenses maiores* (MGH, SS, t. V, p. 19), et *minores* (*ibidem*, p. 12). On peut voir, en tête de l'ouvrage de J. DESILVE, *De Schola Elnonensi*, la reproduction d'une miniature du ms.

Les moines étaient sans toit, saint Amand était sans église. L'abbé Fulcardus se concerta avec les plus expérimentés et les plus sages de ses religieux; on recourut même à l'avis du comte de Flandre, Baudouin de Lille (1035-1067), et de plusieurs évêques. Enfin, le 7 juin, une procession sortait des ruines du monastère pour s'engager sur les routes du nord de la France. Autour du sarcophage de saint Amand, porté par quelques frères, marchaient l'abbé et une partie de sa communauté.

Ces voyages, que l'on imposait alors aux reliques célèbres, étaient bien dans l'esprit du moyen âge. Le saint dont on possédait les précieux restes devait mériter le titre de patron. N'avait-il pu, par son intercession, préserver son église ou son abbaye d'un fléau, comme l'incendie, il se devait de procurer à ses clients le moyen de reconstruire ces édifices. Ou bien, des gens voraces avaient-ils occupé les propriétés du monastère, c'était encore au Saint à aller, par la puissance de ses reliques, reconquérir le terrain ravi. Ainsi, six années auparavant, la Flandre et le Brabant avaient vu passer, par les villes et par les bourgs, le corps de saint Ursmer, « afin que les moines de Lobbes pussent récupérer quelques champs perdus et obtenir les fonds nécessaires à rebâtir leur église » (1). Indépendamment des riches aumônes qui furent, sans doute, recueillies, c'avait été merveille de voir combien ces précieux restes opérèrent de réconciliations et firent cesser de guerres privées entre des familles excitées l'une contre l'autre (2).

Le moine, auteur de la relation de ce voyage, en avait

de Valenciennes 460, du ^{xr}e siècle, qui montre, à la partie supérieure, le monastère d'Elnone, avant l'incendie de 1066. Le savant L.-C. BETHMANN a raison de dire que, grâce à cette miniature, « *forma monasterii Elnonensis qualis tunc temporis fuit, quodammodo suspici potest* » (MGH, SS, t. XII, p. 411).

(1) Cfr WARICHEZ, *L'Abbaye de Lobbes*, p. 73.

(2) MGH, SS, t. XV, 2, p. 837-842.

fait partie (1). La procession dura plus d'un mois et l'on rentra au monastère, le 4 juillet. Sans doute, y eut-il plus d'escales que celles qui sont indiquées par le narrateur ; mais, pour lui, ces endroits seuls méritent d'être mentionnés où le corps précieux opéra quelque prodige notable, c'est-à-dire, à Cambrai, Coucy-le-Château (2), Laon, Chauny (3), Noyon et Douai. Dans les villes épiscopales, comme Cambrai, Laon, Noyon, l'évêque et son clergé recevaient la procession d'Elnone avec les plus grands honneurs. On ne suivait pas toujours rigoureusement l'itinéraire fixé. Ainsi, le curé de Verneuil (4) s'était rendu, avec ses ouailles, au devant du cortège, pour obtenir que la châsse fût portée dans son église de Saint-Remi et y restât quelques heures. Il vit sa demande exaucée.

Or, il y avait là une femme paralysée qui n'avait pu sortir de son lit depuis dix ans. Entendant les chants du peuple, informée de leur raison, elle s'écria : « Ah, s'il m'était donné d'aller vers lui, ne fût-ce qu'en rampant, comme un quadrupède !... ». Pleine de confiance, la femme sort de son lit ; elle ose avancer à petits pas jusqu'au seuil de sa chambre ; et là, ne se contentant plus de marcher, elle se met à courir. Arrivée auprès du corps sacré, elle commence à raconter avec beaucoup d'abondance ce qui s'était passé en elle. Puis, posant sur sa tête, comme un joug, la courroie qui servait à porter le sarcophage, elle renonce à sa liberté, pour se consacrer au Saint qui l'avait miraculeusement guérie (5).

Un second miracle arriva, au même endroit, en faveur d'un cousin de la femme paralysée, garçon bien fait, mais muet de naissance.

(1) Nous suivons, le plus souvent, la relation en prose, plus circonstanciée et plus intelligible.

(2) Chef-lieu de canton de l'Aisne, arrondissement de Laon.

(3) Chef-lieu de canton de l'Aisne, arrondissement de Laon.

(4) Département de l'Oise, arrondissement de Senlis.

(5) *Historia miraculorum*, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 896.

Corpore praestanti, sed gutture verba neganti (1).

Le curé, Milon, l'interrogea en présence des reliques. « Bérenger, dit-il, indique nous, au moins avec tes doigts, le montant du tribut que tu paieras au Saint, s'il te guérit ». Et Bérenger, chose prodigieuse, fit, non par signes, mais en paroles bien articulées, la réponse suivante, que le poète rend en vers :

Quatuor hinc dando nummos famulabor Amando (2).

On remarquera qu'ici encore, comme dans le miracle précédent, le jeune homme, de condition libre, se donna au Saint et s'engagea même à lui payer un cens annuel. Comme sa cousine aussi, Bérenger a posé sur sa tête la courroie du sarcophage (3).

Le récit de ces prodiges présente assez peu de variété. Les miraculés sont presque tous des muets, des aveugles, des paralytiques. A différentes reprises, la guérison s'obtient par l'attouchement de la châsse. Dans un cas, on approche des yeux d'un enfant aveugle l'une des dents du Saint et son bâton pastoral (4). A Laon, tandis que des jeunes gens, des jeunes filles et des vieillards passent la nuit autour des reliques, un maniaque, les mains liées, a été déposé en dessous du sarcophage (5). A Chauny, une matrone passe de même la nuit sous le corps du Saint, portant dans ses bras son enfant aveugle (6).

Cependant, à Elnone, les moines qui n'avaient pas été du voyage et la population voisine attendaient avec impatience le retour du trésor. Enfin, la procession est annoncée. Elle

(1) *Carmen de incendio*, II, 106, MGH, SS, t. XI, p. 420.

(2) *Ibidem*, II, 135 (*ibidem*).

(3) Nous avons combiné les deux récits : *Historia miraculorum*, c. 6, AA. SS. *Februarii* t. I, p. 896 ; et *Carmen de incendio*, l. II, v. 102-135, MGH, SS, t. XI, p. 421-422.

(4) *Historia miraculorum*, c. 12, AA. SS. *Februarii* t. I, p. 897-898.

(5) *Ibidem*, c. 8 (*ibidem*, p. 897).

(6) *Ibidem*, c. 12 (*ibidem*).

est plus nombreuse qu'au départ, car les miraculés se sont joints à elle.

Pluribus adductis quibus est dator ipse salutis (1).

De toute part, se tendent les épaules pour ramener dans le « doux village, le fardeau bien-aimé » (2). En vue de satisfaire la dévotion de la foule, on se contente de le porter, ce jour-là, dans l'enceinte du monastère. Le lendemain seulement, il sera remis dans la crypte (3).

On l'en sortit, dès 1107. Les aumônes considérables, obtenues principalement au cours du voyage de 1066 (4), avaient permis de rebâtir les églises, les cloîtres, les ateliers. La principale des basiliques, celle de Saint-Amand, fut consacrée en 1088, par l'évêque de Noyon-Tournai, Radbod, sous l'abbé Hugon (5).

La cause du second voyage fut différente de celle du premier. Elle nous est formulée de la manière suivante : « De même que beaucoup de fidèles contrits et désirant obtenir la rémission de leurs péchés, poussés par l'inspiration divine, ont coutume de donner de leurs biens et de leurs champs pour édifier des églises et des monastères, ainsi des hommes très pervers, mus par le démon, essaient, tous les jours, d'envahir, de piller, de ravir les propriétés livrées par les fidèles aux églises et aux monastères » (6).

(1) *Carmen de incendio*, l. III, v. 182 (MGH, SS, t. XI, p. 427).

(2) *Ibidem*, III, v. 192 (*ibidem*).

(3) *Ibidem*, III, v. 196-198 (*ibidem*, p. 428).

(4) *Carmen de incendio*, Prologue, v. 887 : « Cum simul immensum conferret Gallia censum » (*ibidem*, p. 415).

(5) *Liber de restauratione abbatiæ S. Martini Tornacensis*, c. 64, MGH, SS, t. XIV, p. 305 ; *Annales Elnonenses maiores*, anno 1088, MGH, SS, t. V, p. 13.

(6) *Historia miraculorum S. Amandi in itinere Brabantino*, c. 2, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 900. Nous citons cette édition, parce qu'elle est complète. HOLDER-EGGER n'a publié que des extraits de cette œuvre, dans MGH, SS, t. XV, p. 852-853. Sur cette œuvre, cfr l'introduction critique, p. 75. Le ms. 33 de la Bibliothèque publique de Valenciennes, au fol. 155, contient une pièce curieuse, qui doit dater de la fin du XI^e siècle.

Générosité, d'une part ; violence, de l'autre : c'est là, en effet, l'histoire de tous les jours, dans les relations des abbayes du moyen âge avec les chevaliers.

Des méchants détenaient indûment quelques biens d'El-none. Hugues étant abbé du monastère depuis vingt-deux ans, le lundi de la Pentecôte 1107, la procession des reliques se reforma donc et se mit en branle.

L'itinéraire, encore une fois, est clairement indiqué. On se rend d'abord à Anvaing et à Saint-Sauveur, dans l'arrondissement d'Ath, deux propriétés du monastère, ou plutôt du Saint ; de là, toujours vers le Nord, à Grammont, sur la Dendre, et à Herlinckhove, non loin de Ninove ; puis, dans la direction de Gand. Tournai était tout indiqué comme étape pour le retour. Dans ces localités, on signale des miracles semblables à ceux du premier pèlerinage et qui offrent, en général, peu d'intérêt. Le trait suivant retient d'avantage le lecteur. Une enfant de cinq ans a recouvré la vue. L'auteur de la relation nous décrit d'une façon vivante l'étonnement et la joie de ce petit être, au spectacle de la création, qui lui apparaît alors pour la première fois : aussi sonne-t-on les cloches, pour que tous les habitants puissent venir s'associer aux admirations naïves de l'enfant ; les Frères lui présentent du pain, d'autres objets ; elle étend les bras, elle suit, au moins des yeux, tout ce qu'on lui montre...

La foule qui se porte à la rencontre de la procession, est toujours considérable. L'église d'Herlinckhove ne peut contenir tous les fidèles. On dresse alors, sur la place, une estrade entourée de courtines. Le corps saint y est déposé. Le lendemain, la messe se célèbre en cet endroit. Ceux qui y assistent croient voir, pendant tout le saint sacrifice, dans le ciel sans nuages, une auréole blanche se déployer au dessus du sarcophage.

C'est la composition signée entre Hugues, abbé de Saint-Amand, et Anselme de Bouchain, châtelain de Valenciennes, coupable de torts graves envers le monastère.

Les propriétés injustement détenues se trouvent entre Ninove et Gand (1). Par les forêts et par les champs, les reliques sont donc promenées. Personne n'ose leur résister. Amand se soumet tous les rebelles. On sauvegarde aussi l'avenir : « Et, en présence du saint corps, à qui, pendant sa vie, l'apôtre Pierre avait confié le pouvoir de lier et de délier ; tous ceux qui, à l'avenir, auront la présomption de commettre quelque injustice envers le Saint, relativement à ces terres et à ces forêts, du consentement et de la volonté des Frères qui accompagnent le Saint, du consentement aussi et de la volonté du peuple environnant, sont excommuniés, *oris et vocis proclamatione* ». Le récit ne nous livre pas le nom des usurpateurs, pas plus que les endroits exacts où étaient situées les propriétés ravies. Cependant, il est fait mention de Rasse de Munte (2), chevalier. Témoin d'un miracle accompli sur la terre illégitimement détenue, il se rendit et demanda grâce.

Ce second voyage dura vraisemblablement beaucoup moins que le premier. Huit jours après le départ, on ne se trouvait pas loin de Gand.

L'année même de cette procession, mais sans relation avec elle, eut lieu un miracle dont il convient de dire un mot, à la fin de ce paragraphe. La scène se passe à Rouen.

En 1030, avait été fondée dans cette ville, par Emmeline, femme de Gosselin, vicomte de Rouen et d'Arques, une abbaye de femmes de l'ordre de saint Benoît (3). Elle s'éleva auprès d'une église dédiée à saint Amand et qui avait son histoire. La tradition prétendait, en effet, au moins au début du XI^e siècle, que l'apôtre de la Belgique y avait souvent célébré la messe, mais en dehors du chœur (4).

(1) Effectivement, Elnone possédait, très anciennement, des propriétés près de Ninove (cfr DESILVE, *De Schola Elnonensi*, p. 11, 13, 14).

(2) Munte, dans l'arrondissement de Gand.

(3) Voir DOM J.-M. BESSE, *Abbayes et prieurés de l'ancienne France*, t. V, Province ecclésiastique de Rouen, p. 62-63. Paris, 1914 (Archives de la France monastique, t. XVII) ; *Gallia christiana*, t. XI, col. 286-290.

(4) *Historia mulieris suspensae*, c. 3, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 402. Sur cette lettre voir notre introduction critique, p. 75 s.

La troisième abbesse, Marsilia, écrivit à l'abbé Bovo (1107-1121) (1) la relation d'un miracle arrivé dans son monastère par l'intercession d'Amand. En effet, « puisque, dissemblables par le sexe, mais égaux par la vocation, nous servons dans les camps du roi éternel, sous un même patron, il convient que nous nous réjouissions aussi en commun, sans aucune exception, pour l'honneur de Dieu, de la manifestation éclatante de la puissance du saint ».

Marsilia raconte donc le fait suivant : En 1107, une femme noble de Lisieux, tourmentée par l'esprit des ténèbres et plus encore trompée par une mégère, qui lui représentait, sous les couleurs les plus noires, l'infidélité prétendue de son mari, en était arrivée à un tel degré de désespoir, qu'elle ne songeait plus qu'à se pendre ou à se noyer. En vain, son époux s'efforça-t-il de la calmer par ses attentions. Elle priait qu'on la laissât partir en paix pour l'enfer, auquel elle se croyait irrémédiablement destinée.

On porta alors la malheureuse dans l'église de saint Amand. En effet, ce saint paraît avoir reçu de Dieu un pouvoir tout particulier sur les énergumènes. Elle resta là sept jours et sept nuits. Aux personnes des deux sexes, aux religieux particulièrement, qui la visitaient et l'exhortaient, elle répondait comme elle avait répondu à son mari.

Or, un soir, quand on l'eut fait sortir du chœur pour la placer devant l'autel où saint Amand avait coutume de célébrer la messe, elle engagea doucement ses gardiens à se livrer au sommeil, feignant elle-même de s'endormir dans le lit qui lui avait été préparé. Mais, bientôt, elle se relève, et, au milieu du silence, vêtue simplement de sa chemise, elle grimpe sur le mur, attache au sommet de la colonne une extrémité de son voile, fait dans l'autre un nœud coulant assez large pour y engager la tête, et enfin, ainsi suspendue, elle se laisse tomber de tout son poids dans le vide. Le jet de sang giclant de la gorge vint macu-

(1) Cfr *Annales Elmonenses maiores*, années 1107 et 1121, MGH, SS, t. V, p. 14.

ler la paroi d'une large tache rouge. Quelque temps après, un gardien découvrait le corps sans vie.

Aussitôt, en pleine nuit, l'éveil est donné à tout le couvent. Comment décrire l'épouvante de ces femmes ? Mais leur confiance apparaît supérieure encore à leur émotion. Saint Amand pourrait-il laisser périlcliter la réputation de son église ! On allume une lumière ; le cadavre est dépendu et étendu par terre. Trois sœurs, « plus audacieuses ou plus prudentes », vont chercher l'archidiacre. Celui-ci se montra fort embarrassé. Il conseilla de jeter tout aussitôt le corps dans une fosse. Il vint même défendre, avec beaucoup d'éloquence, sa solution devant les sœurs. Or, voici que l'une des religieuses s'étant approchée plus près du cadavre, entendit le cœur palpiter, vit peu à peu la face se colorer, crut remarquer que parfois les yeux s'ouvraient et que de profonds soupirs s'échappaient de la poitrine. Alors, les prières, les supplications de redoubler. La vie, en effet, continuait de rentrer dans la malheureuse ; cependant, il s'écoula encore un jour avant qu'elle prît la parole. Elle prononça alors des oraisons jaculatoires à la Vierge, au Christ, à saint Amand. Avec beaucoup d'à propos chez une personne qui revenait de si loin, elle se compara même au bon larron ressuscité par la parole de Jésus.

§ IV. Extension du culte de saint Amand.

La première partie de ce chapitre s'est attachée presque exclusivement aux honneurs rendus à saint Amand dans la principale de ses abbayes. Mais les lignes précédentes nous ont montré son culte établi, au début du XII^e siècle, chez les bénédictines de Rouen. Nous avons également retenu qu'il se constate, dès le XI^e siècle, à Salzbourg, où il doit remonter jusqu'à l'épiscopat d'Arno († 821). Le lecteur s'attend, croyons-nous, à un aperçu plus complet sur son extension. Il ne voudra pas, néanmoins, trouver ici toutes les localités dans lesquelles le Saint se vit ou se voit encore honoré. Et pour l'origine de ce culte dans chaque

église en particulier, il se doutera que cette recherche nous eût entraîné très loin, et souvent, sans grande chance d'aboutir. Nous espérons n'avoir rien omis d'essentiel, mais nous n'avons pas l'ambition d'être complet.

Le souvenir de saint Amand s'est naturellement conservé surtout dans les régions de la Gaule du Nord, qu'il évangélisa et qui se répartissent maintenant entre la Belgique, la France, la Hollande, l'Allemagne et le Grand-duché de Luxembourg (1). Sa fête y est célébrée, dans les différents diocèses, avec plus ou moins de solennité ; ainsi, avec le rite double de seconde classe à Gand, double majeur à Bruges et Tournai, double à Malines, Liège et Namur. C'est aussi dans ces régions que se rencontrent en plus grand nombre les localités ayant gardé le nom du Saint : outre Saint-Amand-les-Eaux, autrefois Elnone, Saint-Amand-lez-Puers, dans la province d'Anvers, Saint-Amand-lez-Fleurus et Villers-Saint-Amand, dans le Hainaut, Mont-Saint-Amand, dans la Flandre Orientale ; dans le Nord, abondent surtout les paroisses dont il est le titulaire : 27 pour le diocèse de Tournai, 25 pour celui de Gand, 18 pour celui de Bruges, 17 pour celui de Cambrai, 14 pour celui de Malines, 7 pour celui d'Arras, 7 pour celui de Lille, 3 pour celui de Liège, 3 pour celui de Cologne, 2 pour ceux de Trèves et de Münster, etc. (2). Certaines églises ou chapelles se sont même considérées ou se considèrent

(1) Il ne s'est pas cependant conservé dans tous les diocèses actuels dont relèvent ces régions qu'évangélisa le Saint. Ainsi, en Hollande, il est honoré, le 6 février, dans le diocèse de Bréda, et le 13 février, dans le diocèse de Haarlem ; mais son nom a disparu du propre du diocèse de Ruremonde, en 1922. C'est cependant de Ruremonde que dépend actuellement Maastricht, siège de l'évêché que saint Amand occupa pendant trois années. Je dois ces renseignements à l'obligeance du R. P. G. GORRIS de Maastricht.

(2) En Hollande, d'après un renseignement qui nous vient de la source indiquée à la note précédente, une seule paroisse a Saint-Amand comme titulaire : c'est Dommelen, près de Eindhoven, dans le diocèse de Bois-le-Duc. Dans le Grand-Duché, il n'en existe pas une seule.

encore comme remontant jusqu'à lui ; par exemple, une chapelle qui était située dans l'ancien collège de la Compagnie de Jésus à Maastricht (1), l'église de Gertruidenberg, la plus antique du Noord-Brabant (2), l'église de Forest-lez-Bruxelles (3), etc.

Si nous quittons les vallées de l'Escaut et de la Meuse et que nous parcourons la France, nous rencontrons un peu partout, dans les diocèses anciens ou actuels, le culte de saint Amand, ou tout au moins des traces de ce culte. Parmi les noms qui seront mentionnés ci-dessous, le lecteur retrouvera plusieurs localités dont font mention les sources historiques ou légendaires de la Vie de saint Amand.

Nous dirigeant vers l'est, voici Amiens (4), Beauvais (5), Bayeux (6). Bien qu'Amand soit né, d'après la tradition, au sud de la Loire, « tous les diocèses... de Bretagne, excepté celui de Quimper, écrivait DOM LOBINEAU († 1727), font (son) office ; et à Nantes, il a été prescrit par mandement exprès de M. de Sarra (7) ». Encore l'église de Quimper

(1) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 823, n. 23.

(2) Cfr J. KLEYNTJENS et H.-F.-M. HUIJBERS, *Sint Willebrordskerk*, t. I, p. 10. Leyde, (1924). Cependant, la charte de fondation de Thorn par la comtesse Hilsuinde, en 992, où on lit ces mots : « Montem littoris, ubi beatissima Gertrudis corporaliter conversata est et cellam habet a S. Amando consecratam » (MIRAEUS, *Opera diplomatica*, t. I, p. 146), est un faux. (VANDERKINDERE, *La formation territoriale*, t. II, p. 121, 269).

(3) A. DE COCK, *Brabantsch Sagenboek*, t. II, p. 189 (Koninklijke Vlaamsche Academie voor taal- en letterkunde). Gand, 1911.

(4) J. CORBLET, *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, t. V, p. 36. Paris, 1875. Cfr t. IV, p. 159-160.

(5) A. SABATIER, *Vie des saints du diocèse de Beauvais*, p. 113-125. Beauvais, 1866 ; LEROQUAIS, *Les sacramentaires et les missels*, t. II, p. 233.

(6) *Ibidem*, t. III, p. 67.

(7) DOM LOBINEAU, *Les vies des saints de Bretagne*, t. II, p. 161. Paris, 1836. Voir aussi, sur le culte de saint Amand en Bretagne ; F. DUINE, *Bréviaires et missels des églises et abbayes bretonnes antérieurs au XVII^e siècle*, p. 21. Rennes, 1906 ; du même, *Memento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne*, 1^{re} partie, p. 68, n. 26. Rennes, 1918 ; du même, *Catalogue des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne jusqu'à la fin du XII^e siècle*, p. 26. Paris, 1922 ; GUILLOTIN DE CORSON, *Culte de saint Amand*

avait-elle plagié, au profit de l'énigmatique saint Alain ou Elan de Lavaur, la biographie de saint Amand (1).

Au Sud de la Loire, l'évêché de Luçon, en Vendée, célèbre d'une manière particulière le saint de l'Aquitaine, qui, d'après Milon, naquit dans cette contrée, l'ancien *pagus* d'Herbauge. Comme à Gand, le rite de la fête est double de seconde classe (2). Saint Amand figure aussi au propre de la Rochelle (3).

On se souvient du voyage du missionnaire chez les Vascons ou Basques. Son culte y est malheureusement tombé en désuétude. « Un hommage tardif, mais précieux, écrit M. L'ABBÉ BÉNAC, (lui) a cependant été rendu, il y a quelque années, dans le diocèse de Bayonne. C'est une œuvre d'art exécutée par l'habile et sympathique pinceau de M. ROMAIN CAZES, dans l'église romane de Sainte-Croix d'Oloron, monument remarquable du ^{xv}^e siècle. Au bas du sanctuaire splendidement décoré, dans l'arcature à sept baies aveugles qui termine l'abside et entoure le maître-autel, on voit, sous le titre de galerie des saints du pays, à côté de saint Julien, de saint Grat, de saint Galactaire, saint Amand, apôtre des Basques... » Le même auteur affirme que le culte de saint Amand s'étend à toute la Gascogne, en souvenir des ministères qu'il y a remplis (4).

Le jeune moine reçut sa formation ascétique à l'île d'Yeu, d'abord, puis, à Tours (5), enfin à Bourges. A 41 kilomètres

à Rennes, dans les *Mélanges historiques sur la Bretagne et les Bretons*, 2^e série, p. 5-9. Rennes, 1888. On signale un saint Amand, évêque de Rennes. De là des confusions probables, dont il est question dans plusieurs des études signalées ci-dessus.

(1) Cfr LOBINEAU, *op. cit.*, t. II, p. 161-178 ; KRUSCH, dans SRM, t. V, p. 426. M. DERIC, dans l'*Histoire ecclésiastique de Bretagne*, t. II. Saint-Brieuc, 1847, retrace longuement l'histoire de saint Amand, p. 71-80 ; 107-109 ; 123-124. Sur le prétendu saint Alain, cfr *ibidem*, p. 125-127.

(2) F.-C. HOLWECK, *A biographical Dictionary of the Saints*, au mot *Amandus*. S. Louis Mo, 1924.

(3) BAUDOT, *Dictionnaire d'hagiographie*, au mot : Amand. Paris, 1925.

(4) BÉNAC, *Les saints du calendrier diocésain d'Auch*, t. I, p. 136.

(5) LEROQUAIS, *Les sacramentaires et les missels*, t. I, p. 46, 50, 55 (Tours).

de cette dernière ville, Saint-Amand-Mont-Rond, sur la rive droite du Cher, doit son nom à l'apôtre de la Belgique (1). D'anciens sacramentaires de Paris, de Chartres, de Troyes, de Châlons-sur-Marne mentionnent aussi sa fête (2). Il en est de même pour le diocèse de Belley, à cause de l'erreur qui fit considérer saint Amand comme fondateur de l'abbaye de Nantua (3).

Pour presque tous les diocèses dont il a été question jusqu'ici, le culte est déjà attesté au moyen âge, parfois dès le VIII^e ou IX^e siècle (4). Un grand nombre d'abbayes honorèrent, naturellement, d'une façon particulière ce fervent de la vie monastique. Nous nous bornerons, cependant, à retenir ici celle de Nouaillé, dans le diocèse de Poitiers. On possède encore une inscription métrique, composée par Alcuin et destinée à un autel de saint Amand, érigé dans l'église de ce monastère (5).

Après la France, il nous reste à chercher le culte de saint Amand en Allemagne, dans les Pays scandinaves, en Angleterre et en Espagne.

Les calendriers des missels et bréviaires allemands des XIV^e et XV^e siècles mentionnent, presque tous, soit une fête de saint Amand, le plus souvent le 6 février, soit deux, le 6 février et le 26 octobre ; il est honoré, seul, ou bien en compagnie de saint Vaast. Citons Cologne, Augsbourg, Brandebourg, Brême, Breslau, Brixen, Erfurt, Ermland, Freising, Gnesen, Goslar, Halberstadt, Halle, Ham-

(1) AA. SS., *Februarii* t. I, p. 817, n. 8.

(2) LEROQUAIS, *op. cit.*, t. III, p. 47, 48, 187, 194.

(3) M. DÉPÉRY, *Histoire hagiologique de Belley ou recueil des vies des saints et des bienheureux nés dans ce diocèse*, t. I, p. 70-88. Bourg, 1834. Le missel de Tarentaise indique aussi, au 6 février, la fête de saint Amand ; c'est, d'après M. E. RITTER (*Les saints honorés dans le diocèse de Tarentaise*. Chambéry, 1896), saint Amand de Strasbourg, auquel on attribue la date de la fête et la légende de notre saint.

(4) Ainsi à Tours, dès le IX^e siècle (le 26 octobre). Cfr *supra*, p. 296, n. 7.

(5) Sur Nouaillé, cfr *Gallia Christiana*, t. II, col. 1237-1244 ; l'inscription d'Alcuin, dans MGH, *Poetae*, t. I, p. 324.

bourg, Mayence, Metz, Minden, Münster, Spire, Trèves, Worms (1). Son culte a pénétré aussi dans les pays nordiques ; ainsi, à Copenhague, où, vers la fin du moyen âge, se célèbrent ses deux fêtes, à Drontheim et à Upsala (2). Il semble bien que le culte des fidèles, dans les pays germaniques, s'adresse rarement à saint Amand de Maastricht, mais très souvent à l'un des deux évêques de Worms ou à l'évêque de Strasbourg, qui figurent sous ce nom dans les anciens catalogues épiscopaux. Pour ne rien dire de plus, on n'a aucun détail sur ces personnages (3). Et si, en certains endroits, leur culte fut peut-être antérieur à celui de saint Amand de Maastricht, il n'est pas douteux qu'on lui ait volé à leur profit la date de ses fêtes, 6 février ou 26 octobre.

Une recherche systématique dans les manuscrits liturgiques et dans les missels et bréviaires imprimés de l'Angleterre amènerait aussi, sans doute, à y retrouver bien des fois le nom de saint Amand. Ainsi fut-il honoré, toujours avec saint Vaast et le 6 février, à Westminster, à Winchester, à Salisbury, à Hereford, à Exeter (4). A une vingtaine de kilomètres environ d'Oxford, à East-Hendred, village

(1) LEROQUAIS, *op. cit.*, t. III, 57 (Cologne) et GROTEFEND, *Zeitrechnung des deutschen Mittelalters, und der Neuzeit*, t. II, 2^e partie (Kalender), p. 6, 15, 17, 18, 24, 27, 29, 31, 35, 39, 41, 53, 55, 56, 58, 59, 62, 64, 67, 68, 114, 116, 117, 128, 129, 133, 135, 173, 188, 191, 205, 208.

(2) GROTEFEND, *op. cit.*, t. II, p. 220, 242, 244 ; cfr aussi *Verzeichnis der mittelalterlichen Handschriftfragmente in der Universitätsbibliothek zu Helsingfors*, t. I (Helsingfors Universitätsbibliotheks Schriften IV), n. 199, 262, 276, 283, 305. Helsingfors, 1922.

(3) Cfr *supra*, p. 158. Pour Amand de Strasbourg, cfr L.-G. GLÖCKLER, *Geschichte des Bisthums Strasbourg*, p. 33 ; et DUCHESNE, *Fastes*, t. III, p. 170.

(4) *Missale ad usum ecclesiae Westmonasteriensis*, éd. J. WICKAM LEGG, t. I, p. VI ; t. II, p. 766 (Henri Bradshaw Society). Londres, 1891-1897 ; LEROQUAIS, *op. cit.*, t. I, p. 190 et 133 ; *The Hereford Breviary*, éd. W.-HOWARD FRÈRE et LANGTON E.-J. BROWN, t. I, p. XIV, t. II, p. 110 (même collection). Londres, 1904-1913 ; *Ordinale Exton*, éd. J.-N. DALTON, t. I, p. XXXI-XXXII (même collection). Londres, 1909.

presque entièrement catholique, se remarque même une chapelle dédiée à saint Amand, et qui remonte pour le moins au XIII^e siècle. On assure que la messe y fut toujours célébrée, sauf aux deux périodes de persécution violente, vers la fin du XVI^e et du XVII^e siècle (1). Mais le culte de saint Amand est naturellement moins répandu en Angleterre qu'en France ou en Belgique (2).

Terminons par l'Espagne. Saint Vaast et saint Amand figurent au calendrier mozarabe, le 6 février (3). Mais ils n'ont pas dû y être introduits avant le cardinal Ximènès († 1517), qui, pour sauver ce rit de l'oubli, entreprit une nouvelle édition de son missel et de son bréviaire. En effet, ils ne sont point mentionnés dans les manuscrits anciens, antérieurs au remplacement de la liturgie mozarabe par la liturgie romaine, à l'époque de Grégoire VII. On sait qu'aujourd'hui l'usage mozarabe n'est plus suivi que dans la chapelle du *Corpus Christi* de la cathédrale de Tolède (4).

Grâce à un faussaire bien connu, le jésuite Jérôme Romain de la Higuera (1538-1611), qui composa, notamment, une chronique ancienne dont il attribua la paternité à un personnage fantastique, Julien Perez (5), saint Amand fut considéré, pendant plus d'un siècle et demi, dans la péninsule ibérique, comme ayant occupé, quelque temps, un siège épiscopal en Espagne, après avoir renoncé à celui de Maastricht. Il aurait même pris part à un concile de 666,

(1) Renseignements aimablement communiqués par M. M. WILKINSON, professeur à l'Université d'Oxford.

(2) Saint Amand ne se trouve pas parmi les titulaires des églises anglaises. Cfr FR. ARNOLD-FORSTER, *Studies in Church Dedications or England's Patron Saints*, t. I, p. 435 ss. Londres, 1899.

(3) P. B. GAMS, *Die Kirchengeschichte von Spanien*, t. II, 2, p. 199. Ratisbonne, 1874.

(4) *Ibidem*, p. 199. Voir DOM M. FEROTIN, *Le Liber mozarabicus sacramentorum et les manuscrits mozarabes*, p. LII-LIII (Monumenta ecclesiae liturgica, de DOM F. CABROL, H. LECLERCQ et M. FÉROTIN, vol. VI). Paris, 1912.

(5) Voir surtout D. JOSÉ GODOY ALCANTARA, *Historica critica de los falsos cronicones*, p. 199-220 ; p. 225-228. Madrid, 1868.

présidé par saint Ildefonse (1). Le bollandiste HENSCHENIUS, au temps duquel la fraude n'avait pas encore été découverte, nous assure même, qu'en 1640, le cardinal de Moscoso et Sandoval, alors évêque de Jaën, plus tard archevêque de Tolède, ordonna à tous les clercs de son diocèse, séculiers ou réguliers, obligés à l'office divin, de réciter, le 6 février, celui de saint Amand, pontife, au rite double. Le faux chroniqueur n'avait, d'ailleurs, pas affirmé que saint Amand avait été évêque de Jaën, mais il l'appelaient *episcopus Castellonensis*, mot auquel on donna trois interprétations différentes (2).

§ V. Légendes et Folklore

Le souvenir du saint missionnaire ne s'est pas conservé uniquement dans les temples ; ce grand évêque ne fut pas honoré seulement par des morceaux liturgiques et par des prières récitées dans les assemblées des fidèles ou du clergé, à ses jours de fête. Il a vécu aussi dans l'imagination si féconde et si capricieuse du peuple. Et déjà celle-ci se révèle à nous, en plein travail, dans cette biographie ancienne, notre source principale pour connaître sa vie et son caractère.

Dans la suite, on distinguera de plus en plus malaisément les additions de la légende de celles des hagiographes. Si la tradition orale plaça saint Amand à l'origine de plusieurs monastères, on n'a pas oublié la liste imposante de fondations monastiques que le Père HENSCHENIUS lui attribue.

Mais nulle part, il ne semble plus délicat de départager

(1) Voir le texte du prétendu PÉREZ et d'autres encore, dans un long paragraphe que le P. HENSCHENIUS intitule ainsi : *Episcopus Castellonensis an a S. Amando administratus* (AA. SS., *Februarii* t. I, p. 847-848, surtout n. 146) ; ou dans le martyrologe espagnol de TAMAYO DE SALAZAR, *Anamnesis sive commemoratio omnium sanctorum hispanorum*, t. I, février, p. 57-60. Lyon, 1651).

(2) AA. SS., *Februarii* t. I, *loc. cit.*, n. 148 et 149 ; TAMAYO DE SALAZAR, *op. cit.*, p. 60-65.

ces deux sources que dans l'œuvre d'un poète flamand du XIV^e siècle, Gillis de Wevel, dont le nom, au reste, ne mérite guère de figurer à côté de celui du savant bollandiste.

Gillis de Wevel acheva, à Bruges, le 27 février 1366, un poème de 12,467 vers, intitulé : *Leven van sinte Amand patroon der Nederlanden* (1). Les auteurs qui se sont occupés de littérature néerlandaise ne paraissent pas en faire très grand cas (2). Au point de vue historique, il s'y trouve un nombre considérable de faits, dont la mention ne se rencontre nulle part ailleurs, pas même dans la biographie du Saint composée au XII^e siècle par Philippe de l'Aumône. Bien plus, des auteurs modernes de biographies, comme J. J. DE SMET (3), méprisent cet ouvrage plein de faits douteux, de visions et de sermons, qui apporte bien peu de particularités notables et dignes de foi. Seul, à notre connaissance, M. le curé H. CLAEYS, y a puisé largement pour son livre, *Sint Amand apostel van Vlaanderen*. Bref, le poème de Gillis ne tient qu'une place des plus modestes dans la littérature consacrée à saint Amand.

Les additions qu'on y relève sont parfois des traditions populaires. Ce paraît être le cas pour un miracle opéré par le fils de Serenus et d'Amantia, âgé seulement de sept ans. Un bouvier de son père avait été mordu par une bête vénimeuse. Le corps du malheureux s'était gonflé rapidement

(1) Publié, d'après le ms. unique de la Bibliothèque de l'Université de Gand, sous le titre : *Leven van Sinte Amand, patroon der Nederlanden, dichtstuk der XIV^e eeuw*, dans la *Maatschappij der Vlaamsche Bibliophilen*, n. 4, 2 vol. Gand, 1842.

(2) Voir p. ex. J. TE WINKEL, *Geschiedenis van Nederlandsch Letterkunde*, t. I, p. 278-279. Haarlem, 1887 ; G. KALFF, *Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde*, t. I, p. 350-351. Groningue, 1906 ; J. PRINSEN, *Handboek tot de Nederlandsche Letterkundige Geschiedenis*, 2^e édit., p. 114. La Haye, 1920. Nous devons ces renseignements à l'amabilité de M. L. VAN PUYVELDE, professeur à l'Université de Gand.

(3) *Leven van den heiligen apostel der Vlaanderen* (1866), p. XI.

et démesurément. Par ses prières, par l'attouchement de la blessure, Amand parvint seul à le guérir (1).

Pour un certain nombre de localités où Gillis envoie le saint missionnaire, on trouve, en effet, dans le même sens, des prétentions locales, parfois assez anciennes. Nous ne citerons que Courtrai (2). Mais combien d'autres détails pourraient être sortis de la cervelle inventive du versificateur ! Il sait, par exemple, qu'à Thourout, onze cent trente-trois personnes furent baptisées par le Saint (3) ; il raconte que, pendant le séjour d'Amand à Bourges, le démon lui apparut un jour sous une forme humaine, se faisant passer pour le Christ. Mais très sagement, le reclus de lui répondre :

Ic ne wille Gode hier beneven

Niet sien, maar in 't ander leven (4).

Laissons cette œuvre poétique, ou qui prétend l'être. Résumons plutôt le travail légendaire, tel qu'il nous apparaît au XIII^e siècle dans la Vie de saint Amand par Philippe de l'Aumône.

Cet auteur, en général, s'écarte peu, pour le fond, de l'ancienne biographie ; mais il utilise, pour la compléter, des écrits hagiographiques de valeur très diverse, où de saints personnages du VII^e siècle sont mis en relation avec l'apôtre de la Belgique. Tel est donc l'aspect spécial de l'imagination populaire, pour ce qui touche à saint Amand ; elle le rapproche de ses contemporains les plus illustres par leur sainteté, des évêques, missionnaires, ascètes, saintes femmes qui ont marqué dans les pays du Nord, au VII^e siècle. Or, en l'absence même de tout document, on devinerait qu'il les a connus tous, ou, pour le moins, la plupart d'entre eux. L'ancienne biographie ne prononce pas même les noms

(1) *Leven van Sinte Amand*, vers 107-180.

(2) Cfr SANDERUS, *Flandria Illustrata*, t. III, p. 13-17. La Haye, 1735.

(3) *Leven van Sinte Amand*, vers 2697-2698. H. CLAEYS, *op. cit.*, p. 41.

(4) *Leven van Sinte Amand*, vers 638-639. Cfr H. CLAEYS, *op. cit.*, p. 25.

de sainte Itte et de sainte Gertrude. Mais ces deux Saintes ayant eu l'avantage d'être célébrées, très peu de temps après, leur mort, par un biographe, nous connaissons au moins quelque chose de l'influence que saint Amand exerça sur elles. Il est peu probable qu'elles aient été seules à la subir. La légende reste donc, en nous représentant des relations plus nombreuses, dans la ligne de l'histoire. De plus, elle garde bien à Amand ce rôle de directeur spirituel et de fervent propagateur de la vie monastique que lui donnait la première biographie.

Nous pourrions être brefs. Car il a déjà été question plus d'une fois, au cours de ce livre, de ces personnages placés par la légende à côté de saint Amand. On se souvient de Bavon, dont Alcuin nous disait seulement qu'il avait été compagnon du grand missionnaire; d'Humbert de Maroilles, qui se rendit avec lui à Rome, tandis qu'un ours complaisant, comme jadis l'ours de saint Martin, portait les bagages; de Rictrude, qui renonça au monde et se retira à Marchienne, sur son conseil (1). Voici les autres (2).

Le premier que nous présente Philippe de l'Aumône, est, malheureusement, le très énigmatique saint Landoald.

Les sources écrites ne soufflent pas mot à son sujet, avant la seconde moitié du x^e siècle. La *Translatio sancti Landoaldi*, par Hériger de Liège (980), a fourni l'histoire de ce personnage à Philippe de l'Aumône et celui-ci l'a intercalée, en partie, dans son œuvre, à la place la plus en rapport avec les données de l'ancienne biographie (3).

D'après cette dernière œuvre, Amand avait entrepris un second voyage à Rome, à une époque qui reste indéterminée (4). Il n'est fait mention, dans ce récit, ni d'un pape, ni

(1) Cfr *supra*, p. 220 ss. ; p. 224 ss. ; p. 105 s.

(2) Sur Philippe de l'Aumône et son œuvre, voir notre introduction critique, p. 62 ss.

(3) VA³, c. 24, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 862. Cfr *Translatio S. Landoaldi*, c. 1-9, MGH, SS, t. XV, 2, p. 602-603.

(4) C. 10, 11, 12, SRM, t. V, p. 435. Cfr *supra*, p. 103 ss.

d'une visite que lui aurait faite le pèlerin. Hériger, grâce au témoignage de Sarabert (1), est bien mieux informé. Amand va se prosterner aux pieds de saint Martin (2) ; il lui expose la raison de son voyage ; il lui demande des aides pour évangéliser la Gaule ; il en obtient sept ; après les trois années d'épiscopat d'Amand à Maastricht, Landoald administre, pendant neuf ans, le même diocèse et prend spécialement à cœur l'éducation du jeune saint Lambert ; il meurt dans la *villa* de Wintershoven (3), d'où, en 980, on transfère ses restes à l'abbaye de Saint-Bavon (4).

Après saint Landoald, saint Ghislain. Celui-ci serait, paraît-il, un enfant de la Grèce. Né à Athènes, moine basilien, il prend conscience, à Rome, comme saint Amand, de sa vocation apostolique. Mais c'est dans le Hainaut que la Providence le veut. « Et comme il parcourait les sacrés monastères, les villes fortifiées et les bourgs, la renommée du très aimable confesseur du Christ, Amand, vola jusqu'à ses oreilles... Et le bienheureux Ghislain priait le Seigneur très humblement, pour qu'il lui fût donné de se sentir rassasié par un saint colloque avec le bienheureux. Enfin, ayant obtenu cette entrevue aussi douce que le miel, après avoir exposé les raisons de sa venue et reçu des conseils salutaires et une bénédiction » (5), il s'en alla défricher les environs de *Castrilocus* (Mons) et se fixa bientôt à *Ursidongus*. L'évêque de Cambrai, Aubert, et saint Amand lui-même

(1) Cfr VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 361.

(2) Philippe omet, avec raison, le nom du pape S. Martin (cfr plus haut, p. 67 n. 1). Il ne nomme que les coadjuteurs masculins de saint Amand.

(3) Arrondissement de Tongres.

(4) Philippe ne parle pas de l'administration du diocèse de Maastricht par saint Landoald, ni des faits suivants qui sortent de son cadre. Sur saint Landoald, cfr VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 357-368, et les études, surtout celle, justement célèbre, de HOLDER-EGGER, *Zu den Heiligengeschichten des Genter Sint-Bavoklosters*, auxquelles il renvoie.

(5) *Vita Gisleni* 3^a, auctore Rainero (vers 1100), c. IV, publiée par A. PONCELET, dans *Analecta Bollandiana*, 1886, t. V, p. 220 ; cfr VA³, c. 34, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 864.

consacrèrent l'église de ce monastère (1). Plus tard, d'après la chronologie admise par Philippe de l'Aumône, eut lieu une seconde rencontre entre les deux Saints. Alors se place l'épisode dit du poisson.

Ayant renoncé à l'évêché de Maastricht, l'homme de Dieu se rendit, plein de joie, à l'abbaye de saint Ghislain. Aux frères, qui le reçurent avec gratitude, il distribua, suivant l'usage, le blé spirituel de la parole. Malheureusement, on était dépourvu, au monastère, de provisions matérielles dignes d'un tel hôte. On le laissa donc partir à jeûn. Les frères le conduisirent jusqu'à la barque, qui l'attendait sur la Haine. Déjà les adieux s'échangeaient quand, tout à coup, un grand poisson, se jeta sur le bord du cours d'eau. On le captura. Tous, alors, se réjouissent, tous rendent grâces à Dieu. Amand est reconduit au monastère. Et il se produisit, entre les deux saints, une humble et pieuse discussion, chacun voulant attribuer à l'autre le mérite de cet insigne prodige (2).

Saint Vincent Madelgaire jouit, dans le Hainaut, d'une grande célébrité. Né à Strépy, il choisit pour épouse sainte Waudru, et eut comme enfants les saintes Madelberte et Adeltrude et saint Landri. Devenu ensuite moine à Hautmont, il se retira enfin à Soignies et y mourut (3). Ses deux biographies ne donnent à saint Amand aucune part dans sa transformation religieuse (4). La seconde se contente de nous apprendre que l'apôtre de la Belgique visitait fréquemment saint Vincent à Hautmont (5). C'est encore aux biographies de saint Ghislain que Philippe de l'Aumône emprunte le fait suivant : tandis qu'Amand et Aubert étaient

(1) *Vita Gisleini* 3^a, c. XIII, *loc. cit.*, p. 228 et VA³, *loc. cit.*

(2) VA³, c. 54, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 868. Le récit de la *Vita Gisleini* 3^a, c. XI (*Analecta Bollandiana*, t. V, p. 266) a servi de source à Philippe.

(3) VAN DER ESSEN, *Étude critique*, p. 284.

(4) *Analecta Bollandiana*, 1893, t. XII, p. 422 ss. AA. SS., *Iulii* t. III, p. 668 ss.

(5) C. IV, AA. SS., *Iulii* t. III, p. 675.

occupés à la consécration de l'église d'*Ursidongus*, Vincent se sentit vivement poussé à renoncer aux vanités du siècle, pour se mettre au service de la piété (1).

Nous connaissons déjà sainte Aldegonde par une vision dont elle fut gratifiée, à la mort de saint Amand.

La légende ne pouvait se contenter de ce récit. Une faveur si extraordinaire ne supposait-elle pas, entre le Saint et la Sainte, des relations amicales?

Aldegonde a quitté la maison paternelle et a passé la Sambre, en marchant sur les eaux. Après la mort de sa mère, Waudru, son fiancé veut la reprendre. Elle s'enfuit plus loin. Elle se cache à Maubeuge. Mais voici que la renommée lui apprend que Aubert et Amand sont arrivés à Hautmont. Elle y court. Le missionnaire la réconforte. Il l'engage à renoncer au monde. Les deux évêques lui imposent le voile. Pendant la cérémonie, « le Saint-Esprit apparut, sous la forme d'une colombe, aux deux pontifes qui chantaient les hymnes de la consécration des vierges, et, s'abaissant un peu, l'oiseau sacré tint élevé, au moyen de son bec et de ses pattes, le voile béni (2) ».

Une autre famille du Hainaut, également noble, également riche en saints, est celle de sainte Rictrude, dont nous avons déjà parlé à plusieurs reprises. Il nous reste un mot à dire des relations de saint Amand avec le fils de cette sainte femme, saint Mauronte.

Mauronte avait aussi reçu de saint Amand le conseil de faire profession de chasteté. Il était fiancé. Mais l'amour spirituel lui apporterait, au dire du missionnaire, des joies bien plus douces. Pendant une messe que le saint évêque célébrait à Marchienne, celui-ci vit distinctement une abeille qui décrivait par trois fois une auréole, au dessus de

(1) VA³, c. 34 dans AA. SS., *Februarii* t. I, p. 864, et *Vita Gisleni* 3^a, dans *Analecta Bollandiana*, 1887, t. VI, p. 228.

(2) C. 14, AA. SS., *Ianuarii* t. II, p. 1043 (Vie postérieure à 1052, dont Philippe de l'Aumône s'est servi (c. 35, AA. SS., *Februarii* t. I, p. 864). Cfr *supra*, introduction critique, p. 68.

la tête de Mauronte à genoux près de l'autel. La cérémonie terminée, il exhorta de nouveau le jeune homme à suivre l'appel de Dieu, devenu manifeste par un signe si éclatant. Mauronte se rendit, et, bientôt après, le pontife lui conférerait la tonsure (1).

Tel apparaissait saint Amand aux générations qui le suivirent. Les détails ajoutés par elles à sa vie peuvent être inexacts. Mais nous retrouvons bien dans ces récits le « vénérable pontife », dont Jonas de Bobbio nous parle avec tant de respect, après avoir partagé ses travaux apostoliques.

Il existe encore, ou il a existé jadis, dans les régions évangélisées par saint Amand, un bon nombre de légendes locales. Nous en retiendrons quelques-unes (2).

En revenant de Denderwindeke, dans la Flandre Orientale, où il avait été prêcher, le Saint s'arrêta à Roê, dépendance de Pollaere. C'était précisément la semaine de la kermesse, dans cette dernière localité. Beaucoup d'habitants travaillaient à leur pétrin. Amand entra dans quelques maisons, pour y demander une tartine. On le repoussa partout : il n'y avait plus de pain ; on était occupé à en faire. Bien plus, ces gens refusèrent même de lui donner de la pâte, sous le prétexte qu'elle coûtait trop cher.

A la cinquième maison, rebuté de la même manière, le Saint se fâcha. « Eh bien ! s'écria-t-il, vieilles mégères, puisque vous me refusez un peu de pâte, il vous sera impossible aujourd'hui d'enfourner votre pain ». Et sur cette menace, il prit la route de Ninove. A peine s'était-il éloigné, que la pâte de tout le Roê commença à se liquéfier au point qu'il ne fut pas possible de la mettre au four. Ce que voyant, les femmes, armées de leurs pelles et de leurs quenouilles, coururent après le saint missionnaire. Mais celui-

(1) *Vita Rictrudis*, c. 23, 24, AA. SS. *Belgii*, t. IV, p. 499-500.

(2) Presque tous les détails qui suivent, jusqu'à la fin de ce paragraphe, nous ont été fournis, avec la plus grande amabilité, par M. VAN HEURCK, le folkloriste distingué.

ci hâta le pas et traversa la Dendre à pied sec. Au contraire, les mégères, ayant voulu aussi s'engager dans la rivière, furent emportées par le courant et se noyèrent (1).

A Resschebeke, hameau d'Erembodegem, dans la même province, s'élève une chapelle dédiée à saint Amand. Ce fut là, d'après la tradition, que les femmes d'Erembodegem, cette fois, armées de leurs quenouilles, poussèrent dans la Dendre l'importun prédicateur. La chapelle a été bâtie en expiation de ce crime. Dans les environs, coule une source.

Chassé d'Erembodegem, Amand se rendit à Denderleeuw. Il en est devenu le patron (2). Comme un lion désolait la contrée, le seigneur du village, après s'être placé sous la protection spéciale du Saint, se mit à la poursuite du fauve et l'abattit. Une chapelle commémorative s'élève aussi à l'endroit où eut lieu cette tragique rencontre.

Le 25 mars, se célèbre, à Alost, la fête de Notre-Dame des Vignes. Son origine remonterait à l'année 681. Une grave inondation de la Dendre menaçait de submerger la cité naissante. Récemment convertis par saint Amand, les Alostois recoururent à Marie. Ils virent bientôt arriver sur les eaux une image de la Vierge flottant au milieu de sarments de vigne. Ils la recueillirent pieusement et aussitôt l'inondation cessa. On ajoute même que la statuette versa des larmes de commisération pour les pauvres inondés. Saint Amand, en reconnaissance, construisit une chapelle, qui fut malheureusement détruite par les Normands.

Les villages d'Oedelem et de Knesselaere sont situés, eux, dans la Flandre occidentale. Saint Amand y provoqua de nombreuses conversions. Mais, d'obstinés païens voulurent aussi se débarrasser du missionnaire. Ils chargèrent de cette vilaine besogne un archer particulièrement habile. Or, pendant un des sermons du Saint, le tireur, bandant son arc, en appuya une extrémité contre le sol. Et voici qu'elle

(1) A. DE COCK, *Vlaamsche Sagen uit den Volksmond*, p. 197. Amsterdam, 1921.

(2) *Ibidem*, p. 198.

s'enfonça d'un-demi pied en terre que l'arc se couvrit de feuilles et qu'il se mit à croître jusqu'à devenir un bel arbre. On le montrait encore, au XIV^e siècle, devant l'église (1).

Nombreuses sont les maladies et les infirmités dont saint Amand peut délivrer, soit les hommes, soit les animaux. Ainsi, à Nederhasselt, à Aspelaere, à Zeveren, dans la Flandre Orientale, on l'invoque en cas de fièvre continue.

Zammelen, dans le Limbourg, se signale par un pèlerinage solennel, du 9 au 16 septembre, en l'honneur de saint Amand, qui guérit, en cet endroit, la paralysie, la goutte, les rhumatismes, les convulsions d'enfants. Dans la même province, à Stockroye, pendant l'octave de sa fête, du 6 au 15 février, et au mois de mai, un autel spécial est élevé dans le chœur. La statue du Saint s'y dresse parmi les fleurs, les bougies, les ex-voto. Trois reliques : un fragment d'étole, un morceau de cercueil, quelques ossements rappellent particulièrement le souvenir de l'apôtre. Deux anneaux de fer, dont le diamètre utile est de 53 centimètres, sont placés près de l'autel. Les pèlerins en choisissent un, l'embrassent trois fois et, après l'avoir élevé au dessus de leur tête, ils y passent tout le corps. Là aussi, on demande au thaumaturge la guérison des rhumatismes, des maux de bras et de jambes, des convulsions d'enfants, ainsi que des maladies du bétail.

La petite église d'Ellinghen, dans le Brabant, est visitée annuellement par des milliers de pèlerins, qui y prient saint Amand de les délivrer ou de les préserver de la paralysie, de la goutte, des pleurésies, de la débilité, des convulsions des enfants, de la coqueluche, ou qui recourent à lui pour des maladies de leur bétail.

Un drapelet de pèlerinage de Hoeleden, également dans le Brabant, nous représente une scène champêtre. De droite à gauche, au tout premier plan, saint Amand attend ses protégés, qui ne tardent pas à venir à lui. C'est d'abord

(1) GILLIS DE WEVEL, *Leven van Sinte Amand*, vers 3294-3300.

un paysanne, le cabas au bras droit, une poule dans la main gauche, un coq dans un panier qu'elle porte sur la tête. Elle est suivie d'un paysan, amenant un veau qu'il doit pousser devant lui, car la malheureuse bête a bien de la peine à se traîner. Le chien qui l'accompagne n'est pas plus vaillant. Au second plan, un homme invoque, à genoux, le saint patron et lui offre une poule. Un autre campagnard apporte deux lapins, suspendus aux extrémités d'un bâton qu'il tient sur l'épaule. Au fond, se voit l'église de Hoeleden. Sous l'encadrement du drapelet, on lit les vers suivants :

*Ghij menschen, klijn en groot,
Komt tot Holede in uwen noot.
Daer rust S. Amand ghepresen
Die menschen en beesten kan ghenesen.* 1669 (1).

A Stroombeek, toujours dans le Brabant, le culte du Saint est immémorial. Les pèlerins l'invoquent surtout pour obtenir la guérison des maladies contagieuses d'hommes ou d'animaux et des enfants rachitiques. Les mères qui viennent prier pour leurs petits, apportent une chemise sale du malade. Elles l'étendent sur l'eau de la source de saint Amand, quand celle-ci est devenue immobile. Si la chemise surnage, l'enfant guérira rapidement ; sinon, il mourra, probablement, bientôt. Le côté de la chemise qui descend le premier dans l'eau indique où siège le mal.

A Jupille, dans la province de Liège, c'est pour les maux d'estomac que l'on recourt à l'intercession de saint Amand. L'église, fondée, dit-on, par saint Remacle, a saint Amand pour titulaire. Mais la fête s'y célèbre à une date qu'on ne trouve pas ailleurs, le 24 juin, pour se conformer à la coutume locale.

Les paysans de Leupeghem, en Flandre orientale, prient saint Amand de protéger leur blé contre les vers qui mangent les épis et sont, prétend-on, semés par les sor-

(1) E. H. VAN HEURCK, *Les drapelets de pèlerinage en Belgique et dans les pays voisins*, p. 208. Anvers, 1922.

ciers. Aussi, les habitants se rendent-ils dans leurs champs, avant le lever du soleil, et les parcourent-ils, en forme de croix, tout en récitant la prière suivante :

*Lieven Heere en Sente Amand
Gingen tsamen achter 't land,
Zonder stok noch roe in nu'lder hand,
« Heere, » zeid hij, sente Amand,
« Daar zijn wormen in dat land ».
En Ons Heere zei tegen sente Amand :
Wel, steekt uit uw rechter hand,
En, 't zij zwart, wit, geel of rood,
Binst drij dagen zijn ze allemaal dood ».*

Nous n'avons parlé que de la Belgique actuelle. Mais le peuple a conservé le souvenir de saint Amand, en bien d'autres pays ou régions. Ainsi, dans les Landes, en Gascogne. A Bascons, paroisse du diocèse d'Aire, se trouve une fontaine de saint Amand. D'après une version, ce fut le grand missionnaire qui la fit jaillir ; d'après une autre, elle existait déjà antérieurement à sa venue, mais il y conféra le baptême. Le curé de cette localité écrivait, vers 1894, à l'auteur d'une vie de saint Amand, M. MAES : « Vous avez pu parfois rencontrer sur votre route de pauvres gens rongés par une espèce de lèpre, affligés de la teigne ou couverts de scrofules, de dartres, eczémas et autres maladies de la peau. Donnez à ces infirmités le nom que vous voudrez, mais, pour le vulgaire, c'est le *mal de saint Amand*, ou le *mal des Bascons*. Or, il n'y a presque pas de jour où l'église de la paroisse ne reçoive la visite de quelques-uns de ces déshérités » (1). Les malades emportent de l'eau, puisée à la fontaine de saint Amand et de l'huile bénite, le jour de sa fête ; ils se lavent avec la première, puis se frictionnent avec la seconde.

(1) MAES, *Vie populaire de saint Amand*, p. 202-206. Cfr *ibidem*, p. 206-208 (Saint Amand, dans les Bouches du Rhône).

A Grand-Leez, dans la province de Namur, la Fontaine de saint Amand est également renommée par la guérison des maux de reins (1). A Moortzeele, dans la Flandre orientale, on puise aussi de l'eau à la source de saint Amand, on lui offre du pain et on l'invoque contre la grêle, la « brûlure » du lin et les maux d'yeux. Une cloche de l'église aurait été engloutie dans ce puits. Des chevaux qu'on alla chercher, pour l'en tirer, tombèrent aussi dans l'eau ; mais après avoir prié le Saint, on parvint à les repêcher.

On se souvient du miracle de ce cierge que les sacristains d'Elnone éteignaient et qui se rallumait toujours (2). Aussi, les ciriers de la ville de Bruges avaient-ils pris pour patron le fondateur de cette abbaye. On comprend moins le choix des marchands de boissons de deux paroisses, Erches et Vieuxvillers, au diocèse d'Amiens (3).

Il ne manque pas de dictons populaires au sujet de l'apôtre de la Belgique. Le dimanche après sa fête, saint Amand, honoré à Gavere, dans la Flandre orientale, se rencontre, paraît-il, avec saint Antoine de Dickelvenne. Ils portent la viande et les pains qu'on leur a offerts. Si ces aliments ne sont pas gâtés, on peut prévoir pour la région une riche moisson (4). D'un homme franc, on dit, en Wallonie : « I ravisse saint Amand, il a l'cour so l'main. Il ressemble à saint Amand, il a le cœur sur la main. »

Nous avons déjà signalé, au début de cette histoire, un des principaux attributs iconographiques de saint Amand, à savoir le dragon qu'il terrasse. Les autres sont : une église, pour rappeler les nombreuses églises qu'il a bâties ; un condamné à mort, allusion à la résurrection du pendu de Gand ; et, enfin, des captifs, dont il brisa les chaînes (5).

(1) *Annales de la Société archéologique de Namur*, 1883, t. XVI, p. 12.

(2) Cfr *supra*, p. 278.

(3) ABBÉ CORBLET, *Hagiographie du diocèse d'Amiens*, t. V, p. 36.

(4) A. DE COCK, *Vlaamsche Sagen*, p. 197.

(5) X. BARBIER DE MONTAULT, *Traité d'iconographie chrétienne*, t. II, p. 296.

§ VI. Le vrai et le faux corps de saint Amand.

Si l'on excepte son séjour à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en 884, et les deux voyages qu'on lui fit entreprendre, en 1066 et en 1107, le corps de saint Amand demeura toujours à Elnone. Il en disparut malheureusement, à la Révolution française, dans des circonstances restées mystérieuses. L'on dit, en général, qu'au jour de l'envahissement et du sac du monastère par les bandits, les précieuses reliques furent jetées, avec beaucoup d'autres, dans un brasier allumé sur la grand'place de la ville. M. l'abbé MAES, auteur d'une vie populaire de saint Amand, place plutôt leur destruction, l'année suivante, en 1794, quand les moines furent définitivement expulsés de leur abbaye.

Depuis 1866, une partie de l'os de l'avant bras du Saint est vénérée à Saint-Amand. Une relique semblable se trouve à Flers-en-Escrebieuse, près de Douai (1).

Au moyen âge, on se glorifiait naturellement beaucoup de l'insigne dépôt confié au monastère de la Scarpe. Liétarde, une femme inconnue, mais charitable, légua, après la mort de son mari, certains biens à cette abbaye «où le pontife du Christ, Amand, repose corporellement (2)».

On n'osa guère disputer à celle-ci son trésor. Cependant, en l'année 1267, le bruit se répandit qu'on venait de découvrir, à Saint-Germain-des-Prés, le véritable corps du saint missionnaire.

Une relation faite par un moine contemporain, nous narre les événements qui s'étaient passés alors (3). En voici le résumé :

Parmi beaucoup d'autres corps saints, celui du bienheureux Amand avait été porté jadis dans notre église. Les

(1) MAES, *op. cit.*, p. 5-7, 183-188.

(2) DUVIVIER, *Recherches sur le Hainaut ancien*, t. I, p. 335.

(3) Publiée notamment par DOM BOUILLART, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Germain-des-Prés*, p. LXII-LXV (pièces justificatives). Paris, 1724. Cfr ce texte, p. 133-135.

personnes qui l'y avaient caché étaient mortes depuis longtemps, sans avoir confié leur secret à personne. Cependant, la foule pieuse continuait à venir prier l'apôtre de la Belgique, devant un autel dédié à saint Thuriave, et elle croyait que ses reliques se trouvaient encore tout près de là. En particulier, les femmes stériles ou craignant de mettre au monde un mort-né, recouraient à l'intercession du Saint.

L'autel était fort vieux. Il devint indispensable d'y effectuer certain travaux. Or, la veille de la Pentecôte, on découvrit derrière lui une petite armoire. Les moines, très intrigués, la forcèrent et y trouvèrent une châsse de bois couverte d'une étoffe de soie. Dans la châsse, les ossements avaient été également enveloppés d'une étoffe de soie. Les religieux ne savaient trop s'ils avaient affaire à un Saint, quand l'on découvrit un petit billet, bien caché, sur lequel le prieur déchiffra ces mots : *Hic iacet sanctus Amandus episcopus*. Aussi, sans plus attendre, entonna-t-on le *Te Deum* et sonna-t-on les cloches.

Une des parois de la châsse manquait. Celle-ci ne portait aucun caractère d'écriture, elle n'était pas même scellée. Le naïf auteur de la relation est convaincu que cette pauvreté était volontaire, car, ainsi, les méchants, c'est-à-dire les Vandales, les Goths, ou d'autres barbares, négligeraient cette dépouille mortelle, comme celle d'un homme peu remarquable.

L'abbé de Saint-Germain-des-Près était alors absent : car il avait été invité, par le roi, saint Louis, à une cérémonie solennelle, dans laquelle le jeune Philippe le Hardi devait être adoubé chevalier (1). On n'osa pas prendre, sans lui, de résolution définitive. La châsse, entourée de soie, puis de rubans munis de sceaux, fut placée sur l'autel de saint Germain, sous la garde de quelques moines. Le lendemain, l'abbé, revenu de la fête, convoqua le chapitre ; les moines

(1) Voir dans *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. XXI, p. 393-397. Paris, 1855, la liste des dépenses faites à cette occasion,

proposèrent unanimement que l'on demandât au légat, Simon de Brie, ce qu'il convenait de faire de ces reliques. Le délégué pontifical ne put venir en personne mais nomma des commissaires, parmi lesquels l'abbé de Saint-Germain et celui de Sainte-Geneviève.

Le vendredi après la fête de sainte Marie-Madeleine, la messe fut célébrée, à l'autel de saint Germain, en l'honneur de saint Amand. Puis, la châsse fut portée par les commissaires sur l'autel de saint Vincent. On compta tous les os, qui étaient au grand complet. « Nous étions tous présents à cette cérémonie, continue le narrateur, ainsi que les députés d'un roi d'Espagne (1), qui nous avait envoyé une lettre demandant des reliques ». Ce souverain ayant défait les Sarrasins, voulait bâtir des églises sur le territoire reconquis et, pour cela, il avait besoin de reliques. On lui donna le menton de saint Amand, avec toutes les dents de la mâchoire inférieure. La tête fut livrée au sacristain, pour la déposer dans le trésor. Les abbés retinrent pour eux quelques côtes, des dents et des doigts. Le reste fut dûment enveloppé, scellé et placé dans une châsse nouvelle. On dressa procès-verbal de cette cérémonie et il y fut fait mention aussi de la découverte de la châsse, de la tradition d'après laquelle le corps de saint Amand avait été apporté à Paris, au temps des Vandales (!), et du billet trouvé près des reliques (2). « Le crâne du saint a été, vers le même temps, ajoute Dom BOUILLART, historien de Saint-Germain-des-Prés, enchâssé dans un chef de vermeil par les soins d'Alexandre, sacristain ou trésorier de l'abbaye ; comme on le peut voir dans cette inscription qui est sur sa tombe, devant la porte de la grande chapelle de la Vierge, où il est représenté tenant entre ses bras la tête seule d'Amand, telle qu'on la conserve encore aujourd'hui : « Ci gist Alexandre

(1) Alphonse de Léon, précise Dom BOUILLART ; plutôt, Alphonse VIII de Castille (1158-1214).

(2) Voir cette pièce, dans Dom BOUILLART, *op. cit.*, p. LXV (pièces justificatives).

moyne de cette église, qui fit mettre en argent le menton seint Vincent, et le chef seint Amand, et le pié des Innocens, qui toujours en son vivant fu preudhomme et vaillant. Priez Dieu pour l'âme de lui. Amen ».

Ainsi, au XVIII^e siècle, les moines de Saint-Germain croyaient, aussi fermement qu'en 1267, posséder le corps du Saint. Leur persuasion était loin d'être partagée d'une manière générale. On était d'un autre avis, naturellement, aux bords de la Scarpe. Mais MABILLON est convaincu que les restes de saint Amand se trouvent toujours à Elnone, quoiqu'il s'exprime avec prudence (1). HENSCHENIUS ne daigne pas discuter la tradition de l'église de Saint-Germain.

L'auteur de la relation de 1267 a eu soin de nous donner quelques détails de nature à expliquer en grande partie l'erreur commise par ses confrères et par lui. Saint-Germain-des-Prés a beaucoup souffert, et à différentes époques, des peuples barbares. De tous côtés, on y amenait des reliques, que l'on croyait plus en lieu sûr, près de la cité que dans les campagnes. Cependant, bien des fois, des tombes furent violées ; bien des fois, des corps entiers furent cachés à la hâte dans les souterrains ou dans des armoires ; bien des fois, on enleva, avec une précipitation égale, les trésors ou reliques amenés dans l'abbaye de la Seine. Il n'est donc pas étonnant que l'on ait cru retrouver, dans ce monastère, un corps qui, réellement, y avait séjourné. La persuasion qu'il s'y trouvait toujours et l'ardent désir de le découvrir devaient porter les bons moines de 1267 à ne pas se montrer très difficiles et à juger bien vite irrésistibles des arguments qui ne méritaient point tant d'honneur.

(1) AA. SS. *ordinis S. Benedicti*, t. II p. 738.

APPENDICES

Appendice I. — Chronologie de saint Amand

A la suite de Milon de Saint-Amand (1), les auteurs du moyen âge ont généralement admis 571, comme date de la naissance, et 661, comme date de la mort de l'apôtre de la Belgique. C'est le système, par exemple, des *Annales Elnonenses maiores* (2).

Les savants du XVII^e et du XVIII^e siècle qui se sont occupés avec le plus de compétence de ces questions, ont établi que la seconde année du règne de Thierry III, quand fut signé le testament, se plaçait, non pas en 661, mais en 675. C'était là un grand progrès. Malheureusement, ils se sont trop attachés à deux données de Milon qui peuvent ne pas être exactes : Amand mourut un dimanche et nonagénaire. De façon à trouver, après 675, une année dont le 6 février tombât un dimanche, ils sont descendus jusqu'à 679, pour la mort ; quant à la naissance, elle devait, conséquemment, avoir eu lieu, en 589. Tel est le calcul de LECOINTE et de MABILLON (3). Pour HENSCHENIUS, il croit, lui, que saint Amand est mort dans la nuit du samedi au dimanche 684 et qu'il est né en 594 (4).

(1) VA², c. IV, SRM, t. V, p. 457.

(2) MGH, SS, t. V, p. 11.

(3) C. LECOINTE, *Annales ecclesiastici Francorum*, t. II, p. 349, t. III, p. 741-742 et 794-796 ; MABILLON, *AA. SS. Ordinis sancti Benedicti*, t. II, p. 723, n. et *Annales Ordinis sancti Benedicti*, t. I, p. 543.

(4) Cfr le travail de HENSCHENIUS, dans *AA. SS., Februarii* t. I, p. 829-840, qui, cependant, admet encore, en 1658, que le testament est de 682 et place la mort en 684 (cfr p. 837). Il changea d'avis, sur la date au moins du testament (675). Cfr *AA. SS. Belgii*, t. IV, p. 176-180.

Quelques dates, dans la carrière de saint Amand, paraissent incontestables et nous allons les énumérer tout d'abord :

6 février.	Mort.
17 avril 674 ou 675.	Testament.
1 août 663.	Donation de la <i>villa</i> de Barisis à saint Amand par Childeric II.
15 août 666.	Donation de saint Amand au monastère de Barisis.
(après octobre) 649.	Lettre du pape saint Martin à saint Amand.
639-642.	Jonas de Bobbio séjourne à Elnone, pour y aider saint Amand, évêque, dans ses travaux apostoliques.
Peu après 640 et avant 652.	Relations de saint Amand avec sainte Itte et sainte Gertrude de Nivelles.
avant 639.	Fondation d'Elnone.
637 ou 638.	Amand, déjà évêque, signe le privilège de Rebais.

Telles sont les données chronologiques sur lesquelles nous devons, avant tout, nous baser. Elles nous autorisent à conclure qu'Amand fut évêque au moins pendant quarante-six ans.

La VA¹ nous fournit quelques autres points de repère, mais approximatifs et moins sûrs (1).

Au ch. 17, nous est raconté le baptême de Sigebert III, né en 630, par saint Amand. Or, voici les faits énumérés dans les chapitres précédents :

1) Naissance et départ pour l'île d'Yeu, où il commence sa vie religieuse (ch. 1, 2, 3).

2) Il reste quelque temps à Tours et y est tonsuré (ch. 4).

3) Il passe ensuite une quinzaine d'années à Bourges, où il est reçu par saint Austregisilus (signalé, en 614, au concile de Paris) et par l'archidiacre saint Sulpice (ensuite évêque de Bourges, signalé, comme tel, en 626-627, et mort en 646) (ch. 5, 6).

4) Premier voyage à Rome (ch. 6, 7).

(1) Voir introduction critique. Pour les preuves des faits cités dans le texte, voir les différents chapitres.

5) Début de l'apostolat de saint Amand en Belgique, comme évêque-missionnaire (ch. 8, 9).

6) Second voyage à Rome (ch. 10, 11, 12).

7) Évangélisation du pays de Gand, avec la permission de l'évêque Acharius (qui n'est pas encore évêque en 614, mais est mentionné, comme tel, en 627, et meurt en 640) (ch. 13, 14, 15).

8) Apostolat chez les Slaves (ch. 16).

Sans prétendre que tous ces événements se sont nécessairement suivis dans l'ordre où ils nous sont présentés, nous devons au moins admettre que le séjour de Bourges a dû être commencé dans les dix ou douze premières années du VII^e siècle, soit en 610 ; et, d'autre part, au moment où il arriva dans cette ville, le jeune Amand, déjà clerc, devait dépasser la vingtaine. On pourrait donc fixer vers 590, l'année de la naissance d'Amand. C'est à peu près la solution d'HENSCHENIUS, mais nous ne voudrions pas préciser autant que lui, ni surtout assigner une date à de multiples autres événements de la vie de l'apôtre (1).

Ainsi, Amand, s'il n'était pas nonagénaire, quand il mourut, devait compter au moins 85 années.

(1) Par exemple : second voyage à Rome, 630 ; apostolat chez les Slaves, 633 ; exil, 634 ; fondation d'Elnone, 638 ; Florbert, abbé d'Elnone. 644 ; fondation de Marchienne, 644 ; 3^e voyage à Rome, 650 ; Amand, chez les Vascons, 665, etc., etc.

A P P E N D I C E II

Chants liturgiques en l'honneur de saint Amand (I)

HYMNE A SAINT AMAND

- | | |
|---|---|
| 1. Amande, praesul optime,
Dignus tuo qui nomine (2)
Amando Christum congruum
Sortitus es vocabulum. | 6. Caecis ocellus lucidus
Claudisque pes tutissimus,
Per teque ligno pendulus
Vitam recepit mortuus. |
| 2. Audi tuorum dulcia
Vernaculorum carmina,
Quae concinunt gratissimo
Praecordiorum gaudio. | 7. Quid plura. miles inclite,
Nostro canamus carmine,
Quicumque venit debilis,
Nullus recessit flebilis. |
| 3. Dum floruisti corpore,
Mundum replesti lumine
Astrum poli nuncsplendidam
Candore vincis Cynthiam. | 8. Nunc Abrahæ vernantibus
Laetis quiescis sedibus,
De Jesu dulcis corpore
Mandis bibisque sanguine. |
| 4. Pater pius, pastor bonus
Multis fuisti gentibus,
Has recreando flumine
Illos docendo flamine. | 9. Nam copulatus intimis
Archangelorum gaudiis,
Vertex rubescit gemmulis
Et colla candent infulis. |
| 5. Frater pupilli flebilis,
Soror gementis exsulis,
Patrem vocavit orphanus
Matremque sensit languidus | 10. Nostri memor, sanctissime,
Hinc exulantem corpore,
Cujus popellus adsumus,
Succurre nobis quaesumus. |
| 11. Et quando Jesus venerit
Cum carne, qua hinc abiit,
Non segregemur a tuo
Clemens pater consortio. | |

(1) Nous ne faisons figurer, dans cet appendice, que des chants liturgiques. C'est pour cette raison que nous n'y avons pas transcrit trois hymnes : *Amandum amabilem Deo* ; *Amande, praesul lucide* ; *Amande, pastor inclite* ; respectivement de 67, 45 et 22 strophes de 4 vers. Ces morceaux, que nous avons vus dans les mss. 38 bis (60) et 482 de la Bibliothèque publique de Valenciennes (Cfr MANGEART, *Catalogue de Valenciennes*, p. 39), paraissent avoir eu pour auteur un moine de l'abbaye de Saint-Amand, au xvi^e siècle, Baudouin Denys, de Lille. Mais ils ne semblent pas avoir été en usage dans la liturgie. Le premier, le plus long, est un résumé de la vie du Saint.

(2) *Alias* : Dignus tuo cognomine.

Ms. Angers, 807 (XII^e s.), 56. — Cambridge, Univ. 771. Dd, XII (54) (XIII^e s.) etc. (1)

Ed. G.-M. DREVES, S. J., *Hymni inediti. Liturgische Hymnen des Mittelalters*, 2^e série, p. 71-72 (*Analecta hymnica*, t. XI.). Leipzig, 1891. — L. TRAUBE, *Poetae*, t. III, p. 680-681.

Cfr. U. CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, n. 969-970.

HYMNE A SAINT AMAND

- | | |
|---|--|
| 1. Ave Pater, Pastor noster,
Pontifex egregie,
Ave carus amor noster,
Dulce nomen Amande,
Ave, praesul gloriose
Semper amantissime. | 5. Virtutes excoluisti
Studio pervigili,
Ipse sed occuluisti
Mente semper humili,
Favor ne daretur tibi,
Sed superno numini. |
| 2. Iure tibi laudum melos
Concinendo pangimus,
Sed condignas tanto patri
Ferre laudes nequimus,
Corde tamen quod gestimus
Plectrolinguae promimus. | 6. Hinc factus praesul mactusque
Deitatis munere,
Ut lucem ardens fide
Claro lucens opere,
Iure celso candelabri
Sublevaris stipite. |
| 3. A primaevio nempe flore
Sacrae pueritiae,
Moribus aevum senile
Visus est attingere
Multis et normam praebere
Perfectae iustitiae. | 7. Tu redemptor captivorum,
Consolator pauperum,
Tuque pater pupillorum,
Tu mater orphanorum
Vigor paralyticorum,
Effugator daemonum. |
| 4. Mox signorum gloriosis
Muneratus titulis,
Triumphalis signo crucis,
Anguem saevum proteris
Verbique virtute pellis
Ogiae de terminis. | 8. Tu surdis auditum praestas,
Tu caecos illuminas,
Lucida tu membra purgas,
Mortuum resuscitas,
Verbis simul et exemplis
Animas vivificas. |

(1) Nous n'indiquons que les manuscrits les plus anciens et les dernières éditions. Pour plus de détails, nous renvoyons au *Repertorium hymnologicum*, de U. CHEVALIER.

9. Nostra laus succumbit tantae
 Tibi datae gratiae,
 Dum mundum replet doctrinae
 Virtutumque munere
 Famam diffundens et terrae
 Et coeli per cardines.
10. Nunc praecamur, pater alme,
 Vota nostra suscipe.
 Et Iesum benignum posce,
 Nobis semper parcere
 Ac post hujus finem vitae,
 Tecum semper vivere.
11. Annue votis poscentum
 Deus, pater omnium,
 Esse credimus quem trinum
 Atque unum Dominum,
 Manet quem laus ante aevum
 Nunc et in perpetuum.

Ms. et Ed. Publié d'abord dans les AA. SS., *Februarii* t. I, p. 903, d'après un manuscrit d'Anvers, puis par G.-M. DREVES, S. J., *Hymni inediti. Liturgische Hymnen des Mittelalters*, 7^e série, p. 70-71 (Analecta hymnica medii aevi, t. XLIII). Leipzig, 1903; L. TRAUBE, *Poetae*, t. III, p. 681-682).

Cfr U. CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, n. 2017.

HYMNES DE L'OFFICE DIVIN

In depositione Sancti Amandi

Ad vesp̄eras

- | | |
|---|---|
| <p>1. Amande, praesul inclite,
Tutela plebis subditae,
Dignus amore Domini
Tuo respondens nomini.</p> <p>2. Cuius secutus gratiam
Patrem fugis et patriam
Vitamque gerens exulem
Promotus es in praesulem.</p> <p>3. Divina per te bonitas
Vitae docebat semitas
Fundendi sitientibus
Fluenta verbi gentibus.</p> | <p>4. Dum via vitae panditur,
Signorum virtus sequitur,
Credid maligni feritas,
Reformat aegros sanitas.</p> <p>5. Pedes, manus et oculos
Curando mulces populos,
Cruce sua fur moritur,
Prece tua mors vincitur.</p> <p>6. Nos quoque, pater optime,
De manu mortis exime,
Ut ad perenne gaudium
Te prosequamur praeivium.</p> |
|---|---|
7. Praesta, pater piissime.

Ad nocturnum

- | | |
|---|---|
| <p>1. O Jesu, dator gratiae,
Lux mundi, splendor gloriae,
Adsunt coram te supplices
Filii lucis vigiles.</p> <p>2. Qui Amandum amabilem
Mundo facis mirabilem,
Eius canentes merita
Tua luce clarifica.</p> | <p>3. Amande, pater lucide,
Verbo lucens et opere,
Auctorem ora luminis,
Ut nos purget a tenebris.</p> <p>4. Qui furem prece suscitas,
Caecam cruce illuminas,
Mortis pressis caligine
Vitam et lucem obtine.</p> |
|---|---|
5. Te adoramus, Trinitas,
Oramus, simplex Unitas,
Per Amandi suffragia
Tua nos salvet gratia.

Ad laudes

- | | |
|---|--|
| <p>1. Exortus sol in tenebris,
Proles Beatae Virginis
Persistentes in laudibus
Fac lucere virtutibus.</p> | <p>2. Amandum vita splendidum
Ponis super candelabrum,
Cum urbi Traiectensium
Ipsam donas episcopum.</p> |
|---|--|

- | | |
|---|---|
| 3. Ave, sacrate pontifex.
Multis iam datus opifex,
Unda qua manus abluis,
Caeco lumen restituis. | 4. Salve, pater amabilis,
Signis, vita laudabilis
Te patronum colentibus
Piis succurre precibus. |
|---|---|

5. Te adoramus, Trinitas.

Ms. Le plus ancien est un bréviaire d'Elnone du XII^e s. Codex Valentinianens. 95 A.

Ed. G.-M. DREVES, *Hymni inediti. Liturgische Hymnen des Mittelalters*, p. 70-71. (Analecta hymnica medii aevi, t. XI). Leipzig, 1891.

Cfr U. CHEVALIER, *Repertorium hymnologium*, n. 968, 5687, 13097.

A Matutinum

Audiat miras oriens cadensque
 Sol tuas laudes celebresque palmas,
 Praesul Amande, columen tuaeque
 Gloria gentis.

O jubar caeli radiis decorum,
 O potens signis, meritisque felix,
 Quem Deus gestis adhibere suevit
 Grandibus olim.

In latebrosos fugiant recessus,
 Quotquot hostili rabie furentes,
 In gregem Christi satagunt nefanda
 Tela vibrare.

Nobili quamvis genitus parente
 Illico nomen superis dedisti,
 Patriis spretis opibus, beata
 Regna requirens.

Milis hinc scriptus Triadi supernae
 Gentibus profers sacra bella feris,
 Instruis verbo, tribuisque mira
 Dona salutis.

Pectoris duos silices repelle,
 Saxeum cordis tumidi rigorem
 Contere, ut sordes lacrymosa manans
 Abluat unda.

Nunc triumphator super astra regnans,
 Semitam nobis aditumque monstra :
 Supplices ductor genitos supernis
 Sedibus infer.

Annuat caelo Pater, atque Natus,
 Annuat compar utriusque virtus
 Spiritus votis, Deus unus, omni
 Temporis aevo.

Amen.

Ad laudes

Jesu, Redemptor omnium,
 Perpes corona Praesulum,
 In hac die clementius
 Nostris faveto precibus.

Tui sacri qua nominis
 Confessor almus clauit,
 Huius celebrat annua
 Devota plebs solemnna.

Eius labore fertilis
 Messem dedisti plurimam,
 Quae sanctitatis floribus
 Diu refulges, Gallia !

Nunc ad eius victorias,
 Deus, inertes excita :
 Virtutis ad praeconia
 Mersos sopore libera.

Ut invocatus reddidit
 Membris salutem languidis
 Sic labe prorsus criminum
 Arcana purget mentium.

Ut prece quondam repulit
 Ausus nefandos daemonis,
 Sic damna praesens arceat
 Quaecumque nobis imminet.

Tu, postulatis annue,
 Rex magne, Iesu, Praesulum,
 Cum Patre et almo Spiritu
 Regnans per omne saeculum.

Amen.

Office propre du diocèse de Luçon (1891).

Cfr U. CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, n. 23225, 28593.

Ad vespas

Pangue lingua confessoris
 Gloriosi merita ;
 Laudem formet vis amoris
 Amando condebita ;
 Cui tam amor quam honoris
 Laus debetur inclita.

Cuius, prudens, castus, mitis,
 Vitam duxit sobriam ;
 Simplex, rectus, nullam litis
 Pretendens materiam.
 Pastor bonus, odor vitis,
 Per famae flagrantiam.

Signum Crucis opponendo
 Angui puer imperat,
 Ut recedat qui parendo
 Ad absconsa properat ;
 Nusquam ultra comparendo
 Plures ita liberat.

Mater cepit exhortari :
 Cede monasterio,
 Tandem minas inculcare
 Super patrimonio ;
 Puer ait : Militare
 Christo solum cupio.

Romae presens blasphematur,
 Intentus vigiliis.
 Petrus blande consolatur
 Affectum iniuriis.
 Sedat mare, gratulatur
 Amandus cum sociis.

Demon Christum invocantem
 Trahens vult submergere.
 Monet Dei vir infantem
 Cruxifixum dicere.
 Mox videres insultantem
 Ut fumum vanescere.

Dotto furem postulatam
 Affligit patibulo.
 Sanctus vita iam privatum
 Precis adminiculo
 Vivum, sanum, liberatum
 Reddit, teste populo.

Sciens, gaudens, ut truncetur
 Capite, deducitur.
 Optans mori non terretur.
 Poena rei plectuntur.
 Ceci fiunt, sed meretur
 Quod his visus redditur.

Hunc spernentem suffocavit
 Quamplures demonium.
 Fratri pater restauravit
 Membrorum officium.
 Multis servum decoravit
 Signis Deus omnium.

Huius ergo speciosa
 Laus imploret veniam.
 Huius vita gloriosa
 Consequamur gloriam.
 Huius prece pretiosa
 Ducamur in patriam. Amen.

Ms. de la bibliothèque de Cambrai. Antiphonaire et psautier de Saint-Géry. 54 × 37 cm. Parchemin. P. 215 (Hymne noté).

Cfr. U. CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, n. 14433.

S E Q U E N C E S

I. *Gloriosi Amandi, eia*

- | | |
|---|---|
| <p>2a. Sacerdotis
 Annua solemnia
 Celebremus
 Celebri laetitia.</p> <p>3a. Literarum
 Adamavit studia,
 Mundi huius
 Spernens lenocinia.</p> <p>4a. A serpente
 Liberavit Ogiam
 Signo crucis
 Adhuc puer insulam.</p> <p>5a. Conservavit
 Puerum a daemone
 Quem perdere
 Volebat in flumine.</p> <p>6a. Plagis caesus
 Fixusque patibulo
 Fur salvatur
 Ipsius oraculo.</p> <p>7a. Lepram mundat
 Curat paralyticos
 Caecos, claudos
 Sanaus ac phreneticos.</p> <p>8a. Vitae tandem
 Intrare felicia
 Post laborem
 Meruit palatia.</p> <p>9a. Nobis ergo
 Per eius suffragia
 Pia Christi
 Succurat clementia.</p> | <p>2b. Ex illustri
 Natus est prosapia
 Sanctus puer,
 Dei plenus gratia.</p> <p>3b. Suspirabat
 Ad aeterna gaudia,
 Electorum
 Imitans vestigia.</p> <p>4b. Pastoralis
 Decoratus infula
 Declaratur
 Per multa miracula.</p> <p>5b. Nautas salvat
 De mortis angustia
 Commotaque
 Praesul sedat maria.</p> <p>6b. Verbum vitae
 Gentibus annuntians
 Revocavit
 Ab errore miserans.</p> <p>7b. Admiranda
 Eius sunt insignia,
 Quae referri
 Non possunt per omnia.</p> <p>8b. Iam Amandus
 Adamanda gaudia
 Cum electis
 Possidet et praemia.</p> <p>9b. Ut mundatis
 a peccati macula
 Porta coeli
 Fiat nobis patula.</p> |
|---|---|
10. Et cum sanctis
 Post vitae pericula
 Gaudeamus
 Per aeterna saecula.

Ms. Miss. ms. S. Amandi saec. XIV. Cod. Paris. 1101.

Ed. G.-M. DREVES, S. J., *Sequentiae ineditae des Mittelalters aus Handschriften und Wiegendruckten*, 1^e série, p. 100-101 (Analecta hymnica medii aevi, t. VIII). Leipzig, 1890.

Cfr U. CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, n. 2345.

I. *Voce praeclsa*
Christi clara
magnalia

- | | |
|---|---|
| 2a. Pangamus cantica
Canentes sibi grata | 2b. Digne qui sublimat
Electos super astra, |
| 3a. Perenni gloria
Ipsos iuste decorans
Inter arva, | 3b. Qui fide ferventes
Cuncta mundi spreverunt
Peritura. |
| 4a. Horum inter collegia
Rutilans ut stella
Praesul lampat
Amandus per saecula, | 4b. Cuius sacra solemnia
Omnibus colenda
Concelebrat
Fidelis caterva. |
| 5a. Hic dudum sacra
Fidei norma
Gentilis reformabat
Plebis corda | 5b. Et vitae dogma
Passim per arva
Serebat incessanter
Voce clara, |
| 6a. Suadens vana
Devitare saecula
Ob caeli regna
Nanciscenda.
Daemonum fana
Sternens plurima | 6b. Fundabat diva
Monasteria.
Hic centena
Hominum millia
Baptismi sacra
Lavans unda. |
| 7a. Ave, praesul
Claudis semita
Caecisque lucerna
Salvifica. | 7b. Ave, pastor
Tuis tutela,
Famulis spes quoque
Certissima. |
| 8a. Tu devota
Prece Deo fusa
Mundo multa
Dedisti miranda. | 8b. Tu defuncta
Suspensi pro noxa
Furis membra
Fecisti vivida. |
| 9a. O qualis doxa
Nunc in alta
Poli regia, | 9b. Gaudens chorea
Cum superna
Carne posita. |
| 10a. Tibi, praesuleia
Sonent mirifica
Organa, | 10b. Voce modulata
Concrepet haec aula
Iubilans |
| 11a. Melliflua
Melodia
Plaudit adstans turba
Te poscens, ut cuncta
Crimina, | 11b. Pater alme, tergas
Omnes cordis mundans
Maculas
Et veniam
Obtineas |

- | | |
|--|---|
| 12a. Ut, qui tua
Voce tinnula
Festa colimus
Praesul, annua, | 12b. Deposita
Carnis sarcina
Tecum fruamur
Iugi gloria |
| 13a. Atque continua
Cordis laetitia | 13b. Exultantes una
Tecum in gloria |
14. Jucundemur in aula
Coeli lucida
Per saecula.

Ms Miss. ms. S. Amandi, saec. XIV. Cod. Parisiens. 1101.

Ed. G.-M. DREVES, s. 1., *Sequentiae ineditae. Liturgische Prosen des Mittelalters*, 2^e série, p. 95-96 (*Analecta hymnica medii aevi*, t. IX). Leipzig, 1890.

Cfr U. CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, n. 22060.

In restitutione S. Amandi (23 octobre)

- | | |
|---|---|
| 1a. Festa lucis hodiernae
Celebrantur in supernae
Deitatis curia, | 1b. Attolamus venerandi
Ob festa patris Amandi
Laudes et praeconia. |
| 2a. Hic illustrem linquens ortum
Intrat mare, petit portum,
Fit Christi coenobita ; | 2b. Omnem puer monachorum
Normam servat, a sanctorum
Non deviat semita. |
| 3a. Signa signantur virtutum,
Multus viror, iter tutum
Per eum consequitur ; | 3b. Deo atque mundo carus,
Traiectensi sede clarus
Invitus efficitur. |
| 4a. Unde fana iam deponit,
Monachorum ibi ponit
Sacra contubernia ; | 4b. Elnonensis, quae sepultum
Corpus habet ibi cultum,
Laetetur ecclesia. |
| 5a. Sancte pater, viam vitae
Elnonensis coenobitae
Ora, sequi valeant, | 5b. Ut consortes cum pastore
Oves Deo largitore
In coelis congaudeant. |

Ms. Prosar. ms. S. Amandi, saec. XVI. Cod. Valentianens. 99.

Ed. G.-M. DREVES, s. 1., *Sequentiae ineditae. Liturgische Prosen des Mittelalters aus Handschriften und Wiegendrucken*, 3^e série, p. 127 (*Analecta hymnica medii aevi*, t. X). Leipzig, 1891.

Cfr U. CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, n. 26550.

In depositione S. Amandi (25 octobre)

- | | |
|--|---|
| 1a. Amande, pastor bone,
Coenobium Elnonae
Pia devotione
Tu fundasti. | 1b. Puerum a daemone
Insulam a dracone
Crucis impressione
Liberasti. |
| 2a. Veniens in Gallias
Verbum Dei nuntias,
Gentis pravae furias
Sustulisti. | 2b. Per diversas patrias
Visitans provincias,
Ut has lucrifacias,
Perivisti. |
| 3a. Nihil tibi proprium
In Christi servitium
Ut aeternum gaudium
Obtineres. | 3b. Nam tuum solatium
Cinis et cilicium
Hordei edulium,
Quo viveres. |
| 4a. Furem prece suscitās,
Caecis datur claritas,
Dum tua benignitas
Imploratur. | 4b. In lavacro puritas
Nato regis novitas
Fando tua sanctitas
Declaratur. |
| 5a. O pater amabilis
Corruscans miraculis
Munda nos a maculis
Sine mora. | 5b. Sis nobis placabilis
Ne satanae vinculis
Subdamur seu iaculis
Mortis hora. |

Ms. Prosar ms. S. Amandi, saec. XVI. Cod. Valentianens. 99.

Ed. G.-M. DREVES, s. J., *Sequentiae ineditae. Liturgische Prosen des Mittelalters aus Handschriften und Wiegendruckten*, 3^e série, p. 126-127 (Analecta hymnica medii aevi, t. X. Leipzig, 1891).

Cfr U. CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, n. 22902.

CHANT A SAINT AMAND

- | | |
|---|--|
| 1. Gaude, iuventutis flore
Qui flagrans Christi amore
Amande, clarueras,
Gaude, serpentis ab ore
Salvas, quod crucis terrore
Hanc mire fugaveras. | 2. Gaude, quod semper mansisti
Virgo et abstinuisti
Tribus lustris iugiter,
Gaude quod vitam dedisti
Mortuo, pro quo petisti
Dominum humiliter. |
| 3. Gaude, dum tu sanctum flamen
Invocans, quod dixit Amen
Infans, cum renascitur,
Gaude, in regno coelorum,
Sacer praesul, angelorum
Iungeris consortio. | |

Ms. Orat. ms. Trudonense saec. XVI in Cod. Leodien. 395.

Ed. CL. BLUME, s. J., *Pia Dictamina, Reingebete und Leselieder des Mittelalters*, 2^e série, p. 94 (*Analecta hymnica medii aevi*, t. XXIX). Leipzig, 1898.

Cfr U. CHEVALIER, *Repertorium hymnologicum*, n. 26993.

TABLES

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

TABLE DES NOMS PROPRES

TABLE DES MATIÈRES

I. — LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

NOTE. — Cette liste n'a nullement pour but de réunir les titres de tous les ouvrages consultés par nous, mais seulement de ceux que nous citons à diverses reprises. Elle nous a permis d'éviter les indications qui obligent parfois le lecteur à de longues recherches.

ACHERY (L. d') et MABILLON (J.), *Acta sanctorum Ordinis S. Benedicti*. Paris, 1668-1701, 9 vol.

Acta Sanctorum Belgii, éd. J. GHESQUIÈRE. Bruxelles, 1783-1794, 6 vol.

Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur, Anvers, Tongerloo, Bruxelles, 1643..., 68 vol.

Analecta bollandiana, Bruxelles, 1882..., 43 vol.

Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde, 1820-1874, 20 vol.
Neues Archiv, etc., depuis 1876, 46 vol.

BAIX (F.), *L'Abbaye et la principauté de Stavelot-Malmédy*, 1^{re} partie. Paris, 1924.

BAUDRILLART (Mg. A.), RICHARD (P.) et ROUZIÈS (U.), *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. Paris, 1909..., 20 fasc. parus.

BÈDE, *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, éd. Ch. PLUMMER, t. I. Oxford, 1896.

BÉNAC (J.-M.), *Les saints du calendrier diocésain d'Auch*. Auch, 1916-1923, 3 vol.

BERLIÈRE (U.), *Monasticon belge*, t. I. Maredsous, 1890-1897.

BESSE (J.-M.), *Les moines de l'ancienne France, Période gallo-romaine et mérovingienne*. Paris 1906.

BOUQUET (M.), *Recueil des historiens des Gaules et de la France* (continué par N. DE WAILLY et L. DELISLE). Paris, 1734-1904, 24 vol.

BUZELINUS (J.), *Annales Gallo-Flandriae*. Douai, 1624.

CHEVALIER (U.), *Repertorium hymnologicum. Catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours*. Louvain, 1892-1921, 6 vol.

CLAEYS (H.), *Sint Amand, apostel van Vlaanderen*. Thielt, 1913.

Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, editum consilio Academiae litterariae Vindobonensis. Vienne et Leipzig, 1866... 64 vol.

COURMACEUL (O. DE), *Histoire de la Ville et de l'Abbaye de Saint-Amand*. Valenciennes, 1866.

- CUMONT (F.), *Comment la Belgique fut romanisée. Essai historique*. Bruxelles, 1914.
- DELISLE (L.), *Mémoire sur d'anciens sacramentaires*, dans le t. XXXI des Mémoires de l'Académie des inscriptions et des belles lettres. Paris, 1886.
- DESILVE (J.), *De schola Elnonensi sancti Amandi a saeculo IX ad XII usque*. Louvain, 1890.
- DES MAREZ (C.), *Le Problème de la colonisation franque et du régime agraire dans la Basse Belgique*, dans le t. IX, 2^e série, Collect. in-4^o, des Mémoires publiés par la classe des Lettres et des Sciences morales et politiques de l'Académie royale de Belgique. Bruxelles, 1926.
- DE SMET (J.-J.), *Vie de saint Amand, apôtre des Flandres*. Gand, 1861.
- DESTOMBES (C.-J.), *Histoire de saint Amand, évêque missionnaire, et étude sur l'état du christianisme chez les Francs du Nord au VII^e siècle*. Douai, 1867, 2 vol.
- Diplomata, chartae, epistolae, leges aliaque instrumenta ad res gallo-francicas spectantia*, éd. PARDESSUS (J.-M.). Paris, 1843-1849, 2 vol.
- DUCHESNE (Mgr L.), *L'Eglise au VI^e siècle*. Paris, 1925.
- DUCHESNE (Mgr L.), *Fastes épiscopaux de l'ancienne France*, t. I, 2^e édit., 1907 ; t. II, 1900 ; t. III, 1915. Paris.
- DUVIVIER (Ch.), *Recherches sur le Hainaut ancien, du VII^e au XII^e siècle*. Bruxelles, 1866, 2 vol.
- EBNER (A.), *Quellen und Forschungen zur Geschichte und Kunstgeschichte des Missale Romanum, im Mittelalter. Iter italicum*. Fribourg, i. B., 1896.
- Gallia christiana in provincias ecclesiasticas distributa*. Paris, 1715-1865, 16 vol.
- GOUGAUD (L.), *Gaëlic Pioneers of Christianity*. Dublin, 1923.
- GOUGAUD (L.), *Les chrétientés celtiques*. Paris, 1911, dans la Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique.
- GOYAU (G.), *Histoire religieuse de la France*, dans l'*Histoire de la nation française*, de G. HANOTAUN. Paris, (1922).
- GUISE (Abbé), *Saint Sigisbert, roi d'Austrasie (630-656)*. Paris, 1920, dans Les Saints.
- HAUCK (A.), *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, 1922, t. II, 1912. Leipzig.
- HILLEGEER (J.), *Leven van den heiligen Amandus bisschop*. Gand, s. d.
- Historia de corpore Sancti Amandi huius nominis primi, in ordine vero secundi, episcopi Wormatiensis...* Salzbourg, 1661.
- HOLDER-EGGER (O.), *Zu den Heiligengeschichten des Genter St-Bavo klooster*, dans les Historische Aufsätze am G. WARTZ gewidmet. Hanovre, 1886.

- IMBART DE LA TOUR (P.), *Les paroisses rurales dans l'ancienne France, du IV^e au XI^e siècle*, dans la *Revue Historique*, 1896, t. LX, p. 241-271 et t. LXI, p. 10-44.
- JULLIAN (C.), *Histoire de la Gaule*. Paris, 1908-1920, 6 vol.
- KURTH (G.), *Clovis*, 3^e édit. Bruxelles, 1923.
- » *Études Franques*, Paris, 1919, 2 vol.
- » *La frontière linguistique en Belgique et dans le Nord de la France*.
Extrait du t. XLVIII, des Mémoires couronnés et autres
Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique. Bruxelles 1896-1898, 2 vol.
- » *La cité de Liège au moyen âge*, t. I. Bruxelles, 1910.
- » *Notger de Liège et la civilisation au X^e siècle*, t. I. Bruxelles, 1905.
- LAENEN (J.), *Introduction à l'histoire paroissiale du diocèse de Malines. Les institutions*. Bruxelles, 1924.
- LAVISSE (E.), *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, t. II, 1^{re} partie. *Le Christianisme, les Barbares. Mérovingiens et Carolingiens*, par BAYOT (C.), PFISTER (C.), et KLEINCLAUSZ (A.) Paris, 1903.
- LECOINTE (Ch.), *Annales ecclesiastici Francorum*. Paris, 1665-1683, 8 vol.
- LE GLAY (M.), *Cambracum christianum ou Histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai*. Lille, 1849.
- LEROQUAIS (V.), *Les Sacramentaires et les Missels manuscrits des bibliothèques publiques de France*. Paris, 1924, 4 vol.
- LESNE (E.), *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. I, *Époques romaine et mérovingienne*, dans le fasc. VI des Mémoires et travaux publiés par des professeurs des facultés catholiques de Lille. Lille et Paris, 1910.
- Liber Pontificalis*, éd. DUCHESNE (Mgr L.), t. I. Paris, 1886.
- Liber traditionum sancti Petri Blandiniensis*, éd. FAYEN (A.), Gand, 1906.
- LOENING (E.), *Geschichte des deutschen Kirchenrechts*, t. II. Strasbourg, 1878.
- LONGNON (A.), *Atlas historique de la France depuis César jusqu'à nos jours*.
Première partie, de 58 avant J.-Ch. à 1380 après J.-Ch. Paris, 1907.
- LONGNON (A.), *Atlas historique... Texte explicatif*. Paris, 1907.
- MABILLON (J.), *Annales ordinis sancti Benedicti*, Paris, 1703-1739, 6 vol.
- MAES (E.), *Vie populaire de saint Amand*. Lille, Paris, 1894.
- MALNORY (A.), *Quid Luxovienses monachi... ad regulam monasteriorum atque ad communem ecclesiae profectum contulerint*. Paris, 1894.
- MANGEART (J.), *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque publique de Valenciennes*. Paris, 1860.

- MANSI (J.-C.), *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio*. Florence et Venise, 1757-1798, 31 vol.
- MARTIN (E.), *Saint Colomban*. Paris, 1905, dans Les Saints.
- MIGNE (J.-P.), *Patrologiae graeco-latinae cursus completus*. Paris, 1857-1866, 161 vol.
- MIGNE (J.-P.), *Patrologiae latinae cursus completus*. Paris, 1844-1864, 221 v.
- MIRAEUS (A.) et FOPPENS (J.-F.), *Opera diplomatica et historica*. Louvain, 1723-1748, 4 vol.
- MOLINIER (A.), *Les Sources de l'Histoire de France*, t. I. *Époque primitive* (Mérov. et Carol.). Paris, 1901.
- Monumenta Germaniae Historica*. Hanovre et Berlin.
Scriptores, 1826-1906, 31 vol.
Scriptores rerum merovingicarum, 1885-1920, 7 vol.
Auctores antiquissimi, 1877-1919, 15 vol.
Poetae latini aevi carolini, 1881-1896, 3 vol.
Epistolae merovingici et karolini aevi, 1892-1899, 3 vol.
Diplomata, t. I, 1872.
Concilia aevi merovingici et karolini, 1893-1908, 2 vol.
- OOGHE (J.), *Het leven ende mirakelen van den H. Amandus, apostel van Vlaanderen ende bisschop van Maestricht*. Bruxelles, (1764).
- PAQUAY (J.), *Les origines chrétiennes dans le diocèse de Tongres*, dans le *Bulletin de la Société scientifique et littéraire du Limbourg*, 1909, t. XXVII, p. 21-166.
- PARSY (P.), *Saint Éloi*, 590-659. Paris, 1907, dans Les Saints.
- PIOT (Ch.), *Les Pagi de la Belgique et leurs subdivisions pendant le moyen âge*, dans le t. XXXIX des *Mémoires couronnés des savants étrangers*, publiés par l'Académie royale de Belgique. Bruxelles, 1879.
- RETTBERG (F.-W.), *Kirchengeschichte Deutschlands*. Goettingue, 1846-1848, 2 vol.
- SCHMIDLIN (J.), *Katholische Missionsgeschichte*, Postkaldenkirchen, (Rheinl.), (1925).
- SCHUBERT (H. von), *Geschichte der christlichen Kirche im frühmittelalter*. Tubingue, 1917-1921, 1 vol. en 2 parties.
- SPRÜNER-MENCKE, *Handatlas für die Geschichte des Mittelalters und der neuen Zeit*, 3^e éd., Gotha, 1880.
- TOUTAIN (J.), *Les cultes païens dans l'empire romain*, 1^{re} partie. *Les provinces latines*, t. III. *Les cultes indigènes nationaux et locaux*, dans le fasc. XXXI de la *Biblioth. de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses*, Paris, 1917.

- VACANDARD (E.), *Vie de saint Ouen, évêque de Rouen*. Paris, 1902.
- » *L'idolâtrie en Gaule au VI^e et VII^e s.*, dans la *Revue des Questions historiques*, 1899, t. LXV, p. 424-454.
- VAN DER ESSEN (L.), *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique*. Louvain, 1907.
- VAN DER ESSEN (L.), *Hucbald de Saint-Amand (c. 840-930) et sa place dans le mouvement hagiographique médiéval*. Extrait de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 1923, t. XIX.
- VAN DER ESSEN (L.), *Middeleeuwsch Heiligenlitteratuur, II, De H. Amandus, apostel van Vlaanderen*, dans les *Geschiedkundige Bladen*, 1905, t. II, p. 271-290.
- VANDERKINDERE (L.), *Introduction à l'histoire des institutions de la Belgique au moyen âge*. Bruxelles, 1890.
- VANDERKINDERE (L.), *La formation territoriale des principautés belges au moyen âge*. Bruxelles, 1902, 2 vol.
- VAN WERVEKE (H.), *Het bisdom Terwaan van den oorsprong tot het begin van de XIV^e eeuw*, dans le 52^e fasc. du Recueil des travaux publiés par les facultés de Philosophie et Lettres de l'Université de Gand, Gand, 1924.
- VIC (Cl. DE) et VAISSÈTE (J.), *Histoire générale du Languedoc*, commentée et continuée... et augmentée par le chev. A. DU MÉGE. Toulouse, 1840-1845, 9 vol.
- WAITZ (G.), *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. II. Berlin, 1882.
- WARICHEZ (J.), *Les origines de l'Église de Tournai*, dans le fasc. X des Recueils des travaux publiés par les membres des Conférences d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain. Louvain et Paris, 1902.
- WARICHEZ (J.), *L'Abbaye de Lobbes depuis les origines jusqu'en 1200*. Tournai, 1909.
- WARICHEZ (J.), *Saint Éloi*, dans les *Collationes dioecesis Tornacensis*, 1869, t. XX, p. 1-18.
- ZETTINGER (J.), *Die Berichte über Rompilger aus dem Frankenreiche bis zum Jahre 800*, dans le fasc. XI du *Römische Quartalschrift, für christliche Alterthumskunde und für Kirchengeschichte*. Rome 1900.
-

II. — TABLE DES NOMS PROPRES

- Acharius, év. de Noyon-Tournai, Aldeneyck, 213.
 28, 32-35, 50, 121, 122, 125-127, Aldgislus, roi de Frisons, 198.
 151, 242, 254, 319. Alemans, 155.
- Adalbaldis, mari de S. Rictrude, Alexandre, sacristain de Saint-Germain-des-Prés, 315, 316.
 225.
- Adalsinde, fille de S. Rictrude, Allemagne, 294, 297, 298. V. Germanie.
 225.
- Adeltrude, compagne de S. Lan- Allmang (G.), 158 n. 3.
 doald (?), 105. — fille de S. Vin- Alost, 212, 308.
 cent Madelgaire, 305. Alliez (abbé), 232 n.
- Adhelm de Malmesbury, 17. Alpes, 99, 113, 156 n. 1.
- Adilio, comte, 221. Alphonse VIII, roi de Castille,
 315 n. 1. — de Léon, 315 n. 1.
- Adon (S.), 150. Amand, anachorète, 82. — com-
 Adovald de Fleury, 231 n. 6. pagnon de S. Landoald (?) 105
 Agaune, 252. — duc des Gascons, 82. — ermite,
 Agde, 87. 82. — év. de Bordeaux, 82. —
 Agglethrudis, fille de S. Bavon, év. de Rennes, 296 n. — év. de
 221. Strasbourg (?), 297 n. 3, 298. —
 Agiultus, diacre de Grégoire de év. de Worms (?), 298.
- Tours, 98.
- Aidus, év. irlandais, 111 n. 2. Amantia, 47, 80-82, 86, 301.
- Aile (S.), 149-151, 253. Amay, 175.
- Ain, 233. Amboise, 173.
- Aire, 207, 311. Amiens, 117, 120, 122, 295, 312.
- Aisne, 5, 224, 227, 287. Andenne, 212, 213, 238.
- Aix-la-Chapelle, 164. André (S.), apôtre, 218, 219. — ab-
 Alain (S.) (?), 296. bé de Barisis, 229, 250. — de
 Alaon, en Catalogne, 81. Marchienne, 226.
- Alaric, 120. Angers, 173, 322.
- Alberdynck-Thym (P.) 157 n. Angleterre, Anglais, 80, 98, 101,
 Albert, moine, 63. 132, 134, 297, 298.
- Alcuin, 29, 159, 217, 219, 220, 271- Anglo-Saxons, 98, 103, 133, 144,
 274, 278, 297, 303. 196, 198, 204.
- Aldebertus, signataire du testa- Angoulême, 95.
- ment de saint Amand, 257-259. Ankershofen (G. von), 156 n. 3.
- Aldegonde (S°), 66-68, 234, 266, 306. Annegray, 114, 239.
- fille de S. Basin, 235. Anselme de Bouchain, 290 n.

- Antoine (S.), ermite, 240, 312.
 Antioche, 150.
 Anvaing, 290.
 Anvers, (ville et province), 4, 33, 39, 48, 102, 114, 126, 163, 180, 197, 202, 211, 294, 323.
 Apollinaire, év. de Bourges, 92.
 Aquitaine, 5, 25, 26, 47 n., 62, 78-81, 83, 91, 96, 103, 144, 215, 282, 296.
 Arcadius, moine, 231.
 Ardenne, Ardennes, (Forêt, *pagus*, département), 115, 137, 139, 162, 163, 170, 172, 174, 180.
 Arendonck, 164.
 Arno, év. de Salzbouurg, 159, 160, 273, 274, 293.
 Arnold-Forster (Fr.), 299 n. 2.
 Aronde, 32, 139.
 Arques, 291.
 Arras, 115, 117, 120-125, 162, 218, 227, 284, 294.
 Artois, 214.
 Aspelaere, 309.
 Athala, Attala, abbé de Bobbio, 87 n. 5 (par erreur : Lu-xeuil), 134, 242.
 Ath, 290.
 Athanase (S.), 120 n. 2.
 Athènes, 304.
 Atrébates, 117, 119.
 Attola, év. de Laon, 229.
 Aubert (S.), év. de Cambrai, 67, 226, 304, 305, 306.
 Aubin (S.), 16 n.
 Auch, 212.
 Augsbourg, 297.
 Auguste, empereur, 78.
 Augustin (S.) de Cantorbéry, 46, 132.
 Aulne, 211, 238.
 Aurélien, év. d'Uzès, 231.
 Austrasie, 5, 22, 25, 26, 33, 37, 44, 46, 47, 50, 61, 109, 136, 145, 148, 167, 168, 190, 191, 193, 228, 255.
 Austregisilus (S.), év. de Bourges, 50, 92-94, 318.
 Autun, 89.
 Auxerre, 140 n. 3.
 Awars, 154, 155.
 Ayoul, abbé de Lérins, 231, 232.
 Badilon (S.), 227.
 Baix (F.), 42, 80 n. 2, 112 n. 2, 243 n. 2.
 Balau (abbé S.), 42, 43.
 Bangor, 239.
 Bapaume, 122.
 Barbier (V.), 235 n. 1.
 Barbier de Montault (X.), 85 n. 2, 312 n. 5.
 Bardenhewer, 82 n. 2.
 Barisis-au-Bois, 5, 50, 61, 65, 102, 211, 224, 227-234, 237, 238 n. 1, 246, 249, 250, 254, 265, 318.
 Barral (V.), 232 n.
 Bascons, 311.
 Basile (S.), 240.
 Basin (S.), 235, 237.
 Bastogne, 164, 174.
 Basques, V. Vascons.
 Batiffol (Mgr P.) 91 n. 3, 173 n. 4.
 Baudouin de Lille, comte de Flandre, 286.
 Baudot (J.), 296 n. 3.
 Bavai, 117, 120 n. 2, 169.
 Bavarois, 155.
 Bavon (S.), 67, 68, 220-222, 280, 303.
 Baudemond, 1-3, 27, 30, 48, 258-260, 279.
 Baudrillart (Mgr A.), 82 n. 2, 153 n. 3, 158 n. 3.
 Bayet (C.), 25, 26, 83, 109.
 Bayeux, 295.
 Bayonne, 206, 296.
 Béarn, 207.

- Beauvais, 32, 40, 114, 139, 140, 212, 215, 295.
 Bebelina, femme de Rohingus, 39, 202.
 Beaunier (Dom), 284 n. 6.
 Bède (S.), 23 n. 2, 57, 59 n. 1, 60, 61, 215.
 Begge (S^c), 238.
 Beissel (S.), 192.
 Belfort, 72.
 Bellesheim (A.), 112 n.
 Bellessort (A.), 136 n. 2.
 Belley, 297.
 Bénac (abbé), 212, 296.
 Benoît (S.), 12, 87, 94, 222, 240, 242, 243, 248, 249, 253, 291. — I, pape, 58.
 Berg-op-Zoom, 164.
 Bergues, 119.
 Berlière (Dom U.), 63 n. 2, 227 n. 2, 235 n. 1, 251 n. 5.
 Berlinde (S^c), 82, 83.
 Bernard, bienfaiteur de l'abbaye de Vabre, 232.
 Bernard Gui, 144, 145, 233.
 Bertelandus, vicaire du comte Berthuin, 228.
 Berthilde, concubine de Dagobert I, 143.
 Berthulphe, abbé de Bobbio, 134.
 Bertin (S.), 243, 257-259, 264.
 Bertram (S.), év. du Mans, 262, 263.
 Bertuin, comte, 228.
 Besançon, 239.
 Besse (Dom. J.-M.), 90 n. 3, 94 n. 1, 133 n. 1, 134, 215 n. 2, 216 n. 1, 217, 246 n. 1, 249 n. 1, 291 n. 3.
 Bethmann (L.-C.), 69 n. 3, 70 n. 1, 217 n. 4, 219, 271 n. 4, 276 n. 1, 286 n.
 Béthune, 122.
 Bettulfus, év. de Tongres, 165.
 Bérenger, habitant de Verneuil, 288.
 Beveren, 201.
 Bigorre, 207.
 Blandigny, v. Mont-Blandin.
 Blangy-en-Ternois, 212.
 Blichilde, sœur de Dagobert II, 228.
 Blume (Cl.), 331.
 Bobbio, 4, 114, 134, 135, 240, 242, 245.
 Bois-le-Duc, 164, 294.
 Bollandus (J.), 210.
 Boniface (S.), 12, 13, 15, 16, 17, 19-23, 46, 100-103, 115, 132, 188, 197, 204. — III, pape, 58 n. — IV, pape, 58 n. — V, pape, 59 n., 102.
 Bonne-Espérance, 63.
 Bonus, 8, 9, 30, 48, 129.
 Borcette, 164.
 Bordeaux, 82.
 Bornival, 164.
 Bouches-du-Rhône, 311 n. 1.
 Bouillart (Dom J.), 313 n. 3, 315.
 Bouillon, 164.
 Boulogne-sur-Mer, Boulonnais, 117, 119, 122.
 Bouquet (Dom M.), 118 n. 3, 254 n. 1, 284 n. 3.
 Bourbourg, 119.
 Bourges, 5, 20, 64, 84, 91-96, 191, 241, 296, 302, 318, 319.
 Bourgogne, 25, 61, 109, 114, 168, 191, 228, 239, 255.
 Bouvines, 116.
 Bovon, abbé d'Elnone, 76, 292.
 Brabant, 75, 82, 115, 139, 163, 180-182, 227, 285-293, 309.
 Brandebourg, 297.
 Brassinne (J.), 175, 178.
 Bréda, 294 n. 1.
 Brême, 297.
 Breslau, 297.
 Bresse, 233.
 Bretagne, Bretons, 133, 134 n. 2, 144, 257, V. Angleterre. — Province de France, 295, 296 n.

- Brice, év. de Tours, 88.
 Brixen, 297.
 Broeckaert (J.), 200 n. 4, 237 n. 2.
 Brossard (J.), 233.
 Brou (A.), 136 n. 2, 137 n. 2.
 Bruel-sur-Lys, 225.
 Bruges, 81 n. 3, 119, 127, 133 n. 1, 198, 294, 301, 312.
 Brunehaut, 77, 108, 114, 143, 239.
 Büdinger, 159 n. 1.
 Bugey, 233.
 Bulgares, 154.
 Burggravenstroom, 127, 198, 199.
 Buzelinus (J.), 226 n. 2, 256 n. 2.
 Byzance, 154, 191.
- Cabrol** (Dom. F.), 87, 299 n. 4.
Cahier (Ch.), 85 n. 2.
Cahors (*Caturcinius pagus*), 238 n.
Calloo, 33, 39, 49, 114, 200, 202, 207.
Cambrai, 115, 117, 120-125, 162, 180, 181 n., 212, 226, 227, 284, 287, 294, 326.
Cambridge, 322.
Campine, 170, 174, 176 n. 3, 180.
Canche, 20.
Candes, 87, 173.
Caribert II, 25, 36, 82, 144, 147.
Carignan, 183.
Carinthie, 40, 114, 136, 154, 159.
Carniole, 154.
Carpathes, 154.
Carthage, 190.
Cassel, 117.
Cassien, 213, 240.
Castellonensis (?), 300.
Castrilocus, V. Mons.
Caturcinius pagus, V. Cahors.
Cauchie (A.), 73 n. 1.
Cazes (Fr.), 296.
Celles, 213.
Césaire (S.) d'Arles, 133, 140, 141, 213, 240.
- César**, 25, 78, 206.
Chaillan (M.), 140.
Chalcedoine, 189, 191.
Chalon-sur-Saône, 191.
Châlons-sur-Marne, 297.
Champagne, 256.
Chanelaus, 39, 200, 201, V. Calloo.
Charbonnière (Forêt), 118, 180, 246.
Charles le Chauve, 54, 55, 81, 232, 279. — **le Simple**, 118, 226, 254, 284. — **Martel**, 26. — **Quint**, 219.
Charlemagne, 7, 23, 24-26, 35, 128, 221.
Chartres, 297.
Chaumont, 211.
Chauny, 287, 288.
Cher, 297.
Chérisy, 212.
Cherson, 188.
Chevalier (U.), 82, 322-324, 326, 328, 330.
Childebert I, 138, 149 n. — **II**, 77, 78.
Childéric II, 6, 29, 33, 37, 41, 50, 60, 61, 65, 66, 114, 228, 229, 230, 255, 318.
Chilpéric I, 60, 77, 91, 108.
Chimay, 164, 174.
Chinon, 95.
Chrodobaldus, 29, 216, 248.
Chryseuil (S.), 120.
Civitta-Vecchia, 104.
Claeys (H.), 131 n. 2, 301, 302, n.
Clairvaux, 63.
Clermont, 165, 173 n. 1, 184 n. 5.
Clichy, 36, 93, 140 n. 3, 146, 151.
Cloché (P.), 168.
Clotaire I, 149 n., 263. — **II**, 60, 65, 68, 92, 93, 108-112, 125, 155, 167, 168, 197, 240. — **III**, 57 n. 1, 60-62, 255, 256.
Clotsinde, fille de S. Rictrude, 225.
Clovis I, 77, 78, 108, 118, 121, 123, 125, 165, 194. — **II**, 60-62, 93, 149 n., 168, 191, 223 n. 2. — **III**, 171.

- Cluny, 86.
 Comgall, abbé de Bangor, 239.
 Cologne, 120 n. 2, 142, 163, 165, 166, 169, 190, 197, 294, 297.
 Colomban (S.), 10, 16 n., 34, 43, 46, 87, 89, 101 n. 2, 111-114, 119 n. 4, 127, 132, 135, 143, 151, 156, 188, 229, 238, 254.
 Columbus, moine, 231.
 Condé, 212, 284.
 Condroz, 174, 180 n. 4.
 Constant II, empereur, 60 n., 188.
 Constantin le Grand, empereur, 280. — II, empereur, 60 n., 61, 62.
 Constantinople, 44, 188, 191.
 Copenhague, 298.
 Corblet (J.), 295 n. 4, 312 n. 3.
 Coucy-le-Château, 227, 287.
 Courmaceul (V. de), 116.
 Courtrai, 211, 302.
 Coutances, 257.
 Couzerans, 207.
 Crahay (L.), 171 n. 1.
 Crespin, 211, 213, 238.
 Croates, 154.
 Cumont (Fr.), 117, 170.
 Cunibert (S.), 169.
 Cuthbert (S.) de Lindisfarne, 17 n. 2 (par erreur: de Cantorbéry), 215.
 Cuyck, 174.
 Cyr (S.), 75, 272 n.
 Dadon, V. Ouen (S.).
 Dagobert I, 4, 5, 6, 8, 9, 25, 26, 29, 32, 34-38, 41, 50, 51, 60, 64, 68, 92, 93, 109, 112, 114, 118, 119, 122, 126 n. 1, 127, 128, 142-148, 155, 156, 167-169, 193, 197, 214, 217, 229, 242. — II, 228.
 Dalton (J.-N.), 298 n. 4.
 Daniel, év. de Winchester, 22.
 Danois, 198.
 Danube, 6, 113, 152, 154, 156, 245.
 Daris (J.), 171 n. 1.
 Darnau (*Darnuensis pagus*), 174, 180 n. 4.
 Debombourg (J.), 233.
 De Buck (V.), 158.
 De Cock (A.), 295 n. 3, 308 n. 1, 312 n. 4.
 Delatte (Dom), 86 n. 2.
 Delehaye (H.), 87 n. 6, 210 n. 1.
 Delisle (L.), 219 n. 2, 273.
 Demarteau (J), 221.
 Denderleeuw, 308.
 Denderwindeke, 307.
 Dendre, 290, 308.
 Denys (Baudouin), de Lille. 321 n.
 Depéry (M.), 297 n. 3.
 De Potter (L.), 200 n.
 Deric (M.), 296 n. 1.
 De Ridder (B.), 123 n. 1.
 De Schepper (R.), 122 n. 3, 133 n. 1.
 Desilve (J.), 54 n. 4, 63, 69 n. 2, 71 n. 1, 74 n. 6, 75 n. 3, 117, 219 n. 3, 225 n. 5, 272 n., 273 n. 2, 279 n. 1, 280 n. 1, 285 n. 2, 291 n. 1.
 Des Marez (G.), 118 n. 1, 119 n. 4, 181 n.
 De Smedt (Ch.), 219 n. 4.
 De Smedt (P.-J.), 136.
 De Smet (J.-J.), 237 n. 2, 301.
 Desplanque (A.), 55 n. 1, 279.
 Destombes, 82 n. 5, 212.
 Deurne, 211.
 Deusdedit, pape, 58 n.
 De Vlaminck, 223 n. 2.
 Deynze, 32, 127.
 Diane, 137, 141.
 Dickelvenne, 317.
 Didier, év. de Cahors, 92, 191, 262.
 Dnieper, 154.
 Dolus, 173 n. 3.
 Domitien, év. de Tongres, 165, 166.
 Domlinus, prêtre de Thourout, 222.

- Dommelen, près de Eindhoven, 115-117, 246.
 294.
 Dopsch (A.), 177.
 Dotto, comte, 129, 130, 282, 327.
 Douai, 72, 123, 224, 287, 313.
 Drave, 154.
 Dreves (G.-M.), 237, 322, 323, 325,
 328, 330, 331.
 Drontheim, 298.
 Du Cange, 24 n. 1, 259 n. 2.
 Duchesne (Mgr L.), 28 n. 5, 35, 58,
 78 n. 2, 92 n. 3, 101 n. 1, 120, 124
 n. 3, 134 n. 2, 158 n. 5, 163 n. 1,
 166 n. 2, 167 n. 1, 172 n. 6, 188 n. 1,
 189 n., 191, 207 n. 2, 226 n. 3, 229
 n. 2, 231 n. 5, 232 n. 5, 256 n. 3,
 257 n., 298 n. 3.
 Duine (F.), 295 n. 7.
 Dümmler (E.), 149 n., 283 n. 1,
 284 n. 2.
 Duvivier (Ch.), 246 n. 2, 313 n. 2.
 Dyle, 180.
 East-Hendred, 298.
 Eauze, 140 n. 3, 207 n. 2.
 Ebergisus, év. de Tongres, 166.
 Ebert (A), 54 n. 4, 281 n. 2.
 Ebertramne, compagnon de saint
 Bertin, 257.
 Ebner (A.), 158 n.
 Ebroin, 57 n. 1, 228, 255, 256.
 Echternach, 203, 262.
 Beckeren, 164.
 Eclloo, 118.
 Egbert, 198.
 Eginhard, 23, 24, 221.
 Ehrhard (A.), 60 n.
Eifelgau, 180.
 Eindhoven, 294.
 Elbe, 154.
 Eleuthère (S.), év. de Tournai, 121.
 Elisée, év. de Noyon, 236.
 Ellinghen, 309.
 Elnone, 2, 4-6, 28-30, 32, 37, 38,
 47, 53, 54, 56, 58, 60, 62, 63, 68,
 69-77, 102, 106, 110, 114-119, 123,
 132, 134, 135, 142, 158-160, 185,
 211-213, 214-219, 224, 226 n., 234,
 237, 238, 242, 246, 250, 253, 254,
 256, 259-262, 265, 266, 268-279,
 281, 283, 285-293, 313, 316, 318,
 319, 324, 328, 330, 331.
 Eloi (S.), 2, 12-15, 27, 33, 36, 50,
 65, 92, 110, 112, 119 n. 4, 125,
 126, 133, 140-142, 146, 149, 150,
 162, 179, 197, 202 n. 1, 242, 257,
 265, 270, 271, 273.
 Emmeline, femme de Gosselin,
 vicomte de Rouen, 291.
 Eparchius (S.), 95.
 Erchangesilus, prêtre, 9, 139.
 Erches, 312.
 Erembodegem, 308.
 Ermeïand, 297.
 Ermin (S.), abbé de Lobbes, 112.
 Ernaud de Gironde, 225.
 Ernoldus, père de S^e Rictrude,
 225.
 Erfurt, 297.
 Escaut, 6, 32, 39, 107, 152, 159,
 162, 196, 198, 200, 201, 205, 214,
 219, 238, 246, 295.
 Espagne, 24 n. 1, 297, 299, 300,
 315.
 Etienne (S.), premier martyr, 92,
 271, 272. — III, pape, 197.
 Eubert (S.), 120.
 Eudes, duc d'Aquitaine, 26, 82. —
 comte de Paris, 284.
 Eufrasius, prêtre, 184.
 Eugène I, pape, 59.
 Eulalie (S^e), 117.
 Eupen, 164.
 Euphronius, év. de Tours, 88.
 Eusébie (S^e), 225.
 Eusthasius, 127, 151, 241.

- Everard, év. de Tournai, 200.
 Evergesilus, év. de Cologne, 166.
 Exeter, 298.
 Faidherbe (A.), 227.
 Falco, év. de Tongres, 165, 172, 173, 181 n.
 Famenne, 174.
 Faron, év. de Meaux, 40, 150, 151, 249, 253.
Faveroles, 229, 249.
 Favre (E.), 284.
 Fayen (A.), 223 n. 2, 248 n. 2.
 Férotin (Dom M.), 299 n. 4.
 Ferré (abbé), 93 n. 3, 94 n. 3, 96 n. 1.
 Figeac, 237.
 Finian le Jeune, (S.), 239.
 Flach (J.), 175 n. 1.
 Flandre, 33, 39, 72, 119, 126, 162, 197, 199, 205, 286, 294, 307-312.
 Flers-en-Escrebieuse, 313.
 Fleurus, 174.
 Florbert (S.), 219 n. 4, 220, 222, 223, 250, 258, 319 n. 1.
 Florennes, 174, 181.
 Florus de Lyon, 273.
 Fontaine, 239.
 Fontenelle, 16.
 Forest-lez-Bruxelles, 211, 295.
 Fosses, 213, 238, 250 n. 2.
 Franchimont, 181.
 France, 294-299, V. Gaule.
 François-Xavier (S.), 136, 137.
 Frédegair (Pseudo-), 3, 23-26, 35, 36, 57, 61, 110, 128, 143, 145 n. 4, 147 n. 2, 155, 174, 206, 208.
 Frédegonde, 77, 108, 143.
 Freising, 159, 297.
 Frère (W.-Howard), 298 n. 4.
 Frise, Frisons. 5, 6, 38-40, 119, 126, 142, 152, 196, 206, 269.
 Fulcardus, abbé d'Elnone, 286.
 Fulco, év. de Reims, 254.
 Fulda, 115.
 Furnes, 119.
 Fuscien (S.), 120.
 Fustel de Coulanges (N.-D.), 175 n. 1, 177 n.
 Galactaire (S.), 296.
 Gams (P.-B.), 206 n. 3, 299 n. 3.
 Gand, 6, 28, 31, 32, 34, 35, 39, 40, 47, 49, 66, n. 4, 72, 75, 81, 102, 114, 115, 125-132, 136, 137, 139, 142, 152, 156, 162, 197-199, 202, 208, 219-224, 235-237, 242, 246, 258, 267, 281, 290, 291, 294, 296, 301 n., 312, 319.
 Ganshof (Fr.-L.), 24.
 Garonne, 24, 25, 26, 78, 207.
 Gascogne, Gascons, 206, 225, 296, 311.
 Gaule, (Gaulois), 5, 20, 23, 32, 34, 47, 68, 77, 94, 97, 99, 100, 103, 109, 133, 114, 123, 133, 135, 140, 162, 175, 185, 198, 208, 215, 239, 240, 241, 246, 249, 252, 256, 281, 294, 304, 331.
 Gavere, 312.
 Geer, 171.
 Gelzer, (H.), 60.
 Gembloux, 174.
 Genialis, duc des Vascons, 25.
 Georges, archimandrite de S. Théodose, 190.
 Germain (S.) de Paris, 314. — de Granfeld, 16 n.
 Germanie, Germains, 15, 22, 121, 163, 177 n., 179, 185.
 Gertrude (S^e) de Nivelles, 5, 10, 48, 51, 66, 169, 192 n. 4, 193-195, 222, 238, 250 n. 2, 251, 295 n. 7, 303, 318.
 Gertruidenberg, 212, 295.
 Gêrulphe (S.), 235, 236.

- Géry (S.), év. de Cambrai, 121, Grimoald, 169.
 122 n. 1, 124, 162, 182. Grotelfend (G.), 298 n.
- Ghislain (S.), 66-68, 234, 304, 305. Guérard (B.-E.-C.), 254 n. 2.
- Gilles d'Orval, 235 n. 1. Guichenon (S.), 233.
- Giry (A.), 81 n. 5, 259 n. 2. Guillaume d'Aquitaine, 225.
- Gisèle, femme de Caribert II, 82. Guillotin de Corson, 295 n. 7.
- Gislebert, abbé d'Elnone et év. de Guise (abbé), 37 n. 3, 147 n. 4, 149 n.
- Tournai, 2, 27, 50, 69, 159, 272, Gundulfus, év. de Tongres, 165.
273. Gunterus, prieur de Saint-Amand,
- Gislebert de Saint-Amand, 69-75, 63, 75.
- 285-291. Gwatkin (H.-M.), 153 n. 3.
- Givet, 174.
- Glöckler (L.-G.), 298 n. 3.
- Gnesen, 297. Haarlem, 294 n. 1.
- Goar (S.), 80. Habets (J.), 170 n. 3, 171 n. 3.
- Gobillot (Ph.), 183 n. 1. Hadoind (S.), év. du Mans, 262.
- Godoy Alcantara (J.), 299 n. 5. Haimin, 53 n. 5, 54, 279, 283.
- Gomatrude, femme de Dagobert I, Hainaut, 66 n. 4, 162, 205, 214,
143. 294, 304-306.
- Goll (J.), 155 n. 4. Haine, 305.
- Gontran (S.), 77, 92. Halberstadt, 297.
- Gorris (G.), 164 n. 2, 171 n., 294 n. 1. Halle, 297.
- Goslar, 297. Halm (C.), 18, 138 n. 4.
- Gosse (Dom), 85. Halphen (L.), 24.
- Gosselin, vicomte de Rouen et Hamaye, 211, 225.
- d'Arques, 291. Hambourg, 297.
- Goths, 154, 314. Harnack (A.), 120, 163 n. 1.
- Gougaud (Dom L.), 90 n. 1, 111 Hasnon, 211, 213, 234.
- n. 1, 112 n. 5, 117 n. 3, 152 n. 1, Hauck (A.), 3, 49, 100, 112 n. 4,
- 241 n. 2, 243 n. 4, 253 n. 1. 119 n. 4, 121 n. 2, 123 n., 140 n.
- Gousset (Mgr Th.), 73. 3, 142 n. 2, 153 n., 156 n. 1,
- Goyau (G.), 241. 159 n. 1, 163 n. 1, 165 n. 2, 167,
- Gozlin, év. de Paris, 284. 169, 184 n. 1, 185 n. 2, 198 n.,
- Grammont, 290. 239 n. 1, 240 n. 1, 241 n. 243 n.
- Grand-Leez, 312. 1, 244 n. 1, 245 n. 2, 247 n. 1,
- Grand-Lieu (lac de), 79. 248 n. 1, 251 n. 1, 252 n., 253 n. 1.
- Grat (S.), 296. Hauptmann (L.), 155 n. 4.
- Grèce, Grecs, 154, 304. Hautmont, 211, 213, 305, 306.
- Grégoire le Grand (S.), pape, 8, Havet (J.), 262 n. 3.
- 12, 16 n., 101, 103, 134, 188. — Hefe, 87 n., 190 n. 2.
- II, pape, 20, 102. — III, pape, Heiric d'Auxerre, 54.
102. — VII, pape, 299. — de Helnon, 233.
- Tours, 12, 16 n., 82 n. 3, 88 n., Henschenius (G.), 30, 62, 72, 73,
- 90, 92, 94, 95, 97, 98, 130, 137, 75-77, 81, 200, 207, 210, 211, 232-
- 165 n. 6, 170-172, 184, 240, 263 n. 3. 234, 256 n. 1, 300, 316-318.

- Héracleonas, empereur, 60 n., 61 n. 2.
 Héraclius, empereur, 35, 60 n., 178, 189.
 Herbage, 62, 65, 79, 80, 81, 296.
 Hereford, 298.
 Hérent, 164.
 Hergenröther (Cardinal), 153.
 Hériger de Liège, 42, 96, 105, 165, 166, 303, 304.
 Hériman de Tournai, 69, 283.
 Herlinckove, 290.
 Hermès (S.), 227.
 Herstal, 178 n. 1.
 Hérules, 155.
 Hesbaye, 115, 163, 169, 176, 221.
 Hilaire (S.), de Poitiers, 13-16. 19. — prêtre, 12.
 Hilarion (S.), 12, 16, 18.
 Hillberg (W.), 121 n. 1.
 Higuera (J.-Romain de la), 299.
 Hilsuinde, comtesse, 295 n. 2.
 Hoeleden, 310, 311.
 Holder-Egger (E.), 24, 54, n. 3, 73 74, 220, 221 n. 5, 289, n. 6, 304, n. 4.
 Hollande, 294, V. Frise, Frisons.
 Holweck (F.-C.), 296 n. 2.
 Honorat (S.), 212.
 Honorius I, pape, 59 n., 103, 189.
 Horace, 74, 281.
 Hospitius, ascète de Nice, 95.
 Hozémont, 176.
 Hubert (S.), 2, 16 n., 19, 26, 27, 51, 162, 179, 181.
 Hucbald de Saint-Amand, 9 n. 2, 48 n. 2, 54, 68 n., 143 n. 4, 144, 145 n., 224-226, 250, 279.
 Hufner (A.), 251 n. 6.
 Hugon, nom de deux abbés d'Elnone, 63, 70, 75, 289, 290.
 Humbert (S.) de Maroilles, 67, 68, 105, 303.
 Huns, 97.
 Huy, 166, 167, 175.
 Huijbers (H.-F.-M.), 295 n. 2.
 Ildefonse (S.), 300.
 Imbart de la Tour (P.), 133 n. 1, 138, 173 n. 3, 175 n., 176 n. 2.
 Ingenoc, compagnon de S. Winnoc, 257.
 Innechilde, femme de Sigebert III, 228, 229, 254.
 Irénée (S.), 163.
 Irlande, Irlandais, 80, 111-114, 132, 152, 198, 239, 244, 252, 259.
 Iseghem, 127.
 Isidore de Séville (S.), 24, 205.
 Italie, 114, 132, 156 n. 1.
 Itte (S.), 5, 48, 63, 169, 193, 194, 212, 303, 318.
 Jaën, 300.
 Jaffé, (Ph.), 118 n. 2.
 Januarius de Cagliari, 188.
 Jean, abbé d'Elnone, 63. — Ascète, 95, — Baptiste (S.), 235. — Chrisostôme (S.), 82. — de Réomé (S.), 87. — de Thilrode, 258. — év. de Philadelphie, 190, — III, pape, 58, 59 n. — IV, pape, 59 n. — l'Agneau, év. de Liège, 166, 167. — Signataire du testament de S. Amand, 258, 259.
 Jérôme (S.), 12, 16, 17.
 Jonas de Bobbio, 4, 49, 87 n. 4, 117, 123, 134, 135, 226 n., 242, 245, 307, 318, — de Marchienne, 225, 226, 250.
 Jouarre, 150 n. 1.
 Jourdain (A.), 199 n.
 Julien (S.), 296.
 Jullian (C.), 83 n. 3, 91 n. 4, 120 n. 2.
 Jupille, 178 n. 1, 310.
 Jupiter, 140, 141.
 Justin II, empereur, 59.
 Jura, 233.

- Kalf (J.), 170, n. 3.
 Kalff (G.), 301 n. 2.
 Kleinclausz (A.), 25.
 Kleyntjens (J.), 295 n. 2.
 Knesselaere, 308.
 Koninxheim, 165.
 Krumbacher (K.), 60.
 Krusch (Br.), 1, 2, 7, 10-16, 20, 21, 23, 24, 26-28, 30, 34, 37 n. 1, 38, 40-48, 52, 56, 61, 79 n. 3, 100, 111 n. 1, 119 n. 4, 124 n. 3, 135 n. 1, 140 n. 4, 144, n. 1, 153 n. 2, 157 n. 2, 158 n. 5, 179 n. 3, 186 n., 200, 203 n. 1, 205 n. 2, 211, 218 n. 1, 219 n. 2, 220 n. 4, 221 n. 6, 223 n. 2, 231, 233 n., 239 n. 2, 243 n., 244 n. 1, 250 n. 1, 253 n. 1, 254 n. 1, 256 n., 262 n. 1, 264 n. 1, 265 n. 1, 270, 273 n. 2, 276, 277 n. 2, 283 n. 1, 284 n. 4.
 Kurth (G.), 3, 21 n. 1, 27 n. 2, 98 n. 1, 119 n. 4, 121 n. 3, 124 n. 1, 164, 174 n. 5, 175 n. 2, 179.
 La Bassée, 122.
 Laenen (J.), 123 n. 1, 175 n. 4, 176 n. 3, 181 n.
 Lambert (S.), 3, 27 n. 2, 162, 171, 179, 181, 258, 304.
 Lamy (H.), 150.
 Landelin (S.), 238.
 Landes, 311.
 Landoald (S.), 67, 68, 105, 303, 304.
 Landri (S.), 305.
 Langeais, 173 n. 3.
 Langton E.-J. Brown, 298 n. 4.
 Langres, 87.
 Laon, 66, 123, 227, 229, 287, 288.
 La Rochelle, 296.
 Lasteyrie (R. de), 88 n. 4, 5.
 Latran, 55, 186 n., 188, 189.
 Laurent (S.), 217.
 Laux (J.), 239.
 Lavaur, 212, 233, 296.
 Laveille (E.), 136 n. 2.
 Lavissee (E.), 25, 83, 109, 116 n. 1, 174 n. 1, 205, 206 n. 1, 228 n. 2, 284 n. 6.
 Le Blant (E.), 165.
 L'Ecluse, 39, 196.
 Leclercq (H.), 87 n., 215, 240 n. 1, 299 n. 4.
 Lecoainte (C.), 262 n. 1, 317.
 Lecoy de la Marche (A.), 87-89 n., 90 n. 3.
 Lectoure, 207.
 Léger (S.), 3, 57 n. 2.
 Leglay (E.), 226 n. 4.
 Le Mans, 263.
 Lens, 122.
 Leoparius, év. de Tours, 239.
 Lérins, 87, 212, 232, 252.
 Leroquais (V.), 237 n. 3, 272, n., 274 n. 2, 295 n. 5, 296 n. 5, 297 n. 2, 298 n.
 Lescar, 207.
 Lesne (Mgr), 3, 14 n. 4, 51, 90 n. 4, 91 n. 2, 133 n., 134 n. 2, 172 n. 1, 173 n. 3, 178 n. 2, 179 n. 1, 246 n. 1, 252 n., 253 n., 265.
 Leupeghem, 310.
 Leuze, 102, 211, 224, 227, 237, 246.
 Levillain (L.), 61 n. 1, 91 n. 2, 99 n. 3.
 Levison (W.), 13, 15 n. 1, 16 n., 19, 21 n. 1, 27, 61 n. 1, 145 n. 2, 179 n. 4, 197 n. 1, 202 n. 1, 227 n. 1, 238 n. 1, 243 n. 4, 252 n. 3, 256 n. 3, 257 n. 2, 263 n. 1, 264 n. 1, 266 n. 3.
 Lichia, mère de S^e Rictrude, 225.
 Liège (ville et province), 42 n. 5, 123, 162, 175, 179, 181 n., 284, 294, 310.
 Liétarde, bienfaitrice d'Elnone, 313.
 Ligugé, 212, 284 n. 6.

- Lille, 75, 120, 294, 321 n. 1.
 Limbourg (province), 164, 309.
 Limoges, 80, 240.
 Limousin, 82.
 Lindisfarne, 215.
 Lisieux, 172, 292.
 Lobbes, 112, 164, 213, 238, 286.
 Lobineau (Dom), 295, 296 n. 1.
 Loë (A. de), 182.
 Loening (E.), 14 n. 4, 35, 111 n.,
 172 n. 3, 173 n. 2, 183 n. 1, 184 n. 5,
 240 n. 1, 249 n. 3, 253 n. 1.
 Loire, 26, 78, 79, 83, 295, 296. —
 inférieure, 79.
 Lomme (*Lomacensis pagus*), 174.
 Lombards, 95.
 Londres, 20.
 Longnon (A.), 25, 78 n. 2, 79 n. 2,
 116 n. 1, 126 n. 1, 127 n. 1, 174
 n., 206 n. 1, 221 n. 4.
 Lothaire, sacristain d'Elnone, 273-
 275.
 Louis (S.), roi de France, 314. —
 le Germanique, 283.
 Louvain, 164, 181 n.
 Lucain, 281.
 Luçon, 296, 326.
 Lucrèce, 281.
 Luighau, 180.
 Luxembourg (Grand-Duché de),
 294.
 Luxeuil, 34, 35, 111 n. 2, 112, 114,
 127, 151, 239, 241, 245, 251, 254,
 255.
 Lys, 32, 39, 107-151, 235, 246.
 Maassen (F.), 87 n. 1, 94 n. 4, 140
 n. 3, 165 n. 5.
 Maastricht (*Traiectum*), 2, 40-48, 56,
 61, 68, 96, 102, 114, 115, 123, 161-
 195, 200, 258, 294 n. 1, 295, 299,
 304, 305.
 Mabillon (J.), 61, 77, 83 n. 1, 150
 n. 2, 151 n. 2, 219 n. 3, 232, 271
 n. 4, 276 n. 1, 285 n. 1, 316, 317.
 Macaire (S.), 240.
 Maçon, 172, 184.
 Madelberte (S^e), 305.
 Madoc, compaignon de S. Winnoc,
 257.
 Maes (E.), 85 n. 3, 234 n. 2, 311. 313.
 Maeseyck, 174.
 Magnaricus, év. de Trèves, 183.
 Mai (cardinal), 148.
 Maitre (L.), 79 n. 3, 89 n. 1.
 Malines, 294.
 Malmédy, 80, 164, 223, 243, 265.
 Malnory (A.), 140 n. 4, 225 n. 5,
 240 n. 1, 244 n. 1, 249, 250 n.
 Malonne, 162, 213.
 Manche (Département), 257.
 Mangeart (J.), 3 n. 1, 259 n. 1, 321
 n. 1.
 Manitius (M.) 54 n. 4, 71, 74.
 Mansi (D.), 87 n., 120 n. 2, 190 n. 1.
 Mansion (J.), 201, 203 n. 1.
 Mantoue, 281.
 Marca (Pierre de), 207.
 Marchienne, 102, 144, 145, 211, 213,
 224-227, 237, 246, 250, 251, 284,
 303, 306, 319 n. 1.
 Marculf, 99.
 Mareuil-lez-Arras, 211.
 Marie-Madeleine (S^e), 315.
Maritima (pagus), 39, 196.
 Marmoutier, 212.
 Maroilles, 105, 211, 213.
 Marseille, 213.
 Marsilia, abbesse de Saint-Amand
 de Rouen, 75-76, 292.
 Martin (S.) de Tours, 8, 11, 12, 16,
 17 n. 1, 18, 86-89, 138, 196, 215,
 147, 239. — de Vertou (S.), 79. —
 I (S.), pape, 5, 10, 11, 22, 29, 37,
 43-47, 50-52, 55, 59 n., 65, 102,
 105, 106, 118, 169, 185-192, 254,
 304, 318.

- Martin (A.), 112 n., 135 n. 1, 143 n. 1, 239 n. 2, 241 n. 2, 248 n.
Masau, 74.
 Maubeuge, 211, 213, 234, 266, 306.
 Mauléon, 206.
 Maures, 133.
 Maurice, empereur, 59 n. 1, 154.
 Mauronte (S.), 67, 68, 225, 226, 306, 307.
 Mayence, 15, 163, 165.
 Médard (S.), 122 n. 1, 124.
 Meerbeek, 82.
 Meerendrée, 236.
 Meldert, 211.
 Ménapiens, 119.
 Menjoulet (J.-M.), 206 n.
 Mercure, 140.
 Metz, 298.
 Meuse, 121, 162, 164, 165, 169, 170, 171, 176, 238, 295.
 Meyria, 212.
 Michel (S.), 273, 274.
 Milon, curé de Verneuil, 288. — de Saint-Amand, 38, 52-62, 64, 78-81, 84, 110, 116, 143, 148, 185, 200, 218, 219, 223, 224, 231, 232, 260 n. 1, 270-284, 296, 317.
 Minden, 298.
 Minerve, 141.
 Miræus (A.), 295.
Moervaaert, 127, 198, 199.
 Moissac, 212, 237 n. 2.
 Molanus (J.), 81.
 Molenbeek, ruisseau, 246.
 Molinier (A.), 53 n. 2, 79 n. 3, 232 n.
 Mombritius (B.), 12.
 Mommolenus, V. Mummolenus.
 Mommolus, V. Mummolus.
 Mommsen (Th.), 58 n.
 Monon (S.), 162.
 Monophysites, 189.
 Monothélisme, 11, 44, 50, 55, 185-192.
 Mons (Hainaut) (*Castrilocus*), 213, 234, 304.
 Montagnes-Rocheuses, 136.
 Mont-Blandin, à Gand, 67, 102 n. 2, 131, 211, 213, 219-224, 236, 237, 250, 258.
 Mont-Saint-Amand, 294.
 Monulphe, év. de Tongres, 165, 166, 170, 171.
 Moortzele, 312.
 Morbecque, 212.
 Morinie, Morins, 119, 120, 122.
 Moris (Ch.), 232 n.
 Mortagne, 212.
 Moscoso et Sandoval (cardinal de), év. de Jaën, 300.
 Moustier-sur-Sambre, 211, 235.
 Mouzon, 172, 173.
 Mummolenus, év. de Noyon, 243, 257, 258, 259, 264, 271.
 Mummolus, év. d'Uzès, 33, 230-233.
 Munich, 158.
 Münster, 294.
 Munsterbilsen, 213.
 Namur, (ville et province) 174, 181, 183, 294, 312.
 Nancy, 147.
 Nant, 6, 33, 47, 61, 211, 230-233.
 Nantechilde, concubine de Dagobert I, 143.
 Nantes, 79, 239, 295.
 Nantua, 233, 297.
 Naxos (île de), 188.
 Nederhasselt, 309.
 Neptune, 141.
 Nerviens, 119, 120.
 Neustrie, Neustriens, 26, 32, 60, 61, 109, 136, 167, 168, 191, 228, 255.
 Nicaise, (S.), 282. — compagnon de S. Amand dans un voyage à Rome, 105.
 Nice, 95.
 Nicée, 191.
 Nicolas, chanoine de Liège, 171.

- Niederle (Lubor) 154 n., 155 n. Pakhôme (S.), 240.
 Ninove, 75, 212, 290, 291, 307. Pancrace (S.), 217.
 Nivelles, 5, 164, 180 n. 4, 193-195, Pannonie, 154.
 211, 213, 227, 237, 238, 246, 250, Paquay (J.), 43.
 251. Pardessus (J.-M.), 41, 151 n. 1, 228
 Noirmoutier, 84. n. 1, 253 n. 2, 259 n. 2, 262 n. 3,
 Nonna, prétendue sœur de saint 263 n. 2, 264 n., 265 n. 1.
 Amand, 82, 83. Paris, 70, 92, 284, 297, 315, 318.
 Noord-Brabant, 205, 295. Paris (P.), 147, 165.
 Norique, 154, 155. Parsy, 112 n. 5.
 Normands, 119, 145, 225, 283, 284. Pascal II, pape, 118.
 Notre-Dame, à Maestricht, 171. Patrice (S.), 111, 152.
 Nouaillé (abbaye de), 297. Paul (S.), apôtre, 136, 203, 217,
 Novempopulanie, 25, 78, 206, 207. 226, 227, 229, 249. — ermite (S.), 2.
 Noyon, 2, 28, 31-35, 43, 50, 60, 69, Paulin (S.) de Nole, 82 n. 2, 120.
 113, 115, 121-123, 125, 127, 162, Pêcherie (côte de la), 137.
 197, 199, 201, 218, 242, 243, 254, Peel, 169.
 257, 271, 273, 287. Peisker (P.), 153 n. 3, 155 n. 4.
 Ode (S^e), 175. Pélage II, pape, 58 n.
 Odelard, général de Wiger duc de Pépin de Herstal, 256. — l'Ancien,
 Lotharingie, 82. 66, 193-195, 238. — le Bref, 27 n. 2,
 Odelem, 308. 59 n. — roi d'Aquitaine, 237 n. 3.
 Ogia, v. Yeu (île d'). Perez (J.), 299, 300 n. 1.
 Oise, 32, 287. Perpetuus, év. de Tours, 88.
 Oloron, 207. Pertz (G.-H.), 118 n. 2.
 Omer (S.), év. de Théroüanne, 35, Petite-Dendre, 246.
 121 (au lieu de S. Ouen), 125 n. 1, Pèvèle, 115.
 162 (au lieu de S. Ouen), 242, Pfister (C.), 25.
 254, 264. Philippe de Harvengt, 63. — de
 Orléans, 36, 64, 87, 140 n. 3, 147, l'Aumône, 62-68, 81, 85, 105, 110,
 165, 168, 183 n. 3, 184 n. 5. 116, 143, 218, 223 n. 2, 250, 301.
 Ostrevant, 123, 162, 224, 225. — le Hardi, roi de France, 314.
 Ondenbourg, 211. Phocas, empereur, 57, 59 n. 1.
 Oudin, 123. Piat (S.), 120.
 Ouen (S.), 12, 13, 14. 20 n. 1, 21, Pierre (S.), 15, 20, 21, 22, 50, 97-
 22, 23, 27, 36, 50, 51, 65, 92, 98, 106, 150, 202, 203, 217, 226, 227,
 100, 110, 112, 146, 149, 151, 242, 229, 235, 238 n., 245, 249, 291.
 254. Piot (Ch.), 127 n. 1, 170, 180 n. 4.
 Ovide, 281. Pirchegger (H.), 153.
 Oxford, 298. Pirenne (H.), 155.
 Ozidinsis, 233. Pitra (Cardinal), 149 n.
 Plummer (Ch.), 23 n. 2, 58 n.
 Pluton, 141.

- Poitiers, 95, 173, 263, 297.
 Pollaere, 307.
 Poncelet (A.), 2, 23, 27, 203 n., 243 n. 4, 259 n. 2, 263 n. 1, 304 n. 5.
 Pondrôme, 181.
 Popolène (S.), abbé de Stavelot, 112.
 Porphyre Optatien, 280.
 Prémontré, 150.
 Prinsen (J.), 301 n. 2.
 Provence, 212.
 Pyrénées, 24 n. 1, 25, 26, 78, 136, 205, 206, 208.
 Quadenoc, compagnon de S. Win-noc, 257.
 Quatre-Métiers, 39, 127, 196, 202.
 Quentin (Dom H.), 273 n. 1.
Quercelledora, 211, 234 n. 1.
 Quimper, 295.
 Quiricus de Barcelone, 206.
 Rabanis (M.), 81 n. 6.
 Radbod, év. de Noyon-Tournai, 289. — roi des Frisons, 198.
 Radebert, diacre, 229.
 Radegonde (S^e), 95, 138, 213.
 Ragnetude, concubine de Dago-bert I, 145.
 Rainerus, auteur d'une vie de S. Ghislain, 68 n.
 Rangaricus, abbé de Moissac, 237 n. 3.
 Rasse de Munte, chevalier, 291.
 Raynald I du Bellay, archevêque de Reims, 73 n. 1.
 Rebais, 5, 40, 41, 68, 109, 149-151, 212, 242, 249, 253, 318.
 Reims, 72, 73 n. 1, 82, 121, 172, 173, 282.
 Remacle (S.), 3, 42, 80, 96, 112, 243, 310.
 Remi (S.), 121, 124, 165, 172, 173.
 Renaix, 102, 211, 224, 227, 237, 246.
 Rennes, 296 n.
 Reolus, év. de Reims, 256-258, 264.
 Rессchebeke, 308.
 Resson-sur-Matz (Oise), 9 n. 1, 32, 139.
 Rettberg (Fr-W.), 153 n. 1, 157 n. 1, 158 n. 5, 199 n. 3, 265.
 Revogne-Honnay, 181.
 Rhin, 120, 121.
 Richard (O.-J.), 84 n. 1.
 Rictrude (S^e), 67-68, 143 n. 4, 144, 145, 224-226, 250, 303, 306.
 Ritter (E.), 297 n. 3.
 Rivière (J.), 245.
 Rodez, 33, 231, 232.
 Roë, dép. de Pollaere, 307.
 Roersch (A.), 54 n. 4, 55 n. 1, 279 n. 4, 281 n. 2.
 Rohingus, bienfaiteur de S. Willibrord, 39, 202.
 Roland (C.-G.), 170, 174 n. 2, 180 n. 4, 181 n., 201 n. 4.
 Romain, habitant d'Herbauge, 79.
 Rome, Romains, 5, 12, 13, 15, 20-23, 37, 40, 44, 46, 47, 50, 65, 97-106, 109, 114, 133, 172, 190-192, 198, 303, 304, 318, 319.
 Rouen, 12, 212, 291, 293.
 Roulers, 118, 127.
 Ruges, 154.
 Rupel, 118.
 Rupert (S.), 158.
 Ruremonde, 164, 294 n. 1.
 Rusticus, év. de Cahors, 92.
 Sabatier (A.), 295 n. 5.
 Sackur (E.), 224, 226 n. 2.
 Saint-Amand de Rouen, 76. — les Eaux, 115, 294, 313. V. Elnone.
 — lez-Fleurus, 294. — lez-Puers, 294. — Mond-Rond, 212, 297.

- Saint-Bavon, à Gand, 67, 102 n. 2, 211, 212, 219-223, 258, 304.
 Saint-Bertin (Sithiu), 133 n. 1, 213, 243, 254, 257, 264.
 Saint-Claude (Jura), 212.
 Saint-Côme, à Huy, 167.
 Saint-Denis (Paris), 90, 91 n. 2, 255.
 Saint-Germain-des-Prés, 284, 313-316. — d'Auxerre, 90.
 Saint-Géry de Cambrai, 327.
 Saint-Ghislain, 211, 213, 234.
 Saint-Gobain, 227, 246.
 Saint-Jean de Latran, 91.
 Saint-Josse-sur-Mer, 20.
 Saint-Laurent-hors-les-murs (Rome), 91.
 Saint-Marcel de Chalon, 252.
 Saint-Nicolas, 201.
 Saint-Pierre de Gand, 200. — de Maastricht, 71. — de Tronchiennes, 236. — de Rome, 91, 99. — de Salzbourg, 158, 159. — du Mont-Blandin, V. Mont-Blandin.
 Saint-Remacle (concile de), 178 n. 1.
 Saint-Sauveur, 290.
 Saint-Servais, à Maastricht, 170, 171.
 Saint-Trond (*Trudonum*), 213, 331.
 Saint-Vaast, 54, 213, 279, 283.
 Saint-Victor de Marseille, 232. — du Mans, 263.
 Saint-Vith, 164.
 Saint-Wandrille, 217.
 Saint-Yrieix, 240.
 Saints Pierre et Saint Paul du Mans, 263.
 Sainte-Croix de Poitiers, 213, 263. — d'Oléron, 296.
 Sainte-Geneviève, à Paris, 315.
 Sainte-Marie-Majeure (Rome), 91.
 Sainte-Marie, de Tronchiennes, 236.
 Sainte-Waudru, à Mons, 211.
 Saliens (Francs), 119, 121, 163, 214.
 Salisbury, 298.
 Salzbourg, 157 n. 2, 158, 159, 274, 293.
 Sambre, 306.
Sambriensis pagus, 174.
 Samo, roi des Slaves, 155, 156.
 Sanderus (A.), 302.
 Sarabert, 105, 304.
 Sardigne, 120 n. 2.
 Sarra (de), év. de Nantes, 295.
 Sarrasins, 315.
 Saxons, 119, 128, 198.
 Scandinaves (pays), 297.
 Scarpe, 4, 63, 115-117, 122, 218, 224, 225, 246, 273, 274, 284, 313, 316.
 Schayes (A.-G.-B.), 117 n. 4.
 Schmidlin (J.), 128 n. 1, 135 n. 3.
 Schubert (H. von), 111 n. 1, 112 n. 3, 157 n. 1.
 Seclin, 120.
 Seebass (O.), 247.
 Seine, 316. — et Marne, 149.
 Semois, 164.
 Senlis, 287.
 Senne, 180.
Senogago (pagus), 155.
 Serbes, 154.
 Serenus, père de S. Amand, 47, 80, 82, 86, 301.
 Sergius I, pape, 23, 197, — év. de Constantinople, 189.
 Servais (S.), 97, 98, 162, 164, 166, 170, 179.
 Séverin (S.), 155.
 Sicambres, 119, 123, 134, 136.
 Sidoine Apollinaire, 88.
 Sigebert I, 77. — III, 5, 6, 36, 37, 41, 44, 46, 50, 64, 109, 114, 118, 126 n. 1, 143, 147-149, 168, 169, 190-192, 228, 229, 318. — de Gembloux, 75.
 Sigolène (S^e), 16.
 Simon de Brie, 315.
 Sincfall (Zwin), 39, 119, 196.

- Sithiu, v. Saint-Bertin.
 Slaves, 6, 40, 49, 65, 114, 136, 152-160, 245, 267, 283, 319 n. 1.
 Slovènes, Slovénie, 154, 155.
 Soignies, 155. 211, 313, 234, 238, 305.
 Soissons, 26, 60.
 Solignac, 80, 242, 243, 265.
 Solion, abbé de Rebais, 151.
 Somme, 284.
 Spire, 298.
 Sprüner (K.), 127 n. 1, 181 n., 231 n. 4.
 Stave, 182.
 Stavelot, 112, 148, 164, 223, 243, 265.
 Stilicon, 120.
 Stilting (J.), 232 n.
 Stockholm, 219, 273, 274.
 Stockroye, 309.
 Stracke (D.), 236 n. 3.
 Strasbourg, 163 n. 1, 298.
 Strépy, 305.
 Stroombeek, 310.
 Styrie, 154.
 Suèves, 119, 126.
 Sulpice (S.), év. de Bourges, 50, 92-94, 96, 111, 280, 318. — Sévère, 11, 12, 16, 18.
 Superior, év. des Nerviens, 120.
 Susteren, 174.
 Sylvestre (S.), 12, 16 n.
 Symphorien (S.), d'Autun, 12.
 Tajon de Laragon, 206, 208.
 Tamayo de Salazar (J.), 81, 300 n.
 Tarentaise, 297 n. 3.
 Tarn, 233, 238 n.
 Térance, 281.
 Te Winkel (J.), 301 n. 2.
 Théodard, év. de Tongres, 42, n. 3.
 Theodebert II, 25, 78, 197, 240.
 Théodulphe (S.), abbé de Lobbes, 112.
 Théroutanne, 35, 117, 122, 135, 162, 242, 257.
 Theudulfus, diacre, 184.
 Thielt, 118, 127.
 Thierry II, 25, 143, 239. — III, 60-62, 255, 256, 261, 317.
 Thines, ruisseau, 246.
 Thorn, 295 n. 2.
 Thourout, 118, 127, 211, 222, 234 n. 1, 302.
 Thuin, 164, 174.
 Thuriave (S.), 314.
 Tibère II, empereur, 59 n. 1.
 Tihange, 166.
 Tolède, 299, 300.
 Tongres, 2, 6, 10, 37, 39, 40-50, 66, 97, 98, 161-195, 304.
 Toulouse, 25, 82.
 Tournai, 2, 30, 33, 35, 50, 60, 73 n. 1, 115, 117, 120, 121-123, 125, 127, 162, 199, 218, 243, 246, 254, 270, 271, 273, 282-284, 290, 294.
 Tours, 5, 65, 84, 88-91, 140 n. 3, 173 n. 3, 239, 296, 297.
 Toutain (J.), 140 n. 2.
 Toxandrie, 139, 163, 174, 180.
Traiectum, V. Maastricht.
 Traube (L.), 54 n. 322, 323.
 Trébie, 240.
 Trèves, 165, 169, 173 n. 3, 183, 190, 294.
Triancianico villa, 232.
 Tronchiennes, 211, 235, 236.
 Troyes, 297.
Trudonum, V. Saint-Trond.
 Turnhout, 164.
 Udalgarda, 232.
 Upsala, 298.
Ursidongus, 304, 307.
 Ursmer (S.), abbé de Lobbes, 112, 162, 238, 286.
 Utrecht, 122, 142, 169, 196-198.
 Uzès, 230-232.

- Vaast (S.),** 121, 123 n. 4, 124, 134, Vic (Dom de), 82, 238, n.
 162, 210, 269, 273 n. 1, 297-299. **Victor d'Aquitaine,** 12, 16, 17, 19,
Vabres, 212, 232. 256.
Vacandard (E.), 12 n. 2, 14 n. 5, **Victoric (S.),** 120.
 21, 36, 83 n. 4, 84 n. 1, 93 n., 99 **Victrice (S.),** de Rouen, 120.
 n. 1, 112 n. 5, 123 n. 2, 140 n., **Vidal de la Blache (P.),** 116 n. 1.
 141 n. 1, 143 n. 2, 145 n. 4, 149 n., **Vieuxvillers,** 312.
 151, 167, 168 n. 2, 172 n. 3, 178 **Villers-Saint-Amand,** 294.
 n. 2, 184 n. 7, 190 n. 2, 191 n. 2, **Vincent (S.),** 315, 316. — **Madel-**
 217 n. 3, 243 n. 4, 248 n. 2, 250 n. 3. **gaire (S),** 66-68, 234, 238, 305, 306.
Vacca, Vaccia, 23, 25, 205. **Vincienne,** compagne de S. Lan-
Vaes (Mgr M.), 101. doald, 105.
Vaison, 183 n. 3. **Vindicianus. év. de Cambrai,** 257,
Vaissète (Dom), 82, 238 n. 258, 264.
Valenciennes, 3, 73. 218 n. 3, 258, **Virgile,** 74, 281. — (S.), 159.
 259 n. 1, 281, 284, 286 n., 289 **Visigoths,** 78, 83, 206.
 n. 6, 290 n., 321 n. 1, 324. **Vistule,** 154.
Valfroy (S.), 137. **Vitalien,** pape, 58, 59.
Vandales, 98, 124, 166, 314, 315. **Vulfégonde,** concubine de Dago-
Van der Essen (L.), 1 n. 2, 9 n. 2, bert I, 143.
 48 n. 1, 63, 68 n., 78 n. 1, 80 n. 2,
 83 n. 2, 122, 145 n. 1, 166 n. 1,
 179 n. 3, 220 n. 4, 221 n., 223 n. 2, **Waes,** 39, 127, 200.
 225 n., 226 n. 5, 236 n., 243 n. 1, **Watofarius,** 24.
 257 n., 266 n. 3, 279 n. 1, 304 n., **Waitz (G.),** 129 n. 2, 175 n. 1, 228 n.,
 305 n. 229 n. 1.
Vanderkindere (L.), 39 n. 1, 116 **Walafrid Strabon,** 244.
 n. 1, 119 n. 4, 126 n. 1, 127 n. 1, **Walbertus,** abbé de Luxeuil, 249.
 174 n., 180 n. 2, 196 n. 1, 295 n. 2. **Waldebert,** abbé de Rebais, 151.
Van der Linden (H.), 246. **Waller,** 211, 238.
Van Heurck (E.-H.), 307 n. 2, 310. **Wancenne,** 181.
Van Puyvelde (L.), 301 n. 2. **Wandrille (S.),** 16.
Van Stalle (L.), 199 n. **Warichez (J.),** 112 n. 116 n., 1, 122
Van Werveke (H.), 122 n. 2., 127 n. 1, 123 n. 1, 198, 218 n. 1, 223
 n. 4, 135. n. 2, 238 n. 1, 254 n. 3, 258 n. 1,
 283 n. 1, 286 n. 1.
Vascons, Vasconie, 6, 23-26, 38, 40, **Wassemberg,** 164.
 49, 136, 144, 145, 153, 196, 205-
 208, 214, 267, 296, 319 n. 1. **Waudru (S°),** 234, 238. 266, 305,
Vaucelle (E.-R.), 88, 89, 91 n. 2. 306.
Venantius Fortunatus, 13, 16, 99. **Wavre,** 180 n. 4, 181 n.
Vendée, 79, 84, 296. **Wendes,** 156.
Venloo, 164. **Werner (O.),** 157.
Venus, 140. **Werwicq,** 117.
Verneuil, 287. **Weser,** 39, 119, 196.

Westminster, 298.	Worms, 158, 298.
Wetteren, 32.	Wulfoald, maire du palais, 228.
Wevel (Gillis de), 301, 302, 309	
Whitney (T.-P.), 153.	Ximenès (cardinal), 299.
Wicbert, 198.	
Wickam Legg (J.), 298 n. 4.	
Wiger. duc de Lotharingie, 82.	Yeu (île d') (<i>Ogia</i>), 5, 8, 80, 84-86,
Wilfrid, év. d'York, 198.	90, 212, 245, 259, 280, 282, 296,
Wilkinson (M.), 299.	318, 338.
Willibald, 15, 17, 20, 38.	Ypres, 118, 122.
Willibrord (S), 23 n. 2, 39, 46, 101,	Yser, 122.
133 n. 1, 192 n. 2, 196, 202-204, 262,	Yvoix, 183.
269.	
Wilson (H.-A.), 204.	
Winchester, 20, 298.	Zammelen, 309.
Winedi, 156.	Zélande, 39, 196, 205.
Winnoc (S.), 257,	Zeveren, 309.
Wintershoven, 304.	Zettinger (J.), 21, 98 n. 2, 99 n.,
Woevre, 180.	103 n. 1, 192 n. 3.
Wormhout, 133 n. 1, 257.	Zeumer (K.), 99 n. 3, 149 n.

ADDENDA. CORRIGENDA

p. 17, n. 2.	<i>Au lieu de</i> : Cuthbert de Cantorbéry, <i>lisez</i> , Cuthbert de Lindisfarne.
p. 82, l. 3.	<i>Au lieu de</i> : oncle de Gisèle, époux, <i>lisez</i> : oncle de Gisèle, épouse.
p. 87, n. 5.	S. Attale a été abbé de Bobbio, et non pas de Luxeuil.
p. 121, l. 5 <i>a fine</i> .	<i>Au lieu de</i> : saint Ouen, <i>lisez</i> : saint Omer.
p. 138, n. 2.	<i>Au lieu de</i> : <i>Vita Aldegundis</i> , <i>lisez</i> : <i>Vita Radegundis</i> .
p. 162 vers le milieu.	<i>Au lieu de</i> : saint Ouen, <i>lisez</i> : saint Omer.
p. 203 vers le milieu.	<i>Au lieu de</i> : 8 des Kalendes, <i>lisez</i> : 8 des Ides.
p. 209	L'abbé Hugues dont il est question ici est le même qui est nommé Hugon à la page précédente.

III. — TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	V
ABRÉVIATIONS	XI

INTRODUCTION CRITIQUE

Première partie : Les Anciennes Vies

I. La plus ancienne biographie de saint Amand (VA¹)	1
§ 1. Résumé de la plus ancienne biographie	4
§ 2. Age de la plus ancienne biographie	6
A. Age des manuscrits et latin de la VA ¹	
B. Examen de certaines formules	
C. Sources. Emprunts faits par la VA ¹ et à la VA ¹	
1. Sources	
2. Emprunts faits par la VA ¹	
A. <i>Vita Audoini</i>	
B. <i>Vita Eligii</i>	
C. <i>Vita Bonifatii</i>	
D. <i>Continuationes Fredegarii et Vita Karoli magni</i>	
3. Un emprunt fait à la VA ¹	
§ 3. L'auteur de la plus ancienne biographie	27
A. <i>Gislebert d'Elnone ?</i>	
B. <i>Baudemond ?</i>	
C. <i>Un clerc du diocèse de Noyon-Tournai ?</i>	
§ 4. Valeur de la plus ancienne biographie	34
A. <i>Amand et Acharius</i>	
B. <i>Amand et Dagobert</i>	
C. <i>La fondation d'Elnone</i>	
D. <i>Amand et les Frisons</i>	
E. <i>Amand, évêque de Tongres-Maastricht</i>	
F. <i>Indices favorables à la VA¹</i>	
Conclusions.	
II. La suppletio Milonis (VA²)	52
III. La biographie d'Amand par Philippe de l'Aumône (VA³)	62

Deuxième partie : Les Récits de Miracles

I. Le Carmen de Incendio sancti Amandi, de Gislebert, et l'Historia miraculorum sancti Amandi	68
II. La relation du voyage des reliques de saint Amand dans l'ancien Brabant en 1107	75
III. L'Historia mulieris suspensae	75

CHAPITRE PREMIER

Formation ascétique d'Amand en Aquitaine

La Gaule à la fin du vi^e siècle. — Naissance d'Amand dans les dernières années de ce siècle. — En Aquitaine. — A Herbage. — Saint Martin de Vertou. — Les parents du Saint. — Sa prétendue sœur Nonna. — Culture romaine en Aquitaine. — L'anecdote du serpent et sa popularité. — Vocation monastique. — Voyages de moines au vi^e siècle. — S. Martin de Tours. — La basilique de Perpetuus. — Amand exilé volontaire. — Le monastère basilical de Tours. — Amand reçoit la tonsure cléricale. — Bourges, Austregisilus et Sulpice. — Amand reclus à Bourges. — S. Remacle à Bourges. 77

CHAPITRE II

Voyage de saint Amand à Rome. Sa vocation apostolique.

Saint Servais à Rome. — Les pèlerinages au tombeau de saint Pierre à l'époque mérovingienne. — Saint Ouen. — Lettres de recommandation. — Le séjour à Rome. — Vocation apostolique de saint Amand. — Son attachement au Siège romain. — Rome et les missionnaires irlandais et anglo-saxons. — Églises dédiées à saint Pierre par saint Amand. — Ses relations cordiales avec le pape saint Martin. — Saint Pierre ou le pape? — Le second voyage à Rome. — Légendes rapportées par Hériger. — Amand et Humbert de Maroilles. — Amand bibliothécaire de la cour pontificale. 97

CHAPITRE III

Apostolat de saint Amand dans les vallées de l'Escaut et de la Lys

§ I. Amand, évêque-missionnaire.

Clotaire II. — Amand, évêque-missionnaire. — Il l'est devenu avant 630. — Anniversaire de l'ordination épiscopale d'Amand, à Elnone, le 26 octobre. — Une suggestion de Philippe de l'Aumône. — L'Irlande, saint Colomban et les évêques sans diocèse fixé. — Saint Amand, premier évêque-missionnaire de la Gaule. 108

§ II. *Carrière apostolique de saint Amand.*

Ardeur et mobilité de son zèle. — Sa nature aventureuse. — Ses voyages. — Influence des Irlandais. — Amand, apôtre des valées de l'Escaut et de la Lys 113

§ III. *Elnone.*

L'Elnon et sa région, la Pévèle. — Situation favorable d'Elnone. — Cours d'eau et routes. — La colonisation franque. — Fondation d'Elnone sous Dagobert I. — Actes diplomatiques faux et authentiques 115

§ IV. *Évêchés et paganisme dans la Belgique occidentale.*

Peuplades germaniques habitant le nord de la Belgique seconde. — Premiers apôtres de ces régions. — L'évêché de Cambrai. — Les invasions au début du v^e siècle. — Disparition du christianisme. — Saint Remi, saint Vaast et saint Eleuthère. — Saint Géry, saint Omer et saint Acharius. — Évêchés de Cambrai-Arras, de Noyon-Tournai et de Thérouanne. — Le paganisme dans le nord de la Belgique seconde vers le début du vii^e siècle 119

§ V. *Évangélisation du pays de Gand.*

Date approximative de cette évangélisation. — L'apostolat de saint Amand est antérieur à celui de saint Eloi. — Les prédécesseurs de saint Amand. — Le pagus *Gandao*. — Amand et l'évêque Acharius. — La contrainte royale. — Dagobert et les baptêmes forcés des Juifs. — Accueil hostile réservé au Saint. — Apostolat auprès des prisonniers de guerre. — Le comte de Gand et le miracle du pendu. — Conversion des Gantois. — Culte de saint Amand au diocèse de Gand. 125

§ VI. *Compagnons et méthode d'apostolat de saint Amand.*

Amand et « ses frères spirituels ». — Monastères, centres d'apostolat. — Moines isolés exerçant le saint ministère. — Anciens captifs devenus missionnaires. — Jonas de Bobbio. — L'évangélisation et les propriétaires fonciers. — Défaut de formation spéciale des missionnaires et d'organisation centrale du travail. — Divers moyens d'action. — La méthode. — Conversions par grandes masses. — Le catéchuménat. — La destruction des idoles. — Monastères et églises édifiés à leur place. — Le miracle de Beauvais. — Culte des arbres. — Autres superstitions. — Un sermon moral de saint Eloi . . . 131

§ VII. *Amand et Dagobert I.*

Dagobert le principal protecteur de saint Amand. — Légendes nées de ces relations. — Saint Amand reproche au roi ses amours illégitimes. — Exil de saint Amand. — Dans quel pays ? — Détails nouveaux de nature légendaire. — Rappel de saint Amand. — Baptême de Sigebert III. — L'Amen miraculeux et sa renommée. — Sigebert III,

§ VIII. *Saint Amand à Rebais.*

Dadon, fondateur de Rebais. — La consécration de l'église d'après la biographie de saint Aile. — L'anecdote de la pierre brisée. — Amand consécrateur de l'église. — Le privilège de Rebais et la signature de saint Amand. — Son culte à Rebais 149

CHAPITRE IV

Saint Amand chez les Slaves du Sud

Un chapitre étrange de l'ancienne biographie de saint Amand. — Raisons contre et raisons pour le voyage du Saint au Sud du Danube. — Slaves du Sud, aux ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles. — L'ancien Norique. — Le roi Samo. — Saint Colomban et les Slaves. — Amand au Sud du Danube. — Culte du Saint à Salzbourg. — Arno, abbé d'Elnone et archevêque de Salzbourg 152

CHAPITRE V

**Saint Amand évêque de Tongres-Maastricht
Ses relations avec le Pape Saint Martin**

Saint Amand, apôtre de la Belgique, comparé avec les autres évangélistes de ce pays 162

§ I. *Le diocèse de Tongres-Maastricht, des origines de saint Amand.*

Les églises des Germanies, d'après saint Irénée. — Limites de la *civitas* et du diocèse des *Tungri*. — Saint Servais. — La première évangélisation. — Les ténèbres du ^v^e siècle. — De Falco à Ebreghisus. — Maastricht, résidence épiscopale. — Jean l'Agneau 163

§ II. *L'élection de saint Amand à Maastricht.*

L'élection, d'après les canons et les règles de la monarchie franque. — Sigebert III et l'élection de saint Amand. — Les métropoles. — Saint Cunibert de Cologne et la famille des Pépins. — Maastricht. — L'église Saint-Servais. — L'église Notre-Dame. — L'église Saint-Pierre. — Une seule paroisse. — Le clergé de la cathédrale. — La lettre de saint Remi à Falco 167

§ III. *Pagi, vici, villae et paroisses.*

Les *pagi* de la *civitas Tungrorum*. — *Vici, Castra, Villae*. — Débuts de l'organisation paroissiale rurale. — Amay. — Fondation d'églises dans les *vici*, les *villae*, les endroits déserts (par les moines et les solitaires). — Transformation d'églises en paroisses. — Les évêques, les grands propriétaires et les églises domaniales 174

§ IV. *Le paganisme dans le diocèse de Maastricht.*

Saint Lambert et saint Hubert. — Toxandrie, Ardenne et Brabant. —
Témoignage des tombes mérovingiennes. 179

§ V. *L'évêque de Maastricht aux prises avec son clergé.*

Choix des futurs ministres du culte et leur formation. — Saint Géry. —
Moralité du peuple et du clergé. — Le célibat ecclésiastique. —
Saint Amand et les vices du clergé. — Sa lettre au pape saint Mar-
tin. — Félicitations et encouragements. — La conduite à tenir vis-à-
vis du clergé prévaricateur 182

§ VI. *Saint Amand et le monothélisme.*

Seconde question de saint Amand. — Le monothélisme. — Le concile
de Latran de 649. — La mission confiée à saint Amand. — Fut-elle
exécutée ? — Importance de la lettre du pape Martin. — Reliques
et « codices » 189

§ VII. *Saint Amand et la fondation du monastère de Nivelles.*

Itte et Gertrude. — Le conseil de saint Amand. — Fondation de
Nivelles. — Date de cette fondation et de la visite épiscopale. —
Amand, la famille mérovingienne et la famille carolingienne 193

CHAPITRE VI

Saint Amand aux portes de la Frise

Régions occupées par les Frisons au VII^e siècle. — Prédécesseurs francs
de saint Willibrord. — L'église d'Utrecht. — Saint Éloi et les Frisons.
— Précurseurs anglo-saxons : Wilfried, Egbert, Wigbert. —
Premiers rapports d'Amand avec les Frisons, lors de l'évangélisation
du pays de Aand. — L'île de « Chanelaüs ». — Calloo. — Anvers et
saint Amand. — Le testament de Rauhingus et de Bebelina. — Le
calendrier de saint Willibrord 196

CHAPITRE VII

Saint Amand chez les Vascons

Les Vascons ou Basques. — Leurs incursions au Nord des Pyrénées
surtout d'après la chronique dite de Frédégaire. — Les Vascons de
l'autre versant des Pyrénées. — Tajon de Saragosse. — Occasion du
voyage de saint Amand. — Etat religieux des Vascons ou VII^e siècle.
— Anecdote racontée par l'auteur de la *Vita Amandi* 205

CHAPITRE VIII

Saint Amand et la vie monastique

§ I. *Monastères attribués à saint Amand. Origines de la vie monastique en Belgique.*

Henschenius et son commentaire sur les *Vitæ* de saint Amand. — Abbayes attribuées à saint Amand par Henschenius, Destombes et M. l'abbé Bénac. — Raisons spéciales pour écrire ce chapitre. — Efflorescence de la vie monastique en Gaule, au vi^e siècle. — Elle est beaucoup plus tardive dans le Nord et ne commence que vers 650. — Régions où se fondent surtout les monastères. — La part de saint Amand dans ce mouvement. 210

§ II. *Elnone, du vivant de saint Amand.*

Amand à Elnone, les dernières années de sa vie. — Les bâtiments claustraux. — L'anecdote du prieur désobéissant. — L'immunité royale. — Les églises d'Elnone : Saint-Martin, en dehors du monastère ; Saint-Pierre et Saint-André, dans le monastère. 214

§ III. *Les abbayes gantoises.*

Saint Pierre-du-Mont-Blandin et Saint-Bavon. — Disputes séculaires entre Bavoniens et Blandiniens. — La *Vita prima* et les monastères de Gand. — Saint Bavon. — Sa biographie, du ix^e siècle. — Milon et Bavon. — Milon et Blandigny. — Opinion la plus répandue au sujet de l'origine de ces deux abbayes. 219

§ IV. *Trois autres abbayes de saint Amand dans l'ancienne Belgique.*

La *Supp'ctio Milonis*. — Marchienne. — Le pays. — Sainte Rictrude et saint Amand. — Jonas, premier abbé de Marchienne. — La consécration de l'église. — Date de la fondation du monastère — Monastère mixte. — Leuze et Renaix 224

§ V. *Un monastère de saint Amand dans l'Aisne.*

Barisis-au-Bois. — Le diplôme de Childéric II (663). — La charte de saint Amand pour Barisis (666) 227

§ VI. *Une abbaye énigmatique.*

Nanto. — Une anecdote extraordinaire. — Soupçons que fait naître ce récit. — Mommolus. — Une hypothèse. — Fraudes diverses : Nantua et Lavaur 230

§ VII. *Quelques traditions locales de monastères.*

Hypothèses sans fondement. — Traditions locales tardives. — Moustier-sur-Sambre. — Tronchiennes. — Saint Basin et saint Gêrulphe. — Silence complet de leurs *Vitæ* au sujet de saint Amand. — Rôle unique joué par celui-ci dans la vie monastique en Belgique, au vii^e siècle 234

§ VIII. *Amand et Colomban.*

Se sont-ils connus ? — Colomban en Gaule, de 590 à 610. — Coutumes monastiques en Gaule, au *vi*^e siècle. — Usage simultané de la règle de saint Benoît et de celle de saint Colomban, au *vii*^e siècle. — Influence considérable de Luxeuil. — Monastères de Bourges. — Jonas de Bobbio à Elnone. — L'entourage de saint Amand. — Comparaison entre les caractères et les carrières d'Amand et de Colomban. — Abbayes éloignées des villes. — La règle de saint Colomban. — Sa sévérité. — La règle de saint Benoît. — Union des deux règles. — Charte de Rebaix. — Charte de Barisis. — Règles observées dans les fondations de saint Amand. — Abbés. — Abbayes doubles. — Les monastères et les évêques. — Dépendance absolue. — Exemptions. — Elnone et son privilège d'exemption. — Situation juridique des autres abbayes de saint Amand 238

CHAPITRE IX

Dernières années de saint Amand

Thierry III et Childeric II. — Age avancé de saint Amand. — Les personnages présents à Elnone, aux environs de Pâques 674 ou 675. — Mummolenus de Noyon-Tournai. — Saint Bertin. — Aldebertus et Jean. — Baudemon. — Les miniatures de Valenciennes. — Le testament. — Son texte. — Rôle de la Providence. — Elnone. — Testaments qui transmettent des biens. — Soucis des testateurs pour leur corps. — Le testament de sainte Radegonde. — Le privilège de saint Omer pour Sithiu. — Singularité du testament. — Pourquoi nous admettons son authenticité. — Mort de saint Amand, le 6 février. — Vision de sainte Aldegonde 255

CHAPITRE X

Le souvenir de saint Amand§ I. *L'établissement des fêtes de saint Amand à Elnone.*

La fête du 6 février : anniversaire de la mort. — La fête du 26 octobre : la première translation de saint Amand. — Le récit de Milon. — L'église Saint-Etienne ou Saint-Amand. — Les fêtes de saint Amand, au sacramentaire d'Elnone, du *ix*^e siècle. — Travaux effectués à la crypte sous l'abbé Arno. — « Élévation » et « restitution » du corps de saint Amand, en 809 (3^e et 4^e fêtes). — Le récit de Milon. — La fête du 6 février reste la plus solennelle. — Le sermon de Milon pour ce jour. — Miracle des cierges rallumés 269

§ II. *Le poème de Milon sur saint Amand.*

- Alcuin et Elnone. — Prospérité de cette abbaye, entre 850 et 880. — Milon de Saint-Amand. — Le *Carmen de sancto Amando*, poème de jeunesse. — La dédicace à Charles-le-Chauve. — Milon et l'ancienne biographie. — Qualités et défauts du poète. — Plan. — Influence virgilienne. — Les Normands à Elnone. 278

§ III. *Les voyages des reliques de saint Amand en France et en Brabant.*

- L'incendie de 1066, occasion du premier voyage. — Les processions de reliques au moyen âge. — Départ du corps de saint Amand. — Itinéraire suivi. — Miracles. — Serfs de saint Amand. — Rentrée à Elnone. — Le voyage de 1107. — Sa cause. — Ses étapes. — Un prodige. — Les usurpateurs des biens monastiques. — Le miracle de Rouen, raconté par l'abbesse Marsilia 285

§ IV. *Extension du culte de saint Amand.*

- Dans les régions du Nord. — Rites divers. — Localités qui portent son nom. — Églises dont il est le titulaire. — Églises, chapelles, etc., qui prétendent remonter jusqu'à lui. — Culte du saint en Bretagne, Gascogne, dans le pays basque, au centre de la France. — L'abbaye de Nouaillé. — Le culte de saint Amand en Allemagne, à la fin du moyen âge. — Pays scandinaves. — Angleterre. — East-Hendred. — Saint Amand et la liturgie mozarabe. — Saint Amand, *episcopus Castellonensis* 239

§ V. *Légendes et Folklore.*

- Additions légendaires et additions d'hagiographes. — Gillis de Wevel et son poème sur saint Amand. — Peu de valeur poétique et historique. — Légendes ou fictions poétiques. — La biographie de Philippe de l'Amône. — Sens de la légende de saint Amand. — Saint Landoald. — Saint Ghislain. — Saint Vincent. — Sainte Aldegonde. — Saint Mauroute. — Le « vénérable pontife ». — Légendes locales de Belgique. — Amand guérisseur. — Le « mal des Bascons ». — Fontaines de saint Amand. — Amand, patron des ciriers. — Dictons populaires. — Attributs iconographiques principaux de saint Amand 300

§ VI. *Le vrai et le faux corps de saint Amand.*

- Le trésor d'Elnone. — Disparition du vrai corps de saint Amand, à la Révolution française. — Prétendue découverte du corps de saint Amand à Saint-Germain-des-Prés, en 1267. — Relation contemporaine de cet événement. — Persistance de l'erreur, jusqu'au XVIII^e siècle 313

APPENDICES

APPENDICE I. — Chronologie de saint Amand . . .	317
APPENDICE II. — Chants liturgiques en l'honneur de saint Amand	321

TABLES

Liste des principaux ouvrages cités	335
Table des noms propres.	341
Addenda. Corrigenda	358
Table des matières	359

ÉDITIONS ET PUBLICATIONS

DU

MUSEUM LESSIANUM

Association sans but lucratif

11, rue des Récollets, LOUVAIN (Belgique)

Compte courant, chèques postaux, Lessianum 97.465

SECTION MISSIOLOGIQUE :

- **Revue missionnaire des Jésuites belges.** Paraissant
10 fois l'an. Belgique : 25,00 fr. + port.
Etranger : 6 belgas + port.
- N° 1. — **Un Jésuite Brahme.** *Robert de Nobili, missionnaire
au Maduré (1577-1656)*, par Pierre DAHMEN, S. J.
Avec phototypie et carte 6,50 fr.
- N° 2. — **Saint François Xavier.** *Procédés et méthodes d'apos-
tolat*, par Alexandre BROU, S. J. 6,00 fr.
- N° 3. — **Manuel des Missions catholiques**, par Bernard
ARENS, S. J. Avec nombreux tableaux statistiques.
33,50 fr.
- N° 4. — **Les Aspirations indigènes et les Missions.** *Compte
rendu de la Troisième Semaine de Missiologie de
Louvain (1925).* 13,00 fr.
- N° 5. — **L'Évangile au centre de l'Afrique.** *Le Père Émile
Van Hencxthoven, S. J., Fondateur de la Mission du
Kwango (Congo Belge) (1852-1906)*, par Eugène
LAVEILLE, S. J. Avec portrait et carte. 18,00 fr.
- N° 6. — **Autour du Problème de l'Adaptation.** *Compte
rendu de la Quatrième Semaine de missiologie de Louvain
(1926).* Avec phototypies. 13,00 fr.
- N° 7. — **Saint Amand, Apôtre de la Belgique et du Nord
de la France**, par Édouard DE MOREAU, S. J. 25,00 fr.
-

PRINCIPALES PUBLICATIONS
— DU MEME AUTEUR —

Chartes du XII^e siècle de l'Abbaye de Villers en Brabant.

Louvain, BUREAU DES ANALECTES POUR SERVIR A
L'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE DE LA BELGIQUE, 1905.
(Epuisé).

Le polyptyque de l'Abbaye de Villers (en collaboration
avec le R. P. J.-B. GOETSTOUWERS, S. J.)

Louvain, BUREAU DES ANALECTES, 1908. (Epuisé).

L'Abbaye de Villers en Brabant aux XII^e et XIII^e siècles.

Étude d'histoire religieuse et économique, suivie d'une
notice archéologique par le CHANOINE R. MAERE.

Bruxelles, A. DE WIT, 1909. 9.00 fr.

Adolphe Dechamps (1807-1875). Préface de M. WOESTE,
ministre d'État.

Bruxelles, A. DE WIT, 1911. 12.00 frs.

La Bibliothèque de l'Université de Louvain « 1636-1914 ».

Louvain, R. FONTEYN, 1918. 10.00 fr.

Histoire de l'Eglise (Collection belge des Manuels d'His-
toire).

Tournai et Paris, CASTERMAN, 1925. 14.50 fr.



UNIVERSITY OF CHICAGO



19 442 970

BX Moreau
4700 Saint Amand
A43M8

839181

MAY 7 '40

MAY 17 '40

JWCWB
for 154

3- 12321

FEB 11 1982

Interlibrary Loan

APR 8

1982 U. Wis. Madison

3- 12321

HARTER STORAGE

839181

UNIVERSITY OF CHICAGO



19 442 970

